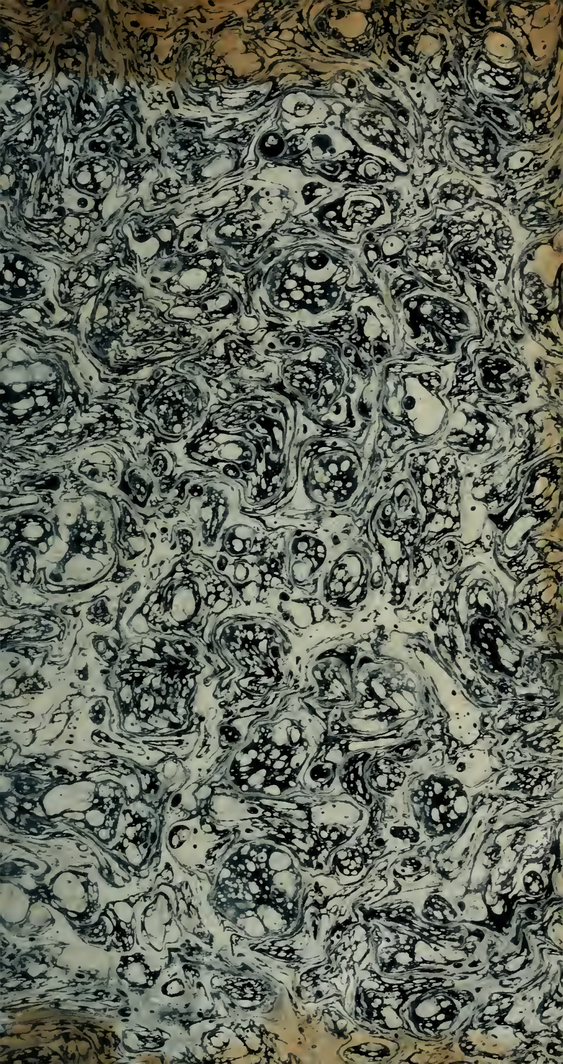



UTILE DULCI
EX-LIBRIS ANDRÉ VILLET



ŒUVRES

DE

C. A. DEMOUSTIER.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

Deux exemplaires ont été remis à la Bibliothèque nationale.



CHARLES-ALBERT DEMOUSTIER

homme de Lettres,

Né à Villers-Cotteretz, le 13 mars 1761.

Peint par J. Ducreux. *Gravé par C. F. Gaucher.*

COURS DE MORALE

par C. A. Demoustier, auteur des Lettres à Émilie sur la Mythologie.

PREMIÈRE PARTIE.



A PARIS,

CHEZ ANT. AUG. RENOUARD.

XII — 1804.

AVIS DE L'ÉDITEUR

AUX FEMMES QUI LIRONT CET OUVRAGE.

CHARLES-ALBERT DEMOUSTIER, non moins recommandable par la pureté de ses mœurs, qu'ami zélé d'un sexe auquel la nature même sembloit l'avoir attaché par des rapports sympathiques, je veux dire, par la délicatesse de son esprit et l'aménité de son caractère, avoit ouvert une espèce de *Cours de Morale*, principalement destiné à l'instruction des femmes. Elles se réunissoient à certains jours réglés pour entendre les discours dont il leur faisoit la lecture. Diverses assemblées eurent lieu à cet effet, tant en l'an 5 au lycée des *Étrangers*, que pendant l'année suivante au lycée dit *Thelusson*. Dans chacune de ces séances, notre aimable moraliste exposoit à ses chères disciples les opinions et les princi-

pes jadis professés par les plus célèbres philosophes de l'antiquité : c'étoit en quelque sorte le canevas de ses leçons, où, employant tour à tour le précepte et le sentiment, il rappeloit adroitement aux femmes et les vertus privilégiées de leur sexe, et les secrets les plus sûrs de l'art de plaire, et les moyens enfin de jouir, dans toutes les époques de leur vie, d'un bonheur fondé sur la sensibilité et la vertu. La prose et la poésie, fondues ensemble avec ce talent qui lui étoit particulier, concouroient à remplir son but, en captivant diversement et l'esprit et le cœur de son intéressant auditoire.

Par malheur sa santé, devenue de plus en plus mauvaise, suspendit plus d'une fois, puis rompit entièrement le cours de ces charmantes instructions; commerce délicieux, où le maître et les élèves trouvoient un égal plaisir, l'un à communiquer ses lumières, les autres à se les approprier, et dont toujours la vertu retiroit un profit certain, celui d'assu-

rer son empire en se parant des agrémens du style et des charmes du sentiment.

Quoique ce Cours n'ait donc pas reçu toute la suite et le développement que l'on pourroit desirer, et que l'auteur avoit intention de lui donner, quoique peut-être même il n'ait pas mis la dernière main à cette partie de son travail, nous n'avons pas cru néanmoins devoir en priver les lecteurs; et il nous a semblé que ce seroit tout-à-la-fois obliger le public, et rendre service aux mœurs, que de publier un ouvrage où la raison, sagement coquette, se montre toujours sous la forme des Graces. Nous avons jugé qu'il pourroit être particulièrement agréable aux dames; que composé en leur honneur et sous leurs auspices par un écrivain qui les aimoit et qui leur fut cher, il avoit quelques droits à leurs suffrages; et que s'il avoit le bonheur d'obtenir d'elles un favorable accueil, il ne manqueroit pas de plaire aux lecteurs d'un sexe différent, toujours disposé à

adopter leurs décisions en matière de goût.

Femmes charmantes, femmes sensibles, c'est donc sur vous que nous nous reposons du succès de cet ouvrage, qui non seulement vous dut le jour, mais vous dut aussi cette saine morale et tous les agrémens divers qui le caractérisent. Nous remettons avec confiance dans vos mains ce dernier hommage que vous rendit le meilleur de vos amis ; acceptez-le de sa part comme un legs précieux, puisqu'il renferme la partie la plus intéressante et la plus chère de lui-même. Puisse-t-il, comme un songe agréable, vous rappeler les traits de cet aimable ami, le faire revivre à vos yeux, vous rendre les charmes de son entretien, et tempérer ainsi les regrets de sa perte !

Dans ces douces leçons un tendre précepteur,
Du plus pur sentiment a répandu les charmes.
O vous qui l'inspiriez, qui lui devez des larmes,
Sexe aimable, pour vous repose ici son cœur !

COURS DE MORALE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE,

PRONONCÉ A L'OUVERTURE DE CE COURS, EN L'AN 5.

Nous ne vivons assurément ni dans le siècle, ni dans le pays de la morale. Son langage nous est étranger : son aspect nous repousse, ses préceptes nous attristent, son nom seul nous fait fuir ; et pourtant c'est de la morale que je vais vous entretenir. Mais rassurez-vous, mesdames ; lorsque dépouillant son masque pédantesque et sa roideur sentencieuse, elle prend le ton de la franchise et le langage de l'amitié, sa voix s'adoucit, ses traits s'animent, son sourire même ressemble quelquefois à celui des Graces, et vous lui trouverez souvent un air de famille.

Ne redoutez point la marche sévère, ni l'ordre didactique d'un Cours de Morale complet.

Je sais que vos esprits délicats craignent la nourriture de cet aliment trop solide, et que pour les y accoutumer, je dois d'abord en diviser la substance.

D'après ces précautions, on prévoit aisément que je parlerai pour les hommes en général, et pour les femmes en particulier.

Ce n'est qu'aux hommes que nous enseignons la morale; et ce n'est qu'aux femmes que nous demandons des mœurs. Avec toutes nos forces, nous ne pouvons les gouverner; et nous prétendons qu'avec leur foiblesse, elles se gouvernent elles-mêmes. Nous appelons tous les arts à notre secours, et nous les abandonnons à la nature. Ah! soyons de bonne foi; nous ferions moins d'efforts pour leur être supérieurs, si nous sentions moins leur supériorité.

On a publié en mon absence, que je me proposois d'enseigner aux femmes leurs devoirs; on s'est trompé Je n'aurai jamais ces prétentions. Je ne veux leur parler que de leurs vertus, et leur rappeler principalement le nombre de celles qui, moins essentielles en apparence à leur réputation ou à leur bonheur, attirent moins souvent leur attention; comme on rappelle au souvenir d'un riche propriétaire l'état de ses moindres posses-

sions, afin de l'engager à leur donner une partie de la culture qu'il consacre à ses grandes propriétés.

Au reste, en consacrant aux femmes une partie de mes entretiens sur la morale, je crois prouver publiquement aux hommes combien je m'intéresse à leur félicité. C'est ainsi que l'on regardoit le précepteur d'un prince comme le dépositaire du bonheur de la nation. S'il inculquoit à son élève des principes de douceur et d'équité, s'il donnoit à son caractère léger un certain degré de constance, s'il captivoit son esprit indocile, s'il fixoit ses idées errantes, s'il affranchissoit son cœur des caprices de son imagination, comme on dégage une jeune plante de l'herbe parasite qui l'environne; s'il lui faisoit comprendre que la ruse est sœur du mensonge, et le mensonge père de tous les vices; s'il lui persuadoit que l'art de plaire toujours est l'art de se faire estimer, et que l'estime durable ne pouvant naître que de la vertu, c'est dans la vertu seule que consiste l'art de plaire; bientôt le peuple, adorant le disciple, bénissoit le maître en s'écriant : « Il a semé la morale, et nous re« cueillons le bonheur ! »

Comme la terre sur laquelle je vais semer est, dit-on, un peu légère, je m'attends bien

à voir une portion du grain sécher faute de nourriture, une autre partie enlevée par le souffle de la frivolité. Ces premiers obstacles ne doivent point décourager le cultivateur. La vertu est une plante si délicate, qu'on ne peut guère se flatter de la multiplier, et qu'on doit se considérer comme trop heureux si l'on ne perd point l'espoir de l'acclimater.

Je ne me suis pas flatté, mesdames, de fixer seul votre attention sur un objet aussi grave que celui de la morale Le sujet le plus intéressant, traité par une seule personne, contracte une teinte de monotonie que fait disparoître la diversité des opinions. Si vous suivez dans la prairie un ruisseau coulant paisiblement sur un lit toujours égal, le calme de son cours cesse bientôt d'attirer vos regards; mais s'il se brise contre le rocher, s'il tombe en cascade et s'échappe entre les fleurs et les roseaux, soudain son murmure vous attire, et les yeux fixés sur son onde blanchissante, vous éprouvez ce plaisir secret qui naît de la rencontre des obstacles, et vous goûtez le charme de la contradiction. Pour maîtriser vos esprits par l'attrait de cette jouissance, je vous environnerai du cercle nombreux des philosophes anciens; et mettant en opposition leurs opinions et leurs principes, tempérant l'austé-

rité des uns par l'aménité des autres, fortifiant la foiblesse de ceux-ci par l'énergie de ceux-là, je les amenerai, s'il est possible, à un point de conciliation dont le résultat sera cette saine morale, qui, dédaignant également la souplesse et l'orgueil, conduit d'un pas ferme l'homme vers le bonheur, par le chemin invariable de l'honneur et de la probité.

J'ai présumé, mesdames, que vous ne vous effrayeriez point de la compagnie des philosophes; vous devez y être accoutumées depuis long-temps. On ne voit plus que des philosophes aujourd'hui. En effet, en quoi consiste la philosophie du jour? à se mettre au-dessus de tout ce que l'on appelle préjugés. D'où il résulte que les spéculateurs sont philosophes, les parvenus sont philosophes, les maris sont philosophes, et leurs femmes cédant à la force de l'exemple conjugal, essayent aussi, dit-on, de philosopher par imitation.

Je conviens que les philosophes avec lesquels vous allez faire connoissance, vous apporteront, avec leurs maximes étrangères, des manières de l'autre monde, et que vous rirez quelquefois de la gaucherie de leur sagesse. Mais il faut espérer que votre société les formera; et bientôt leurs mœurs barbares prendront l'urbanité des vôtres, à moins que vos

mœurs ne prennent la teinte de leur morale ; et dans ce cas, je n'ose répondre que vous y gagnerez ; mais je soupçonne que vous n'y perdrez pas.

Pour remplir fidèlement auprès de vous les fonctions de leur interprète, je tâcherai de conserver à leurs discours leur grace naïve, ou leur énergique précision. Nous rendrons quelquefois hommage à ces vertus sublimes qui caractérisent les héros ; mais nous nous entretiendrons plus souvent des vertus modestes qui font l'aliment des bons cœurs. On n'est grand que peu de jours dans la vie ; mais on est tous les jours humain, fidèle, généreux et sincère. Si j'étois chargé du soin de vos vêtemens, je m'occuperois rarement de ceux qui doivent vous distinguer au milieu de la pompe publique des cérémonies ; mais j'appliquerois tous mes soins à perfectionner ceux qui, dans l'intérieur de votre famille, doivent vous vêtir avec aisance et vous parer avec simplicité.

Tant qu'il ne s'agira que d'esprit ou de raison, je me bornerai à vous rendre avec clarté, si je puis, tout ce qu'auront pensé nos philosophes, et par hasard, ce que j'aurai pensé moi-même ; mais dès qu'il s'agira de bonheur ou de sentiment, j'appellerai la poésie à mon se-

cours. Il faut dire ce qu'on pense, et peindre ce qu'on sent.

Si quelquefois mes tableaux manquent d'ensemble, et mes discours de précision, votre cœur corrigera les uns, et votre esprit rectifiera les autres, en vous expliquant ce que j'aurai voulu dire. Par exemple :

Si, parlant de la bienfaisance,
Je vous trace imparfaitement
Le charme inexprimable et le ravissement
De cette pure jouissance ;
De l'honnête homme infortuné
Vous allez visiter l'honorable indigence ;
Il périssoit sans espérance,
De ses amis, du ciel, du monde abandonné ;
Il renaît en votre présence.
En partageant ses maux, vous calmez sa souffrance,
Il ne vous parle pas ; le silence, les pleurs,
Voilà le langage des cœurs
Qu'habitent le plaisir et la reconnoissance.
Vous sentez, en lisant son bonheur dans ses yeux,
Combien le seul plaisir de faire des heureux
Surpasse tous les biens que notre cœur desire ;
Et dans votre ame, en comparant
Avec ce que j'ai peint, tout ce qu'il vous inspire,
Vous vous dites en soupirant :
Je sens ce qu'il a voulu dire.

Si j'ai peint le tableau des devoirs d'une mère :

La mère en me quittant, rejoint son nourrisson;
Avec elle l'amour rentre dans sa maison.
Ses enfans sur ses pas s'empressent, et leur père
La conduit au berceau du dernier de ses fils;
L'enfant fixe un instant leurs regards attendris,
Il sourit; dans ses bras sa mère le soulève,
Le met sur ses genoux, lui présente le sein;
Des autres le folâtre essaim
A son col s'entrelace, à ses côtés s'élève;
L'époux partage entr'eux ses baisers et son cœur;
Tandis que dans un coin, un ancien serviteur
Admirant ce tableau, s'attendrit et l'achève.
Autour de toi lève les yeux,
Heureuse mère, et connois ton empire.
Dans ces momens délicieux
Rappelle les détails que je n'ai pu décrire,
Et tu diras, dans un tendre délire :
Non, celles qui n'ont pas goûté
L'ivresse et les douceurs de la maternité,
Ne concevront jamais ce qu'il a voulu dire!

Ainsi, soit que pour vous j'entreprenne d'écrire
Sur les mœurs, sur l'humanité,
La justice, et l'honneur, et la fidélité;
Soit que je vous retrace avec simplicité
Les vertus que l'on aime, et celles qu'on admire;
Soit que de l'amitié j'interprète la loi;
Vos cœurs vous diront mieux que moi
Ce que j'aurai voulu vous dire.

THALÈS.

Thalès naquit en Phénicie, d'une famille illustre et opulente. Dès sa jeunesse, il vint étudier à Milet, que plusieurs historiens regardent comme le lieu de sa naissance.

Il se distingua d'abord dans la science de l'astronomie, régla l'ordre des saisons, et divisa, le premier, l'année en 365 jours. Il s'appliqua ensuite à l'histoire naturelle. On prétend qu'ayant prévu dès le commencement d'une année que l'automne suivant seroit favorable aux oliviers, il acheta d'avance la récolte des olives, dont le produit doubla sa fortune.

Il s'occupa aussi de politique, et détourna les Milésiens de l'alliance que leur proposoit Crésus, prêt à combattre contre Cyrus. Celui-ci fut vainqueur, et les Milésiens, grace à leur neutralité, participèrent aux fruits de la victoire.

Thalès fut bientôt regardé comme le premier des sages de la Grèce. Ce fut à ce titre qu'il reçut, le premier, le fameux trépied du temple de Delphes. Des jeunes gens d'Ionie ayant acheté le coup de filet de quelques pê-

cheurs, ceux-ci tirèrent de la mer un vase d'une forme merveilleuse, soutenu sur trois pieds. Vulcain l'avoit forgé, dit-on, pour l'offrir à Thétis le jour de son mariage, et ce chef-d'œuvre portoit en effet l'empreinte d'une main divine. Les pêcheurs et les Ioniens, après s'en être quelque temps disputé la possession, s'en rapportèrent à l'oracle de Delphes, qui l'adjugea au plus sage des mortels; et les Milésiens le présentèrent à Thalès. Celui-ci l'offrit à Bias, qui l'envoya à Solon; et le présent, après avoir passé par les mains de tous les sages, revint à Thalès, qui, regardant Dieu comme le principe de la sagesse, lui consacra dans le temple de Delphes ce fameux trépied, sur lequel la Sibylle rendit depuis ses oracles.

Thalès étoit parvenu au plus haut degré de gloire et de considération; il étoit à la fleur de l'âge, et jouissoit des faveurs de la fortune qu'il avoit su captiver. Cependant il manquoit à son bonheur celui de le partager avec une compagne. Ses amis le pressèrent long-temps de choisir une épouse; mais le philosophe indépendant, ne calculant pas qu'il est toujours bien doux de dépendre de ce qu'on aime, et souvent bien triste de ne dépendre que de soi,

différa de leur répondre jusqu'au temps où l'on ne répond plus.

Sa mère, à trois époques différentes, renouvela vainement ses instances à ce sujet. Voici ce qu'elle lui dit, et les réponses qu'elle en obtint :

Mon cher fils, vous avez trente ans ;
Il faut songer au mariage.
— Pour être bon mari, ma mère, je prétends
Qu'il faut, au sein de son ménage,
Être aveugle, muet et sourd. Or, à mon âge,
Je parle, je vois et j'entends :
Ma mère, il n'est pas encor temps.

Mon fils, vous avez quarante ans.
Êtes-vous mûr enfin pour l'hymen? —Je commence :
Ma voix baisse ; en parlant à peine je m'entends ;
Je n'y vois déjà plus à certaine distance :
J'écoute disputer et médire en silence :
Je sens mûrir ma patience :
Bientôt, ma mère, il sera temps.

Mon fils, vous avez cinquante ans :
Le temps presse ; épousez.— Ma mère, l'Hyménée
Est frère de l'Amour, et sa main fortunée
Doit moissonner le myrte et les fleurs du printemps.
Il faut que dans ses yeux le desir étincelle,
Qu'il entende de loin jusqu'au moindre soupir,
Qu'il réponde aussitôt que lui parle une belle,

Qu'il la rende muette, et qu'elle ait du plaisir
A céder la parole à qui parle mieux qu'elle.
Or, tout cela surpasse aujourd'hui mes talens,
Ainsi, ma mère, il n'est plus temps.

Le philosophe survécut quarante ans à ce dernier refus. Il étoit âgé de quatre-vingt-dix ans, lorsqu'assistant aux combats du Gymnase, il mourut étouffé par la foule des spectateurs. Ses connoissances physiques et astronomiques, auxquelles il dut le principe de sa réputation, étoient très bornées, et ne valoient pas, à beaucoup près, ses connoissances morales. Il prétendoit que l'eau étoit le principe universel de toutes les choses créées; que le Nil inondoit l'Égypte, parce que le vent le faisoit refluer en arrêtant le cours de ses ondes. Il reconnoissoit qu'il n'y a point de vide, et que la matière est divisible à l'infini Il faisoit tourner le soleil et les étoiles autour de cinq cercles. Au centre, il plaçoit la terre, immobile, à laquelle toute la sphère céleste servoit de cortége et de flambeau Cette erreur est une des plus anciennes du monde. Elle dut son origine à l'ignorance, et son crédit à cette vanité qui nous fait rapporter tout à nous-mêmes, et que l'on nomme *égoïsme*. Il faut avouer que ce sentiment, qui n'est étran-

ger à personne, appartient plus particulièrement aux savans, et sur-tout aux philosophes.

Demandez-leur pourquoi les femmes sont si belles;
Froidement ils vous diront tous :
« C'est qu'elles sont faites pour nous. »
Et moi quand je les vois aux pieds des plus cruelles
Trouver encor leur supplice trop doux,
Et bénissant leurs fers, soupirer à genoux
Pour des sirènes infidelles
Qui trompent en riant les sages et les fous;
Je soutiens que c'est nous qui sommes faits pour elles.

Au reste, le système le plus conciliant sur cette matière, c'est que dans la chaîne universelle des êtres, chaque chaînon est fait particulièrement pour celui qui le précède et qui le suit, et généralement pour tous les autres, dont son absence interromproit la suite. D'où il résulte que tout être qui prétend s'isoler, nuit également à l'ordre naturel et à l'ordre social.

Mais dans ces lieux je conjecture
Que de la part d'aucun mortel,
Ni l'ordre social, ni l'ordre naturel
Ne peut éprouver de rupture.
Les graces, les talens, l'amour et la beauté
Y resserrent les nœuds de la société
Et les chaînons de la nature.

La morale de Thalès est ordinairement solide et pure, quelquefois même elle est sublime :

Mais à l'humanité, si parfait que l'on fût,
Toujours par quelque foible on paya le tribut.

En discutant néanmoins ses erreurs, il est possible d'en tirer des préceptes utiles. C'est souvent la nuit du mensonge qui fait ressortir les premières lueurs de la vérité.

Thalès reconnoissoit un seul Dieu, éternel auteur de l'univers. Il le remercioit de l'avoir fait homme et non pas bête, Grec et non pas Barbare, homme et non pas femme. Je trouve dans ce dernier acte de reconnoissance beaucoup d'orgueil, ou du moins de partialité.

Puisque le sort a partagé la terre
Entre l'art de régner et le talent de plaire,
Quelque lot que le ciel daigne nous départir,
Nous devons rendre grace à sa bonté profonde,
D'être homme pour régir le monde,
D'être femme pour l'embellir.

Thalès, comme tous les hommes, couroit après le bonheur ; mais plus sage que la plupart d'entre eux, il le rencontroit souvent, parce qu'il le cherchoit au sein de la médio-

crité. Il étoit persuadé que si le pauvre est esclave de ses besoins, le riche l'est plus encore de sa fortune. Aussi ne voyoit-il de véritable liberté que dans cet état mitoyen, où la modicité des facultés et la modération des desirs forment un juste équilibre entre le cœur et la raison.

Pour moi, je suis convaincu que le systême de la médiocrité est applicable, non seulement à la fortune, mais même à l'amour et à l'amitié. Si donc un jeune homme me consultoit sur le choix de l'être qu'il doit associer à sa destinée, je lui dirois :

Voulez-vous posséder une compagne aimable?
En biens, en talens, en beauté,
Cherchez la médiocrité :
Que son cœur seul soit inappréciable.
Défiez-vous sur-tout de la célébrité ;
Le silence et l'obscurité
Rendent seuls le bonheur durable.
On ne possède point une femme adorable.
Ce domaine appartient à la société.

Mais une bonne femme est une rareté
Dont la simple apparence et la valeur modeste
Ne tentent pas la vanité.
Laissez-la s'éblouir d'un éclat emprunté
La beauté fuit, la bonté reste ;
Et le temps fait chérir la médiocrité.

Et si une jeune personne me faisoit la même question, je lui répondrois également :

Au matin de la vie, à l'heure fortunée
Où d'hommages environnée,
Vous promenez encor un regard incertain
Sur ce peuple d'amans qui briguent votre main
Pour vous conduire aux autels d'hyménée,
Si vous voulez jouir de ce bonheur si doux
Dont s'enivre une tendre mère,
Entre son fils, sa fille et son époux;
Si c'est par la vertu que vous cherchez à plaire;
Si dans votre union vous espérez qu'un jour
L'estime et l'amitié remplaceront l'amour :
Gardez-vous de choisir un mari dont on cite
Les graces, le génie et l'amabilité :
Trop souvent l'égoïsme ou la frivolité
Font les trois quarts de son mérite.
Un époux recherché, fêté, chéri, gâté,
Se compose un double visage,
L'un exprimant l'humeur, et l'autre la gaîté;
Il porte celui-ci dans la société,
Et celui-là dans son ménage.
Parmi tous ces amans, dont les airs, dont le ton,
Vous intéressent peu, mais vous flattent, je gage,
Il en est un dont l'esprit, le langage,
Sont fort médiocres, dit-on.
A vingt-cinq ans, il aime, il raisonne, il est sage.
Rencontre-t-il vos yeux ? soudain, d'un air confus,
Il se tait et rougit. (Ridicule de plus,

On ne rougit plus à son âge.)
Tandis que le cercle volage
Prodigue autour de vous son encens et ses soins;
L'original pensif vous flatte d'autant moins,
Qu'il vous estime davantage.
Auprès de vos vertus il voit tous vos défauts,
Et se dit en secret : Hélas ! si dans son ame
L'hymen peut un jour, par sa flamme,
De l'or pur séparer le faux,
Que de bonheur attend ses enfans et leur père !
Près d'elle réunis, ils viendront tour à tour
Respirer la vertu dans le sein de l'amour,
Et pour eux l'âge d'or renaîtra sur la terre.
A cette idée il s'attendrit,
De vos traits embellis il caresse l'image;
Il soupire; on l'entend; on se tourne, et l'on rit
Du médiocre personnage.
Vous en riez vous-même; et vous lui préférez
Le clinquant passager de ces amans frivoles,
Qui n'expriment jamais leur amour qu'en paroles,
Et vous feront pitié quand vous les connoîtrez !
Ils sont, sur tous les points, riches en apparence,
Et pauvres en réalité.
De leur brillante nullité
Fuyez l'orgueilleuse indigence,
Et choisissez la médiocrité.

Thalès est, dit-on, le premier philosophe qui ait reconnu et enseigné l'immortalité de l'ame. Non seulement il reconnoissoit dans

l'homme une ame immortelle, mais il en accordoit une aux animaux, et en supposoit une aux plantes. En effet, tout ce qui végète, vit; et tout ce qui vit doit avoir une ame, si par une ame on entend cette émanation divine, ce souffle créateur qui donne l'action à la matière, et fait circuler dans son sein la chaleur et la fécondité. Eh quoi! ce peuple de végétaux qui s'élèvent autour de nous, qui se multiplient sous nos pas, qui couronnent le printemps des fleurs de leur jeunesse, enrichissent l'automne des trésors de leur maturité; ces brillantes familles, dont Flore et Zéphyre fécondent l'hyménée; ces nations innombrables, qui ne diffèrent de la nôtre qu'en ce que nous soumettons vainement la nature à nos loix, tandis qu'elles ne suivent d'autres loix que la nature; quoi! tous ces êtres, qui, moins variables que nous, entretiennent plus que nous peut-être la constante harmonie de l'univers, ne participeroient point au souffle du Créateur! Il n'auroit animé qu'une partie de son ouvrage, et n'auroit créé l'autre que pour mourir éternellement! Non: tout ce qui jaillit du foyer de la vie éternelle, emporte une étincelle d'amour et d'immortalité.

Le développement de cette idée conduit insensiblement à celle de la circulation de la

matière et de l'esprit, dont les rencontres et les associations, variées à l'infini, servent de base au système de la *Métempsycose*. Cette ingénieuse rêverie, si accréditée autrefois, et dont l'illusion séduit encore plusieurs contrées de l'univers, est peut-être la preuve la plus convaincante du besoin impérieux qu'éprouvent les êtres les plus incrédules, de reconnoître une justice suprême et de rendre hommage à la divinité.

En effet, admettons la circulation de l'esprit et de la matière : vous voyez deux sources fécondes qui, se partageant en mille et mille ruisseaux, se cherchent, se rencontrent, se divisent, puis se réunissent, et se subdivisent pour se réunir encore. Chacun de nous, né d'une de ces rencontres fortuites, suit aveuglément le courant qui l'entraîne, sans redouter ni prévoir pour la suite ceux dont le circuit doit le conduire, au hasard, vers l'abîme des temps.

Sur cette base voilà le fatalisme établi, et le matérialisme triomphant.

Mais, entre ces deux écueils, suspendez la balance de l'éternelle justice; soudain le système le plus immoral et le plus favorable au crime, devient l'appui des mœurs et la consolation de la vertu. Ce n'est plus le hasard qui

associe l'esprit et la matière, c'est le créateur qui, dirigeant lui-même leur association, punit l'ame criminelle en l'enchaînant avec un être vil, chargé de tourmens et d'opprobres, et récompense l'ame vertueuse en lui donnant pour asyle le cœur de l'homme de bien, couronné par la gloire, caressé par l'amour, favorisé par la fortune. Dès-lors il n'est pas un seul être dont l'existence actuelle ne soit motivée par celle qui l'a précédée; pas un seul homme qui ne soit intéressé à vivre pour la vertu, afin de renaître pour le bonheur.

Ainsi notre raison peut nous tromper, mais notre conscience ne nous trompe jamais; et quelque compliqué que soit le dédale du mensonge, il n'a pas un seul sentier dont les détours n'aboutissent au chemin de la vérité.

On sait qu'autrefois chaque philosophe, outre sa doctrine générale, adoptoit une maxime particulière, qui servoit, pour ainsi dire, d'enseigne à son école, et à ses disciples, de mot de ralliement. Celle de Thalès étoit, *Connois-toi toi-même*. De tous les préceptes, celui-ci est peut-être le plus connu et le moins pratiqué. L'indulgence, qui nous sert si mal pour autrui, est si officieuse pour nous-mêmes, que non contente de nous dissimuler nos défauts, elle nous fait voir à leur place des

qualités dont notre vanité s'applaudit, mais que nous taisons par modestie. Quoi qu'il en soit, le moyen le plus sûr de parvenir à nous connoître, seroit peut-être moins de nous étudier nous-mêmes, que d'observer en bien les êtres qui nous environnent, et d'examiner si chacune de nos observations est suivie d'un mouvement secret d'envie ou de vanité. Par exemple, vous appercevez chez votre ami le germe d'une nouvelle vertu ; à cette vue, quel est, avant toute réflexion, le sentiment involontaire qui vous anime ? Est-ce l'envie ? elle vous fait sentir que vous êtes dépourvu du bien que vous enviez, et vous excite à l'acquérir. Est-ce la vanité ? elle vous avertit que vous possédez le germe d'une vertu supérieure, et vous exhorte à le développer. C'est ainsi que, luttant en idée contre tous ceux qui s'offrent à notre rencontre, nous parvenons à nous connoître par la comparaison individuelle de notre force ou de notre foiblesse.

C'est dans le silence et la retraite que Thalès exerçoit sa maxime favorite. Son goût pour la solitude est le plus sûr garant de sa probité ; car la solitude n'est vraiment une jouissance que pour l'homme qui, se retournant vers le passé, le parcourt d'un œil satisfait, porte sur le présent un regard paisible, et contemple

l'avenir comme un horizon tranquille, éclairé par le déclin d'un beau jour.

Ainsi notre vertu passée,
Au moment présent retracée,
L'embellit de son souvenir ;
Comme notre vertu présente,
De son image consolante,
Embellira notre avenir.

Si l'on peut reprocher quelque chose à notre philosophe, c'est la froide insouciance à laquelle l'avoient amené ses réflexions mélancoliques. Il trouvoit que la vie n'avoit rien de préférable à la mort. « En ce cas, lui disoit-« on, pourquoi ne meurs-tu pas ? — Parce que « la mort n'a rien de préférable à la vie. » Cette indifférence apathique, ce froid dédain de notre existence, ne sont pas les doux fruits que l'on doit recueillir de la philosophie. *La mélancolie est friande*, dit Montaigne, mais on doit éviter qu'elle ne dégénère en misanthropie; il faut que le sentiment l'adoucisse, et que l'amour verse une goutte de son nectar dans sa coupe quelquefois trop amère.

Chaulieu tenoit cette coupe mélangée par la sagesse et la volupté, lorsqu'à l'ombre des bocages de Fontenay, il soupiroit ainsi les souvenirs de sa jeunesse.

« Désert, aimable solitude,
Séjour du calme et de la paix,
Asyle où n'entrèrent jamais
Le tumulte et l'inquiétude,

C'est toi qui me rends à moi-même;
Tu calmes mon cœur agité;
Et de ma seule oisiveté
Tu me fais un bonheur extrême.

Parmi ces bois et ces hameaux,
C'est là que je commence à vivre.
Et j'empêcherai de m'y suivre
Le souvenir de tous mes maux.

Grotte, d'où sort ce clair ruisseau,
De mousse et de fleurs tapissée,
N'entretiens jamais ma pensée
Que du murmure de son eau.

Je trouve ici tous les plaisirs
D'une condition commune;
Avec l'état de ma fortune,
Je mets de niveau mes desirs.

Mais, hélas! ces paisibles jours
Coulent avec trop de vîtesse,
Mon indolence et ma paresse
N'en peuvent suspendre le cours.

Fontenay, lieu délicieux
Où je vis d'abord la lumière,
Bientôt au bout de ma carrière,
Chez toi je joindrai mes aïeux.

Muses, qui dans ce lieu champêtre
Avec soin me fîtes nourrir;
Beaux arbres qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir!....

Mais je vois revenir Lisette,
Qui d'une coiffure de fleurs
Avec son teint à leurs couleurs,
Fait une nuance parfaite.

Égayons ce reste de jours
Que la bonté des dieux nous laisse:
Parlons de bonheur et d'amour;
C'est le conseil de la sagesse. »

Si notre ancien philosophe n'a ni le sentiment ni les graces du philosophe moderne, son austérité est au moins adoucie par des maximes aimables et par de consolantes vérités.

« Honorez, disoit-il, chérissez la vieillesse; « vos enfans vous rendront un jour le respect « et les tendres soins que vous aurez eus pour « vos parens. » Puis, se déridant à cette image, il ajoutoit en souriant:

La belle saison des amours
Passe et disparoît comme l'ombre.
Le temps sur la fin de nos jours
Répand une lueur plus sombre.
Par nos jeux et par nos discours
Égayons la triste vieillesse :
C'est un plaisir, c'est un devoir.
De nos jours éclairons le soir
D'un petit rayon de jeunesse.

Du dieu Bacchus et de Cypris
Employons l'aimable assistance,
Pour rendre à nos anciens amis
Le sentiment de l'existence.
Faisons-leur encor du bonheur
Vider la coupe enchanteresse ;
Et vous, par un souris flatteur,
Belles, ranimez dans leur cœur
Petit souvenir de jeunesse.

Rajeunissons nos bons aïeux,
C'est la dette de la nature ;
Nos enfans, quand nous serons vieux,
Nous la paîront avec usure.
Aux chagrins, aux sombres ennuis
Qui troubleroient notre vieillesse,
Ils feront succéder les ris ;
Ainsi l'amour, de père en fils,
Peut éterniser la jeunesse.

Quelquefois environné de la foule brillante des jeunes Milésiennes, il leur disoit : « L'art « de la parure consiste moins dans la recher- « che des ajustemens, que dans l'ornement de « l'esprit et du cœur. »

La fleur nouvelle au matin
Avec adresse attachée,
Le soir pâle et desséchée,
Cesse d'orner votre sein :
Mais une vertu nouvelle
Aujourd'hui vous rend plus belle,
Et plus belle encor demain.

Entendoit-il quelqu'un s'expliquer légèrement sur le compte de quelques amis absens, il lui imposoit silence en s'écriant : « Ayons, « en l'absence de nos amis, les mêmes procé- « dés que nous aurions pour eux en leur pré- « sence. »

Que, malgré l'intervalle et des biens et des ans,
Au cœur de nos amis notre amitié réponde ;
Jusqu'au dernier soupir qu'ils nous soient tous présens:
Placés aux deux pôles du monde,
Les vrais amis ne sont jamais absens.

Les dieux même, dans leur colère,
Peuvent renverser les États,
Charger de fers les potentats,
Semer la discorde et la guerre,

Peser les vaincus, les vainqueurs,
Dans leur redoutable balance;
Mais la sainte union des cœurs
Est au-dessus de leur puissance.

D'après cette maxime, on se persuade aisément que Thalès eut des amis. Le plus illustre d'entre eux fut Solon.

Ce sage avoit laissé dans Athènes un fils qu'il chérissoit tendrement, pour venir à Milet jouir auprès de Thalès des douceurs de l'amitié et de la philosophie. Il trouvoit en lui la réunion des qualités du cœur et de l'esprit, et ne lui reprochoit qu'une seule chose dans toute sa vie, c'étoit le célibat. Thalès, sentant qu'il étoit un peu tard pour répondre directement à ce reproche, chercha du moins à l'éluder par le stratagême suivant.

Il se présente un jour devant Solon avec un voyageur arrivant d'Athènes. Solon l'interroge sur les événemens qui se passoient dans cette ville. « Rien de nouveau, lui répond l'étranger, si ce n'est la mort d'un jeune homme « aimable, dont le peuple regrette sincèrement « le mérite et les vertus. J'ai vu les principaux « citoyens d'Athènes honorer de leurs larmes sa « mémoire et ses funérailles. En pleurant sur « le fils, ils s'attendrissoient sur le sort de son

« père, vieillard vertueux, qui s'est depuis « quelque temps absenté d'Athènes, et doit y « revenir dans peu de jours. Jamais il n'ap- « perçut de loin ses remparts sans tressaillir à « la vue de cette enceinte qui renfermoit l'ob- « jet de toutes ses affections ; chaque pas qui le « rapprochoit des murs de sa patrie, étoit un « pas vers le bonheur Hélas ! son plus grand « malheur doit être aujourd'hui d'y rentrer ; la « mort de son fils l'a rendue déserte pour lui ; « l'infortuné n'y trouvera plus que la solitude « et la douleur. — Pauvre père ! s'écria Solon : « le connoissez-vous ? — Non ; mais je sais qu'il « doit mieux qu'un autre supporter son mal- « heur et s'en consoler. — Un père se console-t- « il ! — Il est père, mais il est philosophe. — « Que dites-vous ? Son nom ? — Je l'ai oublié. « — Ce n'est point Cléobule ? — Non. — Ni « Bias, ni Solon, ni... — C'est lui-même. » Frappé du coup mortel, Solon se précipite dans les bras de son ami ; à travers les soupirs, les larmes, les sanglots, sa voix entrecoupée reproche au ciel le trépas de son fils. « Dieu « cruel, pourquoi me l'avez-vous donné ? — « Pourquoi, lui dit Thalès avec une orgueil- « leuse compassion, pourquoi t'es-tu ma- « rié ? — Oh ! qu'il est douloureux d'être père ! « — Tu sens maintenant pourquoi j'ai gardé le

« célibat. Mais calme-toi ; ton fils est vivant, « il fait des vœux pour ton retour, et t'attend « pour t'embrasser. »

Ce froid argument d'un célibataire ne put convaincre Solon, et ne convaincra jamais ni les époux ni les amans. Ils sentent tous combien il est facile de lui répondre :

Si Borée au printemps peut glacer mon jardin,
Faut-il en exiler les roses ?
C'est parce que les fleurs en ce moment écloses
Sans doute auront passé demain,
Qu'en parcourant la vie, il faut sur le chemin
Semer à chaque pas nouvelle jouissance.
Préparons le plaisir sans prévoir la douleur.
Espérons, pour jouir ; le germe du bonheur
Croît à l'ombre de l'espérance.
Mais s'il est un espoir qui de notre avenir
Embellisse la perspective,
Qui rende notre cœur plus sensible au plaisir,
Notre esprit plus ardent, notre ame plus active ;
C'est celui de nous voir un jour
Revivre dans un nouvel être,
D'y retrouver nos traits, et de les reconnoître
Embellis par sa mère, adoucis par l'Amour.
Tout finit, à la mort, pour le célibataire :
Mais pour un époux, pour un père,
Au delà de la tombe il est un avenir.
Il vit dans les enfans qu'il laisse sur la terre ;

Il se survit encor dans le cœur de leur mère ;
Et rêvant le bonheur jusqu'au dernier soupir ,
    Il est heureux , puisqu'il espère !

Mais pour vous convertir , il n'est pas nécessaire
De vanter la douceur des nœuds bien assortis :
    Je m'apperçois , plus je vous considère ,
    Que je prêche des convertis.
Si devant vous , ce soir , Thalès eût entrepris
    D'étaler sa morale austère ,
On eût vu les époux , s'esquivant de concert,
Côte à côte , en riant , rejoindre leur demeure ;
    Et l'orateur , depuis une heure ,
    Auroit prêché dans le désert.

SOLON.

SOLON naquit vers la trente-cinquième olympiade, d'une famille illustre, mais peu fortunée. Son père ayant consacré son modique patrimoine au secours des infortunés, ne lui laissa pour tout bien que la reconnoissance des heureux qu il avoit faits; un pareil héritage seroit inappréciable, si l'on pouvoit y compter :

Mais le ciel qui veut que l'on aime
La vertu pour la vertu même,
Permet que les secours de l'homme généreux
N'effleurent qu'en passant le cœur du malheureux,
Pour que le bienfaiteur trouve sa récompense
Dans le bienfait, et non dans la reconnoissance.

Bientôt Solon entreprit de longs voyages, dans le dessein de s'instruire et de commercer; car il ne dédaignoit point la fortune. « Je « desire, disoit-il, posséder des richesses; mais « je n'en veux point d'injustement acquises, « tôt ou tard elles attirent la vengeance di- « vine. »

Ne croiroit-on pas que ce philosophe étoit animé d'un esprit prophétique, quand il ajou-

toit : « Aujourd'hui les fripons s'enrichissent, « et les honnêtes gens tombent dans la pau- « vreté ; mais nous ne changerions pas nos ver- « tus pour leurs richesses. La vertu est un bien « invariable, et la richesse change de maître « tous les jours. »

Il résulte de ces paroles, qui peignent les mœurs d'Athènes et les nôtres, cette vérité constante : De tous temps les méchans ont possédé l'apparence fastueuse de la félicité, tandis que les gens de bien jouissent de la modeste réalité du bonheur.

De retour dans sa patrie, Solon la trouva en proie à plusieurs partis divisés d'intérêts ou d'opinions. Chacun d'eux proposoit une forme de gouvernement et des loix différentes ; et de cette multiplicité d'autorités et de principes, résultoit le gouvernement arbitraire ; car plus on propose de loix, moins on les exécute.

Dans cette extrémité, comme Solon étoit le seul citoyen d'Athènes auquel tout le monde eût accordé le titre de *Sage*, on jugea qu'il étoit le seul auquel on pût conférer celui de Législateur, puisque ce second titre est nul sans le premier.

Solon justifia la confiance des Athéniens, en leur donnant des loix dictées par la politique

et la morale, qui, pour la première fois, se trouvèrent d'accord ensemble.

Il fit noter d'infamie ceux qui auroient refusé de nourrir leurs parens, et ceux qui, en dissipant leur patrimoine, se mettoient hors d'état de nourrir leurs enfans.

C'est l'amour paternel et l'amour filial
Qui des humains enchaîne l'existence.
L'homme de bien porte un amour égal
A ceux auxquels il doit, ou donne la naissance.
Ses bras caressans, tour à tour
Bercent la vieillesse et l'enfance,
Et son cœur se partage, à chaque instant du jour,
Entre l'amour et la reconnoissance.

Solon défendit qu'un tuteur et la mère de son pupille logeassent sous le même toit, de peur que l'amour ne compliquât les comptes de la tutelle.

Il ordonna que celui qui devoit hériter d'un mineur fût nommé son curateur, comme étant le seul intéressé à administrer avec soin un bien qui pouvoit un jour lui appartenir.

Il voulut qu'on crevât les deux yeux à celui qui auroit aveuglé un homme borgne. Cette peine est conforme au véritable esprit du talion. En effet, la valeur de la chose perdue est relative à l'état de celui qui la perd. Pour

venger réellement le pauvre chassé de sa chaumière par le riche, il faut que la loi bannisse celui-ci de son palais, et réduise le persécuteur, comme le persécuté, à n'avoir pas un asyle sur la terre.

Si le fier Musulman, qui dans sa triste cour
Possède, sans aimer, quatre ou cinq cents maîtresses
Vient arracher à mes caresses
L'unique objet de mon amour ;
Qu'importe au ravisseur que la loi le punisse
Par la perte d'une beauté ?
C'est l'estime et la volupté
Qui font le prix du sacrifice.
Une femme pour lui n'est rien,
Et la mienne étoit tout mon bien.
Ses graces, sa fraîcheur, sa jeunesse et ses charmes,
Sont les moindres trésors que mon cœur ait perdus ;
Je les pleure ; mais ses vertus
Jusqu'au dernier soupir feront couler mes larmes.
De moi-même c'étoit la plus chère moitié ;
C'étoit l'estime, la constance,
Les doux épanchemens, la tendre confiance,
Tout ce qu'a de plus pur la céleste amitié.
Chassez les beautés de l'Asie
Du sérail de mon ravisseur,
Privez ses yeux, privez son cœur
Des trésors de la Circassie ;
C'est en vain que pour le punir
Vous multipliez son veuvage :

Si des mêmes vertus il ne perd l'assemblage,
S'il ne les pleure pas jusqu'au dernier soupir ;
Si, portant en tous lieux leur image chérie,
Dans le néant affreux de son affliction
Il ne déteste point le fardeau de la vie ;
Il n'aura pas subi la loi du talion.

Solon abolit l'usage de doter les filles en les mariant. Il voulut qu'elles n'apportassent à leurs maris que trois robes et quelques meubles. Cette loi, que les femmes trouveront injuste peut-être, leur est plus favorable qu'elles ne pensent. Elle met leurs parens dans la nécessité de développer leurs vertus, de cultiver leur esprit, de leur donner des talens utiles et agréables, qui attirent le cœur de leurs amans et fixent l'estime de leurs époux.

Le même législateur donna le droit à tout citoyen de poursuivre en justice les vagabonds et les fainéans. Cette loi sage intéresse, non seulement le bonheur général de l'État, mais encore le bonheur individuel de chaque particulier ; car si l'oisiveté est la source du malheur et du vice, le travail est celle des vertus et de la fécilité.

Voyez la mère de famille
Remplissant les devoirs de la maternité ;
Elle nourrit son fils, et surveille sa fille,
Ordonne, agit, va, vient avec agilité ;

Dans sa joyeuse activité,
Son front s'épanouit, et son visage brille
D'amour, de bonheur, de santé.

Mais, nonchalamment étendue,
Voyez cette pâle beauté
Succombant sous le poids de l'ennui qui la tue,
Ou traînant le fardeau de son oisiveté.
Les nerfs, les vapeurs, les caprices,
Paralysent son cœur, attiédissent ses sens.
Pour elle, plus d'époux, d'amis, ni de parens :
Son chien, ou son oiseau, fait toutes ses délices.
Dans ce morne abandon, les songes séducteurs,
Pour bercer ses ennuis, l'environnent d'erreurs,
Les erreurs amènent les vices ;
Et la pudeur chancelle au bord des précipices
Que la mollesse a cachés sous les fleurs.

C'est parce qu'il sentoit combien les suites de certaines erreurs sont funestes, que Solon défendit la représentation des pièces de Thespis qui n'avoient point un but moral. Un législateur, ennemi public du mensonge, ne peut tolérer la fiction qu'autant qu'elle se présente sous les traits aimables de la vertu, et qu'attirant les cœurs par cette heureuse illusion, elle leur fait chérir la réalité. Telle est l'utilité de l'art dramatique, lorsque retraçant les passions, démasquant les vices, saisissant

les ridicules, peignant les caractères et gravant les vertus, il charme, ravit, entraîne les auditeurs par ces vérités profondes et ces élans sublimes, qui font les sages et les héros.

Non seulement Solon interdisoit aux regards des hommes le dangereux prestige de l'erreur, mais il éloignoit de leur imagination l'idée des grands crimes, et ne leur en laissoit pas même soupçonner la possibilité. Quelqu'un lui demandant pourquoi il n'avoit pas établi de loi contre le parricide : « Je n'ai pas supposé, dit-« il, qu'un pareil forfait pût exister sur la « terre. »

Solon, quoique législateur, fut aimé. Ce sentiment le dédommageoit des chagrins et des contradictions qu'éprouve l'homme dévoué à contredire seul toutes les passions humaines. Aussi regardoit-il l'amitié comme l'unique trésor dont on dût s'occuper. « On compte tous « les jours ses richesses, disoit-il, et l'on ne « compte jamais ses amis ! » Heureux mortel, tu en avois donc plusieurs !

Mais s'il recevoit d'eux des consolations, ce n'étoit que pour les leur rendre. Deux amis ressemblent à deux guerriers qui, blessés dans un combat, se rencontrent seuls parmi les morts, et pansent mutuellement leurs blessures. Un jour, Solon rencontrant un de ses

amis plongé dans une tristesse profonde, le conduisit sur la citadelle d'Athènes; et là, lui faisant parcourir des yeux tous les édifices de cette ville florissante, il lui dit :

De cette nombreuse cité
Contemple avec moi chaque asyle.
En est-il un seul habité
Par un homme heureux et tranquille?

Tes enfans peuvent te donner
Des soins et des peines amères :
Mais le ciel a créé les pères
Pour aimer et pour pardonner.

Ton épouse est-elle souffrante ?
C'est le sort de l'humanité.
Jalouse ? c'est qu'elle est amante.
Parleuse ? c'est vivacité.
Curieuse ? c'est une amie
Qui sent ton mal, et l'étudie
Pour en supporter la moitié.
Par un peu de coquetterie
T'auroit-elle contrarié ?
Que veux-tu ? tout nous contrarie,
A commencer par la beauté ;
Mais c'est la contrariété
La plus aimable de la vie.

Par ses caprices inconstans
Le sort a changé ta fortune ?

Mais il te reste des talens
Et de vrais amis ; c'en est une
De tous les lieux , de tous les temps.
Les richesses , par nos tourmens ,
Souvent nous font dépendre d'elles ;
Plus heureux , tu possèdes celles
Qui nous rendent indépendans.

Sur tes ouvrages la satire
A lancé ses traits odieux ?
Le meilleur parti , c'est d'en rire ,
De se taire , et de faire mieux.

Dans le triste siècle où nous sommes ,
Les trois quarts et demi des hommes
Sont ou méchans , ou malheureux.
Plaignons les uns , aidons les autres ;
Et sur-tout rendons grace aux dieux
Quand , par bonheur , nous et les nôtres
Sommes placés entre les deux.

Vois-tu planer sur ces demeures
Le malheur , le crime et la mort ?
Tous les jours , à toutes les heures ,
L'un y rentre , quand l'autre en sort.
Des consolations légères
Sur les palais et les chaumières
L'essaim passe , vole et s'enfuit.
Chez toi l'amour les introduit :
Ta femme , tes enfans t'attendent :

Tes nombreux amis te demandent : —
« Depuis une heure il est sorti. —
« Nous l'attendrons. » C'est toi qu'on nomme,
Toi qu'on desire : Ah ! viens ici ;
Quand on est père, époux, ami,
On doit se consoler d'être homme.

Le plus intime et le plus illustre des amis de Solon, fut Thalès de Milet, dont je vous ai parlé.

L'amitié de ces deux philosophes, qui, sur leur réputation, se chérissoient avant de se connoître, rappelle l'intimité touchante de *Montaigne* et de *La Boëtie*. On se plaît à comparer, à rapprocher, malgré les distances, ces modèles si rares d'une union pure et vertueuse, pour servir d'époque aux consolations humaines. Ainsi, tandis que la haine parcourt d'un vol précipité toutes les contrées de ce malheureux globe, l'amitié, planant paisiblement dans l'espace des siècles, se repose de loin en loin dans le cœur de l'homme vertueux, qui, pour consoler ses adorateurs, leur apprend qu'elle est encore sur la terre.

« Si on me presse de dire pourquoy je l'aymoys, dit Montaigne (*l. 1, ch.* 27), je sens « que cela ne se peult exprimer qu'en respondant : *Parce que c'estoit lui, parce que c'estoit* « *moy*. Il y a, au delà de tout mon discours et

« de ce que j'en puis dire particulièrement, je « ne sçais quelle force inexplicable et fatale, « médiatrice de cette union. Nous nous cher- « chions avant que de nous estre veus, et par « des rapports que nous oyions l'un de l'aul- « tre.... Nous nous embrassions par nos noms : « et à nostre première rencontre, qui feut par « hazard en une grande feste et compaignie de « ville, nous nous trouvasmes si prins, si co- « gneus, si obligez entre nous, que rien dez « lors ne nous feut si proche que l'un à l'aul- « tre.... Ce n'est pas une speciale considera- « tion, ny deux, ny trois, ny quatre, ny « mille ; c'est je ne sçais quelle quintessence de « tout ce meslange, qui, ayant saisi toute ma « volonté, l'amena se plonger et se perdre dans « la sienne ; qui, ayant saisi toute sa volonté, « l'amena se plonger et se perdre en la mienne, « d'une faim, d'une concurrence pareille : Je « dis *perdre*, à la verité, ne nous réservant rien « qui nous feust propre, ny qui feust ou sien « ou mien... Nos asmes ont charié si uniement « ensemble, elles se sont considerées d'une si « ardente affection, et de pareille affection des- « couvertes jusques au fin fond des entrailles « l'une à l'aultre, que non seulement je co- « gnoissoys la sienne comme la mienne, mais

« je me feusse certainement plus volontiers fié
« à lui de moy, qu'à moy. »

Il est si naturel d'aimer ceux qui savent exprimer comme on aime, qu'en écoutant Montaigne, peut-être n'en est-il pas une de vous qui déjà ne remonte en idée vers le siècle où il vivoit, pour moissonner avec lui le champ fertile de l'amitié. Mais arrêtez-vous, mesdames; cette heureuse contrée est pour vous la terre promise; il ne vous en offre la riante perspective qu'en vous prédisant que vous n'y arriverez jamais, soit que vous conserviez votre liberté, soit que vous subissiez le joug de l'hyménée. « Quant au mariage (dit-il, *l. 1*, « *ch. 27*), outre ce que c'est un marché qui « n'a que l'entrée libre, sa durée estant con- « traincte et forcée, dépendant d'ailleurs que « de nostre vouloir, et marché qui ordinaire- « ment se faict à aultres fins, il y survient mille « fusées estrangieres à desmesler parmy, suffi- « santes à rompre le fil et troubler le cours « d'une vifve affection : là où est l'amitié, il « n'y a affaire ny commerce que d'elle-mes- « me. »

D'après ce jugement sévère, il seroit difficile de dire à quel point Montaigne étoit l'ami de son épouse; mais laissons ses intérêts pour nous occuper des nôtres.

Il me semble que ces nombreuses *fusées*, loin d'exiler l'amitié, doivent la fixer dans un mariage bien assorti. Le feu de l'amitié s'alimente des contrariétés et des misères humaines. Deux hommes heureux se rencontrent mille fois sans s'aimer; deux infortunés s'aiment la première fois qu'ils se rencontrent. Ainsi lorsqu'après une journée orageuse, deux époux, attiédis par l'habitude du bonheur, se retrouvent le soir les yeux baignés de pleurs et le front couvert de nuages, l'étonnement, la compassion, la crainte, la curiosité même, réveillent leur tendresse assoupie. Heureux, ils n'étoient qu'époux; malheureux, ils sont amis. Ce monde brillant, qui souvent les entraîne et quelquefois les divise, ne sait partager que leurs plaisirs. Battus du vent de l'adversité, ils n'y ont pas trouvé même un roseau pour se soutenir : ce n'est qu'en se rapprochant qu'ils rencontrent un appui; et désormais étayés l'un par l'autre, l'expérience et le malheur les avertissent de ne plus se séparer.

Mais, dira-t-on, si la *fusée* naît d'une cause intérieure, à qui confiera-t-on le soin de la démêler? — A la femme. En effet, les torts proviennent, ou d'elle, ou de son mari, ou de l'un et de l'autre.

Si l'épouse a quelques torts, que de moyens

n'a-t-elle pas pour réparer ou pallier sa faute, et même pour l'avouer sans compromettre sa vanité ! L'art d'alléger un aveu qui pèse, est un don que les femmes ont reçu de la nature ; et celles qui trahissent la vérité sont d'autant plus coupables, qu'elles ont toujours à leur disposition les moyens de la dire sans la prononcer.

Si les torts viennent de l'époux, qui mieux que l'épouse saura les lui faire sentir, sans même les lui imputer ? Il y a tel accent dont les femmes savent nous pénétrer l'ame; tel silence qu'elles rendent plus poignant que la plus mordante éloquence. Un soupir accuse le mari coupable, un regard l'interroge, un geste le confond, un sourire le condamne, une caresse le punit et l'absout.

Supposons enfin que les torts soient réciproques. De quoi s'agit-il alors ? de conciliation. Or les femmes, *et par droit de conquête*, *et par droit de naissance*, ne sont-elles pas les conciliatrices de l'univers ? et, dit Voltaire,

. . . . Le Ciel fit les femmes
Pour corriger le levain de nos ames,
Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs....
Et dans nos cœurs pénétrer pas à pas,
Comme un jour doux dans des yeux délicats.

Je conviens qu'après un éloignement mutuel, quand il s'agit d'un mutuel rapprochement, celui qui fait le premier pas, immole à l'autre son amour-propre ; et ce sacrifice n'est pas, dit-on, celui qui coûte le moins aux femmes.

Quoi qu'il en soit, je crois, malgré mon respect pour l'avis de Montaigne, que les contrariétés et les chagrins, étrangers ou domestiques, réciproques ou personnels, qui altèrent la paix du mariage, sont les sources mêmes où les femmes doivent puiser, pour présenter à leurs époux la coupe de l'amitié.

Mais libres du joug de l'hyménée, peuvent-elles prétendre au titre d'*amie*, titre si respectable quand il est mérité ? A cette question, voici ce que répond Montaigne (*l. 1*, *ch. 27*) : « A dire vray, la suffisance ordinaire des fem« mes n'est pas pour respondre à cette conference « et communication, nourrice de cette saincte « cousture ; ny leur ame ne semble assez ferme « pour soustenir l'estreincte d'un nœud si pressé « et si durable. Et certes, sans cela, s'il se pou« voit dresser une telle accointance libre et vo« lontaire, où non seulement les ames eussent « cette entiere jouissance, mais encores où les « corps eussent part à l'alliance, où l'homme « feust engagé tout entier, il est certain que

« l'amitié en seroit plus pleine et plus comble :
« mais ce sexe par nul exemple n'y est encore
« pu arriver, et, par le commun consentement
« des escholes anciennes, en est rejecté. »

Que dites-vous, mesdames, de ces écoles anciennes, qui, de leur suprême autorité, vous bannissent si cruellement du domaine de l'amitié ? Ne soupçonnez-vous pas que les maîtres de ces écoles, se bornant près de vous au titre vulgaire d'amant, et n'ayant jamais su désintéresser leurs passions, pour mériter d'être vos amis, ont rejeté sur votre cœur la faute qu'ils ne devoient attribuer qu'à leurs sens ? N'est-il pas de la plus tyrannique injustice de prétendre être aimé pour soi, par les êtres qu'on n'a jamais aimés pour eux-mêmes ?

O vous, qui vous attribuant exclusivement le sentiment le plus sublime dont l'homme puisse s'enorgueillir, en avez dérobé le titre aux femmes, sans leur en ravir la possession, que n'avez-vous vécu parmi nous au moment où le chaos des passions humaines confondoit dans le même abîme et les vainqueurs et les vaincus, et les victimes et les sacrificateurs ; où le crime triomphant et l'audace effrénée avoient condamné l'humanité au silence et la vertu au néant ! Persécutés vous-mêmes (car

vous étiez vertueux), chargés de fers, et menacés du glaive de vos tyrans, cherchant parmi les compagnons de votre captivité quelque adoucissement à vos peines, et n'y trouvant que l'âpre ressentiment de leurs propres misères, réduits à n'avoir plus un ami sur la terre, plongés enfin dans ce morne découragement qui suit le malheur et l'abandon, vous eussiez entendu sous les murs de votre prison une voix, aussi douce que celle de l'Espérance; les effets eussent toujours suivi de près les promesses. Tantôt par mille détours ingénieux les secours seroient parvenus jusqu'à vous, sans vous laisser même entrevoir la main qui vous les présentoit : tantôt, cédant au pouvoir magique de la jeunesse et de la beauté, vous eussiez vu les portes de fer s'entr'ouvrir; et l'humanité, sous les traits de la modestie, regardant vos fers d'un œil timide, les brisant d'une main hardie, vous arracher à la rage muette de vos bourreaux consternés, et n'ambitionner pour prix de ce service que le bonheur de contempler la surprise et de partager les larmes de votre famille. Peut-être alors, détrompés par la raison, éclairés par la reconnoissance, vous vous seriez écriés : « Quand « la terreur et la haine ont envahi le cœur des

« hommes, c'est dans celui des femmes qu'il « faut chercher le courage et l'amitié. »

On accuse l'amour d'être aveugle ; Solon auroit pu en accuser l'amitié. Ses amis, pour le récompenser de ses loix sages et de ses vertus, voulurent l'élever au trône ; il éluda cette preuve de leur amitié, et leur répondit : « C'est « un beau pays que la Royauté ; mais je n'y vois « point d'issue. »

Aussi-tôt il assembla les citoyens d'Athènes, leur fit prêter serment d'observer ses loix pendant cent ans ; puis il alla visiter Thalès, parcourut l'Égypte, et se rendit à Sardes, capitale de Lydie, où Crésus l'attendoit depuis longtemps.

Solon apporta au milieu de cette cour fastueuse une simplicité de mœurs et une franchise qui lui attirèrent bientôt le mépris du prince et la haine de ses favoris. Le roi, entouré de tout le faste de ses courtisans, et paré de vêtemens étincelans d'or et de pierreries, fit paroître devant lui le philosophe, et lui demanda s'il avoit vu jamais un plus beau spectacle. « Oui, répondit Solon ; les paons et « les faisans m'ont, comme vous, ébloui par « la richesse de leur vêtement ; mais ils n'en « doivent l'éclat qu'à la nature. » Cette réponse déplut au prince, et choqua sur-tout les fem-

mes de sa cour, excepté les plus jeunes, qui, n'ayant pas besoin de parure pour être jolies, trouvèrent, en se regardant, la comparaison bizarre, mais supportable.

Cependant, comme on veut à quelque prix que ce soit obtenir le suffrage d'un philosophe, non parce qu'on estime son mérite, mais parce qu'on craint sa réputation, Crésus, pour émouvoir l'indifférence de Solon, fit étaler à la fois sous ses yeux l'immensité de ses richesses, et lui demanda, non pas *s'il le trouvoit heureux*, mais s'il ne le trouvoit pas *le plus heureux des hommes ;* car observez que, dans la médiocrité, l'on desire être heureux seulement, mais que dans l'opulence on veut paroître *plus heureux* que les autres. « Tellus, « lui répondit Solon, fut plus heureux que « vous. Simple bourgeois d'Athènes, à l'abri « de la pauvreté, aimé d'une épouse chérie, « entouré d'enfans vertueux, estimé de ses con- « citoyens, il mourut en combattant pour sa « patrie. — Mais au moins, après Tellus, ne « suis-je pas le plus heureux des mortels ? » Observez encore que l'orgueil, qui d'abord s'empare du premier rang, transige aussitôt pour descendre au second, de peur d'arriver au dernier. Comme il ne regarde qu'au dessous de lui, il consent volontiers à baisser la tête,

pourvu qu'il apperçoive quelqu'un à ses pieds ; et Crésus cède le pas à un simple bourgeois d'Athènes, afin de l'obtenir lui-même sur le reste des humains. Solon n'eut pas la complaisance de le lui accorder. Il fit passer devant lui Cléobis et Biton, qui dans une fête solemnelle, après avoir traîné jusqu'au temple le char de leur mère au milieu des acclamations et des transports de leurs concitoyens attendris, s'endormirent paisiblement d'un sommeil éternel, et laissèrent à la postérité le modèle de la piété filiale. A ces mots, Crésus réduit au silence, le traita d'insensé, et les courtisans répétèrent qu'il étoit fou. Ésope, qui étoit alors à la cour de Crésus, crut devoir conseiller à Solon de parler au peuple la langue du pays. « Il faut, « lui dit-il, ou n'approcher point des rois, ou « leur dire des choses agréables. — Il faut, ré- « pliqua Solon, ou leur dire des choses utiles, « ou ne les point approcher. »

Si ce précepte étoit mis en pratique, les rois congédieroient leur cour. Un ami leur suffiroit pour les éclairer ; pour les tromper, mille flatteurs leur suffisent à peine. La vérité ne leur coûteroit rien, et le mensonge les ruine.

Crésus n'offroit que trop la preuve de cette triste vérité : tandis qu'il se plongeoit avec ses

favoris au sein de la débauche et de la volupté, le peuple et les citoyens les plus estimables de son empire languissoient dans l'indigence, et traînoient en murmurant le fardeau de leur adversité. Privés dans la vieillesse du fruit de leurs longs travaux, ou dépouillés en naissant de l'héritage de leurs pères, ils étoient réduits à mendier à la porte de leurs anciens esclaves, qui, gorgés de la substance et souillés du sang de leurs maîtres, promenoient en triomphe sur des chars rapides l'impudence et la scélératesse. Ces reptiles, encore dégoûtans de la fange d'où ils étoient sortis, s'attachoient à chaque branche du gouvernement, et tarissoient jusques dans leur source les principes de la végétation.

Au milieu de la capitale de Lydie étoit un palais somptueux, qu'un ancien favori de Mars et de Vénus avoit élevé, aux frais de la victoire, en l'honneur de la Volupté. C'est là qu'à la lueur de mille flambeaux les Lydiennes se rassembloient pour rendre hommage à la déesse. Malgré les gémissemens des malheureux qui environnoient le temple, peut-être eût-on supporté patiemment la pompe des mystères qui s'y célébroient, si les Graces y eussent présidé sous les auspices de la décence, et plus encore si les prêtresses eussent pu s'en

tretenir le soir des infortunés qu'elles avoient assistés dans la journée. Mais le luxe ingénieux et l'indécence recherchée de leurs vêtemens, prouvoient assez qu'elles n'avoient préparé de vêtemens pour personne. Le travail de plusieurs jours leur avoit à peine suffi pour préparer les piéges de l'artifice et le poison de la corruption. Un léger tissu, plus indécent que la nudité même, dessinoit des formes et trahissoit des contours que la pudeur couvre d'un voile, et que la coquetterie même dissimule, tant qu'elle n'est point d'accord avec la dépravation. Tantôt on se croyoit transporté sur les montagnes de Thrace, au milieu de ces prêtresses errantes qui, couvertes du lierre et des pampres de Bacchus, exhaloient en son honneur leur délire et leurs transports; tantôt, entourées de casques et d'épées, on s'imaginoit les voir au milieu d'un camp, et considérant de plus près les traits et la stature des guerriers, on étoit tenté de croire que Mars, pour grossir son armée, avoit enrôlé toute la milice de Vénus; tantôt on croyoit voir, au milieu des rochers, bondir la troupe farouche des jeunes habitantes du désert. Les gémissemens de la douleur, les larmes de la misère, les cris du désespoir, s'unissoient vainement pour les attendrir : un sourire de

l'amour suffisoit pour les apprivoiser. Enfin au milieu de cette bruyante illusion, on appercevoit de tous côtés des bacchantes, des guerrières, des sauvages, et pas une femme; car il n'y a de femme que dans les lieux où résident l'humanité, la décence et la pudeur.

A la vue de ce débordement général de licence et d'immoralité, Solon, persuadé que les mœurs sont la base sur laquelle repose la stabilité des empires, présagea la chute prochaine du trône de Crésus, et quitta sa cour en lui disant : « Le bonheur vous a suivi jus-« qu'ici ; il vous accompagne aujourd'hui, et « semble vous précéder dans l'avenir ; mais « *n'appelons personne heureux avant sa mort.* »

Peu de temps après, Cyrus renversa l'empire de Lydie et s'empara de la capitale, au milieu de laquelle il condamna Crésus à périr sur un bûcher. Au moment où la flamme commençoit à s'élever, ce prince infortuné, avec l'accent douloureux et terrible du repentir et de la vérité, s'écria plusieurs fois : « Solon ! Solon ! » Un spectateur s'étant informé quel étoit ce dieu ou ce génie qu'il invoquoit avec tant d'ardeur, Crésus lui rapporta ses entretiens avec le philosophe. A ces mots, le vainqueur, frappé de l'instabilité des prospérités humaines, et touché d'un malheur qui pou-

voit devenir le sien, fit grace au vaincu, et le consulta souvent comme plus éclairé que lui-même, puisqu'il étoit instruit à l'école du malheur. En effet, c'est le malheur qui fait les hommes.

Cependant Solon eut la douleur de retrouver encore Athènes déchirée par de nouvelles factions. Ses loix tomboient en désuétude, et la tyrannie commençoit à fermenter ; car les tyrans naissent au moment où les loix expirent.

Dans cette extrémité, le législateur, suivant sa maxime, donna toujours au peuple, non pas les conseils les plus agréables, mais les avis les plus utiles. Il fut, selon l'usage, payé de sa franchise par l'estime des gens de bien et l'aversion de la multitude. Pisistrate, en la flattant avec adresse, s'en faisoit adorer ; et soutenu par la faveur populaire, il s'élevoit à grands pas vers la tyrannie. Solon, parent et ami de l'usurpateur, se présente à l'assemblée du peuple en s'écriant : « Athéniens, ne rou-« gissez-vous pas de voir un homme seul plus « sage et plus courageux que vous ? plus cou-« rageux que ceux qui voient les intrigues de « Pisistrate sans oser les dévoiler, plus sage « que ceux qui en sont les témoins sans les ap-« percevoir ? » Les Athéniens, pour prouver à

Solon qu'il n'étoit pas plus sage qu'eux, le déclarèrent fou. Ce titre lui fut donné par eux pour la seconde fois; parce qu'ils furent les seconds auxquels il dit publiquement la vérité. Le lendemain Pisistrate fut roi. Aussi-tôt Solon, déposant ses armes au pied des murs du sénat, sortit d'Athènes en s'écriant : « Adieu, « ô ma patrie, j'emporte en te quittant la con-« solation de t'avoir seul aidée de mes secours « et de mes conseils. »

SOCRATE.

La Grèce, depuis plusieurs siècles, enfantoit chaque jour des artistes, des philosophes et des héros. Il ne manquoit plus à sa gloire que d'avoir produit un véritable sage.

Minerve, protectrice d'Athènes, réservoit cet honneur à l'heureuse contrée où, pour la première fois, elle avoit fait croître l'olivier. Elle s'arrête dans un village de l'Attique, entre dans l'atelier d'un sculpteur nommé Sophronisque, et couvrant de son égide un jeune enfant que son épouse tenoit entre ses bras, elle souffle dans son cœur l'amour de la véritable gloire, qui consiste dans la vertu, et lui dit avec un sourire céleste et maternel : « N'envie « point, mon fils, la renommée de mes plus « illustres favoris. Homère, Praxitèle, Sopho- « cle, Miltiade, furent les plus grands hommes « de la Grèce : seul, plus grand qu'eux tous, « tu sera *Socrate*. »

Cette voix, qui dès le berceau lui prédit sa grandeur future, l'avertit secrètement dans la suite des périls qui le menaçoient, et du parti qu'il avoit à prendre dans les occasions diffi-

ciles. Il se louoit toujours d'avoir suivi ses conseils, et l'appeloit son *Génie familier*.

On prétend que ce génie fut particulier à Socrate. Loin d'adopter cette opinion, je serois tenté de croire qu'il n'existe pas un seul être raisonnable qui n'ait son bon et son mauvais Génie. Vous sur-tout, vous, prodiges inconcevables de force et de foiblesse, de vertus et d'erreurs, d'inconséquences et de raison, conseillées et guidées tour à tour par vos deux Génies familiers, par fois vous écoutez la sagesse et suivez la folie. Mais, lorsque résistant aux séductions de la folie, vous réglez sur les conseils de la sagesse vos paroles et vos actions, quel est le philosophe ou le héros qui ose comparer sa conduite à la vôtre? quel est l'orateur dont l'éloquence égale la force et le charme pénétrant de vos discours? Dès que vous écoutez votre bon Génie, vous devenez vous-mêmes notre Génie tutélaire.

Dans ces jours orageux où l'ardente jeunesse
Se précipite au milieu des dangers,
L'adolescent plein d'une ardente ivresse,
Égaré par ses sens, trahi par sa maîtresse,
Environné d'amis légers,
Attiré par l'espoir, repoussé par la crainte,
Rencontrant la douleur à côté du plaisir,
En vain des passions veut fuir le labyrinthe,

Il a perdu le fil, qu'il ne peut ressaisir.
Où rencontrer des cœurs délicats et sensibles
Pour cet aveu qui pèse à sa candeur ?
Ah ! c'est pour les aveux pénibles
Que le ciel nous donne une sœur !
Bientôt la sienne, avec prudence,
Pénétrant ses chagrins, lui sauve adroitement
La moitié de la confidence.
Déjà, pour ménager un raccommodement,
Sa tendresse a fléchi l'austérité d'un père.
La faute est grave ; mais elle fut passagère :
On ne s'en souvient plus, c'est l'erreur d'un moment.
Heureuse erreur, tu fais le bonheur de sa vie !
Que de ses vains plaisirs le cortège trompeur
Revienne le tenter, il embrasse sa sœur,
Et fort d'un tel appui, fièrement il s'écrie :
« Épuisez sur mon cœur les traits les plus puissans,
« Je ris de vos efforts et brave vos accens ;
« Je suis avec mon *bon Génie*. »

L'honnête homme, suivant avec sécurité
Le sentier de l'honneur, chancelle et tombe au piége
Où l'attend la malignité.
Soudain de toutes parts l'injustice l'assiége,
Du rang qu'il occupoit il est précipité
Par l'intrigue et la jalousie.
L'honneur, de tous ses biens seul qui lui soit resté,
Est flétri par la calomnie.
C'en est trop ! la douleur égare sa raison ;
Sans l'honneur, qu'est-ce que la vie ?

Ah ! la vie est un bien, tant qu'on a cette amie
Dont l'amour embellit notre jeune saison,
Dont la douce gaîté, dont l'aimable sagesse
Ramène, en souriant, la paix dans la maison.
Sa femme a dans ses yeux démêlé sa tristesse :
« Mon ami, vous souffrez. — Qui ? moi ? — Vous-même. — Non.
« — Qu'avez-vous ? — Rien. — Parlez ! — J'ai perdu ma fortune.
« — Plus d'un homme d'honneur subit le même sort.
« Mais nous nous aimons, c'en est une
« Qu'on ne peut nous ravir....Vous soupirez encor ?
« — On m'ôte mon état, on me ravit la place
« Que j'occupois avec honneur. —
« Eh ! qu'importe cette disgrace ?
« N'avez-vous pas toujours la même daus mon cœur ?
« Plus que tous les emplois la vertu vous décore :
« De ce titre sacré toujours vous jouirez :
« C'est le vice qui déshonore,
« Et vos persécuteurs sont seuls déshonorés.
« Vous connoissez le monde ; oubliez son injure,
« Venez aux champs ; c'est là qu'est la volupté pure.
« Quand des bras maternels l'enfant s'est échappé,
« Il se croit plus heureux : mais dès qu'on l'a trompé,
« Il revient à sa mère, et l'homme à la nature :
« Venez donc. » Il la suit. Seul à l'ombre des bois,
Trouvant son bonheur en lui-même,
Heureux d'être estimé de la femme qu'il aime,
Si l'ambition quelquefois
Ose encor murmurer, il étouffe sa voix ;

« Orgueil, qui fis long-temps le tourment de ma vie,
« Grandeurs, qui ne donnez que des biens superflus,
« Qui desséchez le cœur et nourrissez l'envie,
« Taisez-vous ; je n'écoute plus
« Que la voix de mon *bon Génie.* »

Mais si, dans ces occasions et dans mille autres, nous trouvons en vous, mesdames, notre Génie consolateur, vous en avez un vous-mêmes dont l'inspiration ne vous trompe jamais · c'est cette voix intérieure qui, loin du trouble des passions et du tumulte des plaisirs, se fait entendre à vous dans le calme des sens et le silence de la retraite. Écoutez-la, lorsque vous sortez de ces cercles éblouissans, où la vanité brille aux dépens de la décence, elle vous dira :

Vous fréquentez beaucoup Doris,
Et vous négligez Célimène.
Il est vrai que Doris entraîne,
Par ses brillans travers, les trois quarts de Paris.
Célimène est prudente, et n'a que des amis.
Chez l'une, vous trouvez et l'Amour et les Ris ;
Chez l'autre, l'Amitié vous donne la migraine.
En effet, quel mortel tourment !
Toujours de la conduite et du raisonnement !
Toujours de la philosophie,
Et, qui pis est, du sentiment !
Du manteau de Socrate affubler la folie,

Savoir ce que l'on dit, s'ennuyer sensément,
Et bâiller vertueusement ;
C'est bien la peine assurément
D'être jeune, aimable et jolie !
Chez Doris, on respire ; on déraisonne au moins.
Tout ce qui passe par la tête,
Tout ce qui plaît est bien. Fait-on une conquête ?
C'est un triomphe ; on a vingt rivaux pour témoins.
L'Amour est sans façon ; le Plaisir est commode ;
Les Graces, la Raison, tout est en négligé.
Ajoutez à cela qu'on devient à la mode
Sitôt que chez Doris on se voit engagé.
C'est le jardin d'Alcine et le palais d'Armide ;
C'est le centre des arts, c'est le temple de Gnide ;
Courez ; vous êtes jeune, hâtez-vous de jouir,
Méprisez les censeurs, bravez la renommée....

Mais vous voulez dans peu vous établir,
Et prétendez au bonheur d'être aimée :
Mais vos attraits vont bientôt se ternir,
Et vous aurez alors besoin d'être estimée.
Jeune et jolie, on passe avec légèreté
Sur ce que vous pensez et sur ce que vous faites ;
On ne voit que ce que vous êtes :
Mais plus tard, on s'informe avec sévérité
De ce que vous avez été.
Honnête, dira-t-on. mais c'étoit peu de l'être,
Il falloit encor le paroître.
Vous avez autrefois bravé l'opinion,
Qui se venge, et vous perd de réputation.

Prévenez ce malheur ; l'honneur vaut bien la peine
De s'ennuyer un peu. Doris va réunir
Un cercle merveilleux dont vous serez la reine :
Célimène, ce soir, vous invite à venir
Avec quelques amis : lequel des deux choisir ?
Vous redoutez l'ennui ; vous aimez le plaisir :
Ah ! bien plus que l'ennui craignez le repentir,
Allez bâiller chez Célimène ;
Il vaut mieux bâiller que rougir.

Mais je m'apperçois, mesdames, que votre Génie me fait oublier celui de Socrate. Pardonnez-moi cette digression ; c'est le défaut ordinaire des moralistes.

De tous les philosophes de l'antiquité, Socrate est presque le seul qui fut guerrier. A la bataille de Delium, il sauva la vie au célèbre Xénophon, l'admit au nombre de ses disciples, et en fit un guerrier philosophe, titre aussi rare que précieux pour l'humanité. L'année suivante, après avoir fait des prodiges de valeur, il arracha des mains de l'ennemi vainqueur le jeune Alcibiade, percé de plusieurs coups, étancha son sang, ferma ses blessures, le ramena en triomphe dans les murs d'Athènes, et lui fit décerner le prix de courage que lui-même il avoit mérité.

Alcibiade fréquenta l'école de son bienfaiteur ; mais laissant à Socrate la sévérité de sa

morale, et n'empruntant de lui que le charme de la persuasion, il devint l'homme le plus aimable et le plus dangereux de son siècle. Je vous parlerai dans la suite de ce guerrier, presque aussi redouté de ses ennemis que redoutable pour vous, mesdames, qui, sans approuver ouvertement l'immoralité de sa conduite, avez tant d'indulgence pour ses défauts séduisans, que s'il renaissoit parmi nous, Alcibiade seroit aujourd'hui votre héros, comme il fut autrefois celui des Athéniennes. Mais revenons à son maître.

Dès que Socrate se fut voué au bonheur de sa patrie, il résolut de ne plus la quitter. Loin de consacrer plusieurs années à voyager pour connoître les mœurs étrangères, il crut que toute sa vie lui suffiroit à peine pour connoître les mœurs de ses concitoyens. Socrate avoit raison : les fruits du bonheur sont partout les mêmes, mais sa culture varie suivant le sol sur lequel on le fait germer, et la température sous laquelle on veut l'acclimater. Chaque pays a, pour ainsi dire, son bonheur indigène : il n'est pas une ville, pas une famille même, qui n'ait le sien : et comme le philosophe qui veut rendre sa patrie plus heureuse, découvre dans ses habitudes, ses opinions et ses mœurs, la source de sa félicité naturelle, et ne va pas

au loin lui chercher un bonheur étranger ; ainsi la mère qui veut le bonheur réel de ses enfans, concentre ses études et ses observations dans le cercle de sa famille. Elle ne recueille point dans les cercles brillans l'art superficiel de paroître heureux, ni dans les sociétés savantes le secret futile d'analyser le bonheur. Elle se garde bien de prendre pour modèles de sa conduite, les femmes que l'on vante le plus, convaincue que les plus heureuses sont celles dont on parle le moins. Elle évite les régions inconnues de la philosophie, persuadée que la philosophie ne vaut pas la bonne nature, et que la nature est la philosophie des mères. Elle ne lit que dans le cœur de ses enfans, n'étudie que leur caractère, et n'analyse que leurs passions. Sûre de ces premières connoissances, elle proportionne leurs vertus à leur énergie, leurs talens à leur conception, leurs travaux à leurs forces, leurs desirs à leur fortune, et compose ainsi la félicité de tous du bonheur de chacun.

Mais pour instruire ceux qu'elle veut rendre heureux, elle joint toujours l'exemple aux préceptes ; et c'est ainsi que Socrate instruisoit ses concitoyens. Il leur avoit donné dans les camps l'exemple de la valeur ; il leur offrit dans Athènes celui du véritable héroïsme.

Le courage le plus sublime n'est pas toujours celui que la victoire accompagne et que publie la renommée. Le guerrier qui, dans le feu de l'action, excité par l'exemple, animé par l'honneur, brave un instant le trépas pour atteindre à la gloire, souvent dans le silence des affaires et le calme des délibérations, hésite à la vue du parti périlleux qu'il doit prendre, et cède à la crainte d'un danger que n'environne plus l'appareil du triomphe.

«La valeur n'est valeur qu'autant qu'elle est tranquille.»

Et telle fut celle de Socrate. Élevé au rang de sénateur, il avoit à juger quelques généraux proscrits par la multitude : en vain la victoire parloit en leur faveur, la voix populaire s'élevoit pour les condamner. La loi les absolvoit, et le peuple, pour l'éluder, proposoit une loi nouvelle. Mais Socrate, convaincu que la loi, immuable de sa nature, ne peut fléchir devant l'homme, né pour fléchir devant elle, rejeta le décret que lui présentoit une populace effrénée; et tandis que les autres sénateurs cédoient aux menaces et aux cris séditieux, réunissant en lui seul le courage et la dignité du sénat, d'un front calme et d'une voix ferme il proclama publiquement l'innocence de ceux que la loi n'avoit pas déclarés coupables.

Mais si le vrai courage se fait admirer dans ces circonstances décisives, où, seul contre tous, il résiste, combat et triomphe pour la justice, peut-être est-il plus admirable encore lorsque, assailli par la multitude renaissante des contrariétés domestiques, il n'oppose à leur infatigable importunité que le calme de la patience et le sourire de la résignation. Socrate, au sénat et dans les camps, fut un grand homme sans doute ; mais c'est dans son ménage qu'il fut vraiment un héros.

Ce philosophe épousa, dit-on, deux femmes. La première, nommée Myrthon, étoit fille d'Aristide le Juste. Il étoit naturel qu'il se formât une alliance entre la justice et la sagesse. Il paroît que cette première épouse rendit Socrate heureux, car les historiens n'ont pas dit le contraire. Or si, malgré le mal qu'on nous dit d'une femme, nous devons souvent bien penser d'elle, à plus forte raison devons-nous en croire du bien, quand on ne nous en a pas dit de mal.

Il seroit difficile de juger avec la même indulgence Xantippe, seconde femme de Socrate. La violence et l'aigreur de son caractère ne purent jamais être adoucies par l'inaltérable patience de son époux. Ce philosophe, pendant ces fréquens orages, ne ressembloit

point au rocher sourcilleux, dont l'immobile résistance irrite la fureur des vagues qui se brisent à ses pieds ; c'étoit un pilote expérimenté, qui, sûr de son vaisseau, louvoyoit tranquillement au milieu des aquilons, pour reprendre gaîment sa course au premier retour des zéphyrs. Loin d'en vouloir à son épouse, il lui savoit gré de son humeur, et lui en témoignoit souvent sa reconnoissance. « Grace « à vous, disoit-il, je m'accoutume à trouver « toutes les contrariétés légères, toutes les « femmes douces, tous les caractères supporta-« bles. » C'est ainsi qu'il étoit parvenu à maîtriser toutes ses passions, au point de les comprimer subitement au moment même de leur explosion. Son esclave l'ayant grièvement offensé, Socrate irrité s'élance sur lui, lève le bras, puis s'arrêtant soudain : « Ah ! dit-il, si « je n'étois en colère !..... » Cependant, peu satisfait de cet empire sur lui-même, il prioit encore ses amis de l'avertir aussi-tôt qu'ils verroient son front rougir ou ses traits s'altérer.

Si la véritable amitié existoit encore parmi nous, le plus précieux de ses bienfaits seroit cette franchise mutuelle, qui, nous avertissant des premiers symptomes des maladies de notre ame, nous aideroit à en prévenir les suites, et

par la confiance nous conduiroit à la perfection.

Quel tableau plus intéressant que celui de plusieurs jeunes amies, qui, à cet âge où toutes les sensations enfantent des desirs, tous les desirs des passions, se retiendroient mutuellement à chaque pas sur cette pente rapide qui commence la carrière de la vie! Le regard fixé l'une sur l'autre, elles approchent tour à tour en se tenant toutes par la main. Voyez-vous comme le pied de la première sonde timidement le sentier perfide. Le terrein fuit; elle chancelle, ses compagnes la soutiennent. Elles avancent ensuite, glissent à leur tour, et sont retenues par elle. Enfin, entrelaçant leurs bras, se pressant toutes étroitement, et réunissant leurs forces pour résister à la rapidité du penchant qui les entraîne, elles arrivent pas à pas à ce chemin facile, applani par l'expérience, fréquenté par le plaisir, mais éclairé par la raison.

C'est à la lueur de son flambeau que Socrate, après cinquante ans d'étude et de méditation, découvrant enfin le vaste domaine de la science et de la morale, et comparant à ces immenses trésors le peu de connoissances qu'il avoit acquises, s'écria :

« Ce que je sais le mieux, c'est que je ne sais rien. »

Ne trouvez-vous point cette découverte étrange, vous qui, dès l'âge de vingt ans, portant légèrement le fardeau de la science et de la philosophie universelles, vous trouvez initiés, par révélation sans doute, dans les secrets les plus profonds des arts et de la nature ? Hâtez-vous de jouir des applaudissemens éphémères de quelques esprits superficiels, qui vous défèrent sur parole le sceptre du génie. Un jour, instruits par la raison et l'expérience, vous-mêmes rirez de votre empire et de vos sujets ; vous commencerez à douter ; et vous saurez enfin quelque chose lorsque, parvenus à l'âge de Socrate, vous croirez ne rien savoir.

Ce philosophe, après avoir apprécié toutes les connoissances humaines, en conclut que la seule science nécessaire à l'homme est celle de ses devoirs, et que le soin de l'en instruire est de toutes les occupations la plus utile et la plus honorable.

Convaincu de cette vérité, il s'appliqua constamment à l'étude et à l'enseignement de la morale, dont les principes étoient méprisés ou plutôt ignorés de ses prédécesseurs.

Il établit, pour base de sa doctrine, l'existence d'un Dieu créateur et conservateur de

l'univers. Invisible et présent en tous lieux, il se montre partout dans ses ouvrages :

« Les cieux instruisent la terre
« A révérer leur auteur. »

Parmi toutes ces créatures, l'homme est l'objet de sa prédilection. C'est à lui seul qu'il a permis de le connoître, et qu'il a fait le présent souvent funeste, mais toujours précieux, de la raison. Séparé de nous par une distance infinie, sa bonté remplit l'intervalle ; et nos cultes divers, nos différentes religions ne sont que les expressions variées de notre reconnoissance. Mais l'hommage le plus réel que l'homme puisse lui offrir, consiste dans l'exercice des devoirs pour lesquels Dieu l'a placé sur la terre.

Qu'en laissant à chacun sa libre opinion,
La vertu soit surtout notre religion.
Elle seule aux humains n'est jamais étrangère ;
Son culte est, en tous lieux, le même sur la terre ;
Et l'encens le plus pur qu'on offre au Créateur
Consiste dans le bien qu'on fait en son honneur.

Mais quel est-il ce principe éternel de toutes les choses créées ? Socrate, qui n'exprimoit jamais que ce qu'il avoit bien conçu, se contenta de croire et d'adorer un Dieu :

Être consolateur, que le cœur peut sentir,
Mais que jamais l'esprit ne pourra définir.

Ces principes éprouvoient beaucoup de contradictions. Comme les mœurs des Athéniens commençoient à se corrompre sous Périclès, il existoit dès-lors au milieu d'Athènes, comme il existe aujourd'hui parmi nous, plusieurs athées de profession. Ceux-ci, opposant le sophisme à la philosophie de Socrate, lui faisoient souvent les objections suivantes :

S'il n'existe qu'un Dieu pour tous tant que nous sommes,
S'il doit seul attirer notre encens et nos vœux ;
Pourquoi l'Olympe est-il peuplé de demi-dieux ? —
Parce que les vertus, les bienfaits des grands hommes,
A la Divinité les ont fait ressembler. —
Mais à nos yeux ce Dieu devroit se dévoiler. —
Eh ! n'est-il pas partout ? partout sa bonté brille :
C'est un père, toujours présent à sa famille,
Et qui de tous ses dons se plaît à la combler. —
Pourquoi donc laisse-t-il tant de mal sur la terre ? —
De vous seuls vient le mal. La raison vous éclaire :
Que son flambeau vous guide ; il conduit au bonheur.
Mais vous fermez les yeux, et courez au malheur,
Est-ce à Dieu, répondez, que l'homme doit s'en prendre? —
Avec cette raison, comment concilier
La croyance d'un Dieu qu'on ne sauroit comprendre ? —
Eh! l'ouvrage jamais comprit-il l'ouvrier ?
Si l'un, pourtant, n'a pu subsister que par l'autre,

L'existence de Dieu résulte de la vôtre !
Songeons à l'adorer, non à le concevoir.
Tout offre à nos regards ses traits et son pouvoir ;
Que dis-je ? ils sont gravés dans notre conscience.
L'honnête homme le sent, et chérit sa présence.
Dieu sur la terre aussi se complaît à le voir ;
Il soutient sa vertu, lui trace son devoir,
Et contre les méchans affermit sa constance.
Sans lui, plus d'avenir, et plus de récompense.
D'un côté, le néant ! et de l'autre, l'espoir !
Choisissez.... Votre esprit peut-être encor balance ;
Mais votre cœur vous crie : embrassez l'espérance !

Socrate, ferme dans ses principes, et persuadé que le Génie créateur et conservateur du monde est la source unique de tous les biens, ne s'occupa point à rechercher quelle est celle des maux ; mais s'appliquant à connoître la nature du bien et du mal, qui font le bonheur ou le malheur de la vie, il établit sur cette distinction la base de sa morale universelle.

Le bonheur est le bien-être permanent : repos sur le passé, tranquillité sur le présent, sécurité sur l'avenir. Tout ce qui porte la plus légère atteinte à ce calme précieux, est essentiellement contraire au bonheur. La coquetterie, par exemple, défaut superficiel en apparence, détruit nécessairement le bonheur des femmes, puisque la coquette regrette le passé,

s'inquiète du présent, et tremble pour l'avenir. La fortune, les honneurs, la puissance, ennemis naturels du repos, ne peuvent être amis du bonheur. Le plaisir même, qui lui ressemble si bien qu'on le prend quelquefois pour lui, n'est souvent qu'un étranger qui, s'introduisant parmi la jeunesse, les graces et les vertus, vient mettre le trouble dans la famille.

Tous les hommes se plaignent de ce que le bonheur n'existe point sur la terre. Peut-être existeroit-il pour eux, s'ils ne le faisoient point consister exclusivement dans le plaisir. Le plaisir n'est qu'une légère partie du bonheur; et la marque la plus certaine à laquelle on puisse les distinguer, c'est que le plaisir n'occupe qu'une portion de nous-mêmes, tandis que le bonheur s'empare de notre être tout entier.

Si d'une voix enchanteresse
Vous écoutez les doux accens;
Sa mélodie en tous vos sens
Porte le plaisir et l'ivresse.
Mais qu'en ce moment votre cœur
Palpite à la voix d'une amie;
Vous oubliez la mélodie :
L'une est plaisir, l'autre est bonheur.

Si d'une attachante lecture
Vous goûtez le style enchanteur;

Votre esprit s'attache à l'auteur
Qui sait lui peindre la nature.
Mais qu'une lettre à votre cœur
Par l'amitié soit adressée ,
De l'ouvrage adieu la pensée :
L'une est plaisir , l'autre est bonheur.

C'est afin d'arriver plus sûrement au bonheur , que Socrate avoit pris l'ordre pour base de sa conduite , et la décence pour règle de ses actions. Fidèle à ce principe jusques dans les moindres détails de sa vie , il vouloit que l'arrangement régnât dans sa maison et dans tout son extérieur. Son habitation et ses vêtemens annonçoient la médiocrité de sa fortune; mais la propreté leur donnoit un lustre préférable à celui de la richesse.

Il y a dans l'honnête simplicité je ne sais quel charme tranquille, qui repose les yeux fatigués du désordre de la magnificence. Une maison simple , mais bien ordonnée , vous fait sentir que l'on y sait jouir du peu que l'on y possède. Un palais brillant d'un luxe désordonné , vous annonce que l'on y possède tout , et qu'on n'y jouit de rien.

Dans la première demeure, que la maîtresse se présente ; vous retrouvez sur son front , dans sa parure et jusques dans ses discours , la décence et l'ordre qui règne dans son mé-

nage. Chaque ajustement est à sa place; chaque pensée est juste, chaque parole est dite à propos. Ses enfans assis près d'elle, ont la vivacité et non la turbulence de leur âge : ils parlent peu, et répondent quand on les interroge. Ils savent déjà quelque chose, parce qu'ils n'ont pas encore tout appris; et retiennent tout ce qu'ils savent, parce qu'ils entendent le peu qu'ils apprennent. Tous les instans de leur mère sont partagés entre ses devoirs, dont elle fait son plaisir. Elle sait l'heure précise à laquelle son époux rentrera. Le repas sera préparé et les amis rassemblés pour l'instant de son arrivée. L'abondance sans prodigalité, et la gaîté sans licence, animeront la joie des convives. Pour occuper le reste de la journée, elle choisit ce qui est plaisir plutôt que ce qui paroît l'être; et comme la réalité des jouissances coûte toujours beaucoup moins que leur illusion, c'est en réalisant les plaisirs de la veille qu'elle économise les agrémens du lendemain.

Mais à travers cette vaste galerie dont les fenêtres battantes et les rideaux entr'ouverts éclairent çà et là des porcelaines, des bronzes et des vêtemens épars sur une multitude de meubles dispersés, voyez-vous passer comme un éclair cette jeune femme en habit du matin?

il est pourtant six heures du soir. Sa femme-de-chambre attend, et sa voiture est prête. Mais il n'est pas sûr qu'elle s'habille ; il est même douteux qu'elle sorte ; car avant de sortir, il faut qu'elle dîne, et elle ne se rappelle pas avoir encore déjeuné. Elle avoit donné rendez-vous à son homme d'affaires pour un procès imperdable, mais au jugement duquel il étoit indispensable qu'elle comparût. L'homme d'affaires arrive, elle s'instruit, et va partir. Survient la faiseuse de modes. — Ah ! monsieur, c'est une baigneuse ; une minute, et je vous suis. — La baigneuse va mal ; mais.... patience, c'est l'affaire d'un instant..... Eh ! c'est vous, mon cher Orphée ! j'avois oublié ma leçon de musique, dépêchons..... — Mais, madame, votre procès..... — De grace, monsieur, encore une ariette, et nous partons..... — Eh bien ! que me veut-on ? de l'argent ? ouvrez mon secrétaire et prenez.... — Qu'y a-t-il encore ? — Deux mémoires à régler. — Je n'ai pas le temps.... allons, donnez, que je signe.. Ah ! bon Dieu ! que de billets à répondre !... Ne vous impatientez pas, monsieur ; j'expédie.... Ciel ! des visites ! je n'y suis pas.... Eh ! bonjour, mesdames ; asseyez-vous, et causons. — Mais, madame, votre procès.... — Eh ! monsieur, patience : puis-je quitter ces dames ?

Allez dire aux juges que j'arrive.... En vérité, mesdames, vous êtes mises à ravir ! tout cela est divin, c'est l'ouvrage des fées ! Vous allez à Boulogne ? Désespérée de ne pouvoir vous y accompagner; mais ce maudit procès... . Je vous laisse aller, et je pars..... Ah ! vous venez bien à propos, monsieur Descartes, car je sortois. En vérité, vos problêmes sont charmans ! depuis que je les étudie, mon esprit, mon cœur, ma tête, tout me semble problématique, et je ne sors plus de vos tourbillons.... Eh! arrivez donc, mon cher Apelle; si vous saviez combien j'ai besoin de vos conseils et de vos crayons ! Depuis hier, je n'ai fait que barbouiller. Tenez, voici ma tête; finissez-la, si vous pouvez, car elle est à peine ébauchée..... Ah ! messieurs, enchantée de vous voir, mais je me sauve; vous viendrez dîner avec moi ? — Nous y venions, madame. — Bon ? seroit-il déjà cinq heures ? — Il en est six. — Ah ! ciel ! et le procès !.... Bah ! l'homme d'affaires l'aura gagné sans moi..... Que l'on nous serve. — Est-ce que madame dîne ici ?— Comment !.. — Madame n'a point donné d'ordre. — Eh bien ! allez, courez, voyez, faites-nous dîner. Elle dit; et le repas, composé de mets auxiliaires, se recueille et se sert à la hâte. Bien ordonné, il n'eût coûté qu'une somme modique; mal

servi, il coûte le double, et l'on y meurt de faim; mais on rit, et les huissiers arrivent au dessert. — Que me veut-on? — Madame, votre procès est perdu. — Bon? Eh bien! messieurs, de quoi s'agit-il? — De payer. — Est-ce qu'on paye? — En ce cas, permettez-nous, madame, de garder la maison. — Non, messieurs, épargnez-vous cette peine. Que l'on coure chez Abraham. — Le Juif arrive, lui vend l'argent au poids de l'or. Elle vient de payer, s'habille à la hâte pour le bal. On l'attend; elle va passer; la voici: quel éclat! quel contraste original! quelle éblouissante bigarrure! l'ensemble de sa parure est décousu comme son esprit; graces, talens, jeunesse, fortune, rien ne lui manque, et elle manque de tout. Sans ordre, point de jouissance. Le riche possède, et l'économe jouit.

Fidèle à cette heureuse économie, Socrate n'étoit prodigue que de ses connoissances et de ses vertus. Jamais il ne se lassoit de les enseigner, afin de multiplier le bonheur sur la terre. Jamais la lenteur de ses succès ne rebuta sa patience. Il savoit que le mal éclot et se propage en un instant, au lieu que le bien ne germe et ne fructifie qu'avec les années. Quelquefois, promenant son bonheur paisible sous les fertiles oliviers qui ombrageoient les murs

d'Athènes, il se rappeloit avec complaisance ces temps éloignés où, sous leurs jeunes rameaux qui ne portoient pas encore de fruits, il venoit cultiver son esprit et son cœur, trop jeunes encore pour porter les fruits de la philosophie. Enivré des souvenirs touchans que lui rappeloit cet ombrage, il se promettoit d'y amener ses disciples pour y goûter à leur tour l'amour des vertus, la jouissance des vrais biens, et l'oubli des peines de la vie. Ainsi la tendre mère, rêvant seule au bonheur de sa fille dans l'asyle champêtre qui fut témoin des doux momens de sa jeunesse, promène ses regards enchantés sur tous les objets qui l'environnent; et le cœur plein de souvenirs, de bonheur et d'espoir, s'écrie avec l'accent de l'amour et de la reconnoissance:

Arbres charmans, vous n'étiez qu'arbrisseaux,
Lorsqu'au bord de cette onde, au chant de ces oiseaux,
Je sentis qu'en mon sein l'amour venoit d'éclore.
Malgré le temps, si volage en son cours,
Ici rien n'est changé; vous fleurissez toujours,
Sous votre ombre l'oiseau soupire ses amours,
L'onde murmure, et j'aime encore.
J'aime; mais je n'éprouve plus
Ces tourmens, ces desirs confus,
Enfans impétueux de l'amoureux délire.
Un sentiment plus doux m'asservit à ses loix.

Je soupire encore quelquefois ;
Mais je ne rougis plus alors que je soupire.
Je connois deux Amours, l'un est dieu, l'autre enfant.
L'enfant m'a fait verser bien des larmes amères :
Ce qu'il nous fait vouloir, l'honneur nous le défend.
Mais le dieu, c'est l'amour des mères !
Ses feux sont toujours doux, ses liens toujours sûrs.
Il n'est de bonheur vrai qu'avec des plaisirs purs,
Et ses baisers épurent la tendresse.
Je lui dois tout : seul il m'a tenu lieu
D'amis, de grandeurs, de richesse.
J'ai maudit quelquefois l'enfant dans ma jeunesse,
Aujourd'hui j'adore le dieu.

Déjà ma fille arrive à son adolescence.
Ses yeux ont conservé leur aimable douceur ;
Mais leur vivacité s'éteint dans la langueur :
Car le bonheur finit où le desir commence.
Arbres, jadis témoins de mes premiers desirs,
Soyez les confidens de ses premiers soupirs.
Puisse-t-elle un jour à mon âge,
Se rappeler auprès de vous
Les plaisirs toujours purs que votre heureux feuillage
Aura voilés aux yeux jaloux !
Puisse-t-elle, adorant ses enfans, son époux,
S'enivrer de l'amour de toute sa famille !
Vous, qui me procurez des souvenirs si doux,
Sous votre ombre demain j'amènerai ma fille.

C'est avec une telle simplicité de sentimens

puisés dans la nature, que Socrate faisoit goûter et chérir sa morale. Elle se présentoit toujours à propos, et souvent sans être attendue. L'occasion faisoit naître l'entretien sous le portique d'un temple, au milieu d'un jardin, ou d'une place publique. C'étoit quelque trait d'héroïsme, de génie, ou de générosité, qui faisoit en ce moment la nouvelle d'Athènes. Socrate le racontoit avec cette candeur naïve qui fait le charme de la vérité; puis remontant de l'effet à la cause, il développoit naturellement les moyens par lesquels le héros, l'artiste, l'honnête homme, s'étoient élevés au plus haut degré du courage, du talent et de la vertu. Ces moyens étoient si naturels, qu'ils sembloient être à la portée de tous ses auditeurs. Depuis le philosophe jusqu'au simple artisan, il n'en étoit pas un seul qui, appercevant la gloire si près de lui, ne ressentît à l'instant le desir et l'espoir de servir et d'illustrer sa patrie; et comme nous concevons ordinairement de l'estime pour les hommes qui nous en font concevoir pour nous-mêmes, tous ceux qui l'avoient écouté s'en alloient contens d'eux et de lui.

Aussi ses ennemis l'appeloient-ils l'ENCHANTEUR DE LA GRÈCE. Heureux enchantement qui, modifiant les passions et rendant utile la

vanité des hommes, du sein même de leurs foiblesses, faisoit éclore leurs vertus !

Socrate, pour prolonger le charme, varioit les secrets de sa magie, et de l'art des rapprochemens passoit adroitement à l'effet des contrastes. Il profitoit de l'opposition des mœurs et des divers états de la société, pour instruire réciproquement les hommes sur ce qui manquoit à leur félicité mutuelle. Il proposoit pour modèles à l'homme ignorant et grossier de la campagne, les arts et l'urbanité des habitans d'Athènes ; à ceux-ci il offroit et proposoit pour exemple, la droiture et l'innocence des laboureurs et des bergers.

C'est ainsi qu'il savoit toujours parvenir à la persuasion. Chacun se plaisoit à l'entendre, et même à le regarder. Ce n'étoit pas qu'il fût beau, au contraire ; il plaisantoit souvent lui-même sur sa laideur, et comparoit ses traits à ceux du vieux Silène : mais il avoit dans toute sa figure cet attrait irrésistible, bien supérieur à la beauté, que l'on appelle physionomie. Ses yeux disoient d'avance ce que ses lèvres alloient prononcer. Quand sa bouche se taisoit, ses traits parloient encore, et le cœur entendoit jusques à son silence. Il joignoit à cette éloquence mâle qui émeut et qui entraîne, cette éloquence familière qui touche et qui

persuade ; don précieux que la nature accorde à très-peu d'hommes, parce qu'elle semble l'avoir exclusivement réservé pour les femmes.

Aussi Socrate étudioit-il souvent l'éloquence auprès de la célèbre Aspasie, « qui, disoit-il, « lui donnoit des leçons de rhétorique. » En effet, si à notre force de raisonnement nous pouvions joindre votre charme d'expression, je crois, mesdames, que nous serions bientôt des orateurs parfaits ; mais comme on prétend qu'il vous manque en logique ce qui nous manque en agrémens, je vous propose d'établir désormais dans nos entretiens, un échange habituel de justesse et de grace. Nous y gagnerons sans doute, et peut-être n'y perdrez-vous pas ; car pour vous faire aimer comme Socrate, il faut, s'il se peut, parler et raisonner comme lui.

Eh ! comment n'auroit-on pas aimé cet homme, qui, trouvant naturellement le chemin du cœur, répétoit avec une simplicité touchante :

« L'étude de la philosophie n'est autre chose « que l'étude du bonheur. Pour être heureux, « vivez en guerre avec vos passions, et en « paix avec les passions d'autrui.

« Voulez-vous savoir si telle chose est bonne ? « demandez-vous d'abord si elle est juste. Mal-

« heur à celui qui distingue ce qui est juste « d'avec ce qui est utile ! S'il est foible, c'est « un traître ; s'il est fort, c'est un tyran.

« Tout ce qui est bon en soi, est honorable ; « aussi n'y a-t-il pas de profession utile qui « n'honore l'homme qui l'exerce : l'oisiveté « seule avilit. Dès que le travail paisible cesse « d'occuper notre esprit, les passions tumul- « tueuses viennent remplir le vide causé par « son absence. Soudain le calme intérieur cesse « avec l'activité, et la guerre commence avec « le repos. Voilà pourquoi les faveurs de la for- « tune sont si dangereuses : elles éloignent les « travaux en amenant les plaisirs : ils arrivent, « brillent, passent et s'envolent ; la satiété leur « succède, et le bonheur dont ils ont usurpé la « place, ne peut plus revenir qu'avec le travail. « Travaillez donc, pauvres, pour soutenir vo- « tre existence ; riches, pour la supporter.

« Mourez avec honneur, plutôt que de vivre « avec ignominie.

« Ce qui rend la vie honteuse, après le vice, « c'est l'esclavage. Pour l'éviter, affranchissez- « vous du superflu et restreignez votre néces- « saire. Plus vous vous éloignez des besoins, « plus vous vous rapprochez de la Divinité.

« Fuyez le joug passager de l'amour et la « chaîne éternelle de l'ambition. Mettez votre

« ambition à conquérir des vertus, votre gloire « à les cacher, votre plaisir à les multiplier « chaque jour.

« Ne rougissez jamais d'apprendre. Je suis « plus vieux que vous, et j'apprends tous les « jours. Ce que je sais, je vous l'enseigne; en- « seignez-moi ce que vous savez : nous y ga- « gnerons tous, et les disciples ne devront rien « au maître. »

Cette indulgence que Socrate eut toujours pour l'ignorance de ses disciples, nous rappelle celle que les mères doivent à l'inexpérience de leurs filles. Souvent, au lieu de les éclairer, elles les humilient, et les affligent au lieu de les consoler. Soudain leur jeune cœur, prêt à s'ouvrir, se referme avec amertume, et l'amitié s'éteint avec la confiance. Cependant la confiance de ses enfans est, pour le présent, et sur-tout pour l'avenir, le trésor le plus précieux d'une mère. Si, dans ce moment, elle sert d'appui à la jeunesse de sa fille, celle-ci doit, à son tour, servir de soutien à sa vieillesse. Or le champ de l'amitié, tout fertile qu'il est, a besoin de culture, et ne rapporte en automne que les fruits qu'on y a semés au printemps.

Celle qui n'a jamais consolé la tristesse
De l'enfant qu'à ses soins a confié l'Amour,

..

Souvent par un triste retour
Plongée au sein de la détresse,
Au déclin de ses ans, pleure seule à ton tour.

Mais celle qui, suivant le vœu de la nature,
A les yeux sur sa fille et veille à son bonheur,
Sitôt que de son front elle a vu la rougeur,
Lui dit, avec ce ton qui touche et qui rassure :
« Quels sont les déplaisirs secrets
« Qui troublent, mon enfant, les beaux jours de ta vie?
« Que ta bouche me les confie :
« Ne crains rien ; tu n'auras jamais
« De plus sûr confident, ni de plus tendre amie.
« Est-ce inexpérience ? est-ce indiscrétion ?
« Il faut bien pardonner ces défauts à ton âge....
« Est-ce erreur ? souvent du plus sage
« L'erreur guide l'opinion....
« Est-ce crainte ? en ton cœur que la paix lui succède;
« La paix est pour ma fille, et le danger pour moi....
« Est-ce desir ? tout ce que je possède,
« Tout ce que je puis, est à toi ;
« Il n'est en moi, chez moi, rien qui ne t'appartienne.
« A des amis ingrats ton cœur s'est-il confié ?
» Ce malheur est commun : cultive l'amitié ;
« Mais ne compte que sur la mienne.
« Aurois-tu sur les yeux le bandeau de l'Amour ?
« Le temps et la raison te rendront la lumière ;
« Mais en attendant son retour,
« Pour marcher, mon enfant, prends le bras de ta mère.»

Sa fille à ces avis, dictés par la douceur,
Se soumet avec confiance ;
Et pas à pas suivant l'expérience,
Sans le savoir elle arrive au bonheur.
Ses yeux s'ouvrent alors pour veiller sur sa mère.
Le temps a moissonné son époux, ses amis ;
Son courage n'est plus, ses sens sont affoiblis;
La douleur, du trépas terrible avant-courrière,
Vient frapper à sa porte, et trouve l'amitié,
Qui d'un bras sûr et magnanime,
Émousse tous ses traits, en pare la moitié,
Et lui dérobe sa victime :
« Non ! non ! ma mère, ne crains rien :
« Les maux n'approcheront jamais de ta vieillesse.
« Jadis tu soutins ma foiblesse;
« Aujourd'hui je suis ton soutien.
« D'où naissent ces soupirs ? pourquoi ce regard sombre?
« Chasse au loin les ennuis, écarte ces vautours.
« Du crépuscule de tes jours
« Laisse-moi dissiper les ombres.
« Que le feu du plaisir ranime encor tes sens ;
« Viens, viens le rallumer au soleil du printemps.
« Si cet astre, malgré tout l'éclat dont il brille,
« N'éclaire plus tes pas tremblans ;
« Pour guider mes pas chancelans
« Tu me donnois le bras ; prends le bras de ta fille. »

Ainsi jusqu'au dernier soupir,
La mère dont le cœur cultiva l'indulgence,

En recueille les fruits, que lui viennent offrir
La consolation et la reconnoissance.

Qui croiroit qu'avec ce caractère enchanteur, Socrate, l'exemple et l'honneur d'Athènes, après avoir résisté quarante ans aux traits redoutables de la haine et de la calomnie, succomba sous les traits légers du ridicule ! Les contemporains de Périclès ressembloient aux Français du dix-huitième siècle. A peine les passions fortes embrasoient-elles leurs ames légères et combustibles, que soudain leur flamme s'évaporoit faute d'aliment. Mais toutes les demi-passions qui, sans intéresser la sensibilité de leur cœur, aiguillonnoient la malignité de leur imagination, étoient, pour ainsi dire, leur instinct naturel, et composoient chez eux, comme chez nous, ce qu'on appelle *l'esprit public*. Ils idolâtroient un moment, détestoient à peine un jour, mais satirisoient toute la vie. Leur fureur avoit un terme, leur malice n'en avoit pas. Chez eux, le scélérat même guérissoit avec le temps de la plaie profonde du déshonneur, l'honnête homme ne guérissoit jamais des atteintes superficielles du ridicule; et lorsque Socrate pour la première fois s'apperçut des blessures qu'il en recevoit, même en les

méprisant, il prévit qu'elles deviendroient incurables.

Il y avoit près de trente ans qu'Aristophane, pour ridiculiser le génie familier de Socrate, l'avoit représenté, sur le théâtre d'Athènes, suspendu entre le ciel et la terre, et s'entretenant avec les *nuées*, dont il consultoit les oracles et suivoit les inspirations. Le philosophe avoit assisté à la première représentation de la comédie des *Nuées*, en disant : « Je profiterai « de la critique, si elle est fondée; si elle est « injuste, je l'oublierai. » L'ouvrage médiocre, mais méchant, obtint peu d'estime, mais beaucoup d'applaudissemens. Socrate parut aussi indifférent à sa chute qu'à son succès. Les étrangers admiroient sa tranquillité; les citoyens éclairés la respectoient; le peuple même y applaudissoit : mais ce peuple avoit ri; le coup étoit porté, et dans toutes les têtes athéniennes, l'idée de Socrate étoit devenue inséparable de celle des *Nuées*, qui lui conseilloient d'instruire la jeunesse à tromper les hommes et à mépriser les dieux.

Ce fut à la faveur de cet ancien préjugé, que le poète Mélitus, servant le ressentiment d'Anitus et de Lycon, hommes puissans et ennemis particuliers de Socrate, accusa publiquement celui ci de *nier l'existence des dieux*, de

corrompre la jeunesse, et conclut à la peine de mort.

Quand vous entendez accuser un homme d'un délit positif, dites, en plaignant l'humanité : C'est un coupable que l'on veut punir. Mais si vous ne trouvez contre l'accusé que des allégations ; si, dans son accusation, les mots tiennent la place des choses, dites à l'instant : C'est un honnête homme qu'on veut perdre.

Tel étoit le projet du dénonciateur de Socrate. Celui-ci dédaigna de lui répondre ; et c'est ainsi que le sommeil de l'innocence prépare le triomphe de la calomnie. Ses amis le pressant vivement de se défendre, il leur répondit : « Ma vie entière est ma défense ; si je « succombe, ma mort sera aussi paisible que « mon existence. Je n'aurai à combattre ni les « douleurs de la maladie, ni les infirmités de la « vieillesse, et je passerai tranquillement des « bras de l'amitié, dans le sein du repos et de « la félicité. »

S'il étoit permis à un homme de blâmer Socrate, j'oserois condamner hautement cette insouciance philosophique, qui annonce peut-être plus d'innocence que d'énergie. Le citoyen utile doit sa conservation, sinon à lui-même, du moins à sa patrie ; et l'homme de bien doit combattre l'imposture, si ce n'est

pour sa défense, au moins pour l'intérêt de la vérité.

En vain les amis de Socrate écrivirent pour le justifier. Il parut sensible à leur zèle, loua leurs talens, et refusa leurs services. Cependant comme la loi lui ordonnoit de répondre à ses accusateurs, il parut devant ses juges, et leur dit :

Je voulois, gardant le silence,
Laisser tomber les traits dont on croit m'accabler :
Mais vous me prescrivez d'exposer ma défense,
La loi le veut, je vais parler.

J'arrive ici, conduit par l'innocence ;
Mon discours n'est point apprêté ;
Je ne connois point l'éloquence,
Et ne sais que la vérité.

Mes préceptes, dit-on, corrompent la jeunesse ?
Honorez vos parens, la patrie et les dieux :
Je ne dis rien de plus, et ne sais rien de mieux.
Si j'ai séduit quelqu'un, me voici, qu'il paroisse.

Mais si, parmi tous ceux qui sont venus m'entendre,
Il n'en est pas un seul qui d'un vrai citoyen
N'ait toutes les vertus, comment peut-on prétendre
Que j'inspirai le mal à ceux qui font le bien ?

Si je n'avois qu'offensé la patrie,
On me pardonneroit : mais ma véracité

A démasqué l'hypocrisie
Et fait rougir la vanité ;
Voilà mes attentats, je sais que rien n'efface
Le souvenir de ces *forfaits.*
La vengeance s'éteint, la justice fait grace ;
L'orgueil ne pardonne jamais.

Je ne mérite point la gloire qu'il m'envie.
Je ne sais rien ; je suis heureux ;
Voilà tout mon savoir : je le souhaite à ceux
Qui s'efforcent de nuire au bonheur de ma vie.

Si, pour récompenser mes travaux et mes soins,
L'oracle m'a nommé le plus sage des hommes,
C'est que dans tous les temps, comme au siècle où nous sommes,
Le plus sage est celui qui croit l'être le moins.

En trompant les regards de ce sénat auguste,
Si mon accusateur peut égarer la loi,
Je le plains : puisqu'il est injuste,
Il est plus malheureux que moi.
Eh ! quel malheur pourroit m'atteindre !
J'espère tout, et ne crains rien.
On ne commence d'être à plaindre
Qu'en cessant d'être homme de bien.

Vous pouvez abréger d'un jour mon existence,
M'ôter, pour quelque temps, ce qu'on appelle honneur,
Mais vous ne pouvez pas m'ôter ma conscience ;
Et c'est là que les dieux ont placé mon bonheur.

Ces dieux justes, dont on m'accuse
De nier l'immortalité,
Ces êtres bienfaisans.... à qui ma main refuse,
Dit-on, l'encens qu'on doit à la divinité,
Ah! dans les doux transports de ma reconnoissance,
Je leur offre souvent mes vœux et mon encens
Mais je suis pauvre ; et mes présens
N'attirent point les yeux par leur magnificence.
Vos regards, éblouis de l'éclat des grandeurs,
N'apperçoivent plus l'indigence :
Vous né jugez que l'apparence;
Le ciel voit et juge les cœurs.

Vous lisez dans le mien; prononcez. De ma vie
Si vous laissez aux dieux à terminer le cours,
Je réserve le peu qui me reste de jours
Au bonheur d'être encore utile à ma patrie.

Si vous me condamnez, nous allons tous sortir
De cette enceinte respectable,
Vous pour vivre, moi pour mourir.
Les dieux décideront lequel est préférable,
De mourir innocent, ou de vivre coupable.

Il y a dans l'expression de l'innocence, un charme de conviction auquel la haine et la perfidie même ne sauroient se soustraire. Aussi le discours de Socrate fit-il une telle impression sur ses juges, qu'il eut un instant le choix d'une amende ou de l'exil. Mais tandis que ses disci-

ples et ses amis empressés se réunissent et forment entre eux la somme demandée, Socrate, d'un air réfléchi et d'un front calme, se lève et répond :

Si j'acceptois le choix qu'on me propose,
Je m'avoûrois coupable, et je suis innocent.
A cet aveu la vérité s'oppose ;
Je veux mourir en la disant.

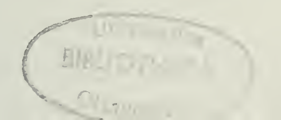
Les services brillans sont couronnés d'avance :
La palme vole au devant du vainqueur.
Les services cachés meurent dans le silence :
On dédaigne celui qui corrige les mœurs,
Mais le bien qu'il a fait lui sert de récompense.

Athène, à ton bonheur j'ai consacré mes jours,
Et n'ai jamais compté sur ta reconnoissance.
Mais, si Thémis enfin, dans sa juste balance,
Pèse mes actions, mes travaux, mes discours,
Si tu vois dans tes murs, graces à mon secours,
Renaître l'antique décence,
L'honneur, la bonne foi, l'auguste piété,
Mon arrêt est dicté d'avance;
Voici ce que j'ai mérité :
« Athène à ses dépens nourrira la vieillesse
« De l'homme qui toujours a dit la vérité,
« Et dont la vie entière instruisit la jeunesse
« A respecter les Loix et la Divinité. »

A ce discours inattendu, les juges se lèvent et délibèrent, le peuple applaudit, les amis de Socrate palpitent d'espérance, ses ennemis frémissent de crainte. D'un côté, les acclamations de la tendresse et de la joie; de l'autre, les accens étouffés de la rage et du désespoir. Tous les yeux sont fixés sur les juges; les yeux seuls de Socrate parcourent tranquillement cette tumultueuse assemblée. Enfin le tribunal impose silence; soudain tout est muet, immobile; et Anitus prononce à haute voix la peine de mort.

Au milieu du frémissement universel de la surprise et de l'indignation, Socrate d'un front calme reçoit sa sentence, remercie ceux de ses juges qui lui ont été favorables, oublie les autres, console ses amis, et prend avec eux le chemin de la prison. Anitus, sortant du tribunal, passe devant lui avec l'insolence du crime triomphant : « Cet homme, dit Socrate, se « croit victorieux : il ignore que la victoire « n'appartient qu'à la vertu. »

En parlant ainsi, il entre dans la prison. Soudain ce séjour de douleur et d'effroi devient l'asyle de la paix. Ce n'est plus cette lueur sinistre et sombre qui semble annoncer aux coupables le flambeau des Euménides, ni cet affreux et morne silence qui précède et rap-



pelle celui du tombeau ; c'est le demi-jour de la confiance et le calme touchant de la méditation. Le gardien farouche de ces lieux contemple avec étonnement le cortége de celui qui vient les habiter : l'estime l'environne, le respect le suit, et l'amitié l'accompagne. Cependant ses disciples, tantôt dans les convulsions du désespoir, tantôt dans le silence de l'accablement, attendoient l'heure où le jugement devoit s'exécuter. « Faut-il, s'écrioit le jeune Apollodore, « que notre maître, que notre père meure innocent ! Mon ami, lui dit Socrate, aimeriez-« vous mieux que je mourusse coupable ? »

Tout à coup un des disciples entre précipitamment, et avec l'égarement de la joie et le délire de l'espérance, il annonce que le vaisseau sacré part à l'instant pour porter à Délos les offrandes des Athéniens. « Vous savez tous, « dit-il, que, jusqu'à son retour, l'exécution « des jugemens est suspendue. Il ne peut avant « vingt jours rentrer dans le port ; pendant ce « délai, la vérité se découvre, l'imposture se « trahit, le peuple s'éclaire, la vertu triom-« phe, et Socrate est sauvé. »

Au milieu des transports qu'excite cette nouvelle, Socrate, inaccessible aux illusions de l'espoir comme aux foiblesses de la crainte, mais toujours occupé du bonheur des hommes,

tend la main à ses disciples, les fait asseoir près de lui, et leur dit :

O mes amis ! puisque la destinée
A différé l'instant de nos adieux,
Voyons si nous pourrons, avec l'aide des dieux,
Réunir en vingt jours le bonheur d'une année.
Ne nous séparons plus. Je vous ouvre mon cœur ;
Que les vôtres pour moi s'ouvrent à la tendresse.
Sentez-vous, mes amis, cette céleste ivresse,
Ce sentiment divin, ce feu conservateur,
Dont la flamme renaît sans cesse
Aussi pure que son auteur ?
J'oublie auprès de vous le fardeau de mes chaînes,
Vous les allégez de moitié :
Et moi je partage vos peines ;
Encore un jour pour l'amitié !

Ainsi, chaque jour, l'exercice d'une vertu nouvelle faisoit éclore un bonheur nouveau. Les disciples, dès le matin, paroissoient-ils chez leur maître, le front pâle, l'œil abattu ; Socrate, en souriant, leur disoit :

J'apperçois sur votre visage
Les vestiges de la douleur :
Qu'avez-vous ? M'a-t-on fait quelque nouvel outrage?
Je le pardonne de bon cœur.
Mes ennemis, joignant l'imposture à la rage,
M'accusent d'être un corrupteur ?

Plaignons-les, ils sont dans l'erreur :
Il faut passer la vie à pardonner aux hommes.
Nous-mêmes, de pardon n'avons-nous pas besoin ?
De la perfection le sage est encor loin.
Mais aimons-nous tels que nous sommes ;
Pardonnons à nos ennemis ;
Laissons le mal dans le silence ;
Ne parlons que du bien ; n'ayons que des amis :
Encore un jour pour l'indulgence !

Le jour suivant il sommeilloit encore, lorsque ses disciples lui amenèrent sa jeune famille. Enfin, ouvrant paisiblement les yeux, il se tourne vers eux, puis s'écrie avec ivresse :

Quel réveil enchanteur ! quelle douce chimère !
Mes amis, parmi vous je crois voir mes enfans.
Est-ce une illusion ?... Non, non, je les entends,
Mon cœur a reconnu les soupirs de leur mère.
Ah! venez!... Qu'il est doux d'être époux, d'être père!
Mes fils, entourez-moi de vos bras caressans.
O de ces plaisirs ravissans
Que la source est féconde et pure !
Couvrez, couvrez mon front de baisers innocen .
Encore un jour pour la nature !

Hier, plein du bonheur de la paternité,
Je songeois à l'amour, à la Divinité,
A cette aimable Providence
Qui console l'humanité,
Et l'enivre des biens que sa main lui dispense.

Cette nuit, seul, au sein de la tranquillité,
Avec Dieu, l'ombre et le silence,
Après avoir franchi notre courte existence,
J'ai parcouru les champs de l'immortalité.
Partout du Créateur la vaste bienfaisance
Et l'inépuisable bonté
M'ont pénétré d'amour et de reconnoissance.
Du séjour de l'éternité,
Quand nous descendons sur la terre,
Il commet notre enfance à l'amour d'une mère,
Et notre adolescence au cœur de la beauté.
La gloire, l'amitié, la vertu, le génie,
Sèment de leurs faveurs le reste de la vie :
Et lorsque de la volupté
Nos desirs ont tari la source,
A nos derniers plaisirs il borne notre course,
Et nous rappelle au sein de la félicité....
Amis, qu'on m'apporte ma lyre ;
A mes accords unissez vos accens ;
Esprits divins, portez nos vœux et notre encens
Au Dieu dont la nature est l'éternel empire.
Être invisible et pur, les biens que tu nous fais,
Au cœur qui les reçoit annoncent ta présence.
Comblés de ses trésors, célébrons ses bienfaits :
Encore un jour pour la reconnoissance !

On dit que mes accusateurs
Ont des parens plongés au sein de l'indigence.
Allez les secourir ; c'est la seule vengeance
Que nous devions tirer de nos persécuteurs.

Un bienfait projeté nous rend heureux d'avance.
Du mal que l'on nous fait, le bien que nous faisons
Appaise et charme la souffrance.
Mais le temps vole : saisissons
Le moment fugitif de cette jouissance.
Craignez qu'à force de souffrir,
Chez ces infortunés la mort ne vous devance.
Hâtez-vous de la prévenir ;
Et puis de leur bonheur venez m'entretenir :
Encore un jour de bienfaisance!

On recueille le lendemain
Le fruit du bien que l'on a fait la veille :
L'air est plus pur, le jour est plus serein ;
Dans le cœur assoupi le plaisir se réveille :
Je l'éprouve aujourd'hui. De ce morne séjour
Un rayon de bonheur semble éclaircir les ombres.
Votre front moins sévère et vos regards moins sombres
De la paix dans votre ame annoncent le retour.
Sur vos lèvres laissez éclore le sourire :
Le bonheur est voisin de la sérénité :
La Folie étend son empire
Aussi loin que la liberté :
Livrons-nous librement à son joyeux délire :
Encore un jour pour la gaîté!

Le soleil douze fois a fini sa carrière
Depuis qu'à la gaîté nos cœurs se sont ouverts ;
Et, chaque jour, unis par des liens plus chers,
Nous avons épuisé les sentimens divers

Dont le ciel composa le bonheur de la terre.
La consolation, la bonté, la douceur,
Le courage, la patience,
Et l'estime et la confiance,
Ont soutenu notre ame et charmé notre cœur.
Possédant en secret les vrais biens de la vie,
Tandis qu'on plaignoit mon malheur,
Nous jouissions d'un sort digne d'envie.
Mes amis, le vaisseau sacré
Dans un moment va toucher le rivage.
Que votre cœur, quand je disparoîtrai,
Se console de son veuvage :
Jamais je ne vous quitterai.
Voyez-vous ce jour qui s'achève
Et s'éteint dans l'obscurité?
Il renaîtra demain plus brillant de clarté.
Ainsi l'homme au tombeau descend, et se relève
Revêtu de splendeur et d'immortalité.
Près de vous cette ame immortelle
Planera jusqu'à l'heure où l'arrêt du Destin,
Qui marqua de vos jours le principe et la fin,
Vous ouvrira des temps la barrière éternelle.
Pareils à ces rayons qui, dès l'aube du jour,
Descendant du ciel sur la terre,
Remontent vers le soir au céleste séjour,
Et vont se réunir au dieu de la lumière,
Nous nous réunirons au sein du Créateur.
Ma raison me le dit; je le crois, je l'espère.
Quand vous arriverez au bout de la carrière,
Que l'espoir qui m'enflamme anime votre cœur.

Du sage voilà l'existence;
Tous ses jours sont pour le bonheur,
Et le dernier pour l'espérance!

A ces mots, le saisissement et l'effroi s'emparèrent des disciples de Socrate. Les uns le pressent dans leurs bras et le baignent de larmes; les autres veulent le sauver ou le défendre; plusieurs courent vers le Pyrée; mais le vaisseau sacré ne paroissoit pas encore, et il n'arriva que le lendemain.

Dès le matin du jour fatal, Criton, son disciple favori, entre précipitamment dans la prison. Socrate dormoit profondément. Le disciple approche, étend la main pour l'éveiller, apperçoit son visage tranquille; et saisi d'admiration, la bouche entr'ouverte, le bras suspendu, contemple avec attendrissement le sommeil de l'honnête homme. En ce moment, Socrate s'éveille en souriant : « Eh quoi! déjà mon cher « Criton? quel motif? — Le vaisseau fatal ar« rive. — Je l'attendois. — Suivez-moi : nous « n'avons qu'un instant; les gardes sont ga« gnés, votre retraite assurée : la Thessalie « vous est ouverte, et l'amitié vous attend. « Hâtez-vous, et songez qu'en différant de me « suivre, vous trahissez vos amis, vos enfans « et vous-même.

« Mon cher Criton, reprit Socrate avec dou-

« ceur, ce que vous me conseillez est-il d'ac-« cord avec la justice? L'abus que mes ennemis « font de la loi, est criminel sans doute; mais « la loi en est-elle moins juste en elle-même, et « puis-je, en la violant, attenter au bonheur de « ma patrie dont la loi seule est le soutien? « Ah! le moment où je céderois à mes amis, se-« roit celui où je les rendrois complices d'un « pareil attentat. Quant à mes enfans, je leur « lègue le bien que vous voulez me faire. D'ail-« leurs si, comme je le crois, vous êtes ver-« tueux, je n'ai pas besoin de vous les recom-« mander. Je puis donc mourir sans offenser « l'amitié ni la nature : je ne puis vivre sans « porter atteinte à la loi. Laissez-moi suivre ma « destinée, j'y suis préparé dès long-temps : « je n'ai vécu que pour apprendre à mourir. »

Il parloit encore, lorsque les magistrats chargés de veiller à l'exécution des criminels, vinrent le délivrer de ses fers, et lui annoncer que l'heure étoit arrivée d'exécuter la sentence des juges. « Leur sort ressemble au mien, re-« prit-il : je suis condamné par eux, ils le sont « par la nature. »

Les magistrats étoient suivis de ses disciples, ou plutôt de ses amis, et de Xantippe, poussant des cris de désespoir, et portant le plus jeune de ses fils. Socrate la reçut avec

tendresse, prit l'enfant dans ses bras, et sentant trop qu'il étoit père pour ne pas craindre d'oublier qu'il étoit homme, il le rendit à sa mère, et pria Criton de les éloigner.

Ce léger nuage fut le seul dont le passage rapide obscurcit la sérénité de ses derniers momens. En approchant du terme de la vie, son génie impatient s'élançoit vers l'immortalité, et ses regards, animés d'un feu divin, sembloient en mesurer l'étendue. Au milieu des transports de cette céleste ivresse, sa main prend avec indifférence la coupe fatale qu'un esclave lui présente en pleurant, et la porte tranquillement à sa bouche. Ses amis poussent un cri, se détournent en frémissant, et se couvrent le visage de leurs vêtemens. Socrate remet la coupe vide à l'esclave, en lui disant : « Mon ami, à présent que dois-je faire ? — « Vous promener jusqu'au moment où vous « sentirez vos jambes s'appesantir. »

Socrate se lève, marche d'un pas tranquille, et ranimant le courage de ses disciples : « Que « faites-vous ! leur dit-il ; je vous avois priés « d'éloigner ma femme et mes enfans, pour « écarter d'ici les foiblesses humaines. Pourquoi ces soupirs et ces sanglots ? si je vous « précède de quelques jours, n'est-ce pas pour « être heureux un peu plutôt que vous ? Ce

« départ peut-il vous coûter des larmes? et de-
« vez-vous pleurer mon bonheur ? »

En parlant ainsi, sa marche devenoit insensiblement plus lente et plus pénible. Il s'en apperçut, se mit sur son lit, s'enveloppa de son manteau, regarda ses disciples, leur tendit la main, et ferma les yeux.

Ainsi finit le plus juste, le plus sage, et le plus heureux des hommes.

Ainsi de ses beaux jours parcourant la carrière,
L'homme qui pas à pas a suivi son devoir,
Tranquille le matin et tranquille le soir,
S'endort comme l'enfant sur le sein de sa mère.

ANTISTHÈNE.

La sobriété est nécessaire, même dans la pratique des vertus les plus aimables. La modération outrée tient de la foiblesse, et quelquefois du ridicule : la pudeur affectée devient pruderie ; la discrétion étudiée dégénère en dissimulation ; l'excessive franchise en indiscrétion ; la piété minutieuse mène à la cagoterie ; la dévotion exaltée entraîne au fanatisme ; et la patience adorable de Socrate, exagérée par Antisthène, servit de base à la secte rebutante des philosophes cyniques.

Les cyniques tenoient de Socrate cette maxime : « le privilége des dieux est de n'avoir besoin de rien ; et plus le sage sait borner ses « besoins, plus il se rapproche de la divinité. » C'est sur ce principe qu'ils fondoient le mépris des richesses, des plaisirs et des grandeurs. Mais de ce mépris philosophique passant à l'oubli des bienséances qu'exige la pudeur, et des égards qu'on doit à la société, ils finirent par se rapprocher de la nature en sauvages plutôt qu'en philosophes.

Antisthène, leur maître, Athénien de nais-

sance, après s'être distingué en combattant pour sa patrie à la bataille de Tanagre, fréquenta l'école de Socrate. Ayant appris de lui l'exercice de la patience, dont l'inaltérable douceur émousse les traits du sort et use lentement les aiguillons de la douleur, il entreprit de soumettre à cette vertu, non seulement les souffrances, mais encore toutes les passions humaines; puis changeant cet empire en despotisme, il voulut que la patience anéantît toutes les sensations qu'elle auroit subjuguées; et par cette abnégation graduelle du plaisir et de la douleur, il réduisit peu à peu la vie humaine au néant, puisque jouir et souffrir composent toute notre existence.

Ce philosophe prétendoit *qu'il vaut mieux être atteint de la folie que de la volupté*, comme si la volupté étoit au dessous de la folie! Ah! la folie la plus déplorable, est celle qui nous prive des plaisirs purs que la bonté des dieux met en balance avec les peines de la vie.

Dans les jours brûlans de l'été,
Le ciel fait sur les fleurs descendre la rosée;
Dans les jours de l'adversité,
Il offre à notre ame épuisée
Le nectar de la volupté:
Pour pénétrer nos cœurs, il jaillit, il s'élance

De mille sources tour à tour,
Du sein de l'Amitié, des lèvres de l'Amour,
Des regards de la Confiance.
Lorsque la main de notre ami
Serre la nôtre avec tendresse;
Quand l'Hymen ou l'Amour, dans nos bras endormi,
En se réveillant nous caresse,
Malheur au triste raisonneur
Qui, sous le noir manteau de la philosophie,
Pour suivre la raison, repousse de son cœur
Ces douces voluptés d'uue innocente vie.
Hélas ! si l'on est fou de goûter le bonheur,
La raison, mes amis, ne vaut pas la folie !

Ce qui caractérisoit particulièrement Antisthène et ses disciples, c'étoit une certaine rudesse de franchise qui repousse les hommes qu'elle devroit attirer. Les stoïciens ignoroient que la vérité ressemble à la pudeur, en ce que le charme de l'une et de l'autre tient au voile léger qui la couvre.

Cependant, il le faut avouer, leurs maximes sont ordinairement si naturelles, et leurs répliques frappent quelquefois si juste, qu'elles laissent une empreinte ineffaçable.

Quelques Athéniens reprochant à Antisthène son origine étrangère, et se glorifiant d'être nés dans l'Attique, il leur répondit : « Les limaçons et les sauterelles sont, comme

« vous, les naturels du pays. — Mais, ajou-
« toit-on, vous n'êtes pas né de deux person-
« nes libres. — Je ne suis pas né non plus de
« deux lutteurs ; et cependant je suis en état
« de vous défier à la lutte. — Pourquoi, lui
« disoit-on encore, votre école est-elle dé-
« serte? — Parce qu'on ne paye pas pour y
« entrer. — De quels objets dois-je me pour-
« voir, ajoutoit légèrement un jeune homme,
« pour y suivre avec fruit vos leçons? — D'une
« tête neuve. »

L'assemblée du peuple ayant élu des généraux et des magistrats ignorans : « Athéniens, « s'écria le philosophe, je vous conseille, pour « justifier vos élections, de décréter que les « ânes sont des chevaux. Eh quoi ! ajoutoit le « cynique, vous séparez soigneusement le fro- « ment de l'ivraie, vous purgez vos armées de « tous les soldats inutiles, et vous ne purgez « pas la société des sots ambitieux qui la do- « minent et des méchans qui la corrompent ! »

« Mais, lui répliquoit-on, comment les dis- « cerner, si les sots même ont chez nous l'é- « corce de l'esprit? — Laissez l'esprit, et choi- « sissez la bonté. — Mais si parmi nous les bons « et les méchans se ressemblent? — En ce cas, « pleurons sur la patrie; car un pays où l'on « ne peut plus distinguer les honnêtes gens

« d'avec les hommes vicieux, est perdu sans « ressource, à moins que les êtres vertueux ne « s'unissent contre les pervers. — Mais avant « de s'unir, comment se reconnoîtront-ils? — « Par leurs inclinations. Tous ceux qui cher- « chent le bien se rencontrent en le cherchant « et deviennent naturellement amis les uns des « autres. — Il est vrai; mais leur nombre est « si petit! — Eh! qu'importe le nombre, « quand on a pour compagnons de guerre des « hommes justes et courageux! Il vaut mieux « avoir à combattre avec un petit nombre de « guerriers irréprochables, contre une foule « de soldats corrompus, que d'avoir à se dé- « fendre, avec leur nombreuse armée, contre « un petit nombre de braves gens. La vertu est « une arme qui ne peut leur être ravie. La pru- « dence élève devant eux un rempart que l'a- « dresse et la force ne peuvent ni surprendre « ni renverser. Rien ne les étonne ni ne les dé- « concerte; car rien n'est imprévu ni extraor- « dinaire pour le sage : vainqueurs, ils prati- « quent la plus belle de toutes les sciences, « celle d'oublier le mal; vaincus, ils emportent « le premier de tous les biens, celui de mourir « content de soi. »

Mourir content de soi! rare et précieux avantage d'une vie pleine et sans reproche,

tu ne peux appartenir à ces femmes frivoles, dont la vie s'est évaporée dans le tourbillon et la satiété des plaisirs. Les dieux t'ont réservé à la mère de famille, dont les jours utiles furent remplis par l'amour, le travail et la bienfaisance. Pareille à cet insecte laborieux qui, pendant son existence éphémère, se file un tombeau d'or et de soie, et pour attendre un nouvel être, s'enferme au sein de son trésor, elle s'entoure à ses derniers momens de tout le bien qu'elle a fait, de toutes les vertus qu'elle a pratiquées, et attend paisiblement une seconde vie, au milieu des trésors qu'elle a recueillis pendant la première.

Tendre amitié, discrète confiance,
Souvenirs purs, paisible conscience,
De ses beaux jours vous charmez le couchant,
Et sur les bords de cet abîme immense
Où l'homme dans la nuit avance en trébuchant,
Vous rallumez pour elle un rayon d'espérance;
Et quand son ame enfin remonte vers les cieux,
La piété fidèle, en lui fermant les yeux,
Sur sa morne pâleur admire
Le calme vertueux de l'immortalité,
L'expression de la bonté,
Et les vestiges du sourire.
Non, non, ce n'est point là l'ouvrage de la mort;
C'est le repos, après une longue insomnie.

En déposant le fardeau de la vie,
Le vice meurt, mais la vertu s'endort.

Pour parvenir sans effort à cette fin si desirable, il suffit, à l'exemple d'Antisthène, de faire par penchant le bien que les autres font par contrainte. Cette contrainte cesseroit bientôt d'exister, si tous les hommes connoissoient la jouissance qui accompagne le sentiment et la pratique du bien. Aussi est-il rare que celui qui a fait une belle action, n'en médite pas une seconde.

A la Vertu, comme à la Volupté,
Les dieux ont fait présent d'une coupe enchantée.
A peine l'homme l'a goûtée,
Qu'il y revient avec avidité.
Mais dès que le Printemps fuit avec Cythérée,
En vain les avides desirs
Pressent, d'une lèvre altérée,
La coupe où fut jadis le nectar des Plaisirs.
« Quoi ! de la Volupté la source est donc tarie !
« Où puiserons-nous désormais
« Les consolations des peines de la vie ? »
Alors, pour calmer nos regrets,
D'un air compatissant la Raison nous présente
Une coupe moins séduisante,
Mais qui ne s'épuise jamais :
« J'ai fait le bien ; demain je veux le faire encore.
« Demain, à mon réveil, je prétends que l'aurore

« Éclaire de nouveaux bienfaits.... »
Quel charme attendrissant, quelle céleste ivresse
Accompagnent l'espoir d'une bonne action !
Ah ! suivons ce délire, et livrons-nous sans cesse
A cette insatiable et noble ambition.
Cultivons l'amitié, l'honneur, la bienfaisance ;
Soutenons l'équité, protégeons l'innocence ;
Écrasons le vice abattu.
Humanité, bonté, prudence,
Franchise, fermeté, constance ;
Envahissons, en espérance,
Tout l'empire de la Vertu.
Loin d'ici, vains Plaisirs, séduisantes chimères,
Enfans du sombre Ennui, dont le rire imposteur
Cache le vide affreux de l'esprit et du cœur ;
Portez, portez ailleurs vos faveurs mensongères ;
Cherche-t-on les plaisirs, quand on a le bonheur ?

Mais si le bonheur qui naît de la pratique du bien nous dédommage des contrariétés semées sur le chemin de la vie, il est un autre plaisir qui nous sauve les ennuis du voyage ; c'est l'avantage de savoir, comme Antisthène, nous entretenir avec nous-mêmes.

Le charme de cette paisible jouissance semble être réservé à la femme vertueuse, dans les momens de repos et de solitude qui succèdent aux occupations et à la société de sa famille. Ses enfans sont-ils absens ? son époux

est-il en voyage? seule elle se recueille, pour s'entretenir du bonheur de ces êtres chéris : « En partant, il avoit l'air triste; c'est qu'il « partoit. Depuis que nous vivons ensemble, je « ne lui ai connu d'autre chagrin que celui de « notre séparation. Seul, autrefois, je le voyois « toujours sérieux, souvent même un peu sé- « vère; heureux près de moi, il s'est habitué « à sourire, et moi je me suis accoutumée à son « bonheur. Ce matin, il est parti; plus de sou- « rire, plus de bonheur; mais bientôt il revien- « dra, et nos cœurs reprendront leurs habi- « tudes.

« Son voyage va procurer un état à mon fils, « et décider du sort de ma fille. Ah! si la mo- « destie permet la vanité maternelle, je crois « qu'un peu de vanité peut m'être permise. « Comme il est vif, mais comme il est bon! « Quelle douceur en elle; mais quelle force « de caractère! A-t-on plus d'esprit que le « frère, plus d'ingénuité que la sœur? Il est « aussi connu par ses talens qu'elle l'est par ses « vertus et par ses graces. Ma fille vaut déjà « mieux que moi, et mon fils, quelque jour, « égalera son père. Ah! je puis défier les cha- « grins et la vieillesse: mon époux est heureux, « mes enfans sont dans le bel âge: mon bonheur

« s'affermit, et mes beaux jours recommen-
« cent. »

Antisthène eût été l'ami d'une telle femme, car il croyoit qu'avec les femmes on peut s'en tenir à la tendresse de l'amitié. Peut-être un jour serai-je de son avis; mais jusqu'à ce moment, la question me paroît délicate. De l'un à l'autre sentiment, la pente est si douce et le passage si naturel, qu'en avançant insensiblement, on est tout étonné d'avoir changé de route et de langage; et qu'alors, ne concevant plus ce qu'on dit, ne sachant où l'on va, l'on se perd au milieu du discours et du voyage.

La réputation d'Antisthène lui fit des envieux; il les connoissoit, et disoit en les plaignant : « Ces malheureux sont minés par leur « caractère, comme le fer l'est par la rouille « qui s'y attache. » Insensible aux traits de l'envie, il ne l'étoit pas moins au suffrage des honnêtes gens : « Il m'est dû, disoit-il, puis- « que je n'ai point fait de mal. » Mais un jour s'entendant louer par des hommes vicieux : « Grands dieux! s'écria-t-il, aurois-je donc « commis quelque mauvaise action? »

Ce philosophe mettoit sa vanité dans une négligence affectée, comme Platon mettoit la sienne dans un luxe recherché. Socrate, évitant l'un et l'autre excès, annonçoit sa modes-

tie par une honnête simplicité. Un jour, Platon étant malade, Antisthène courut chez lui, vêtu d'un manteau déchiré; et regardant un vase dans lequel Platon avoit vomi : « Je vois « bien là, dit-il, la bile de Platon, mais je n'y « vois point son orgueil. — Et moi, lui répon- « dit Socrate, j'apperçois le tien à travers les « trous de ton manteau. »

Quoique piqué de la censure de son maître, Antisthène lui demeura toujours attaché par l'estime et la reconnoissance. Il le chérissoit même plus tendrement qu'un frère; car il estimoit beaucoup plus les liens de la vertu que ceux de la parenté. Aussi eut-il, dans la suite, la gloire de venger sa mort. Voici à quelle occasion.

Plusieurs étrangers étant venus des extrémités du Pont-Euxin pour entendre Socrate, dont ils ignoroient la condamnation, furent désespérés de ne plus trouver dans Athènes que la mémoire de ce grand homme. Antisthène, profitant du premier mouvement de leur désespoir, les conduisit chez Anitus et Mélitus, en leur disant : « Consolez-vous, « voici deux hommes qui doivent être beau- « coup plus sages que Socrate, puisque ce sont « eux qui l'ont condamné. » A ces mots, la fureur s'empare des étrangers; Anitus leur

échappe avec peine, mais Mélitus périt sous leurs coups.

Antisthène, après avoir vengé son maître, fut attaqué d'une maladie longue et douloureuse, qui le conduisit péniblement au tombeau. Comme il approchoit du terme fatal, Diogène, son disciple, se présente chez lui, et lui demande s'il a besoin d'un *ami*. « Hélas ! reprend le philosophe mourant, quel est « celui qui me délivrera de mes douleurs ? — « Le voici, réplique Diogène en lui offrant un « poignard. — Ah ! s'écrie le malade, je me « plains de mes douleurs, et non pas de la « vie. »

C'est dans cet instant, qui semble réservé pour le triomphe de la philosophie, que le philosophe s'évanouit, et que l'homme, hésitant sur le bord de l'éternité, s'écrie avec Mécène et notre bon La Fontaine :

. . . . « Qu'on me rende impotent,
« Asthmatique, goutteux, manchot, pourvu qu'eu somme
« Je vive, c'est assez ; je suis plus que content. »

Malgré cet instant de foiblesse, Antisthène emporta les regrets et l'estime des Athéniens, qui savoient que l'homme le plus parfait paye de temps en temps le tribut à l'humanité.

Le reproche le plus fondé qu'on puisse lui

faire, ainsi qu'à la plupart des philosophes, c'est que sa conduite fut en contradiction avec ses principes. Il couroit sans cesse après la renommée, et répétoit tous les jours : « Pour être « heureux, cherchez l'obscurité. » Vous souriez de son inconséquence, vous, mesdames, qui souvent poursuivez les plaisirs bruyans du grand monde, en vantant les délices de la solitude, et qui volez au bal de l'Opéra, après avoir fait une idylle sur la campagne. Cependant la solitude et l'obscurité sont un bien précieux qui vous appartient exclusivement, la nature a destiné les hommes à poursuivre le bonheur, et les femmes à l'attendre. Tandis qu'il nous appelle publiquement à lui, il vient secrètement vous chercher : mais il veut que ses relations avec vous soient ignorées, et s'enfuit dès que vous publiez ses faveurs.

J'ai vu Délie, au sein de l'opulence,
Possédant tous les biens, excepté les desirs,
Et s'ennuyant avec magnificence,
Acheter des vapeurs en payant ses plaisirs.

D'une cour nombreuse entourée,
Elle attiroit les cœurs par son aimable accueil :
C'étoit un signe, un mot, un sourire, un coup-d'œil.
Elle vouloit être adorée,
Non par amour, mais par orgueil

Le soir, après mainte conquête,
A cette heure où notre ame, avec tant de douceur,
Se rend compte de son bonheur;
D'un encens passager l'insipide vapeur
Remplissoit à peu près le vide de sa tête;
Rien n'occupoit le vide de son cœur.

Le lendemain, encore un jour de fête.
Tant pis! spectacle, bals, concert; rien de nouveau.
L'esprit est si commun! le sentiment si bête!
De tous côtés l'Amour, mais l'Amour sans flambeau.
« Le ciel est assez pur, le temps est assez beau;
« Mais il fait beau toute l'année;
« Comment abréger la journée?....
« Si j'aimois mon époux!... Je l'aimois autrefois....
« Mais tout Paris sauroit ma flamme vertueuse!....
« Comment faire? Je sens le besoin d'être heureuse,
« Mais le bonheur est bien bourgeois. »
Ainsi, se faisant jour dans son ame attiédie,
La fausse honte et la satiété
Lui rendoient le fardeau des plaisirs de la vie
Plus pesant que l'adversité.

Mais loin du fracas de la ville
J'ai vu Clémence, au plus beau de ses ans,
Fraîche comme les fleurs qui paroient son asyle,
Chérissant son époux, caressant ses enfans,
Heureuse, moins encor de se voir adorée,
Que d'ignorer le monde et d'en être ignorée.
Ses desirs les plus chers, et son unique soin,

Se bornoient au bonheur de son fils, de sa fille.
Ses regards maternels ne voyoient pas plus loin :
L'univers étoit sa famille.
Ni les ennuis, ni les dégoûts,
N'altéroient de ses jours la volupté suprême.
Bien avec ses enfans, bien avec son époux,
Bien surtout avec elle-même,
Son plaisir le plus doux étoit dans son devoir.
L'émail des prés composoit sa parure ;
Et si l'onde à ses yeux n'eût offert un miroir,
Elle eût été belle sans le savoir.

Son spectacle étoit la nature,
L'éclat du jour naissant et le calme du soir,
Et ses enfans jouant sur la verdure,
Et leur père près d'eux gaîment venant s'asseoir.
Quel spectacle enchanteur, que les êtres qu'on aime!
Elle voyoit toujours le même,
Et desiroit toujours le voir.
O vous, qui couronnez son heureux hermitage,
Arbres majestueux, étendez votre ombrage ;
Arbrisseaux, entrelacez-vous,
Entourez cette enceinte et fermez le passage
Au pied furtif, à l'œil jaloux.
De votre aile, léger Zéphyre,
Écartez le souffle empesté
D'une profane volupté :
C'est ici le séjour de la félicité ;
Épurez l'air qu'on y respire.
Et vous, dont nous avons méconnu les bienfaits,

ques dans les plis de son manteau. Vous parliez ? il ne dérange rien. L'entretien continue ; il se tait : les avis se partagent ; il observe : la dispute s'anime ; il écoute : vous vous en rapportez à lui ; il s'en défend : vous le priez de prononcer ; il sourit : vous le voulez ; il obéit. « L'une a raison, et l'autre n'a pas « tort. Votre idée, au fond, est absolument la « même, mais votre imagination est si riche et « la langue est si pauvre, que les expressions « seules ont manqué au génie : la langue seule « a tort, et vous avez toutes raison. »

Si votre juge vous aimoit pour vous, il vous eût dit la vérité, et vous l'en aimeriez moins peut-être ; mais comme il vous aime pour lui, il vous a trompées, et vous l'en aimez secrètement davantage.

Aussi est-ce le philosophe du jour, le sage par excellence. Sa vertu n'est ni tranchante, ni sévère. C'est une vertu commode, souple et liante, celle qui convient le plus aux jolies femmes, dont il est adoré, et à la cour de Syracuse, dont il fait les délices.

Ce n'est pas que Denys, comme la plupart des princes, ne soit capricieux et vain, même avec les philosophes ; mais il est riche et généreux ; et comme Aristippe, en pesant les avantages et les inconvéniens de son amitié, trouve

que son or balance au moins ses caprices, il emporte l'un, et lui laisse les autres, pour en tirer parti dès qu'il en aura besoin.

Ce moment ne peut être éloigné; car la sensualité du philosophe le conduit souvent à la prodigalité.

A peine est-il rentré dans les murs d'Athènes, que voulant signaler son retour par un festin somptueux, il écrit à la célèbre Laïs :

Vous êtes belle, je vous aime,
Et je vous possède pour moi.
Je sais que vous m'aimez de même :
Vous faites bien; chacun pour soi.

Prenons notre part de la vie,
Sans songer à celle d'autrui :
Soyez votre meilleure amie,
Comme moi mon meilleur ami.

Gardons nos sens pour la jeunesse,
La volupté pour nos desirs,
L'esprit pour la délicatesse,
Le cœur pour nos menus plaisirs.

L'Amour vous invite à ma table :
Apportez votre art séducteur,
Vos talens, votre esprit aimable,
Et, si vous voulez, votre cœur.

Dieux protecteurs du bonheur de la terre,
Environnez ce sanctuaire
Des voiles sacrés du mystère
Et du silence de la paix;
De l'hymen c'est ici l'asyle.
Le luxe l'a proscrit; les arts l'ont déguisé;
Le plaisir ne naît plus de son sein épuisé;
Le crime l'a rendu stérile.
Dieux, rendez-lui ses traits majestueux,
Et sa céleste ivresse, et sa flamme féconde;
Qu'il soit encor l'espérance du monde,
Et le consolateur des hommes vertueux!
Mais que l'obscur sentier qui mène en sa présence,
De l'homme corrompu soit toujours ignoré,
Et de ce dédale sacré
Ne confiez le fil qu'aux mains de l'innocence!

ARISTIPPE.

Lorsque différens végétaux, croissant en même temps sur un sol fertile, y sont alimentés de la même substance, chacun d'eux en extrait particulièrement les sucs qui conviennent à sa nature. Bientôt le principe commun qui les nourrit, devient utile ou nuisible, selon les modifications qu'il éprouve, et le poison mûrit auprès de la plante salutaire.

Ainsi la vertu bienfaisante de Socrate, diversement modifiée selon les différens caractères de ses disciples, produisit chez Antisthène la dureté, chez Diogène la grossièreté, chez Cratès l'impudence, chez Zénon la fermeté, chez Platon la sublimité, chez Aristippe l'égoïsme, qui compose en substance la philosophie des courtisans; aussi Aristippe fut-il un philosophe de cour. Son premier abord vous plaira, mesdames. Il se présente avec dignité, salue avec aisance, laisse tomber négligemment sa robe flottante, ou la relève avec grace. L'esprit pétille dans ses yeux, voltige sur ses lèvres, joue dans les traits mobiles de sa physionomie, dans ses moindres gestes, et jus-

Tandis que ce billet et vingt autres pareils arrivoient au lever ou à la toilette des hommes les plus spirituels et des femmes les plus aimables d'Athènes, Aristippe préparoit un festin à grands frais. Il acheta, dit-on, une perdrix cinquante drachmes. Un cynique, témoin de cette prodigalité, l'en reprit amèrement. « Si « cette perdrix, répondit Aristippe, ne coûtoit « qu'une obole, l'acheterois-tu ? — Oui. — Je « suis donc plus philosophe que toi, puisque « je n'estime pas plus cinquante drachmes que « tu n'estimes une obole. » A ces mots; le critique déconcerté l'accabla d'injures. Aristippe, pour toute réplique, lui tourna le dos et s'éloigna. Mais le censeur furieux le poursuivoit, en s'écriant : « Pourquoi fuis-tu, scé- « lérat ? — Parce que tu es libre de me dire « des injures, et moi de ne pas les entendre. » Puis s'adressant à quelques personnes étonnées de sa patience et de sa tranquillité : « Il « faut, leur dit-il, traiter les insolens comme « les ambassadeurs que l'on congédie sans ré- « ponse. »

A ces mots, il s'éloigne, et court chez le philosophe Eschines, avec lequel il étoit brouillé depuis long-temps. « Je viens ici, lui « dit-il, pour ton intérêt et le mien. Nous nous « convenons, nous avions du plaisir à nous

« voir. La vanité nous a divisés, l'amitié y « perd, et la satire y gagne ; car la rupture de « deux hommes célèbres sert d'aliment aux « entretiens de la méchanceté. Faisons taire les « envieux et les parasites : viens dîner chez « moi ; le plaisir t'y invite, Aspasie nous at- « tend ; asseyons-nous près d'elle, et que les « Graces servent de médiatrices entre la phi- « losophie et l'amitié. » Eschines lui prit la main et le suivit.

Ils trouvèrent les convives réunis. Platon arrivoit en même temps que la brillante Laïs. Aristippe, en présentant à celle-ci le philosophe Eschines, lui dit : « Vous voyez un « homme qui fut autrefois mon ami. — Autre- « fois ? reprit-elle tendrement ; le beau titre « pour l'avenir ! » Soudain les amis réconciliés s'embrassèrent, et l'on passa dans la salle du festin.

Peut-être seroit-il à desirer pour quelques jeunes maîtresses de maison, qu'elles eussent pu voir Aristippe faisant les honneurs de sa table, afin d'apprendre au moins comment elles doivent s'asseoir à la leur. Là, elles n'eussent apperçu ni ces airs nonchalans qui parodient l'aisance, ni ces mines étudiées qui font grimacer la politesse, ni ces façons financières qui adjugent les places au *prorata* de la for-

tune, ni cette affectation immorale qui sépare les époux et les amis, pour asseoir les amans deux à deux; et elles eussent appris que le bon ton consiste à dissimuler au moins ce que doit voiler la décence.

Au milieu du festin, Platon, connu par sa magnificence, et jaloux peut-être de celle d'Aristippe, s'avisa de la lui reprocher. Aristippe, au lieu de justifier durement sa conduite, en opposant au censeur son luxe quelquefois scandaleux, le réfuta indirectement avec cette adresse et cette obligeance persuasives, qui dès-lors sembloient anticiper sur l'urbanité française. « Quel est, lui dit-il, le « but de toutes nos actions? n'est-ce pas d'être « honnête homme? — Il est vrai. — Crois-tu « que Denys soit honnête homme? — Je le « crois. — Eh bien! il vit encore plus déli- « cieusement que moi. La magnificence n'est « donc point un crime, puisqu'on peut être « un hôte très généreux, un convive très ai- « mable, et un très honnête homme. Pour « nous en convaincre, demain nous dînerons « chez toi. »

Tandis que Platon, désarmé, accepte en rougissant la proposition, le philosophe Polyxène, la besace sur l'épaule, le bâton à la main, entre, s'arrête et recule en s'écriant:

« O temps ! ô mœurs ! Quel scandale ! quelle « profusion ! » Aristippe se lève, l'accueille et lui dit : « Assieds-toi près de moi. — Pour me « corrompre ? répond le cynique. — Au con- « traire, pour me purifier. Voici du vin de « Chypre. — Je ne bois point de poison. — « Mais ta philosophie n'est-elle pas un antidote « universel ? — Assurément. — Ne braverois- « tu pas, aidé de son secours, et la coupe et « les enchantemens de Circé ? — Par Jupiter ! « — Laïs, versez le nectar et présentez-le à « Polyxène. Mon confrère, voici la coupe dans « la main de l'enchanteresse ; montre-nous le « pouvoir du contre-poison. — Non, la sagesse « défend de chercher le péril. — Le péril est « nul, quand le préservatif est infaillible ; et « puis, regarde les yeux de Laïs, ils n'ont pas « de mauvais dessein. » A ces mots, Polyxène regarde, rougit et vide la coupe. Aristippe à l'instant lui présente la perdrix qu'il avoit payée cinquante drachmes. Mais le philosophe la repoussant avec indignation, s'écrie : « Loin « de moi la volupté ! — Tu la redoutes ? — Je « la brave. — Pourquoi donc l'éviter ? L'esclave « fuit son maître ; le maître poursuit et en- « chaîne son esclave. De la volupté ou de toi, « voyons lequel enchaînera l'autre. »

Polyxène commença l'épreuve par la per-

drix, mais sans rien perdre de sa gravité. « Le « rire, disoit-il, est une foiblesse. » En vain les bons mots et la gaîté l'assiégent de toutes parts; son sérieux tient bon jusqu'au moment où Laïs, voyant qu'à force d'ambroisie et de nectar le philosophe va bientôt oublier la philosophie, porte aux convives la santé de Polyxène, en s'écriant : *Au vainqueur de la volupté*. A ces mots, le rire échappe au vaincu. « O Polyxène, lui dit alors Aristippe, que la « renommée t'a doué d'un beau privilége ! « Nous mangeons, nous buvons, nous rions; « nous sommes des profanes : tu manges, bois « et ris ; tu es philosophe. »

Quand un hypocrite est démasqué, son orgueil se sauve sous l'apparence de la modestie. « Moi, philosophe ! reprit humblement Polyxè- « ne ; je suis indigne de ce titre glorieux. Il n'ap- « partient qu'au vertueux Platon et au sage Aris- « tippe. — Je ne sais, reprit celui-ci, si je suis « philosophe ; mais je sais bien que je suis heu- « reux. Je crois que ma philosophie est, comme « toutes les opinions humaines, mêlée de quel- « ques vérités et de beaucoup d'erreurs. Les « uns exaltent avec enthousiasme ma conduite « et mes maximes ; peut-être ont-ils tort. D'au- « tres les censurent avec amertume ; peut-être « ont-ils raison. Mais pour vous mettre en

« état de prononcer entre mes partisans et mes « détracteurs, je vais, en peu de mots, vous « exposer ma conduite, mes principes et ma « philosophie :

« Mes chers amis, je naquis en Libye.
Je sais l'amour, les souvenirs chéris
Et le respect qu'on doit à sa patrie ;
Mais la Libye est un triste pays.

Là, la beauté, reposant sur la dure
Son corps robuste et ses mâles appas,
Pour tout régal vous présente aux repas
Un pain grossier et de l'eau toute pure.
Point de nectar qu'on savoure à longs traits,
Point de *santés ;* la santé va sans dire ;
On l'a toujours, et l'on n'y boit jamais.
Encore moins de voluptés nouvelles,
Ni mets choisis, ni succulens gibiers ;
On n'y rencontre, hélas ! les petits pieds,
Dans les soupers, non plus que chez les belles.
Avec respect je sais apprécier
Les mets sortant des mains de la nature ;
Mais j'aime mieux, malgré leur source impure,
Les mets sortant des mains du cuisinier.
J'ai raisonné la science profonde
De réveiller et de flatter le goût.
Sur ce talent c'est à tort qu'on me fronde :
Le bon goût est du goût de tout le monde,
Et le plaisir sait profiter de tout.

Ceux qui, jaloux de ma délicatesse,
Et soupant mal, me reprochent sans cesse
De mes soupers l'apprêt délicieux,
Dévotement prodiguent leurs richesses
Pour les festins de la fête des dieux :
J'offre les miens pour fêter les déesses :
Ils font fort bien ; mais je fais encor mieux.

L'or n'a de prix qu'autant qu'on le dépense ;
Les biens chez nous entrent dès qu'il en sort.
L'avare est pauvre auprès de son trésor ;
L'heureux prodigue est seul dans l'abondance.
Voilà pourquoi je ne puis m'en passer.
Le sage doit, dit-on, y renoncer ;
C'est fort bien dit ; mais pour que j'y consente,
Assurez-moi d'abord tous les plaisirs.
Ce n'est pas l'or qui tente mes desirs,
Ce sont les biens que l'or me représente.

Savoir user de la prospérité,
Ce n'est qu'un jeu pour la philosophie ;
Mais le secret qu'au sage elle confie,
C'est d'être heureux malgré l'adversité.

Je puis demain tomber dans l'esclavage,
Mais je ne puis perdre ma liberté.
De tous mes sens n'aurai-je pas l'usage ?
Ma conscience et ma véracité,
Et mon génie et ma franche gaîté
Sont-ils sujets à la captivité ?
Il est deux biens qu'on n'ôte point au sage,

L'indépendance et la tranquillité.
Riche aujourd'hui, je sais de l'opulence
Mettre à profit le somptueux loisir ;
Pauvre demain, je saurois assortir
A mon bonheur ma paisible indigence.
Le demi-jour est ami du plaisir ;
La volupté cherche une case obscure.
La paix du cœur se cache sous la bure,
Et les chagrins sous la pourpre de Tyr.
La pauvreté réelle est l'ignorance.
On n'a de biens que ceux dont on jouit;
Or l'ignorant n'a point de jouissance ;
Les indigens sont les pauvres d'esprit.

Pour assister les riches de la terre,
Qui bien souvent manquent du nécessaire,
Je les instruis ; et de la vérité
Dès qu'un rayon les frappe et les éclaire,
Humiliés de voir leur pauvreté,
Ils viennent tous m'exposer leur misère,
Et je leur fais à tous la charité.

Je n'en attends nulle reconnoissance ;
Mais je me dis : Ils deviendront heureux,
Et de mes soins je suis payé d'avance :
Il faut aimer ceux qu'on aime, pour eux.

Le bonheur est le vœu de la nature,
Mais le bonheur est le plaisir actif;
Foyer toujours plus ardent et plus vif,
Au feu duquel la volupté s'épure.

Mais gardez-vous du plaisir négatif,
Dont la tiédeur prend avec complaisance
Le mal absent pour une jouissance.
Le sot bonheur, que le bonheur passif!

On vante fort la volupté de l'ame,
Moi, j'aime assez, malgré nos beaux esprits,
Celle des sens : l'une et l'autre a son prix.
De notre esprit le corps nourrit la flamme ;
Et vers le soir, l'esprit le mieux orné
Devient bien nu, quand il n'a pas dîné.

Vous prodiguez à l'esprit sa substance,
Et condamnez le corps à l'abstinence.
Si vous aimez les esprits délicats,
Pourquoi les sens ne le seroient-ils pas?
Chez Jupiter, tandis que le génie,
Pour s'enivrer de nectar, d'ambroisie,
En traits de feu s'envole et prend l'essor ;
Pour soutenir l'enveloppe grossière
Qu'il rejoindra peut-être sur la terre,
Dînons gaîment, et soupons mieux encor.

Amans du jour, amis de circonstance ;
En voyageant nous faisons connoissance,
Et nous suivons ensemble le chemin.
Continuons ; mais si la convenance
Change aujourd'hui, nous changerons demain.

Les seuls amis sont ceux que la fortune
Unit entr'eux par ses liens secrets ;

Car l'amitié, puisqu'on en suppose une,
S'évanouit avec nos intérêts.
Légèrement chargeons-nous de sa chaîne.
Fêtons l'amour, mais écartons la haine :
Haïr fait mal, comme aimer fait du bien.
Plaignons le vice et la scélératesse,
Fuyons l'orgueil, méprisons la bassesse,
Rions des sots; mais ne haïssons rien.

Tout est pour nous, rien ne nous appartient.
Hâtons-nous donc de jouir sans envie
Et sans procès; il faut prendre la vie
Comme elle passe, et le temps comme il vient
Songeons à tout. A la Vertu fidèles,
N'oublions pas son frère le Bonheur.
Si celui-ci se brouille avec sa sœur,
Ne nous mêlons jamais de leurs querelles.
Cultivons-les tous deux séparément,
En attendant leur raccommodement.

Mais des plaisirs pour augmenter la somme,
Jamais d'autrui ne violons les droits.
Le philosophe est au dessus des loix,
Puisque sans loix il seroit honnête homme.

Respectez donc les loix de chaque État;
Suivez les mœurs, observez les usages :
Mais en tout temps, tout pays, tout climat,
Soyons heureux; les heureux sont les sages. »

Parmi les principes équivoques de cette mo-

rale relâchée, le chapitre de l'amitié est sans doute, mesdames, celui qui vous a le moins édifiées. Cependant peut-être en excuseriez-vous l'auteur, si vous réfléchissiez qu'il est naturel aux hommes de juger, moins d'après la raison que d'après leurs habitudes. Aristippe, jugeant l'amitié telle qu'il avoit coutume de la rencontrer au milieu des cercles brillans d'Athènes, la regardoit comme la plus aimable et la plus légère des vanités du monde; et nous sommes si Athéniens à cet égard, que ce philosophe apprécieroit notre amitié comme celle de ses contemporains. Certes, si l'amitié se trouve dans ce nouveau monde, elle doit être bien dépaysée ! Aussi vous avouerez, mesdames, que le mot d'ami est un titre honorifique dont on aime à parer sa sensibilité, depuis qu'il n'astreint plus à aucune fonction. Du moins Aristippe avoit-il sur nous l'avantage de la franchise, puisqu'il renonçoit aux honneurs de l'amitié dès qu'il avoit cessé d'en remplir les devoirs.

Toujours infidèle, mais toujours libéral avec ses amis, ce philosophe, pour subvenir à ses dépenses excessives, exigea de chacun de ses disciples une forte rétribution; et afin d'autoriser cette innovation, il envoya lui-même vingt mines à Socrate son maître, qui

fit la satire de sa conduite en les refusant.

Un homme riche le priant d'instruire son fils, il lui demanda cinquante drachmes. « Cin-« quante drachmes ! s'écria le père du jeune « homme ; il ne m'en coûteroit pas plus pour « avoir un esclave. Eh bien ! reprit Aristippe, « achètes-en un ; tu en auras deux. »

Cependant toutes ces ressources ne pouvant suffire à ses prodigalités, il se souvint des fantaisies de Denys ; et pour les mettre encore à contribution, il résolut de retourner à Syracuse.

Mais avant de quitter Athènes, il alla faire ses adieux à la célèbre Laïs. Un de ses disciples, qui l'accompagnoit, rougit, et s'arrêta à la porte de cette courtisane. « Mon ami, lui « dit le philosophe, ce n'est pas d'entrer ici « qu'il faut rougir ; c'est de n'en pouvoir sor-« tir. » Il dit, entre chez Laïs, l'aborde avec grace, s'assied avec aisance, lui parle avec amitié, glisse légèrement sur les adieux, les entremêle de sentiment, d'esprit, de gaîté ; se lève, l'embrasse, disparoît, et vogue vers la Sicile.

La tempête l'attendoit au passage. Aristippe pâlit à l'aspect des flots irrités. Les matelots, plus aguerris que lui, s'étonnoient qu'un philosophe pût connoître la crainte, et lui disoient

en souriant : « Quand nous ne craignons rien, « nous qui sommes des ignorans, pourquoi « donc tremblez-vous, vous qui êtes philoso- « phe ? — C'est que nous ne craignons pas « pour la même existence, et que j'ai bien plus « à perdre que vous. » Mais bientôt les zéphyrs vinrent dissiper ses alarmes, et le conduisirent au port de Syracuse.

Au moment de son arrivée, Denys étoit dans son jour d'humeur et d'ennui. « Que viens- « tu faire à ma cour ? dit-il au voyageur. — Je « viens, reprit celui-ci, vous offrir un peu des « trésors que j'ai acquis, et recevoir en échange « une portion de ceux que vous possédez. — « Pourquoi donc, ajouta Denys avec hauteur, « voit-on sans cesse les philosophes chez les « princes, tandis que les princes ne vont jamais « chez les philosophes ? — C'est parce que les « philosophes connoissent leurs besoins, et « que les princes ignorent les leurs. — Mais « un philosophe ne devroit-il pas rougir de « quitter l'école de Socrate pour la cour de « Denys ? — Je vais chez Socrate quand j'ai be- « soin de sagesse, et chez Denys quand j'ai « besoin d'argent. »

Denys, importuné de ses demandes réitérées, lui fit un présent; mais voulant lui faire acheter ce bienfait, il lui ordonna, en se mettant à

table, de s'asseoir à la dernière place. « Volon-
« tiers, lui dit Aristippe ; elle deviendra la
« première. — Tu te crois donc bien supé-
« rieur aux autres hommes ? — Autant qu'un
« savant est au dessus d'un ignorant. — Eh !
« quelle si grande différence y a-t-il donc entre
« eux ? — Dépouillons-nous l'un et l'autre, et
« abordons nus au milieu d'un peuple étran-
« ger ; là vous sentirez bientôt quelle est cette
« différence. »

A ces mots, Denys irrité lui cracha au visage : mais Aristippe, sans la moindre émotion, dit en s'essuyant : « Si les pêcheurs, « pour prendre de petits poissons, se mouillent « le corps tous les jours, ne puis-je pas, pour « prendre une baleine, me laisser un instant « mouiller le visage ? » Vous rougissez, mesdames, de mépris et d'indignation. Eh bien ! sentez-vous en ce moment tout le prix de l'ordre et de l'économie ? Mais quel rapport, me direz-vous, existe-t-il entre la bassesse d'un courtisan intéressé et l'économie de notre fortune ? Le voici :

Vous avez un cœur généreux,
Un esprit épuré par la délicatesse ;
Les dieux ont à ces dons ajouté la richesse :
Vous devez être heureuse, et faire des heureux.

Mais quand on nage au sein de l'abondance,
Quand on se laisse aller au torrent du plaisir,
Calcule-t-on, et prévoit-on d'avance
Que la source en puisse tarir?
Cependant le torrent par degrés se divise;
L'onde s'égare et se perd dans son cours,
Mais la source fournit, et vous nagez toujours
Sans réfléchir qu'elle s'épuise.
Peut-être il seroit temps encor de recueillir
Les flots épars de l'onde fugitive:
Ce n'est plus qu'un ruisseau; mais il pourroit nourrir
Quelques fruits, les derniers qui restent sur sa rive.
Il en reste si peu, qu'un soin aussi léger
Ne peut suspendre votre course.
Profitez du moment, l'avenir peut changer;
Et tant que le présent vous offre une ressource,
Il ne faut pas la négliger.
Mais à peine avez-vous épuisé la dernière,
Soudain la triste pauvreté
Du chemin des plaisirs vous fermant la barrière,
A vos yeux dessillés présente la carrière
De l'indigence et de l'adversité.

Du poids de ce revers funeste
Votre cœur n'est point abattu;
Pour le soutenir il lui reste
Du courage et de la vertu.

Cependant des Plaisirs la brillante cohorte
Revient de temps en temps frapper à votre porte.

Leur cortége chez vous ne peut plus être admis:
Mais comment les chasser ? ce sont de vieux amis.
La raison parle en vain, l'habitude l'emporte;
Ils sont accueillis. Mais pour les bien recevoir,
Il en coûte. On emprunte. Une ame noble et grande
Souffre de demander autant que de devoir.
Bientôt nouveau besoin, et nouvelle demande.
Emprunter est un mal, s'acquitter un devoir:
Mais le devoir s'oublie, et le mal se succède;
Et quand vous y voulez apporter le remède,
Vous n'en avez plus le pouvoir.
Le crédit s'affoiblit avec la confiance:
Ce qu'en un temps heureux on venoit vous offrir,
Il faut prier pour l'obtenir,
Et d'un *non* dédaigneux supporter l'insolence.
C'en est fait; au premier refus
L'humiliation commence,
Et l'estime ne revient plus.

Entre la misère et le vice
N'ayant plus l'espoir de choisir,
Vous tombez dans le précipice
Sans songer même aux moyens d'en sortir;
Car nous ne nous aimons qu'autant que l'on nous aime;
L'être auquel il n'est plus permis
De prétendre au bonheur suprême
D'intéresser de vrais amis,
S'intéresse bien peu lui-même.
Ah ! cachez-moi ce front, ce front qui fut jadis
Siége de votre gloire, objet de notre hommage,

Et couvert maintenant d'opprobre et de mépris.
J'apperçois sur votre visage
La trace infâme de l'outrage
Dont vous avez payé les trésors de Denys.
En cet abaissement quel sort vous a réduite ?
Vous que j'ai vue, assise à la table des dieux,
Captiver tous les cœurs et fixer tous les yeux ;
Qui vous a donc fermé l'Olympe ? — L'inconduite.
En quittant la cour de Plutus,
Satisfaite de peu, vous pouviez sur la terre
Vous consoler des biens que vous aviez perdus
Mais voulant allier le luxe et la misère,
Il fallut immoler jusques à vos vertus :
Ah ! c'étoit-là le nécessaire,
Et tous les autres biens n'étoient que superflus.
Du moins, si quelque jour la fortune volage
Vous rend ses légères faveurs,
Prévoyez l'avenir, modérez-en l'usage ;
Et n'oubliez jamais qu'une conduite sage
Est le plus sûr garant des vertus et des mœurs.

Si quelquefois, mesdames, vous avez observé la conduite des hommes corrompus, vous devez avoir constamment remarqué que l'insolence est voisine de la bassesse, et que le courtisan courbé sous le poids des humiliations dont son maître vient de l'accabler, en accable à son tour ceux que la fortune a placés au dessous de lui. Aristippe, encore humide

de l'insulte de Denys, entra chez le trésorier de ce prince, et tandis que celui-ci, pour faire sa cour au philosophe, lui montroit la magnificence et la propreté recherchée de ses appartemens, Aristippe lui cracha au visage, en lui disant : « Je ne vois point chez toi d'endroit « moins propre où je puisse cracher. »

Soudain, l'air triomphant de cette insolence subalterne, il retourne près du roi, et demande une grace, qui lui est refusée. Le favori supplie ; le prince dédaigne sa prière. Le flatteur s'humilie ; le roi dédaigne son abaissement. Enfin le courtisan tombe à genoux. « Eh quoi ! s'écrie Denys, un philosophe aux pieds d'un homme ! Est-ce ma faute, « reprend Aristippe, si vous avez les oreilles « aux pieds ? »

J'ignore si par ce misérable subterfuge il obtint la grace qu'il sollicitoit ; mais je vous engage, mesdames, à ne jamais accorder celles qui vous seront demandées avec cet excès d'humiliation. L'homme qui dégrade son caractère et avilit sa dignité, devient indigne de votre estime, et ne doit plus prétendre à votre cœur. Votre ami ne doit être ni votre tyran, ni votre esclave ; et l'esclave de la veille n'est que trop souvent le tyran du lendemain. Gardez-vous donc bien d'avoir des oreilles aux

pieds, et souvenez-vous que le cœur ne doit entendre que par celles de la raison, de l'estime ou de l'amitié.

Le reproche le plus grave que l'on fasse à la mémoire d'Aristippe, c'est qu'il fut, dit-on, mauvais père. Son portrait étoit chez Laïs, et n'étoit pas chez ses enfans. Ces gages respectables de la tendresse paternelle et de la piété filiale, sont la mesure la plus certaine de la pureté des mœurs de la génération qui existe et de celle qui l'a précédée. C'est la corruption des pères et la dépravation des enfans qui ont ridiculisé chez nous les portraits de famille. Nous conserverions religieusement ces monumens de reconnoissance et d'amour, si nous en respections les objets, et si nous nous respections nous-mêmes. Mais si nos parens furent vicieux, nous craignons les souvenirs de ceux qui les ont connus : s'ils furent vertueux, nous redoutons la comparaison ; car la mauvaise conscience rend la vanité susceptible. Aussi, pour la satisfaire, nous n'oublions pas les tableaux chargés des dignités de nos ancêtres. Que leur figure vénérable porte l'empreinte de la bonté, de la sagesse, de la valeur ou du génie, peu nous importe : ce n'est pas là ce que nous voulons imiter. Mais que leur vêtement soit orné de telle décoration,

leur poitrine couverte de telle marque distinctive, voilà ce qui nous intéresse vivement : c'est par là seulement que nous prétendons leur ressembler. Nous ne comptons ni les vertus ni les bienfaits de nos aïeux, c'est le nombre de leurs cordons et l'éclat de leur parure qui illustrent notre généalogie.

Lorsqu'en entrant dans l'appartement d'une jeune femme, j'apperçois le portrait d'une dame en robe de cour, ou d'un homme en habit de général, je remarque presque toujours que la chambre a l'air mystérieux d'un boudoir. La présence d'un colonel ou d'une duchesse n'intimide point l'amour ; il a vu ces figures là quelque part, ce sont de vieilles connoissances : et l'ameublement, l'ambre et le demi-jour m'annoncent que le dieu continue ses relations secrètes avec la famille.

Mais si m'asseyant, non sans émotion, sur le canapé d'une jeune femme au teint frais, à l'œil humide, aux lèvres de rose, je remarque devant nous le portrait de son père ou de sa mère, sans autre signe imposant que la dignité paternelle; à cette vue, une vénération secrète, une crainte religieuse enchaînent mes sens et captivent ma pensée. Il me semble que la fille hérite en ce moment des respects qu'inspirent ses ancêtres. Je ne lui parle

plus qu'avec circonspection. Plus l'entretien est affectueux, plus il devient réservé. Le style même prend insensiblement la teinte de la candeur patriarchale et de l'antique bonhomie. Un regard indiscret, une parole hasardée, offenseroient ces témoins respectables, qui semblent nous regarder et nous entendre; et je me dis, en quittant cette demeure : L'image présente d'une mère qui vécut vertueuse, est encore le gardien des vertus de sa fille.

On n'en pourroit pas dire autant du portrait d'Aristippe. Au reste, si sa conduite ne fut pas toujours exempte de reproches, du moins ses discours furent-ils toujours irréprochables. Il racontoit agréablement, et quelque graveleux que fût le sujet de sa narration, il avoit l'art de le gazer par cette circonspection de style et cette délicatesse d'expression qui caractérisent l'honnête homme et l'homme de bonne société. L'amant de Laïs sut toujours respecter l'âge de l'innocence et le regard de la vertu. Souvent la jeune vierge sourit, quelquefois même elle soupira; mais jamais elle ne rougit en écoutant ses récits et ses discours.

Les trésors de l'adolescence
Sont l'ignorance et l'ingénuité.
A l'indiscrète vérité,

Devant elle, imposons silence :
Songeons qu'un mot peut lui ravir
Le repos de son existence.
Heureux qui sait respecter l'innocence ;
Malheur à qui la fait rougir !

Si, dans un moment de folie,
Un trait hardi vient de nous échapper,
Hâtons-nous de l'envelopper
D'une aimable philosophie :
Le trait fuit ; sans l'approfondir,
Elle sourit de l'apparence.
Heureux qui fait sourire l'innocence ;
Malheur à qui la fait rougir !

Si quelquefois de la tendresse
Vous lui parlez le langage charmant,
Peignez la paix du sentiment,
Mais dissimulez son ivresse.
En vous écoutant, un soupir
S'échappe, mais sans qu'elle y pense.
eureux qui fait soupirer l'innocence ;
Malheur à qui la fait rougir !

ŒUVRES

DE

C. A. DEMOUSTIER.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

Deux exemplaires ont été remis à la Bibliothèque nationale.

COURS
DE MORALE

par C. A. Demoustier, auteur des Lettres
à Émilie sur la Mythologie.

SECONDE PARTIE.



A PARIS,
CHEZ ANT. AUG. RENOUARD.
XII — 1804.

SECONDE PARTIE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

PRONONCÉ A LA REPRISE DE CE COURS, EN L'AN 6.

Le langage du cœur ressemble quelquefois à celui de la raison. Aussi n'est-il pas rare de s'y méprendre. Cependant il existe une marque à laquelle on est sûr de les distinguer. Le style de la raison est concis autant que le langage du cœur est diffus. L'une croit toujours en avoir trop dit, l'autre ne croit jamais en avoir dit assez; et plus je vous ai parlé, mesdames, plus il me semble que j'ai de choses à vous dire.

Eh ! que vous ai-je dit en effet que je ne doive cent fois vous dire encore ? Soyez bonne amie, bonne sœur, bonne épouse, bonne mère. Mais il y a tant de manières de l'être ! La morale ne pourroit-elle pas se comparer à un diamant dont l'art a multiplié les facettes ? Plus il vacille, plus il étincelle aux lumières;

plus elle varie dans ses rapports, plus elle brille au flambeau de la vérité.

Vérité, sentiment, voilà la substance de nos entretiens.

Si quelquefois la vérité vous semble un peu sévère, rappelez-vous que ce n'est pas d'après moi que je vous parle; mais au nom de Platon, de Socrate, de Diogène, de Zénon : et comme on supporte les discours hardis d'un ambassadeur, non par égard pour sa personne, mais par respect pour la puissance qu'il représente, écoutez avec patience, et prenez, s'il se peut, en bonne part les maximes qui sortiront de ma bouche, non par indulgence pour moi, mais par vénération pour les grands hommes dont je ne suis que le foible interprète.

Si le sentiment répandu dans mes discours pénètre vos cœurs, et y fait éclore quelques vertus nouvelles, n'en sachez gré qu'à vous-mêmes; car je ne vous rendrai que les sentimens que vous m'avez inspirés. C'est ainsi qu'au printemps, la vapeur qui s'élève du sein de la terre y retombe en rosée, et féconde le germe des fleurs qui vont embellir la nature.

Mais de même qu'il faut, pour favoriser leur croissance, les dégager de l'herbe parasite qui les environne, j'élaguerai, si je puis, les dé-

fauts et les ridicules qui, sans cesse renaissans, nuisent au développement de vos vertus.

Je l'avouerai donc franchement, de tous vos défauts, le plus universel, c'est la vanité. Elle est pour vous, mesdames, ce qu'est pour nous l'ambition. Il existe peu de femmes ambitieuses, mais presque toutes sont plus ou moins vaines.

Si les prétentions de la vanité sont moins vastes que celles de l'ambition, ses desirs sont plus multipliés. L'ambition ne s'alimente que d'objets importans; la vanité se nourrit des moindres détails. L'une est une maladie violente, dont le premier accès nous emporte au milieu du délire; l'autre est une fièvre continue, qui par degrés nous consume, et finit par nous dessécher le cœur. Aussi ne faut-il souvent qu'un grand revers pour abattre et étouffer l'ambition; tandis que la vanité fermente au sein même de l'infortune, et renaît après un siècle d'adversité.

Mais si les principes de la philosophie sont insuffisans pour anéantir le germe de cette contagion universelle, peut-être la morale nous offrira-t-elle des palliatifs pour adoucir son influence et ralentir ses progrès.

Les ridicules de la jeunesse ressemblent à ces insectes qui voltigent sur les roses du prin-

temps. Comme eux, ils n'ont souvent qu'une origine fort obscure; comme eux, la frivolité les amène; comme eux, ils brillent parfois d'un éclat passager; et si, de même que ces insectes éphémères, le jour qui les vit naître ne les voit pas aussi s'évanouir, c'est que par une sorte d'attrait particulier à la beauté, il semble qu'après s'être reposés sur vos charmes, ils veuillent y prolonger leur fugitive existence.

C'est alors que vous éprouvez la malignité de leur influence. Elle s'étend sur vos graces, votre esprit, vos habitudes et vos mœurs. Bientôt leur prestige est tel, qu'à vos yeux les ridicules deviennent des agrémens, et souvent les vertus des ridicules.

Mais de tous les ridicules qu'enfanta chez vous l'opinion, le plus funeste, en ce qu'il retombe sur vous-mêmes, est celui que vous attachez à cet âge intéressant où des plaisirs plus tranquilles, où des goûts plus sages, succèdent aux brillantes variations de la jeunesse.

Femmes, pourquoi borner vous-mêmes votre empire ?
N'est-il pas assez passager ?
Le cœur de l'homme est-il si peu léger
Que vous deviez prendre soin de l'instruire

Des moyens de se dégager ?
Par quelle étrange inconséquence
Entre vous est-il convenu
Que l'âge des talens, du goût, de la vertu,
De nous charmer n'aura plus la puissance ?
Victimes de notre inconstance,
Vous paroissez la protéger :
C'est vous qui nous marquez d'avance
Le jour, l'heure, l'instant où nous devons changer :
Et si par habitude, ou par délicatesse,
Ou par estime, ou par constance enfin,
Nous soupirons encor pour vous le lendemain
De ce jour fugitif qu'on nomme la jeunesse,
Soudain de traits piquans criblant ce pauvre amour,
Vous ridiculisez sa constance éternelle :
L'enfant honteux se sauve ; et dès que ce beau jour
Décline aussi pour vous, il fuit à tire-d'aile,
En vous criant de loin : Vous êtes encor belle ;
J'espérois près de vous régner encor long-temps ;
Mais il en coûte cher aux amours trop constans ;
Vous me l'avez appris vous-même ;
Je vous admire, je vous aime ;
Mais adieu ; vous avez trente ans.

Vous ressemblez, mesdames, au propriétaire d'un terrein fertile, qui, dédaignant les plaines fécondes exposées au midi, et les riches coteaux qui déclinent vers le couchant, borne tous ses soins à cultiver quelques fleurs au pied d'une colline exposée aux premiers

rayons du matin, et caressée par le souffle des premiers zéphyrs. Sous le règne passager du printemps, chacun admire et envie les prémices de son riant domaine ; mais au temps où les moissons jaunissent, où les fruits se colorent, les roses commencent à pâlir, et le courtisan de Flore, errant seul dans ses plaines incultes et sur ses coteaux dépouillés, envie à son tour les richesses des amis de Cérès et les trésors des favoris de Pomone. J'essaierai de vous épargner, s'il est possible, ce repentir toujours amer et souvent inutile. Peut-être ne négligez-vous vos richesses que faute de les connoître.

Je conçois que pour bien employer la vie, il faudroit souvent recommencer à vivre. Je sens qu'en poursuivant les plaisirs, on vole vers l'objet qu'on veut atteindre, sans songer où sa poursuite nous conduit. Je suspendrai malgré vous la rapidité de votre course, et je vous forcerai, dussé-je vous déplaire, de détourner les yeux des fantômes brillans qui fuient devant vous, pour les fixer sur les biens réels et permanens placés le long de votre route.

Nous observerons souvent l'influence des caractères, des états, des préjugés, dont la diversité nuance et modifie les passions humaines. S'il est nécessaire de s'étudier long-

temps pour bien vivre avec soi-même, il ne l'est pas moins d'étudier les hommes pour bien vivre avec la société.

Convenez, mesdames, que ce genre d'étude n'est pas toujours celui qui vous occupe le plus sérieusement. Entraînées par la vivacité de votre imagination et la rapidité de vos pensées, vous glissez tellement sur la superficie des objets et des personnes, que si l'on vous prioit de définir le caractère de votre meilleur ami, vous croiriez avoir tout dit en répondant : *Il est aimable.* Vos yeux même sont tellement distraits par la curiosité, qu'il vous arrive souvent de regarder tout et de ne rien voir; et quand vous sortez de ces demeures enchantées où le plaisir a réuni pour vous la foule de ses adorateurs, vous avez passé si légèrement sur les détails du tableau, qu'il vous est impossible d'en apprécier l'ensemble.

Pour moi, je l'avoûrai, dans un tel assemblage,
En observant les traits, le maintien, le langage,
Sur le front de chacun, j'aime à mettre en écrit
Les mœurs, le caractère, et l'état et l'esprit.
De la riche Marton la figure ingénue
Rougit, sous l'éventail, de se voir reconnue
Près d'un fat ignoré, qui, presque à chaque pas,
Salue en ricanant ceux qu'il ne connoît pas.
Le savant se promène et l'étourdi galope.

L'optimiste, en riant, coudoie un misanthrope.
Sur la rotondité d'un large fournisseur,
Un sot en le heurtant, fait bondir un auteur.
Avec un air dolent, cette Agnès indolente
Présente aux innocens sa candeur nonchalante.
Chloé s'assied vingt fois; pour sa commodité?
Non, c'est pour qu'on se tourne un peu de son côté.
Ce plaisant empesé rit de ce qu'il va dire;
Donc, de ce qu'il dira personne ne va rire.
Cet homme parle bas, mais bien; c'est un rentier.
Cet autre parle haut; c'est un banqueroutier....
Quelle tournure! c'est au moins une duchesse:
Je sens la rose, mais j'entends un *pa-ta-qu'est-ce.*
Ainsi ne jugeant point l'homme tel qu'il paroît,
Je soulève le masque, et le vois tel qu'il est.

Après cette époque mémorable où le bouleversement général a renversé l'ordre des destinées particulières, la morale doit enseigner tour à tour l'art pénible de braver les premières rigueurs de la fortune, et le secret plus difficile peut-être, de ne point abuser de ses premières faveurs.

O vous qui dans le sein de l'opulence, élevées par la vertu, formées par la délicatesse, embellies par les arts, cultivées par l'amitié, comptiez autrefois vos jours par vos plaisirs, et vos plaisirs par vos bienfaits, remplacez les richesses que le sort vous a dérobées, par les

trésors que la mort seule peut vous ravir ; et riches de vertus, de talens et de courage, prouvez-nous qu'avec un bon cœur, un esprit éclairé, une ame forte et généreuse, on est au-dessus des atteintes de l'humiliation et de la pauvreté.

Et vous qui, nées au sein de la médiocrité, de l'indigence peut-être, apportez dans le monde un esprit peu riche en connoissances, un cœur peu formé aux procédés, une ame qui n'a pu s'élever et s'agrandir aussi rapidement que votre fortune, étudiez-vous du moins à suivre les traces des femmes estimables qui vous ont précédées dans la carrière de l'opulence. Privées de leur éducation et dépourvues de leurs lumières, couvrez cette tache originelle du voile de la modestie et de la discrétion. Au lieu de parodier leur noble aisance et leur aimable dignité, prenez le ton naturel de la franchise et de la bonhomie, observez leurs habitudes, prenez leurs sentimens, imitez leur délicatesse ; égalez, surpassez s'il se peut leurs vertus, et par votre respect pour leur infortune, montrez-vous dignes de succéder à leur prospérité. C'est ainsi qu'en saisissant en détail les perfections des meilleurs modèles, vous parviendrez à vous en appro-

prier l'ensemble, et à devenir vous-mêmes des modèles de perfection.

On prétend que Socrate, fils d'un sculpteur assez célèbre, contemplant chaque jour les traits majestueux et la beauté céleste des figures que le génie faisoit éclore sous ses yeux, conçut dès sa jeunesse l'idée de la perfection morale. Si les beautés de l'art lui inspirèrent cette idée sublime, quelles sont donc celles que doivent vous inspirer les beautés de la nature ! Au printemps de votre vie, chaque jour vous voyez, comme Socrate, éclore en vous des graces nouvelles. Votre œil fixé sur la glace fidèle, étincèle de joie en découvrant leur naissance ; votre cœur palpite de plaisir en suivant leurs progrès ; votre front rougit d'orgueil et d'espérance à l'aspect de leur développement ; et ce fard de la vanité, qui ressemble à celui de la pudeur, animant encore la beauté dont le miroir vous présente l'image, vous fait passer rapidement de l'admiration à l'extase, et de l'extase à l'enchantement :

Car, entre nous, il faut en convenir ;
En dépit de la modestie,
Une femme a bien du plaisir
A se dire : « Je suis jolie ; »
Surtout quand c'est la vérité.

Mais il me semble encor que vous pourriez vous dire :

« Rien ne manque à mes traits que l'immortalité.
« Pour éterniser leur empire,
« D'après ces modèles parfaits
« Corrigeons nos défauts, faisons-nous des attraits
« Que le temps ne puisse détruire :
« Ayons cette bonté, cette aimable candeur
« Qu'avec tant de finesse exprime mon sourire;
« Que ce front ingénu, qu'embellit la pudeur,
« Que ce regard, rempli de tendresse et de flamme,
« Soit le miroir fidèle de mon ame
« Et l'interprète de mon cœur;
« Mains, qui des lis effacez la blancheur,
« Bras, dont le contour enchanteur
« S'étend et s'arrondit avec tant de noblesse,
« Vous essuierez les pleurs de la tristesse,
« Vous soutiendrez le front de la douleur;
« Et vous, pieds délicats, dont la grace furtive
« De mille amans fixe les yeux,
« Vous dont la course fugitive
« Échappe aux regards curieux;
« Plus prompts que la pensée, à l'amitié fidèles,
« Portez la paix, l'amour, le bonheur en tous lieux :
« Comme le messager des dieux,
« La Bienfaisance vole, et ses pieds ont des ailes. »

Ainsi de vos attraits l'heureuse impression,
Aux plus hautes vertus pourroit vous faire atteindre
Et je n'aurois plus qu'à vous peindre,
Pour faire le tableau de la perfection.

••

Aimable et douce Confiance,
Sœur de l'auguste Vérité,
Prépare à mes discours le cœur de la beauté,
Et son esprit à l'indulgence.

En attirant Minerve à la cour de Vénus,
Je veux fixer l'estime et l'amour sur vos traces :
Les graces font admirer les vertus,
Et les vertus font adorer les graces.

PLATON.

La philosophie ancienne se bornoit aux premières notions de la physique, et à quelques maximes générales sur la politique et la vertu. Socrate y joignit le premier les connoissances profondes de la morale, et Platon y ajouta la dialectique ou l'art du raisonnement.

S'il fut souvent moins véridique que Socrate, il parut souvent plus sublime que lui; et par le charme dont il sut revêtir ses brillantes erreurs, il parvint presque à démentir cet axiome célèbre :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Mais les vérités durables qui balancent ses erreurs passagères, ont élevé Platon au rang des premiers philosophes de l'antiquité. Il nous est si naturel de nous tromper, que le plus sage des hommes n'est que l'homme qui se trompe le moins. Platon naquit à Égine, dans la quatre-vingt-septième olympiade. Il étoit fils d'Ariston, descendant du roi Codrus, qui avoit sacrifié sa vie pour le salut des Athéniens, et de Périctionne, petite-fille du phi-

losophe Solon, qui avoit consacré ses jours à leur bonheur. Peu de jours après sa naissance, couché dans les bras de sa mère, tandis qu'il s'endormoit sur le sein qui venoit de l'allaiter, des abeilles se rassemblent et voltigent sur sa tête ; puis elles se reposent tour à tour sur ses lèvres vermeilles, sucent le lait dont elles sont humectées, et y déposent, en échange, le miel qu'elles viennent de recueillir. De là cette douceur de langage, cette suavité d'expression, qui dans la suite donnèrent tant de grâce et tant de persuasion à son éloquence. Il joignit à ces dons précieux qui tiennent au cœur et à l'esprit, les avantages d'un extérieur aimable et imposant. Jeune encore, il étoit d'une taille supérieure, d'une constitution robuste, et cachoit sous des dehors modestes et tranquilles, une ame ardente, un génie sublime et une imagination dont la vaste étendue embrassoit déjà l'univers.

Les sciences abstraites furent les jeux de son enfance, et les beaux arts les plaisirs de sa jeunesse. Dès l'âge de vingt ans, il se préparoit à disputer le laurier de Melpomène, lorsqu'il rencontra Socrate, qui, selon sa coutume, parloit au milieu d'une place publique. Aux premiers accens de cette voix si douce et si persuasive, aux premières lueurs de ces

vérités si naturelles et si sublimes, l'ame de Platon s'élève et s'enflamme; son cœur, vierge encore, s'enivre d'un torrent de voluptés nouvelles, et son esprit découvre au sein de la nature, la source de la véritable éloquence. Palpitant de plaisir, bouillant d'impatience, il vole à sa demeure, parcourt rapidement ses essais dramatiques, et comparant à leur éloquence étudiée la naïveté sublime de Socrate, il jeta au feu ces premiers travaux de sa jeunesse, en s'écriant : *à moi, Vulcain !*

Il est plus d'une occasion, mesdames, où cette invocation vous seroit salutaire ; et Vulcain vous sauveroit de plus d'un danger, si vous aviez toujours la force de recourir à lui.

Une lettre en secret, ce soir, vous est donnée.
C'est l'aveu d'un amant que contient ce billet.
Curieuse et craintive, en levant le cachet,
Songez que dans vos mains est votre destinée ;
    Que d'un coup-d'œil votre bonheur,
    Ou votre malheur, va dépendre ;
Qu'une phrase, une ligne, un mot qui porte au cœur,
Vous ravit un repos que rien ne peut vous rendre.
Mais vous lisez. D'un peu de curiosité
Peut-on, à dix-huit ans, tout-à-fait se défendre ? —
Le début est flatteur. — Tremblez ! la vanité
Est le premier poison qui corrompt l'innocence. —
    Il me peint sa sincérité ! —

Ne vous y fiez pas. — Il parle de décence ! —
O le traître ! — Il prétend alléger de moitié
Toutes mes peines ! — Au contraire ! —
Il espère à mes yeux présenter l'amitié ? —
Ce n'est pas elle, c'est son frère,
C'est le tyran de l'univers,
Le dieu du repentir, celui qui perdit Troie ;
En riant il forge vos fers ;
Il vous suit, il cerne sa proie :
Sur ce fatal écrit, crayonné de sa main,
Si vous portez encor la vue,
C'en est fait, vous êtes perdue ! —
Un mot! — Non. — Un seul mot ! — Non. — Je suis à la fin. —
C'est là qu'est le poison. — Que faire? — *A moi, Vulcain!*

Ce courage, mesdames, qui souvent vous conduiroit au repos, conduisit Platon à la sagesse. Mais pour y arriver, il falloit passer chez Socrate ; et Platon pria son père de le présenter à ce philosophe. Celui-ci les accueillit avec une bonté paternelle ; et jetant sur le nouveau disciple un regard de bienveillance, il leur raconta le songe qu'il avoit fait la nuit précédente.

« Sous un ciel paisible et serein,
« Je parcourois la campagne fleurie.
« Un jeune cygne, dans mon sein,
« En voltigeant, se réfugie.

« Je le réchauffe doucement :
« Un duvet le couvroit à peine ;
« Mais sa plume insensiblement
« Croît au souffle de mon haleine.
« Bientôt d'un plumage argenté
« Ses jeunes ailes revêtues
« S'agitent, et soudain dans les airs étendues,
« Planent vers le séjour de la Divinité.
« Là, de sa voix sublime et tendre,
« L'écho répète au loin les chants mélodieux,
« Et d'un air attentif, les hommes et les dieux
« Semblent se disputer le bonheur de l'entendre.
« Après avoir du haut des cieux
« Interrogé le bras qui lance le tonnerre,
« Et d'un regard audacieux
« Pénétré des Destins l'auguste sanctuaire,
« Il redescend, d'un vol calme et silencieux,
« Au sein de l'amitié qui l'attend sur la terre. »

Le songe de Socrate ne tarda pas à s'accomplir. Dès l'âge de vingt-cinq ans, Platon mérita d'être mis au rang des premiers philosophes de son siècle, et la philosophie prit dans sa bouche un langage si touchant, qu'on l'appela le *Cygne de l'Académie*.

L'*Académie* étoit un vaste jardin d'Athènes, possédé et embelli par un riche citoyen nommé *Academos*. Ce fut là que Platon, dans la suite, ouvrit son école. C'est au milieu des

richesses les plus brillantes de la nature, qu'il apprit aux hommes à connoître, à chérir, à révérer son auteur.

Platon trouvoit chez Socrate la science et la sagesse réunies ; mais bientôt il eut le malheur de le perdre, et pour adoucir au moins cette perte irréparable, il recueillit pendant plusieurs années une partie des connoissances de Socrate, dispersées dans les écoles des autres philosophes. Il étudia chez Cratyle, disciple d'Héraclite, les dogmes de Parménides ; puis il se rendit à Mégare et à Cyrène pour y entendre Euclide et Théodore, célèbres mathématiciens. De là il passa en Italie pour approfondir, dans les entretiens de Philolaüs et d'Euryte, le système de Pythagore. Enfin il passa en Égypte, où les prêtres lui révélèrent leur morale mystérieuse.

Cette constance de Platon à recueillir dans tous les trésors de la sagesse, l'ame éparse du grand Socrate, nous offre un exemple qu'il seroit utile et doux d'imiter. Nous trouverions une source continuelle de consolation, en rapprochant les traits multipliés qui nous représenteroient partiellement l'objet absent de nos larmes. Nous concevrions même une sorte de bienveillance pour tous les êtres dont les

talens ou les vertus nous rendroient en détail l'être parfait que nous regrettons.

Qui me consolera ? j'ai perdu ma maîtresse !
Eugénie, elle avoit votre heureuse candeur;
Rose, votre regard enclin à la tendresse ;
Pauline, votre voix dont l'accent parle au cœur ;
Églé, votre raison ; Lise, votre finesse ;
Adèle, comme vous, elle savoit aimer ;
Et comme vous, Constance, elle sut être sage ;
Julie, elle oublioit ainsi l'art de charmer,
Et chaque jour ainsi nous charmoit davantage.
Voilà ses traits, sa voix, ses vertus, ses appas !
Lise, Eugénie, Églé, Constance, Rose, Adèle,
Vous qui me la rendez, ah ! ne me quittez pas !
Mon cœur, auprès de vous, se croit encor près d'elle.

Ce fut au retour de ses longs voyages que Platon, possesseur des connoissances lointaines qu'il venoit de recueillir, joignant ces nouveaux trésors à ses propres richesses, en composa cette philosophie célèbre où tout parut sublime, jusqu'à ses erreurs. Et d'où naissoit cette sublimité ravissante ? De la simplicité même de ses discours ; car rien n'est plus simple que ce qui est sublime. Ses entretiens si faciles et si naturels étinceloient de toutes les richesses de la poésie. Ce contraste apparent ne vous surprendra pas, mesdames ; car vous savez que la véritable poésie consiste bien

moins dans la mesure et la cadence des mots, que dans la pureté des pensées, la peinture des objets et l'expression des sentimens. La recherche puérile et la stérile harmonie des paroles cadencées qui ne font ni penser ni sentir, annoncent seulement le versificateur ; mais l'expression, même familière, qui, en frappant l'esprit, électrise le cœur et enflamme l'imagination, décèle le génie du poète et de l'orateur. Aussi, parmi vous, mesdames, que de poètes qui ne se doutent pas de leurs talens ! Où nous conduiroit la magie de votre style, si vous vous en teniez à celui de la nature ! Heureusement le jargon de la mode vient à notre secours. En vous étudiant à le parler, vous vous formez peu à peu dans l'art brillant de ne rien dire. Et puis vous vous plaignez de nos distractions ! Mais ignorez-vous donc que la froideur d'un discours vide de sens éteindroit même le flambeau de Prométhée ! Ah ! tandis que votre cœur et votre esprit sommeillent, sacrifiez au dieu du silence. Nous y gagnerons réciproquement ; nous, le plaisir de croire que vous réfléchissez ; vous, l'intérêt qu'aura fait naître l'apparence mystérieuse de vos réflexions.

Platon captivoit l'attention même par son silence. L'œil du spectateur épioit sur son

front et dans ses regards l'indice de ses secrètes pensées, et cherchoit à pénétrer l'objet de ses profondes méditations.

Eh ! quel spectacle plus attachant que celui de l'homme de génie qui, saisissant les premières lueurs d'une grande vérité enveloppée des ténèbres de l'ignorance, perce la nuit des temps et le chaos des préjugés, pour dégager ce foyer de lumière dont les rayons vont s'étendre sur la postérité ! Voyez comme à travers ce chaos fabuleux de divinités encensées par les passions humaines, Platon reconnoît un Dieu, seul, éternel, et créateur de l'univers qui seroit parfait comme son auteur, si notre corruption n'altéroit ce sublime ouvrage !

Où place-t-il cet être unique, immuable, infini ? Dans l'*éternité*, qui, comme lui, *est* toujours, mais *ne fut ni ne sera jamais*. L'éternité est donc pour Dieu seul. Le temps est pour les êtres créés, dont il marque la durée. Le temps fut créé avec la matière, dont le mouvement régulier sert de mesure à sa marche rapide. Ainsi, chaque jour le déclin du soleil marque la fin d'une portion de notre existence, dont nous ne rappelons les heures fugitives que par le résultat de nos travaux ou le souvenir de nos bonnes actions.

Heureux celui qui, lorsqu'au sein des flots
Il voit l'astre du jour éteindre sa lumière,
Peut compter les bienfaits, les vertus, les travaux,
Dont il a rempli sa carrière;
Qui, mettant à profit jusqu'aux moindres instans,
Accumule en secret les intérêts du temps!
Réalisant ainsi le produit de la vie,
Plus riche encor demain qu'il ne l'est aujourd'hui,
Des seuls biens que n'atteint ni le sort ni l'envie,
Il emporte, en mourant, le trésor avec lui.

Platon, après avoir distingué la substance matérielle de la substance intelligente, divise celle-ci en trois classes :

Il place Dieu seul dans la première; dans la seconde les démons ou les génies; et dans la troisième l'ame, qui, descendue du ciel pour gouverner le corps de l'homme, doit conserver les goûts purs et les mœurs de sa céleste patrie.

Jusqu'ici le philosophe avance d'un pas ferme dans le sentier de la vérité; aussi marche-t-il sur les traces de Socrate son maître. Mais dès qu'il abandonne son guide, il commence à s'égarer. Pour vouloir tout savoir, il oublie ce qu'il sait : la vérité, qu'il décompose, échappe à la subtilité de ses analyses :

Et le raisonnement en bannit la raison.

D'abord l'homme n'avoit qu'une ame; et c'étoit bien assez, pourvu qu'elle fût immortelle. Mais Platon, à l'aspect des richesses, des grandeurs, et sur-tout de la beauté, éprouve un transport soudain, un délire involontaire, que sa raison condamne, et qui le livre aux combats intérieurs d'une éternelle contradiction.

Pour expliquer ces guerres intestines, le philosophe imagine en nous deux chefs de partis opposés. L'un est cette ame immortelle qui, placée dans la tête, domine toute la région supérieure, qu'habitent la raison, le génie et la pensée. L'autre est une ame mortelle qui, reléguée dans la poitrine et escortée de toutes les passions, tyrannise les sens, le cœur, le foie et toutes les régions du bas empire.

Voilà donc deux ames : l'une mortelle, centre des affections des sens; l'autre immortelle, et foyer des sensations morales. Mais, comme ces conceptions éprouvent elles-mêmes des variations, et que, si l'ame étoit *une*, ses affections seroient constamment les mêmes; pour expliquer leur versatilité, Platon croit devoir composer notre ame immortelle de plusieurs substances spirituelles, qu'il ne définit pas, mais dont l'association fortuite ren-

dant cette ame susceptible de décomposition, lui ôte nécessairement son immortalité.

Ainsi, grace à l'imagination libérale de Platon, nous voilà tous possesseurs de deux ames destinées, l'une à penser, l'autre à sentir; l'une aux jouissances morales, l'autre aux plaisirs des sens. Je ne m'informe point, mesdames, laquelle de ces deux ames a sur vous le plus d'empire. La vertu veut que ce soit la première, et vous ne pouvez vouloir que ce que veut la vertu.

Cependant vous partagez quelquefois avec Platon la croyance puérile qu'il ajoutoit aux songes, auxquels, selon lui, préside l'ame matérielle. Comme lui, vous croyez aux résultats fortuits de certains calculs soumis aux caprices du hasard. Par exemple,

Le soir, près d'un flambeau, j'ai vu Lise, Araminthe,
L'œil ardent de desirs, le front pâle de crainte,
De cartons variés combinant la couleur,
De leur amant absent interroger le cœur;
De leur crédulité tourmenter la chimère;
Voir, là le deuil, ici l'amour ou la colère;
Et ramenant le rouge et le noir tour à tour,
Du traître, présager la fuite ou le retour.

O femmes! pour savoir si vous êtes aimées,
Est-ce donc le hasard qu'il faut interroger?

Consultez votre cœur, lui seul va vous juger.
De l'amant qui s'éloigne êtes-vous estimées ?
Il reviendra. L'orgueil ou la frivolité
Ont-ils formé les nœuds de votre intimité,
En vain de son retour vous cherchez le présage.
Les sermens de l'orgueil tiennent-ils plus d'un jour?
De ces signes laissez le bizarre assemblage :
C'est celui des vertus qui ramène l'amour.

Il existe une autre erreur de Platon, que vous partagez sans doute avec moins d'empressement, parce que vos craintes ou vos espérances prochaines y sont moins intéressées. Cette chimère est le rêve de la métempsycose. Ce n'est pas qu'en supposant la circulation de l'esprit comme celle de la matière, ce système n'offre à l'imagination des rapports piquans et des combinaisons séduisantes. Mais vous serez, je crois, peu tentées de vous y livrer, quand vous connoîtrez la loi fondamentale à laquelle Platon soumet invariablement la marche de la métempsycose. « Si quelque homme, « dit-il, a commis une faute grave, qu'à sa pre« mière transmission il devienne femme, à la « seconde animal, etc. »

Ce changement que le philosophe présente à l'homme vicieux comme une punition, je l'offrirois à l'homme vertueux comme sa plus douce récompense.

Vois-tu ce jeune front, dont la rougeur naissante
Exprime la gaîté, la candeur et la paix ?
Vois-tu cette beauté, dont les touchans attraits
Enchantent tous les yeux par leur grace décente ?
Contemple le sourire et les soins caressans,
L'ivresse, les transports de cette jeune mère.
Vois cette autre, au milieu de l'époux, des enfans,
Des amis, dont le cœur l'adore et la révère.
O de l'adolescence à la maternité,
Quelle suite de gloire et de félicité !
Sais-tu de tant de biens priser la jouissance ?
L'équitable Destin t'en permet l'espérance.
Estime, amour, plaisir, innocence et beauté,
Si tu vis vertueux, voilà ta récompense.

Admirez, mesdames, l'inconséquence de l'esprit humain. Platon qui traite si mal les femmes, apprécia mieux que personne le bonheur de les aimer. Il fit plus, il les estima, puisque son attachement pour elles fut à l'épreuve de la vieillesse et de la laideur. C'est avec ce sentiment vif et profond qu'il écrivoit à Archéanasse, âgée de plus de soixante ans :

« En dépit du temps, je vous aime.
« Les traits que vous avez perdus
« Sont remplacés par vos vertus ;
« Vous me semblez toujours la même.
« Vous fûtes rebelle à mes vœux ;
« Du moins sûtes-vous le paroître.

« Le temps nous a rendus peut-être,
« Vous plus tendre, et moi plus heureux.

« Ne regrettons pas, mon amie,
« L'âge de plaire et de charmer.
« Je suis plus vieux ; vous, moins jolie :
« Mais nous savons mieux nous aimer. »

Mais à cet attachement suranné du philosophe, peut-être répondrez-vous, mesdames, que tous les âges sont indifférens pour l'*amour platonique*. Ah! gardez-vous de croire, comme on voudroit le faire entendre, que l'ame brûlante de Platon s'en tint à la tendresse contemplative. Si pour consoler la beauté vers son déclin, il lui prodiguoit l'estime et l'amitié en lui dissimulant les pertes de l'amour, il n'en payoit pas moins à la beauté naissante ce tribut énergique d'adoration et d'ivresse dont les dieux entourèrent le berceau de Cythérée, lorsque, belle de pudeur, de desir et d'innocence, elle vit le jour en rougissant, et sortit les yeux baissés du sein amoureux d'Amphitrite.

C'est ainsi qu'en admirant une belle femme, Platon croyoit contempler Dieu lui-même, qui s'est peint dans son plus adorable ouvrage. Et comme notre ame immortelle, émanée du sein de la Divinité, tend naturellement à remonter

vers sa céleste origine, le philosophe, à chaque instant, sentoit son ame impatiente de le quitter pour voler dans le sein de la belle Agathone.

Mais plus il savoit apprécier ces sublimes jouissances, plus il s'empressoit de saisir leur ivresse fugitive. Il savoit que la fleur du plaisir s'épanouit et meurt sur sa tige, si l'on néglige de la cueillir au matin de la vie. Aussi disoit-il à la jeune Xantippe, en lui présentant une orange :

« Recevez de ma main ce fruit cher à Pomone,
« Et saisissez l'instant de sa maturité.
« Songez qu'un jour de plus va ternir sa beauté.
« Ce qu'un siècle mûrit, un instant le moissonne.
« Tel est le sort qui nous attend.
« Jeune et belle, d'aimer vous différez sans cesse :
« Songez-y bien ; l'amour, la beauté, la jeunesse,
« Comme ce fruit, n'ont qu'un instaut. »

Moins indécise, ou plus tendre que Xantippe, la jeune Astérie répondit aux sentimens du philosophe,

Et d'un moment perdu reconnut tout le prix....

Hélas ! ses momens de bonheur étoient comptés, et la mort vint bientôt changer ses myrtes en cyprès.

Renonçant alors à un sentiment qui ne procure qu'une félicité passagère et des regrets éternels, Platon chercha le bonheur dans le sein de l'amitié.

L'amitié, lorsqu'elle est bien sentie, est de toutes les jouissances du cœur la plus précieuse et la plus délicate. C'est une aimable sympathie qui nous porte l'un vers l'autre par une pente douce et naturelle. Cette passion (car pour les bons cœurs c'en est une), exempte des chagrins de l'amour, garde toujours les charmes de l'amour naissant. Elle est la compagne de l'innocence, l'appui de la raison, le soutien de la vie et le premier aliment du cœur. Le lait ranime un corps épuisé; l'amitié seule ranime un cœur languissant.

Platon en fit l'heureuse expérience; et pour ramener ses contemporains au culte de l'amitié, il leur révéla ses plus secrètes faveurs. Il essaya même de nuancer ses plaisirs, en distinguant quatre espèces d'amitiés : l'amitié naturelle, l'amitié sociale, celle de l'hospitalité et celle qui naît de l'amour.

L'amitié naturelle tient aux liens du sang. C'est le plus doux penchant de l'homme et le plus fidèle instinct des animaux. Aussi, pour exprimer l'ivresse et l'abandon de cette sainte amitié, lui avons-nous prêté le nom d'amour :

amour paternel, amour filial : nous le disons à chaque instant, et trop souvent nous nous contentons de le dire.

Dorimène est aussi tendre fille qu'elle est bonne mère. Elle prodigueroit tout son sang pour la sienne, et sacrifieroit cent fois sa vie pour chacun de ses enfans. La foiblesse de sa mère, l'innocence de sa fille, la délicatesse de son fils, ne sortent point de sa pensée. Aussi, pour conserver ces précieux trésors, a-t-elle donné à sa mère une femme de compagnie, à sa fille une gouvernante, à son fils un précepteur. Peut-être devroit-elle assister au moins au lever ou au coucher de sa mère ; mais le soir on va au bal, et le matin on est à Bagatelle. Peut-être pourroit-elle veiller sur les mœurs naissantes et les premières études de sa fille ; mais on reçoit vingt visites, et l'on a trente personnes à dîner. Peut-être enfin pourroit-elle cultiver elle-même le cœur de son jeune fils et préparer la culture de son esprit ; mais les rendez-vous, le jeu, le lycée et la pièce nouvelle.... ! Pour remplir ces éternels devoirs de société, il faut bien confier à d'autres les devoirs de la nature ; et ne pouvant suffire à tout, on exerce aujourd'hui par procuration, ce que Platon appeloit l'*amitié naturelle.*

Il entendoit par *amitié sociale,* ce senti-

ment profond, cet attachement invariable qui naît de la convenance morale, de l'estime réciproque, et surtout d'une longue habitude.

Ne vous semble-t-il pas, mesdames, que ces Grecs si célèbres par la fécondité de leur génie, avoient le cœur frappé de stérilité? A peine, dans le vaste champ de l'amitié, glanoient-ils en vingt années ce que nous récoltons en un jour. O divin Platon! quelle seroit ton ivresse, si, par un heureux effet de la métempsycose, venant habiter parmi nous le corps d'un jeune homme élégant ou d'une femme à la mode, tu te voyois tout-à-coup entouré d'un peuple d'amis empressés, avec lesquels tu n'aurois pas même eu la peine de faire connoissance! Car un des plus grands avantages de l'amitié française, et sur-tout de l'amitié parisienne, c'est de s'adorer d'abord, sauf à se connoître ensuite si les circonstances l'exigent absolument. « Madame, quelle est cette « femme vive et sémillante? — C'est une créa- « ture céleste; c'est mon *amie*. — Son état? — « Je ne sais. — Son caractère? — Je le connois « peu, mais nous nous voyons beaucoup chez « un *ami* commun. — Homme connu? — Oh! « de l'univers. — Ses mœurs? — On n'en parle « pas; mais c'est chez lui un cercle d'*amis* intimes et choisis: vous nous convenez; vous

« êtes mon *ami ;* dès ce soir je vous présente.
« — Non ; annoncez - moi d'abord. — Volon-
« tiers : votre nom ? »

L'amitié d'*hospitalité*, que Platon met au troisième rang, nous rappelle des nœuds chéris, qui chez les anciens étoient aussi sacrés que les liens du sang. Leur hôte étoit reçu chez eux comme un frère, comme un fils, et sembloit arriver au milieu d'une seconde famille. J'ignore quel étoit le plus heureux de celui qui recevoit un accueil si touchant, ou de celui qui l'offroit ; mais je crois qu'il est encore plus doux de faire le bien que de le recevoir ; et sous ce rapport, je regrette, pour les femmes, les nœuds et les devoirs de l'hospitalité, qui chez nous se bornent aux égards insignifians de la froide politesse. L'exercice de ces soins délicats et de ces devoirs aimables seroit le triomphe de leurs graces et de leurs vertus naturelles. En effet, si, dans un moment de détresse, vous venez chercher des secours ou des consolations chez l'amitié, quel que soit l'empressement de l'ami le plus fidèle, approchera-t-il jamais du premier abord de la femme qui sera votre amie ?

L'un reçoit, l'autre accueille. En descendant chez lui,
Vous n'êtes que chez votre ami :

Vous vous croyez chez vous, en arrivant chez elle.
Le plus léger desir, la moindre bagatelle,
Tout est senti, tout est prévu :
Tout rappelle vos goûts, vos plaisirs, vos études :
Vous retrouvez enfin toutes vos habitudes;
Vos chagrins seuls ont disparu.

Quant à l'amitié qui naît de l'amour, elle se conçoit et se définit aisément. Un sentiment vif et pur se change, avec le temps, en un sentiment doux. Ainsi le véritable amour est le noviciat de la véritable amitié. Je la comparerois à ces vins généreux, qui, après une longue fermentation, perdant leur bouillante effervescence, deviennent par degrés un nectar bienfaisant, qui, sans enflammer nos esprits, fait circuler dans nos veines une chaleur salutaire, et rajeunit en nous le sentiment de l'existence. Et c'est ainsi qu'au sein de la vertu, le bonheur présent prépare le bonheur de l'avenir.

Platon se plaisoit à fêter l'amitié au milieu de la pompe des festins, et environné d'un luxe qu'on lui a souvent reproché. Cependant, en présidant à ces repas somptueux, il ne buvoit que de l'eau et ne mangeoit que des olives, non pour se distinguer de ses convives, mais parce qu'il préféroit au plaisir passager de la table la jouissance durable d'une

bonne santé. Aussi la tempérance étoit-elle sa vertu favorite. Mais il ne la faisoit point consister, comme les stoïciens, dans l'abnégation de toute jouissance; et riant souvent de leur austérité et de leur censure, il leur disoit avec douceur :

« Privez-vous quelquefois, afin de mieux jouir.
« Mais pourquoi de la vie entière
« Bannir jusqu'au moindre desir ?
« L'abstinence est pour le plaisir
« Ce que, dans un tableau, l'ombre est pour la lumière.
« Lorsque mon cœur sommeille abattu de langueur,
« Si la volupté le réveille,
« D'abord je lui prête l'oreille :
« Puis je consulte la pudeur,
« Pour savoir si demain je pourrai sans rougeur
« Me rappeler le bonheur de la veille ;
« Et fidèle au plaisir, je vole sur ses pas,
« Quand la vertu ne défend pas
« Ce que la volupté conseille. »

Ce calcul de jouissance et cette économie de bonheur s'étendoient à tous les détails de sa vie intérieure. Le peu qu'il dépensoit pour lui-même lui laissoit les moyens d'être prodigue pour autrui, et de se procurer, pour ses amis, toutes les commodités et tous les agrémens de la vie.

L'économie, que tant de personnes regardent comme une source continuelle de privations, est au contraire l'art de multiplier ses jouissances. Parmi les hommes même les plus riches et les plus raisonnables, il en existe peu dont les desirs n'excèdent souvent les facultés. Or, ne seroit-ce point un secret inappréciable, que celui qui, en centuplant la valeur de la plus modique fortune, étendroit ses ressources presque au-delà de nos desirs ? Tel est l'art de l'économie, vertu subalterne, dit-on, mais dont l'exercice appartient à tout homme sensé, et sur-tout à ces femmes vraiment bonnes et sensibles, qui, tandis que nous travaillons à la sûreté de leur existence, recueillent pour nous en détail cette aisance et ce bonheur journalier de la vie.

Parmi ces êtres froids, corrompus et frivoles, dont l'insignifiante société s'appelle le *grand* monde, quoiqu'elle en compose, sous tous les rapports, la plus petite partie, le désordre est *noble*, la prodigalité *sublime*, l'ordre *mesquin*, l'économie *ignoble*. Cydalise est une femme adorable. Sa fortune, celle de ses enfans, de ses créanciers même, tout est à ses amis. Son époux double son travail ? Eh bien ! elle triple sa dépense. Une succession lui arrive ? Ce n'est pas elle, c'est la société

qui hérite. Que de titres à la considération publique !

Clémence, femme minutieuse, qui réglez vos dépenses sur votre revenu, qui, pour toute recommandation, n'avez à votre suite qu'un époux vertueux, deux ou trois amis estimables et quelques débiteurs reconnoissans, qui, réformant votre voiture pour l'éducation de vos enfans, les conduisez à pied, par la main, sans avoir à esquiver la rencontre de leurs anciens maîtres, rangez-vous avec eux sur le pavé glissant, et laissez passer le char de Cydalise.

Où fuit-il, ce char entouré des Amours et des Plaisirs ? Il fatigue leur brillante escorte, qui, lassée de voltiger sans terme et sans objet, tombe enfin excédée d'étourdissement et d'ennui, revient lentement sur ses pas, rencontre ceux de Clémence, la suit, se repose chez elle, et s'habitue à vivre au sein de sa famille.

La fortune modeste y entretient pour eux l'abondance, et met à part les superfluités, dont elle compose peu à peu les richesses de l'avenir; et quand l'éducation et l'établissement des enfans ont acquitté la dette de la mère économe, il lui reste une maison commode,

une tranquille aisance, et deux coursiers pour accélérer sa marche devenue plus tardive.

Mais quelle est cette femme pauvre qui chancèle sur son passage ?... Rangez-vous, Cydalise, et laissez passer le char de Clémence. Celle-ci l'apperçoit, s'arrête, lui tend les bras.... Où fuis-tu, malheureuse ? ce n'est point l'orgueilleuse pitié, c'est la bonté, c'est la consolation qui t'appelle.... Elle ne l'entend plus, et s'enveloppant de voiles de la misère, elle court dans sa sombre retraite, ensevelir sa honte et le regret tardif d'une fortune dont elle n'a jamais connu le prix, ni éprouvé la jouissance.

Quelqu'économe qu'il fût de ses richesses, quelqu'avare qu'il fût de son temps, Platon, à l'âge de quarante ans, fit trois fois le voyage de Sicile. Le premier fut entièrement consacré à étudier les mœurs et les productions de l'île, et à visiter le mont Etna. Il y retourna pour répondre aux pressantes sollicitations de Denys le jeune, tyran de Syracuse. Dion, gendre de Denys l'ancien, et beau-frère du tyran, espéroit, par l'entremise de Platon, le faire consentir à abdiquer la tyrannie.

Denys accueillit le philosophe avec cet empressement exagéré, dont l'enthousiasme présage le peu de durée. Jaloux d'obtenir d'abord

le suffrage de ce grand homme, il lui demanda ce qu'il pensoit de la tyrannie avec ce ton flatteur et impérieux qui semble dire : « Approu-« vez-moi, je vous en prie et vous l'ordonne.
« — Si vous êtes, reprit Platon, plus vertueux « que vos sujets, votre autorité leur est plus » utile qu'à vous-même, et je l'approuve. Si « vos sujets sont plus vertueux que vous, vo-« tre tyrannie n'est utile qu'à vous seul, et je « ne puis l'approuver. »

Denys, irrité par cette réponse, et peut-être par le témoignage de sa conscience, résolut de faire périr Platon ; mais à la prière de Dion et d'Aristomène, il se contenta de le livrer à Polide, envoyé de Lacédémone, qui le vendit comme esclave dans l'île d'Égine. Or les habitans de cette île venoient d'établir une loi qui condamnoit à une mort soudaine tout Athénien qui aborderoit sur leur rivage. Ainsi, échappé à la fureur de Denys, le cygne de l'académie alloit périr victime d'un peuple barbare lorsque cette puissance suprême, qui d'un souffle brise ou conserve la trame fragile des plus hautes destinées, sauva, par un mot équivoque, les jours d'un des plus grands hommes de la Grèce. Un des juges, en expliquant la loi fatale, observa qu'elle con-

damnoit à mort les hommes et non les philosophes ; et soudain Platon fut absous.

Est-ce en bien, est-ce en mal que cette distinction fut interprétée ? Je l'ignore, et je ne déciderai pas, surtout aujourd'hui, si un philosophe est plus qu'un homme ; mais s'il s'agissoit d'une femme, voici quelle seroit mon opinion.

Bélise commente Newton ;
De son vaste génie elle embrasse la sphère :
Elle analyse Lock, subtilise Platon,
Et pour mieux parcourir sa brillante carrière,
Secouant le fardeau des soins de sa maison,
Elle s'élève aux cieux, se perd dans l'horizon,
Et laisse son époux végéter sur la terre.

Cependant, sans crayons, sans livres ni compas,
Se traînant terre à terre, et suivant pas à pas
L'instinct grossier de la nature,
Louise élève ses enfans,
Prépare de sa main leur simple nourriture,
Veille sur leur santé, file leurs vêtemens,
Sème dans leurs cœurs innocens
Une morale douce et pure,
Seconde son époux, partage tous ses soins,
L'adore, le lui dit, le lui redit sans cesse,
Et le prouve encor mieux dans ces momens d'ivresse
Qui n'ont que le mystère et l'amour pour témoins.
Par la bonté du cœur, les qualités de l'ame,

Amante, épouse et mère, Louise est une femme.
Bélise est cent fois plus par son rare savoir;
La nature et ses soins ne sont pas dignes d'elle;
Dans sa marche surnaturelle
A peine l'œil humain peut-il l'appercevoir :
Mais l'amour, mais l'hymen, mais la raison m'assure
Qu'être au dessus de la nature,
C'est être bien loin du devoir.

Platon, en échappant pour la seconde fois au trépas, retomboit dans la servitude; mais Anicéris de Cyrène le racheta pour le rendre à ses amis. Ceux-ci renvoyèrent à Anicéris les vingt mines dont il avoit payé la liberté du philosophe; mais le bienfaiteur refusa le prix d'un bienfait qui ne pouvoit être apprécié; et cette somme fut, dit-on, employée à acheter dans l'enceinte de l'académie, ce jardin qu'enchantèrent si long-temps le génie sublime et la divine éloquence de Platon.

Denys ayant appris qu'il étoit libre, lui écrivit aussitôt pour le supplier de garder le silence sur la rigueur dont il avoit usé envers lui. Platon lui répondit :

« J'ai supporté le poids de votre inimitié.
« Pourquoi m'en parlez-vous? Je l'avois oublié.
« Sur ce mal passager vous m'imposez silence;
« Pour la première fois j'aime à vous obéir.

« Ne redoutez point ma vengeance,
« Je n'ai pas le temps de haïr. »

Le tyran, touché de cette réponse, supplia le philosophe de revenir à sa cour, lui promettant de gouverner d'après ses leçons, et d'abdiquer enfin la tyrannie. Platon se rendit à ses sollicitations, attiré moins par l'espoir de le persuader que par celui de faire rentrer en grace Dion, que Denys avoit exilé pour s'être expliqué trop librement en faveur de Platon et de la liberté des Syracusains.

Denys promit à Platon un gouvernement plus doux, et le prochain rappel de Dion. Mais bientôt, pressé par le philosophe d'être fidèle à ces deux promesses, il lui répondit par des injures, et le menaça de nouveau d'attenter à ses jours. Enfin, lassé de ses menaces, Platon l'abandonna au sort fatal qui l'attendoit, et revint au sein de l'académie goûter le bonheur et la paix à l'ombre de ses oliviers.

En abordant aux rives de la Grèce, il s'arrêta près de la ville d'Olympie. En ce moment, les Grecs étoient assemblés à ces jeux célèbres, où les rois et les conquérans venoient disputer aux simples citoyens de Sparte et d'Athènes la palme du génie, la

seule peut-être qui donne au vainqueur un bonheur sans mélange, puisqu'elle n'a coûté de pleurs qu'à ses rivaux, et qu'elle est pure de sang humain. Déjà de toutes parts les fiers athlètes s'avancent dans la carrière. Soudain les coursiers d'Élide hennissent en mordant leur frein écumeux, frappent la terre d'un pied impatient, bondissent, s'élancent, et se perdent dans l'espace. Là, roulent les chars étincelans, dont les roues rapides semblent immobiles à l'œil qui les voit fuir dans la poussière. Ici, les coureurs légers, rivaux des enfans d'Éole, rasent la surface de la mobile arêne qu'effleure à peine l'empreinte de leurs pas; tandis que les lutteurs, affermis sur leurs reins nerveux, déploient leurs bras luisans d'une huile ondoyante, s'entrelacent, se serrent, se pressent, plient, se relèvent et se replient, toujours attachés à cette même place où leurs pieds inébranlables ont fixé leur défaite ou leur victoire.

Cependant les successeurs d'Amphion et d'Orphée exercent sur la multitude le charme de leurs divins accords et de leur lyre enchantée. Les élèves de Zeuxis et de Praxitèle attirent, séduisent, attendrissent les yeux captifs de leurs admirateurs; et les favoris de Clio, de Thalie et de Melpomène, excitant à

leur gré l'enthousiasme, la folie bruyante ou la douleur majestueuse d'un peuple immense, partagent son ivresse et balancent ses suffrages. Partout l'émulation, la crainte, l'espérance et la gloire indécise planent sur la tête des vainqueurs.

En ce moment, un homme simplement vêtu approche modestement, et se confond dans la foule des spectateurs attentifs. Aucun d'eux ne s'est apperçu de sa présence. Mais à peine le regard d'un Athénien a-t-il rencontré ses traits, qu'un léger murmure trouble une partie de l'assemblée silencieuse. Le nom de l'inconnu passe mystérieusement de bouche en bouche, les yeux distraits se détournent et se fixent sur lui, le mouvement croît et s'étend au loin, l'agitation devient générale, le tumulte universel. « C'èst lui, s'écrie-t-on, c'est « lui-même, c'est le législateur d'Athènes, « c'est le cygne de l'académie, c'est le divin « Platon. Platon ! Platon ! » Voilà le cri de triomphe, d'alégresse et de reconnoissance. Les chars, les coursiers, et le disque, et les pinceaux, et la lyre, tout cède à l'admiration qu'inspire la sagesse d'un seul homme. Tous les cœurs à l'envi lui décernent la couronne olympique ; et la vertu par sa seule présence attire à elle cette moisson de lauriers que

venoient partager la force, le génie et les talens des premiers peuples de l'univers.

Platon, depuis cette glorieuse époque, ne quitta plus l'académie; il refusa même les honneurs et les emplois publics, consacrant tous ses momens à semer dans le cœur et dans l'esprit de la jeunesse d'Athènes, des vertus et des lumières qui pussent amener le bonheur de la génération suivante.

Après quarante années de ces glorieux travaux, il mourut, le jour même où il étoit né, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Jamais il ne connut les douleurs ni les infirmités de la vieillesse. Son dernier jour fut consacré au travail, son dernier instant à l'amitié. C'est ainsi qu'au terme le plus reculé de la vie, il recueillit encore les fruits de la victoire qu'il avoit remportée sur les passions de sa jeunesse.

Pour les combattre plus sûrement, il s'étoit entouré, dès son adolescence, de la société des muses et des beaux arts. Ces consolateurs de la vie, ces gardiens aimables de la vertu, souvent utiles à l'homme, sont toujours nécessaires à ces êtres plus foibles et moins distraits, que l'amour et la mélancolie assiégent avec plus d'avantage, surtout lorsqu'au milieu de leurs travaux sédentaires, la tendre rêverie

s'empare de leur imagination et charme les heures de leur solitude.

« Dans ce réduit, asyle du mystère,
« Qu'il est doux d'être seule et charmant de rêver,
« Sans que rien puisse me distraire
« De la tendre langueur que me fait éprouver
« Le souvenir d'une image trop chère,
« Qu'en mon cœur pour jamais l'amour a su graver!
« L'ingrat !.... s'il étoit là !... s'il alloit arriver!
« Que devenir ? où retrouver
« Ce courage cruel qui me rend si sévère?
« O Ciel, si la vertu t'est chère,
« Toi qui connois mes vœux, ne les exauce pas....
« On vient... Grands dieux! c'est lui! j'ai reconnu ses pas.
« Chère et redoutable présence!
« A mon secours, arts protecteurs,
« Chastes amis de l'innocence;
« Couvrez mon désordre et mes pleurs
« Du voile de l'indifférence.
« Que cet écrit, que ce tableau,
« Que cette romance plaintive
« Occupent le moment du péril. Il arrive:
« Prenons en même temps l'aiguille et le pinceau.
« Le plaisir, me dit-il, l'a conduit sur mes traces?...
« Taisons-nous... Son regard interroge le mien?...
« Lisons ou dessinons, pour éviter le sien...
« Il poursuit?... éludons...Vous me parlez des Graces?
« Je crayonne leurs traits... Vous vantez mon esprit?
« Frivole et stérile avantage!

« Mais si l'esprit vous plaît, parcourons cet écrit,
« Il étincelle à chaque page....
« A ces mots, il enrage, et lit...
« Vous me peignez l'amour, l'amitié, la constance ?
« Dans cette idylle aussi j'ai peint ces sentimens..
« Vous me jurez... point de sermens :
« Les entretiens de l'innocence,
« Ses paisibles épanchemens
« Sont naturels comme cette romance :
« Écoutez.... ou plutôt, unissons nos accens. »
Rare et précieuse prudence !
Tandis qu'il garde le silence,
L'Amour est un dieu triomphant ;
Dès qu'il chante, c'est un enfant.
En jouant avec lui, la vertu s'en défend,
Élude de ses feux la vive impatience ;
Du péril qui menace abrège les instans,
Fatigue l'ennemi, le force à la retraite,
Le subjugue en gagnant du temps ;
Et les arts protecteurs ont sauvé sa défaite.

Le tombeau de Platon fut placé au milieu de l'académie, et couvert d'inscriptions honorables. On lui éleva même une statue, et plusieurs monumens célèbres. Les monumens, les inscriptions, le mausolée, tout s'est évanoui, ses écrits et sa gloire restent et brillent encore de leur premier éclat.

Le reproche le plus grave que l'on puisse

faire à ce grand homme, c'est d'avoir donné dans les erreurs du scepticisme. Les subtilités de sa dialectique l'amenoient souvent lui-même à douter de tout. Ainsi, dupe de sa propre imagination, l'abus des mots annulloit pour lui l'existence des choses.

Cependant il crut toujours fermement à Dieu, à la vertu, à l'honneur et à l'amitié, tandis que parmi nous, un peuple de jeunes gens ridicules et d'hommes en délire croyent s'élever au dessus de leurs contemporains en affichant la misérable prétention de ne croire à rien, sinon à leur propre mérite, qui par une juste punition, ne rencontre que des pyrrhoniens.

DIOGÈNE.

Diogène naquit à Sinope, vers la quatre-vingt-onzième olympiade. Il étoit fils d'Iscésius, riche banquier. Accusés l'un et l'autre d'avoir falsifié la monnoie, le père mourut en prison, le fils s'enfuit à Athènes, et se présenta chez Antisthène, qui le chassa en levant son bâton. « Frappez, lui dit Diogène, vous ne « trouverez jamais de bâton assez dur pour « m'empêcher de vous entendre. » A ces mots, le philosophe posa son bâton et lui tendit la main.

Diogène banni de sa patrie, sans asyle, sans espérance, réfléchissoit tristement sur son sort, lorsqu'il apperçut une souris, qui isolée comme lui, couroit gaîment, heureuse de n'avoir ni besoin, ni prévoyance. Frappé de cet exemple, il ôta ses sandales, doubla son manteau pour qu'il lui servît de lit et de vêtement, prit, pour tous meubles une écuelle de bois, une besace et un bâton, et pour maison un tonneau, qu'il rouloit devant lui, quand il vouloit changer son domicile. Encore trouva-t-il du superflu dans son mobilier; ayant apperçu

au bord d'un ruisseau un jeune homme qui puisoit et buvoit dans le creux de sa main, il jeta son écuelle. Il mangeoit, parloit, dormoit et séjournoit dans tous les lieux indistinctement. « Je suis, disoit-il, citoyen du « monde, et tout ce que je vois m'appar- « tient, car toutes choses appartiennent aux « dieux ; les sages sont les amis des dieux ; or « les amis possèdent tout en commun, donc « tout appartient aux sages. »

C'est en s'affranchissant de tous les besoins inventés par le luxe et la délicatesse, que Diogène s'étoit rendu vraiment indépendant. Cette chaîne de voluptés factices dont nous contractons l'habitude, est plus difficile à rompre que celle du plus dur esclavage. A mesure que la jouissance de ces voluptés s'attiédit, leur servitude se fait sentir. Mais trop foibles pour secouer le joug de l'habitude, nous nous résignons à supporter aujourd'hui comme une gêne, ce que nous regardions jadis comme un plaisir. Ah ! rappelons-nous souvent qu'en restreignant par degrés ces besoins supposés, nous recouvrons peu à peu notre véritable indépendance. Mais gardons-nous de prétendre encore, comme Diogène, à l'indépendance absolue de notre cœur, et plaignons le malheureux qui diroit comme lui : « J'ai pour

« ami, moi, pour patrie, le monde, et les « champs pour sépulture. »

Il y a dans les discours de Diogène une originalité naïve, qui grave d'autant plus ses pensées dans l'esprit, qu'elles sont plus naturellement exprimées.

Un charlatan lui parloit d'astrologie : « Depuis quand, interrompit-il, es-tu revenu des « cieux ? »

Un homme corrompu avoit écrit au dessus de sa porte : Que rien d'impur ne passe par ici. « Par où donc, s'écria Diogène, entrera le « maître de la maison ? »

Un sophiste voulant lui prouver qu'il n'existe point de mouvement, le philosophe, sans daigner lui répondre, se lève, marche et rentre dans son tonneau.

Un homme se faisant chausser devant lui par son esclave : « Lie-toi les mains, dit-il, et « qu'il te mouche ».

En ce moment, il vit des juges conduisant au supplice un homme qui avoit pris un peu d'or dans le trésor public. « Bien ! s'écria-t-il, « les grands voleurs prennent soin des petits. »

Un maladroit tiroit de l'arc : Diogène court se placer au but, et dit : « Me voici en sûreté. »

Un dévot se lavoit pour se purifier : « Mal« heureux, lui dit-il, si cette onde n'efface pas

« même tes fautes de grammaire, comment « purifiera-t-elle tes crimes ? »

Un autre jour, il apperçoit un enfant dans une posture indécente, court à son père, le frappe rudement, et lui dit : « Traître, c'est « toi qui es coupable. »

A quatorze ans, Lise est déjà coquette.
Son air mignard, son sourire apprêté,
Savent déjà trahir la vérité.
Tout ment, sa voix, son regard, sa toilette.
Nature en vain lui donna la beauté,
Elle aime mieux celle que l'art lui prête.
O vous, sur qui ses yeux mal assurés
Ont essayé leurs traits prématurés!
Vous qui, trompés par son air de franchise,
Cherchiez le coup dont vous fûtes atteints,
Sauvez-vous. Mais si vous méprisez Lise,
Vous avez tort : moi, je la plains;
C'est sa mère que je méprise.

Chloé, dans la fleur de ses jours,
Plaît, sans songer qu'il est un art de plaire.
La vérité règne dans ses discours.
Son cœur est pur autant qu'il est sincère,
Et quand il aime, il aime pour toujours.
Sa mère est là, qui, d'un regard tranquille,
Veille sur elle et guide avec douceur
Son ame tendre et son esprit docile.
A chaque trait de grace ou de candeur,

Quand Dieu créa la femme, il voulut adoucir
Les maux qu'il nous avoit condamnés à souffrir.
Les graces dans son sein germent dès sa naissance,
Dans les jeux innocens de sa première enfance,
On entrevoit l'instinct des devoirs maternels;
A sa poupée, objet de ses soins éternels,
Vous l'entendez, ainsi qu'au sein de sa famille,
Bégayer les sermons d'une mère à sa fille.
A ces jeux les talens succèdent tour à tour;
Les arts viennent finir l'ébauche de l'Amour.
Dans ses pas, cadencés au son de l'harmonie,
La volupté s'unit avec la modestie.
Sur la toile les fleurs naissent entre ses doigts.
Tout s'émeut, tout palpite aux accens de sa voix;
Elle en mêle le charme aux accords de sa lyre,
Et chante innocemment les desirs qu'elle inspire.
Sa mère la présente aux autels de l'Hymen,
Pour gage de son cœur elle y donne sa main.
Bientôt entre les bras d'un époux qu'elle adore,
Elle a connu l'amour; son ame est vierge encore.
Sans trouble, sans regret, la timide pudeur
D'un air reconnoissant sourit à son vainqueur.
Bien loin que sa défaite intéresse sa gloire,
Elle s'enorgueillit des fruits de ma victoire,
Et marchant près de moi, porte avec dignité
L'appareil imposant de la maternité.
La voilà mère enfin! je vois tout ce que j'aime,
Tous les ans, sous mes yeux, renaître de lui-même.
Mes filles de leur mère ont les touchans attraits;
Leur ame, de son ame a conservé les traits.

Dans mes enfans j'adore et respecte leur mère.
Guidés par ses avis, empressés de lui plaire,
Vers le bien, chaque jour, ils font un pas de plus.
Je vieillis, entouré de leurs jeunes vertus.

Quoique ma femme et moi touchions à la vieillesse,
Nous nous rajeunissons encor de leur jeunesse.
Mais quand mon sang glacé circule avec lenteur,
Quand l'âge sur mes pas amène la douleur,
L'amitié m'encourage à souffrir ses atteintes;
Son feu ranime encor mes forces presque éteintes.
Que de soins ! que d'amour ! au plus beau de nos ans,
Ma femme n'eut jamais des bras si caressans.

La mort, si formidable à l'homme solitaire,
S'approche avec respect d'un époux et d'un père.
A sa famille entière il le faut arracher;
La mort tremble, en frappant, de se laisser toucher.
Ma femme, mes enfans lui disputent sa proie :
Leur tendresse en mon cœur jette un rayon de joie,
Et de mes foibles bras les pressant tour à tour,
J'exhale dans leur sein ma vie et mon amour.

Plaignons Diogène d'avoir ignoré ce bonheur, et retournons à ses leçons. Quand le peuple ne goûtoit pas ses préceptes, il usoit de stratagême pour les lui faire adopter. « Je « ressemble, disoit-il, aux maîtres de musi- « que, je baisse le ton pour me mettre d'ac- « cord avec mes écoliers. » Il parloit un jour

A chaque mot de fine repartie,
A chaque éclair d'esprit ou de génie,
Vous récriant, avec un doux transport,
Sur ses talens, son cœur, son caractère,
Vous admirez Chloé ; vous avez tort :
J'aime Chloé; mais j'admire sa mère.

Quelqu'un rencontrant Diogène sortant du bain, lui demanda s'il y avoit beaucoup d'hommes : « Beaucoup de monde, reprit-il, mais « pas un homme. » Alors élevant la voix pour parler en public, il s'écrie : « Hommes, appro-« chez-vous. » Et la foule d'accourir. Mais l'orateur levant son bâton : « Ce sont des hommes « que j'appelle. » Et soudain allumant une lanterne, il parcourt, en plein midi, toutes les places publiques. « Que cherchez-vous ? lui « disoit-on. — Je cherche un homme. »

Il paroît qu'il éteignit sa lanterne en entrant dans Lacédémone ; car en revenant de cette ville à Athènes, il dit sur la route : « Je passe « de la demeure des hommes dans celle des « femmes. »

Ce nom, auquel tant d'idées si tendres sont attachées, n'étoit, dans la bouche du cynique, que l'expression de la haine et du mépris.

Pardonnez-lui, mesdames, ce déplorable aveuglement ; la misère exaspère l'ame, la

solitude dessèche le cœur, et Diogène n'eût point calomnié les femmes, s'il y eût eu place pour deux dans son tonneau.

C'est de cette étroite demeure que voyant passer dans une superbe litière une très jolie femme, qui sans doute n'alloit pas chez lui, il dit avec humeur : « Voilà une bien belle « cage pour un si méchant animal ! » En prononçant ce blasphême, il sort de la ville, apperçoit plusieurs femmes pendues aux branches d'un olivier, et s'écrie, avec le sourire amer de la haine et de la vengeance : « Quel « dommage que tous les oliviers ne portent pas « de pareils fruits ! »

Comme il revenoit un peu soulagé par cette apostrophe, un Athénien lui demanda à quel âge il est à propos de se marier. — « Jeune, il « est trop tôt ; vieux, il est trop tard. »

Il paroît, d'après sa conduite et ses maximes, qu'il regardoit les femmes comme un bien général et un mal particulier. Aussi approuvoit-il la conduite de ceux qui, la veille de l'hymen, rompoient leur mariage ; car il voyoit dans cet engagement tout à perdre et rien à gagner.

Quoi ! ne gagne-t-on rien en prenant une amie,
Qui partage avec nous les peines de la vie ?

en public sur une matière importante. Le peuple éloigné par la gravité du sujet, passoit sans l'écouter. Tout-à-coup l'orateur se met à chanter, et les passans s'arrêtent en foule. « Ne rougissez-vous pas, leur dit-il alors, de « fuir les conseils de la sagesse et d'accourir à « des chansons ! » En ce moment, un homme élevant la voix pour le consulter sur un songe : « Misérable, répliqua-t-il, laisse là tes rêves, « et songe à tes actions. »

Alors appercevant un homme riche, mais sage, il lui demanda une obole, en lui disant : « Si tu as déjà fait du bien, continue ; si tu « n'en as fait à personne, commence par moi. » Puis s'adressant à un jeune prodigue, il lui demanda un talent. — « Un talent ! s'écria le « jeune homme, et tu n'as demandé qu'une « obole à celui-ci. — C'est qu'il me donnera « long-temps, reprit Diogène, mais toi, tu « ne me donneras qu'aujourd'hui. Vois ce « vieillard qui dîne avec des olives ; il n'en « mangeroit pas maintenant s'il en eût mangé « dans sa jeunesse. Vois la maison de ce gour- « mand qui est à vendre. Son maître l'a mangée « hier ; elle le vomit aujourd'hui. Si j'étois « boiteux ou borgne, ajoutoit-il, en s'adres- « sant au peuple, vous me donneriez tous, « parce que vous pouvez tous devenir borgnes

« et boiteux ; mais comme je suis philosophe, « vous ne me donnez point, parce que vous ne « craignez pas de le devenir. »

En parlant ainsi, il se mit à laver des herbes pour son dîner. Aristippe, philosophe de cour, lui dit en passant : « Si tu savois plaire « aux rois, tu ne laverois pas tes herbes.—Et toi, « si tu savois laver tes herbes, tu ne flatterois « pas les rois. Au reste, ta faveur ne sera pas « de longue durée ; car les nouveaux favoris « des princes ressemblent aux vases de vin, « que l'on jette dès qu'ils sont vides. »

A ces mots, il commença son repas ; et comme les spectateurs l'entouroient : « Vous préten- « dez que je suis un chien, leur dit-il ; mais « n'êtes-vous pas des chiens vous-mêmes, puis- « que vous assiégez mon dîner ? Comme je ne « fais la chasse qu'au vice, vous tremblez que « je ne vous prenne pour mon gibier. Cepen- « dant mes dents sont moins redoutables que « celles de cet Aristippe qui vous flatte ; car si « parmi les animaux sauvages, le plus mor- « dant est un calomniateur, parmi les animaux « apprivoisés, le plus venimeux est un flat- « teur. Votre vanité vous rend esclaves de « celui-ci, car je ne vois partout que de la ser- « vitude : les esclaves obéissent à leurs maîtres, « qui obéissent aux rois ; les rois sont esclaves

« de leurs courtisanes, reines de l'univers et « esclaves de leurs propres caprices. Aussi, « pour être libre, j'ai résolu de prendre exac- « tement le contrepié de toutes vos actions. » Il dit, et voyant que l'on sortoit en foule du spectacle, il fend la presse pour y entrer. A cette vue, le peuple se mettant à rire : « Vous « vous moquez de moi, dit le cynique ; mais « c'est peut-être de vous que se moque cet « âne qui semble rire en montrant les dents, « et je me soucie aussi peu de vous, que vous « de lui. »

Frappé de l'originalité de ses reparties, et de la fermeté de ses principes, un père lui présenta son fils pour être son disciple. Le jeune homme rougit en approchant du philosophe. « Courage, mon enfant, lui dit celui- « ci ; voilà la couleur de la vertu. » Le père, encouragé par ce début, lui vante, suivant l'usage paternel, son caractère, ses qualités, sa science, ses talens. « Puisqu'il est accompli, « pourquoi me l'amenez-vous ? Ce n'est pas « lui sans doute, c'est vous qui avez besoin de « moi ? — Non, reprit le vieillard, je ne me « sens point de disposition pour être philoso- « phe. — Eh ! misérable, pourquoi vis-tu « donc, puisque tu désespères de bien vivre ? » Celui-ci piqué de cette apostrophe, lui repro-

che son bannissement. — « Ah ! tu me rap« pelles la cause de mon bonheur, car c'est à « mon exil que je dois ma philosophie. — Mais « en rappelant ton bonheur, je rappelle ta « honte, puisque tu fus banni comme un mal« honnête homme. — Il est vrai que je fus ja« dis ce que tu es aujourd'hui ; mais toi, tu ne « seras jamais ce que je suis maintenant. »

Ce qui faisoit aimer au peuple les préceptes de Diogène, c'est qu'il s'expliquoit souvent moins en paroles qu'en actions. Il détestoit les orateurs qui s'occupent plutôt de bien dire que de bien faire, et les comparoit à des instrumens agréables, dont le son se perd dans les airs.

Un jour, il apperçoit dans la rue un homme qui, ayant laissé tomber quelques morceaux de pain, rougissoit de les ramasser. Diogène, au lieu de blâmer cette vanité puérile, ramasse devant lui plusieurs bouteilles cassées, les porte par la ville, et le peuple applaudit. Un discours eût été oublié ; l'exemple fut retenu. La morale en préceptes est toujours éphémère : l'exemple seul demeure à la postérité. On oubliera demain que vous avez dicté l'art d'être bonne épouse et vertueuse mère ; on n'oubliera jamais que vous l'avez été.

Un Athénien se présente chez Diogène pour

être son disciple, le philosophe lui donne un jambon à porter, et sort en lui disant : Suivez-moi. Le nouveau disciple rougissant de son fardeau, le jette et s'enfuit. Le lendemain Diogène le rencontre : « Eh bien ! lui dit-il avec « le sourire de la pitié, un jambon nous a « donc séparés ? »

Vous riez, mesdames, de cette plaisante pomme de discorde, et vous oubliez que la vanité en jette tous les jours parmi vous de plus légères et plus bizarres. Les hochets de l'usage et les enfantillages de l'étiquette, sont pour votre orgueil des affaires d'état. Les liens du sang et de l'amitié disparoissent ; la fortune, l'amour, la nature se taisent dès qu'il s'agit de la fin d'une lettre, de l'enveloppe d'un billet, de la gauche ou de la droite, de la forme d'un siége, des battans d'une porte, de la place d'un fauteuil, et de mille autres sujets non moins graves, non moins importans que les bouteilles cassées et le jambon de Diogène.

Cet homme qui taxoit tous les humains d'orgueil et de folie, qui traitoit Socrate lui-même d'insensé, qui entouroit son cœur d'un triple airain, de peur d'en laisser échapper l'amitié, l'estime ou la reconnoissance, en réservoit l'hommage à la *divinité.* Un certain Xéniade

lui demandant s'il croyoit qu'il y eût un Dieu: « Il faut bien que je le croye, puisque je te « crois son plus méprisable ennemi. » A combien de Xéniades Diogène pourroit faire une pareille réponse dans ce siècle, où des vieillards en délire osent dire à la jeunesse luttant contre ses passions : « Vous recherchez la sa- « gesse parce que vous entrevoyez de loin le « fantôme d'une justice éternelle, détrompez- « vous et suivez les vices aimables : nous qui « touchons au terme, nous n'y voyons que le « néant, qui met de niveau le vice et la vertu. » Si, comme le disoit Diogène, le sage est l'image de Dieu sur la terre, on seroit tenté de croire à l'existence d'un mauvais génie, pour trouver à ces modernes philosophes un objet de ressemblance.

Diogène, qui croyoit à la justice suprême, croyoit aussi à la bonté divine; mais convaincu que l'éternelle sagesse sait mieux que nous ce qui doit nous rendre heureux, il vouloit qu'on lui demandât, non ce qui flatte le plus nos desirs, mais ce qu'elle sait devoir contribuer le plus à notre félicité. Il vit des époux offrant un sacrifice aux dieux pour obtenir un fils. « Vous leur demandez un fils, dit-il, et vous « ne songez pas à leur demander un honnête « homme. » Mais autant il respectoit le pur

hommage que l'homme rend à la divinité, autant il méprisoit les puérilités de la superstition. Souvent il se prosternoit aux pieds des statues, afin de s'accoutumer, disoit-il, à être refusé. Admirez, lui disoit-on, toutes ces offrandes faites à Neptune par les navigateurs échappés au naufrage. — « J'en admirerois « bien davantage, si chaque noyé lui présen- « toit la sienne. »

Le caractère mordant de notre philosophe, l'avoit fait surnommer le chien. Mais il sembloit mordre de préférence les philosophes les plus illustres de son temps, ce qui le fit soupçonner de jalousie. Platon avoit défini l'homme *un animal à deux pieds, sans plumes.* Diogène plume un coq, court à l'académie, le jette au milieu des disciples, et leur dit : « Voilà l'homme de Platon. » Celui-ci, pour distinguer son animal, lui ajouta des ongles.

Le lendemain Platon donnoit un repas somptueux. Diogène entre chez lui, et dit, en marchant sur un superbe tapis : « Je foule aux « pieds l'orgueil de Platon. Oui, répliqua ce- « lui-ci, mais c'est avec l'orgueil de Diogène. » Un autre jour, Platon, dans un festin, ne mangeoit que des olives. « Pourquoi donc, « lui dit le cynique, t'abstenir ici des mets que « tu allois chercher en Sicile ? — Là comme ici,

« reprit le philosophe, je ne vivois que d'oli-
« ves. — Eh ! qu'allois-tu faire à Syracuse,
« puisqu'il y avoit des olives à Athènes ? »

A ce reproche vraiment puéril, on sent la réponse que dut faire Platon. L'étude de l'homme, l'influence des différens climats et des diverses législations sur les mœurs et sur les caractères ; les biens et les maux qui naissent des éducations et des préjugés populaires ; les talens et les vertus qui sont, pour ainsi dire, les fruits particuliers de chaque territoire, l'espoir de les transplanter et de les acclimater sous le ciel qui nous a vus naître, sont pour le vrai citoyen, un motif suffisant de quitter sa patrie, afin d'y rentrer un jour plus capable et plus digne de la servir.

Peut-être, mesdames, la privation de ce bonheur n'est-elle pas la moindre de celles que vous ont imposées nos loix et la nature. Au reste, avec le secours de votre cœur et de votre imagination, vous pouvez voyager chez vingt peuples différens en parcourant le cercle de vos sociétés, et faire souvent le tour de l'Europe sans sortir même de votre appartement.

Ce héros fièrement vous offre son hommage ?
C'est un *Écossais*. Celui-ci,

La guitarre à la main, chante d'un air transi
Vos injustes rigueurs et son doux esclavage ?
C'est bien un *Espagnol*. Assis à vos genoux,
Celui-là, vous prenant pour la vierge Marie,
Vous dit le chapelet de la galanterie,
Et lance à vos amis des regards en courroux ?
C'est un *Céladon* d'Italie.
De cet homme froid, sombre et brûlant tour à tour,
Estimez la raison, accueillez la franchise :
Mais souvenez-vous que l'amour
Meurt de consomption aux bords de la Tamise.
Défiez-vous sur-tout de cet homme tout rond,
A la perruque noire, au gros habit marron;
Et n'oubliez pas qu'en Hollande
L'amitié se calcule, et le cœur se marchande.
Aimez-vous la recherche et l'esprit apprêté ?
De cet homme admirez la gravité suédoise.
Leur préférez-vous la gaîté ?
Contemplez la douceur et la grace danoise.
Ce géant est un Russe, et ce nain un Lapon ;
L'un est fils de Pygmée, et l'autre enfant d'Hercule.
Ce colosse au dos large, à l'air simple et crédule,
Au cœur loyal et franc, est un gros *Brabançon* :
C'est ce que tout le monde appelle un bon garçon.
Cet athlète au front large, à la face animée,
Qui boit, bat, jure et fume, est un lourd *Allemand*.
Si par lui quelque jour vous voulez être aimée,
Il vous aimera rudement.
Mais quel homme, entouré d'un orgueilleux cortège,
Si familièrement près de vous vient s'asseoir ?

Sur les Graces il semble avoir un privilège.
Son geste vous approuve, et son œil vous protège :
C'est un *Sultan :* il va vous jeter le mouchoir.
J'aimerois mieux pour vous ce front où se déploie,
Sous le teint rembruni d'une grosse santé,
La frauche bonhomie et la grosse gaîté :
Vivent les amis de *Savoie !*
Mais de ce beau vieillard en contemplant les traits,
Ces cheveux blancs et ce visage frais,
Vous songez à la *Suisse*, à ses vertes montagnes,
Aux patriarches du *Valais*,
Et vous portez envie au sort de leurs compagnes.
Ah ! vous avez raison : l'innocence et la paix
Sont l'aimant des bons cœurs, l'amour des belles ames:
Mais n'oubliez jamais que l'empire des femmes
Est sous l'heureux climat qu'habitent les Français.
Vous trouverez partout esprit, talent, science,
Mais vous ne trouverez que chez nous des amis.
Quand on a parcouru tous les autres pays,
On aime à revenir en France.

Malgré son aversion pour les voyages, Diogène passoit la mer pour aller en Égine, lorsqu'il fut pris par des corsaires, qui le vendirent dans l'île de Crète. En arrivant sur le marché, il s'écria : « Qui veut acheter un maî« tre ? » A ces mots, un certain Xéniade, richement vêtu, s'étant approché : « Enfant, « lui dit le cynique, viens marchander un

« homme. » Et dès que le marché fut conclu, il ajouta : « Puisque je suis ton esclave, dispose-« toi à m'obéir. » En vain ses amis voulurent l'affranchir de sa servitude. « De quoi me plai-« gnez-vous, leur disoit-il ? ignorez-vous donc « que les maîtres du lion sont ses premiers « esclaves ? »

Cependant cet homme étranger à toutes les affections humaines, ne connoissoit qu'une seule passion, celle de la liberté. Mais par liberté, il n'entendoit que l'indépendance de ses besoins et de ses volontés. Quant aux actions, il savoit que la liberté ne peut nous affranchir ni de l'obéissance aux loix, ni des devoirs envers la société.

Cette manière de penser l'éloigna toujours du commerce des grands. Il répondit à Cratère qui l'invitoit : « J'aime mieux du pain dans « mon tonneau, qu'un festin dans ton palais. » Perdiccas offensé de ses refus, le menaça de le tuer. « Un reptile, reprit Diogène, peut me « tuer aussi ; mais je n'ai besoin ni de toi, ni « de ta grandeur. » Que Callisthène est heureux ! lui disoit-on ; il dîne tous les jours avec Alexandre. « Qu'il est malheureux, reprit-il, « d'y dîner tous les jours ! »

Comme il se chauffoit au soleil, Alexandre qui vouloit le connoître, s'approche, en lui

disant avec douceur : « Ne crains rien. — Est-« ce que tu es mauvais ? répond le cynique. — « Non, reprend le héros. — En ce cas, qu'ai-« je à craindre ? — Que desires-tu de moi, » poursuivit Alexandre, en se mettant devant lui. — « Je desire que tu te retires de mon so-« leil. — Mais enfin, que puis-je t'offrir ? — « Rien. Je suis plus riche que toi. Mon man-« teau me suffit, tes royaumes ne te suffisent « pas. » Ah ! s'écria le jeune conquérant, si je n'étois Alexandre, je voudrois être Diogène.

Quelque temps après, les Athéniens, par complaisance, ou plutôt par crainte, déclarèrent qu'Alexandre étoit *Bacchus*. « Et moi, « leur dit Diogène, je demande que vous me « déclariez *Sérapis*. »

Si Diogène eût professé sa morale à Sparte, il eût eu sans doute beaucoup de disciples et d'imitateurs. Mais les Athéniens, peuple enthousiaste, aimable et frivole, singèrent ses ridicules au lieu d'imiter ses vertus. Cette erreur prouve que, pour tirer parti des moyens d'une nation, il faut bien se garder de la faire sortir du caractère qui lui est propre. Les Français, par exemple, ne seront jamais des Catons ni des Brutus ; mais ils naissent presque tous des Duguesclins et des Bayards. En leur inculquant les vertus romaines, vous n'en

ferez qu'un peuple abâtardi, qui prendra la férocité pour l'énergie et l'exaltation pour la grandeur. Mais en développant le germe de leur bravoure et de leur galanterie gauloise, vous en ferez le peuple le plus vaillant et le plus aimable de l'univers.

Ah! renaissons, et désormais
Reprenons notre caractère.
Aimer, combattre, vaincre et plaire,
Voilà, voilà l'esprit francais.
Que chacun aux pieds de sa dame
Prête le serment de l'honneur.
Quittons nos Laïs sans pudeur:
L'amour élève, agrandit l'ame;
La licence énerve le cœur.
De l'hospitalité française
Rétablissons les nobles droits:
Que le voyageur sous nos toits
Entre, se repose, se plaise;
Et qu'aimant des mœurs et des loix
Qui mettent chacun à son aise,
Il y revienne une autre fois.
Que jamais la ruse n'approche
De nos cœurs francs et généreux:
N'oublions pas que nos aïeux
Vivoient sans peur et sans reproche,
Et croyons vivre sous leurs yeux.
A leur tête ils plaçoient Minerve,
Près de leurs drapeaux le dieu Mars,

Et mettoient au corps de réserve
Vénus, les jeux et les beaux-arts.
Contens d'imiter ces grands hommes,
Gardons-nous, modernes *Brutus*,
De parodier ses vertus;
Et montrons-nous tels que nous sommes.
On ne peut changer les Destins,
Leurs décrets sont invariables:
Nous ne deviendrons pas Romains;
Quand redeviendrons-nous aimables!

CRATÈS ET ZÉNON.

Le disciple le plus célèbre de Diogène fut Cratès, né à Athènes d'une famille opulente.

Comme il assistoit à la représentation d'une tragédie, frappé de voir un des principaux personnages se dépouiller de tous ses biens pour être libre, il sort à l'instant, vend son patrimoine, en dépose le produit chez un banquier, avec ordre de le partager un jour à ses enfans, s'ils étoient pauvres de vertus et d'esprit, et de le distribuer au peuple, si ses enfans possédoient les trésors de la philosophie.

A cette nouvelle, ses parens accourent chez lui pour le détourner de cette étrange vocation. Cratès les chasse, prend un manteau léger pour l'hiver et pesant pour l'été, se nourrit de pain et d'eau, provoque les injures des femmes publiques, pour se plier le caractère, surcharge sa difformité naturelle d'un accoutrement ridicule et monstrueux, se fait suivre par les enfans, insulter par la multitude, entre effrontément chez tous les citoyens, critique amèrement jusqu'aux moindres dé-

tails de leur vie domestique, et censuré de tout le monde, devient le censeur de l'univers.

Qui croiroit qu'avec ce caractère insociable et cet extérieur grotesque, Cratès dût le plus aimable de ses disciples à l'amour ?

Hyparchie, sœur de Métroclès, étoit, à cause de sa richesse et de sa beauté, l'objet des vœux de toute la jeunesse de Corinthe. Cratès vieux, pauvre et hideux paroît devant elle, et Cratès est préféré. Les parens de son amante, après s'être vainement opposés à ce choix ridicule, supplièrent le philosophe lui-même de l'en détourner; aussi-tôt celui-ci se dépouillant devant elle, lui montre sa bosse et son manteau, en disant : « Voici tous les charmes et « toutes les richesses de l'époux que ton cœur « a choisi. — Et voilà, reprit-elle, tous les « trésors que je veux posséder. » A ces mots, abandonnant sa famille, et renonçant à sa fortune, elle prit le manteau cynique, épousa Cratès, partagea son impudence et sa misère, et ne le quitta qu'à la mort. Je ne cite de pareils traits, mesdames, que pour vous donner une idée des mœurs de l'école de Diogène.

Je n'entreprendrai point de justifier le goût de la jeune corinthienne. Cependant, si elle fut plus qu'indulgente pour la laideur,

avouez que de temps en temps vous donnez dans l'excès contraire, et qu'auprès de vous la beauté l'emporte souvent sur toutes les qualités qui constituent le bonheur de la vie. Ah ! souvenez-vous que le lendemain de cette injuste préférence n'est que trop souvent le premier jour du repentir.

Préférez laideur et finesse
Au fard passager des amours.
La beauté s'appauvrit sans cesse :
L'esprit s'enrichit tous les jours.

A la laideur on s'habitue,
Comme on se fait à la beauté ;
Son charme ne peut pas toujours fixer la vue :
Mais on fixe le cœur par l'amabilité.

Soulevez le masque enchanté
De cette adorable figure,
Et vous verrez que la nature
A déguisé sa pauvreté.

Mais voulez-vous trouver une ame ardente et pure,
Des talens, des vertus? considérez ces traits
Dont sourit la sottise, et que l'orgueil censure :
C'est là que la nature a caché ses bienfaits.

Heureuse la beauté qui n'aime et n'apprécie
Que ce qui peut servir d'aliment au bonheur!

Il prospère aisément dans le fond d'un bon cœur ;
Mais il ne peut germer sur la superficie.

Hyparchie se trouvant à table près du sophiste Théodore, lui fit, dit-on, l'argument suivant : « Si en faisant telle ou telle « chose tu n'es pas blâmable, en la faisant « moi-même je ne puis être blâmée. Or, tu « n'es pas blâmable quand tu te frappes toi- « même ; donc je ne puis être blâmée quand je « te donne un soufflet. » Et le geste appuya l'argument. Théodore, pour toute réplique, lui arracha son manteau, et dit aux convives : « Voyez ce que c'est qu'une femme qui a quitté « sa toile et sa tapisserie ! — Crois-tu donc, « répliqua-t-elle sans rougir de sa nudité, que « la philosophie ne vaille pas les aiguilles et les « fuseaux ? »

Non : tous les argumens de la philosophie
Ne valent pas ces soins si touchans et si doux,
Qu'une mère attentive, une épouse chérie
Prodigue à ses enfans et rend à son époux
Du bonheur des humains tendres dépositaires
Conciliez leurs passions ;
Prévenez leurs divisions
En nuançant leurs caractères ;
Rendez-nous l'espérance au sein de nos malheurs,
Ranimez nos plaisirs, et charmez nos douleurs

Laissez philosopher l'orgueil et la folie.
Qu'ils raisonnent pour vous ; vous, agissez pour eux.
Ne philosophez point, mais faites des heureux ;
Voilà votre philosophie.

D'après le caractère de Cratès, vous présumez facilement, mesdames, qu'il ne fut point un philosophe de cour. Jamais il ne prétendit aux faveurs des rois. En les voyant prodiguer leurs richesses aux flatteurs et aux courtisanes, il les comparoit à des arbres fertiles, situés sur des rochers inaccessibles, et dont les rameaux chargés de fruits ne peuvent être atteints que par les pies et les corbeaux.

Mais l'observation la plus frappante et la plus juste de ce philosophe, porte sur la différence du prix que nous mettons aux objets les plus utiles et aux choses de caprice ou de pure superfluité. « On donne, dit-il, dix mines « à un cuisinier, et une drachme à un méde- « cin; cinq talens à un flatteur, à un sage con- « seiller de la fumée, à une courtisane un ta- « lent, à un philosophe une obole. »

Persuadé que, malgré notre penchant à la frivolité, cette disproportion seroit chez nous exagérée, j'ouvris dernièrement les tablettes d'une des femmes les plus jolies de la capitale, et j'y trouvai le mémoire particulier de ses

dépenses, dont je vais, en confidence, vous communiquer un extrait.

. . . Suivent mes dépenses secrètes,
À proportion des talens,
Du mérite et des agrémens
De ceux pour qui je les ai faites.
À quatre petits orphelins,
Une veuve, un fils et trois filles,
Un écu. Pour quatre serins,
Avec leurs petites familles,
Cent francs. — Cent sols pour le pain bis
Qu'on donne tous les vendredis :
Pour le chien, vingt francs de pastilles. —
Dans deux procès que j'ai suivis,
Et dont je ne suis pas trop sûre,
Un louis pour deux bons avis :
Quatre pour la bonne aventure. —
Reçu de mon pauvre fermier
Dix louis le trente novembre :
Payé dix louis un panier
De fraises le premier décembre. —
Cent francs pour appaiser les cris,
Les poursuites et les écrits
De marchand, prêteur, fournisseuse :
Trois cents pour deux petits bonnets
Que je ne dois pas mettre, mais
Qui sont de la bonne faiseuse.

Je borne ici, mesdames, ces détails minu-

tieux, que vous croyez peut-être de mon invention ; mais si vous doutez que l'original de ce mémoire ait existé, ouvrez votre secrétaire ou même votre toilette : je crains bien que plus d'une parmi vous n'en trouve quelques duplicata, taxés suivant l'ancien tarif de Cratès.

Ce philosophe, aussi bizarre que ses calculs, inspire naturellement peu d'intérêt, aussi ne vous en aurois-je point parlé, s'il n'eût eu d'autre recommandation que son mérite personnel ; mais il eut celui de développer l'esprit et le cœur de Zénon, dont vous allez apprécier la doctrine et les vertus.

Zénon, avant de prendre un état, ayant consulté l'oracle, en reçut, dit-on, cette réponse : « *Prends la couleur des morts.* » En interprétant ces paroles, il crut que l'oracle lui ordonnoit de pâlir sur les livres des anciens, et partagea tous ses momens entre l'étude et les soins de son commerce. Mais en revenant de Phénicie, son vaisseau ayant échoué près d'Athènes, il aborda dans cette ville, riche des seuls trésors que la fortune ne puisse nous enlever, le génie et la vertu.

Cependant, sensible à la perte de ses richesses, et cherchant à s'en distraire, il entre chez un libraire, et lit au hasard le premier volume qui se présente ; c'étoit le second livre de

Xénophon, qui contient l'histoire de plusieurs philosophes. Zénon charmé de cette lecture, demande au libraire où demeurent ces hommes célèbres. En voici un, lui répond celui-ci, en lui montrant Cratès qui passoit. A ces mots, Zénon suivit le cynique, devint son disciple, et bientôt il rendit grace aux dieux de son naufrage.

Cependant comme l'indécence et la grossièreté des mœurs des cyniques révoltoient sa pudeur et sa délicatesse naturelles, il se détermina à quitter leur école, et dit à Cratès qui le retenoit par son manteau : « C'est par les « oreilles qu'il faut me retenir ; persuade-moi, « sinon, qu'importe que mon corps demeure « ici, si mon esprit n'y reste pas. »

Il avoit passé six années chez Cratès, il en passa dix chez Xénocrate, Stilpon et Polémon. Il ouvrit ensuite lui-même son école ; et comme il enseignoit publiquement sous un *portique* dont le nom grec est *stoa,* ses nombreux sectateurs furent appelés *stoïciens,* ou philosophes du *portique.*

Bientôt Zénon compta parmi ses disciples des héros, des princes et des rois. Antigonus, qui l'écoutoit avec admiration et l'aimoit avec tendresse, le pressa long-temps de venir habiter sa cour ; mais le philosophe s'en

excusa toujours en alléguant sa mauvaise santé. Il avoit raison ; la philosophie est un arbre un peu sauvage ; tant qu'il croît à l'ombre du désert, il y conserve sa verdeur et sa fécondité ; mais dès qu'on le transplante dans les jardins des rois, sa vigueur s'affoiblit et son fruit dégénère. Aussi Zénon cherchoit-il la solitude. La foule l'effrayoit, et lorsqu'en passant, il se voyoit environné d'un nombre de curieux ou d'admirateurs, il leur offroit de l'argent, en les priant de se retirer.

Comme il réfléchissoit beaucoup, il parloit toujours en termes concis ; car remarquez, mesdames, que ce qui est mûrement pensé est toujours laconiquement exprimé.

Un adolescent le questionnant un jour sur une matière fort abstraite, Zénon lui présente un miroir et lui dit : « Trouves-tu qu'une pa- « reille question aille à l'air de ton visage ? » Pour moi, quand je vois une jolie femme s'égarant dans le dédale d'un problême, ou tournant autour de la quadrature du cercle, je me rappelle ces petits Amours qui soulèvent avec effort un bout de la massue d'Hercule ; et si quelque docteur femelle me demandoit, avec sa voix grêle et sa gravité enfantine, ce que c'est, par exemple, que le systême du plein et du vide, je lui répondrois :

Rouge, blanc, gazes et dentelles,
Modes, romans, chansons nouvelles,
Amans du jour, amis de nom,
Sentimens d'opéra-comique,
Fidélité métaphysique,
Maux de nerfs, mines et jargon,
Petit ton tranchant qui décide
En grasseyant d'un terme grec,
Sens blasés, esprit faux, cœur sec,
Et cerveau creux; voilà le *Vide*.

Amour pur, amitiés fidèles;
Tendresse et vertus maternelles,
Solide et modeste savoir,
Vanité cédant au devoir,
Bonté de cœur, et grandeur d'ame,
Voilà le *Plein* : cherchez, madame.

Les deux vertus principales de Zénon, furent la continence et la discrétion. Ses ennemis reprochèrent à sa sagesse une erreur passagère; mais estimons l'homme auquel l'envie n'a pu reprocher qu'une erreur; c'est qu'il a su se préserver des autres.

Comme il assistoit silencieusement à un festin où les ambassadeurs de Ptolémée parloient indiscrètement, ceux-ci lui demandèrent s'il n'avoit rien à faire dire à leur roi.

« Apprenez-lui, reprit-il, que vous avez trouvé « un homme qui sait se taire. »

La discrétion étant la base de la confiance, et la confiance l'aliment de l'amitié, vous concevez, mesdames, que Zénon fut bon ami. « Mon ami, disoit-il, est un autre moi-même. »

Il est difficile de sentir le prix de l'amitié sans apprécier les charmes du véritable amour. Zénon, loin d'interdire ce sentiment aux philosophes, le croyoit essentiel pour leur bonheur et pour celui des femmes. « Si l'amour, « disoit-il, étoit défendu aux sages, que les « femmes seroient à plaindre d'être réduites à « l'amour des sots ! »

A cette vérité, dont vous sentez l'évidence, je vous vois toutes, mesdames, applaudir à la philosophie de Zénon, et déjà vous prenez secrètement le chemin du portique pour faire un choix parmi ses disciples. Mais avant d'entrer chez ces galans stoïciens, écoutez les loix auxquelles ils soumettent l'amour : « Que toutes « les femmes, disent-ils, soient communes « entre les sages, que chacun d'eux vive avec « toutes celles dont il saura se faire aimer ; mais « qu'il ne s'attache à aucune ; c'est ainsi que le « bonheur est exempt de jalousie, et l'amour « d'infidélité. »

Eh bien ! mesdames, le principe vous avoit

séduites ; mais que pensez-vous de ses conséquences ? Croyez-moi, en fait de sentiment, il est toujours bon de s'expliquer, sur-tout avec les philosophes.

Zénon eût été d'autant plus dangereux pour vous, qu'il étoit original dans son extérieur comme dans ses actions. Or, soit caprice, soit amour de la nouveauté, il est prouvé, par l'expérience, que les originaux ont le droit presque exclusif de vous plaire. Et si vous aimez mieux un sot original qu'un homme qui a de l'esprit comme un autre, comment échapper au charme d'un original spirituel ? et comment eussiez-vous pu résister à Zénon ?

Il étoit grand, mince et noir ; il promenoit lentement sur deux grosses jambes un corps efflanqué, une tête penchée et deux longs bras balans. On l'appeloit le *Palmier d'Égypte* Quand il parloit, sa figure sèche devenoit sévère, son front se sillonnoit et sa bouche se tordoit. Mais dans un repas d'amis, ses yeux creux lançoient les éclairs du génie et les étincelles du plaisir. Il aiguisoit la sensualité des convives, et ne mangeoit que des figues et du miel ; il animoit la gaîté des buveurs, et ne buvoit qu'un peu de vin doux ; il faisoit rire, et ne rioit point, ou s'il sourioit, c'étoit un rire à lui. Il parloit d'amitié avec un style

tout neuf, d'amour avec une expression bizarre, de galanterie avec une gaucherie piquante. C'étoit un ami pétulant, un amant grave, un plaisant sérieux, un esprit indéfinissable, un corps mal-adroit, des idées de l'autre monde, une laideur irrésistible, un homme charmant, adorable, en un mot, un original.

Au reste, vous eussiez pu, mesdames, justifier votre penchant pour Zénon, par l'espèce d'idolâtrie qu'eurent pour lui les Athéniens. Ils lui décernèrent une couronne d'or, lui érigèrent une statue, et lui confièrent les clefs de leur ville. Imitez, mesdames, leur attachement et leur respect pour la philosophie, mais n'imitez pas tout-à-fait leur confiance. Ordonnez à l'art de modeler les traits du philosophe dont vous goûtez la morale; envoyez-lui même une couronne; mais gardez-vous bien de lui envoyer vos clefs.

Tout philosophe est homme, et toute femme est tendre.
Une porte à tous deux assure le repos;
Mais si les clefs l'ouvrent mal à propos,
Il n'est plus temps de les reprendre.

Zénon jouit de l'estime des Athéniens jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans. Sa tempérance fut telle, que dans cette extrême

vieillesse, sa santé n'éprouvoit encore aucune altération, et il termina volontairement une existence à laquelle la douleur n'avoit jamais porté d'atteinte. En sortant de son école, il tomba, et se foula la main, et regardant ce léger accident comme un avertissement de sa fin prochaine, il dit en frappant la terre : « *Tu* « *me demandes ? me voici.* » A ces mots il s'étrangla.

Sa mort fut regardée comme une calamité publique. Antigonus le pleura en s'écriant : « Quel spectacle j'ai perdu ! Mais ce qui me « fait sentir plus vivement encore la perte de « ce grand homme, c'est que ni mes dons ni « mes promesses n'ont jamais pu en faire un « courtisan. » Aussi-tôt il envoya des députés à Athènes pour engager ses habitans à déposer le corps de Zénon dans le faubourg *Céramique.*

C'est là qu'à l'ombre des lauriers reposoient tous ces hommes célèbres, dont le nom seul soutenoit encore la gloire de la patrie. Dès que l'imagination nous transporte dans cette enceinte sacrée, l'ame se sent saisie d'un respect religieux ; du respect, elle passe à l'admiration, et de l'admiration à cet enthousiasme qui seul fait les grands hommes et les héros.

Mais si l'orgueil d'une grande nation lui

forme un trophée des dépouilles mortelles de tous ceux dont les exploits étendirent sa renommée, pourquoi la reconnoissance ne lui composeroit-elle pas un trésor des cendres de tous ces êtres chéris, dont les vertus modestes assurent sa félicité ?

Si l'on me confioit le soin honorable d'élever les monumens funèbres qui doivent éterniser la gloire de ma patrie, près du dernier asyle des héros, je formerois une enceinte de myrtes et d'oliviers. Là reposeroient les modèles des vierges, des épouses et des mères. Là, tandis que le père instruisant son fils sur la tombe des artistes, des philosophes et des héros, feroit germer dans son cœur la sagesse, la valeur et le génie, la mère conduisant sa fille parmi de modestes mausolées, lui diroit en lui montrant les emblêmes dont l'estime ou l'amitié les auroit décorés :

Vois-tu cette vigne mourante
Sur les rameaux séchés de ce jeune arbrisseau ?
C'étoit une épouse, une amante.
Son jeune époux, descendant au tombeau,
Exhala dans son sein son ame gémissante ;
Et la vigne a suivi l'ormeau.

La tendresse éleva cette urne cinéraire,
Et grava ces cœurs alentour.

L'urne contient les cendres d'une mère :
Les cœurs de ses enfans conservent son amour.

Contemple cette jeune et modeste bergère.
Le Vice, environné des trésors de Plutus,
Lui présente un palais ; l'Hymen, une chaumière :
Elle suit son cœur, et préfère
Une chaumière et des vertus.
Ici, ce pélican nourrit de sa substance
Les tendres fruits de ses amours.
Adèle, au sein de l'indigence,
A nourrir ses enfans consuma ses beaux jours;
Et de leurs jeunes ans pour prolonger le cours,
Fit passer dans leur sein toute son existence.

Là, ce jeune et frêle roseau
Soutient deux troncs minés par le temps et l'orage
Constance, au printemps de son âge,
Soutenant ses parens sur le bord du tombeau
Expira sans quitter ce glorieux fardeau:
L'Amour est le dieu du courage.

Sous ces lauriers jouit d'un éternel repos
Celle qui, déployant les ressorts de son ame
Égala quelquefois la vertu des héros,
Et cultiva toujours les vertus d'une femme.
Elle sut manier la lyre et les pinceaux,
Tenir la plume du Génie,
Guider le compas d'Uranie ;
Et n'oublia point ses fuseaux.

Tandis qu'à sa fille attentive
La mère, en expliquant ces touchantes leçons,
Fait sentir qu'après nous ici nous ne laissons
D'une existence fugitive
Que les seules vertus dont nous la remplissons,
Près de ces monumens cette ame vierge et pure
S'enflamme et se sent tressaillir.
Sa jeune ambition perce dans l'avenir.
Elle embellit déjà d'une gloire future,
Et sa tombe et son souvenir.
« Quoi! partout, se dit-elle, en cette auguste enceinte
« Le trépas au néant condamne la beauté!
« La vertu seule passe à la postérité! »
Dans son cœur, à ces mots, elle en grave l'empreinte,
Et sort en méditant son immortalité.

Celle de Zénon fut fondée sur l'estime et l'amitié universelle des Athéniens. Le lendemain de sa mort, ils secondèrent les vues d'Antigonus en rendant le décret suivant :

« Attendu que pendant un grand nombre « d'années, Zénon, fils de Ménasée de Cittie, « a donné aux Athéniens les préceptes et les « exemples de la probité, qu'il n'a cessé d'ex- « citer ses disciples à la vertu, et que sa con- « duite a toujours été d'accord avec sa morale; » *le peuple*, pour récompenser sa tempérance « et sa sagesse, a cru devoir lui décerner une « couronne d'or et lui ériger un tombeau dans

« la place Céramique. Il a confié le soin de ces « deux monumens aux talens des cinq artistes « les plus distingués d'Athènes, et ordonne « que le présent décret sera gravé sur deux « colonnes, élevées, l'une dans l'académie, « l'autre dans le lycée, afin que tout le monde « apprenne que les Athéniens savent honorer « les hommes d'un mérite supérieur, et pen- « dant leur vie et après leur mort. »

Telles furent les vertus et la gloire de l'oracle du portique. Voyons maintenant sur quelles bases s'élevèrent sa morale et sa doctrine.

Les stoïciens distinguent dans la morale, les *penchans*, le *but* vers lequel ils tendent, les *biens* et les *maux*, les *passions* et la *vertu*, les *actions* et les *devoirs*.

Les *penchans* sont les inclinations que tout être animé apporte en naissant, et dont le *but* est l'accomplissement des vœux de la nature. Ces inclinations sont invariables chez les animaux, parce qu'elles ne sont dirigées que par l'instinct; mais elles varient chez les hommes, et souvent s'éloignent de leur but, parce qu'elles sont égarées par l'imagination. *Magicienne*, dit Sterne, *tu es séduite et tu séduis*. Mais quel que soit le charme de ses enchantemens, on en revient toujours à la nature.

Dans le sein d'une amitié pure ,
De l'amour , de l'hymen , savourant la douceur ,
Vous recevez et rendez le bonheur ;
Voilà le vœu de la nature.

Mais des plaisirs brillans d'un monde séducteur ,
L'imagination vous traçant la peinture ,
La vanité se glisse au fond de votre cœur ,
Et vous fait oublier le vœu de la nature.

Tout vous charme en entrant dans ce nouveau séjour.
Les Ris vous caressaut de leurs ailes légères ;
Les vœux de l'Amitié , l'hommage de l'Amour ,
Et l'essaim des Plaisirs ! .... Aux pays des Chimères ,
Tout est charmant le premier jour.

Le lendemain , quelle métamorphose !
Tout languit au milieu de ce monde charmant.
De sa guirlande à tout moment ,
Le Plaisir détache une rose.

Pourquoi ce sombre ennui , cette morne langueur ,
Qui m'étoient inconnus dans ma retraite obscure ?
Ah ! je le sens trop tard ; on renonce au bonheur ,
En s'éloignant du vœu de la nature.
Alors , à pas tardifs , suivant le repentir ,
Vous revenez dans votre asyle ,
Où vous attend le vrai plaisir ,
La solide amitié , la volupté tranquille ,
Au milieu des êtres chéris

Qui vous prodiguent leur tendresse,
Des enfans qu'autrefois votre sein a nourris,
Et dont la bouche aujourd'hui vous caresse.
Dans l'avenir, où vous lisez pour eux,
Leur traçant du bonheur la route la plus sûre,
Vous leur dites : « Pour être heureux,
« Suivez, suivez toujours le vœu de la nature. »

Quant aux *biens* et aux *maux,* les stoïciens partagent toutes les choses humaines en trois classes : le bien, le mal, et ce qui n'est ni l'un ni l'autre. Ils font consister tous les biens dans la vertu, tous les maux dans ce qui lui est contraire, et rangent dans la classe indifférente pour le mal, la mort, la douleur, la foiblesse, l'obscurité, la pauvreté, la laideur ; oui, mesdames, la laideur : et dans l'ordre des choses indifférentes pour le bien, la vie, la santé, la force, les honneurs, la richesse et la beauté. — Quoi ! la richesse, quoi ! la beauté n'est pas un bien ! — Hélas ! elle est presque toujours un mal pour nous et pour vous-mêmes. C'est l'usage que vous en faites qui détermine le prix des trésors de la fortune et des dons de la nature.

Dans le sein de la pauvreté,
Prévenant le besoin par un travail utile,

Fuyant la triste oisiveté
Et des vices brillans le cortège futile,
Si la paix, l'amitié remplissent vos desirs,
Embellissent les jours que la Parque vous file,
A votre pauvreté tranquille
Vous devez vos vertus, vos talens, vos plaisirs.

Mais au faîte de l'opulence,
Si la langueur et la satiété
Attiédissent votre existence;
Si du bonheur poursuivant l'apparence,
Vous laissez la réalité;
Si l'azur d'un beau soir, si l'éclat de l'aurore,
Le printemps qui renaît, la fleur qui vient d'éclore
A vos regards ne parlent plus;
Si la voix de l'honneur, les accens du génie,
Les discours d'un ami, les soupirs d'une amie,
De votre cœur ne sont plus entendus;
Eussiez-vous tout le faste et tout l'or de Crésus,
J'ai pitié de votre indigence.
Des arts, du sentiment et de la volupté,
Le dégoût ou la jouissance,
Nous rend pauvres dans l'abondance,
Ou riches dans la pauvreté.

Sur vos traits le hasard imprima la laideur?
Cet accident léger est, dit-on, un malheur;
Vous vous en affligez, et craignant d'être vue,
Vous recherchez l'obscurité.
Là, l'Étude, les Arts, la Candeur ingénue,

Forment votre société.
Auprès de votre humble retraite
Le fat passe en riant ; l'honnête homme s'arrête.
Son œil n'est pas séduit dès les premiers momens ;
Tant mieux ! la sagesse timide
Redoute les enchantemens,
Et n'entre qu'en tremblant dans le palais d'Armide.
L'estime, nœud plus cher et plus sûr que l'amour,
Vous enchaîne à jamais. Si vous étiez jolie,
On vous aimeroit pour un jour ;
Laide, on vous aime pour la vie....

Vous, laide !... ah ! quel blasphême ! avec autant de charmes.
Quel prestige funeste a fasciné mes yeux !
Vous à qui le plus beau, le plus puissant des dieux,
A prêté son sourire et confié ses armes !...
Non, non, vous êtes belle, et vos moindres attraits
Embrasent mille amans d'une flamme immortelle...
Qui s'évapore en naissant.... Mais
Rassurez-vous : vous êtes belle ;
Mille autres cœurs brûlent déjà pour vous.
Le sage Ariste veut devenir votre époux.
Vous avez beaucoup plus qu'il ne faut pour lui plaire.
Il ne veut qu'une ame sincère,
Un esprit cultivé, quelque peu de bon sens :
Enchaînez sa raison et captivez ses sens.
Vous paroissez ! soudain le plaisir le transporte ;
Vous souriez ; il est ravi !
Vous parlez.... le voilà parti.
Son procédé n'est pas régulier ; mais qu'importe ?

Vous êtes belle, et dès long-temps
L'aimable Damis vous adore.
Il idolâtre les talens.
Si, comme on le prétend, l'amour les fait éclore,
Ceux que vous possédez doivent être brillans.
Aussi Damis, avant de vous entendre,
A-t-il formé bien des vœux superflus,
Vous l'avez fait long-temps attendre....
Ce n'étoit pas la peine : il ne reviendra plus.

C'est qu'il n'a pas de goût. Tant pis ! Vous êtes belle.
Clitandre vous a vue, et ce parfait amant
A puisé dans vos yeux le céleste aliment
D'une fidélité qui doit être éternelle.
Aussi payez-vous son amour,
Son zèle, son respect, son estime profonde,
D'un quolibet, d'un calembour,
Et des plus jolis riens du monde.
Sensiblement touché d'un si tendre retour,
Il soupire, et s'en va. Le sot, vous êtes belle.
Il vous faut un amant du haut style ; et Cléon,
Le héros des boudoirs et le dieu du bon ton,
Tombe dans vos filets. Vous lui brûlez une aile,
Et vous fixez ce papillon.
Le début est charmant : vous l'aimez ; il soupire :
Quand l'amour vient de naître, on le nourrit de rien ;
Mais comment nourrir l'entretien ?
Qui ne sait rien, n'a rien à dire,
Et l'Ignorance est mère de l'Ennui.
D'ailleurs le beau Cléon, qui s'admire et qui s'aime ;

Prétend uniquement qu'on s'occupe de lui ;
Or vous vous occupez fort souvent de vous-même ,
Et plus souvent encor d'autrui.
De là , plaintes , soupçons , rupture mutuelle ,
Et puis les faux rapports , puis les malins écrits ,
Et le scandale , et le mépris....

Méprisez les : vous êtes belle.
A votre char brillant enchaînez vos censeurs ,
Et que , vingt ans encor , la mode renouvelle
L'essaim tumultueux de vos adorateurs.

Un jour enfin , pensive et solitaire ,
Je vous rencontre : Eh bien! comment vont les plaisirs?
— Les plaisirs ? ah ! quelle chimère ! —
Le bonheur , plus solide , a comblé vos desirs ? —
Je ne le connois pas. —Vous n'êtes donc pas mère ? —
Non. — Vous n'avez pas un époux ? —
Non.—Point d'amis? —Aucun.—Pourtant vous étiez belle.
—Je l'étois ! —Vous pleurez ? Que les arts, les vertus,
Remplacent les attraits que vous avez perdus.
Le Plaisir moins volage et l'Amour plus fidèle ,
Au lieu de voltiger , marcheront sur vos pas.
L'Amitié vous attend et l'Hymen vous appelle.
Venez ; vous allez dans leurs bras
Commencer d'être heureuse , en cessant d'être belle

Les stoïciens divisent la philosophie en trois parties , la physique , la morale et la logique. Ils la comparent à un jardin dont la physique

est le terroir, la morale le fruit, et la logique le mur ou la clôture; c'est-à-dire, que de l'étude de la nature, ils font éclore les principes de la morale, qu'ils défendent par la force du raisonnement. Cette comparaison de la philosophie universelle peut convenir, mesdames, à celle qui vous est particulière :

Le terrein doit être un bon cœur,
Fertilisé par la jeunesse :
Les talens sont les fleurs, le fruit est la tendresse;
Et le rempart est la pudeur.

Nos philosophes subdivisoient leur logique en deux sciences, la rhétorique et la dialectique; la première se bornant à persuader, la dernière s'appliquant à convaincre; l'une parlant au cœur et quelquefois aux sens; l'autre s'adressant toujours à la raison.

Il seroit à desirer, mesdames, que votre logique se soumît à cette division. Vous vous occupez si constamment de nous persuader, que vous oubliez toujours de nous convaincre. Et en effet, de quoi sert le raisonnement, lorsqu'un sourire est sans réplique? Cependant ne vous reposez point sur ces succès éphémères : la persuasion passe; la conviction seule est durable. L'art passager de la coquetterie se réduit au talent de la persuasion. Voilà pour-

quoi l'homme abuse la femme qui l'a seulement persuadé, et s'attache à celle qui l'a convaincu. Voilà pourquoi la coquette a des amans, et l'honnête femme des amis; pourquoi le cœur de l'une est épuisé à trente ans, tandis que l'autre, jusqu'au dernier soupir, jouit du bonheur pur d'aimer et d'être aimée. Aussi la laideur rendroit-elle aux belles un important service, si pour leur faire sentir la nécessité de convaincre, elle leur ôtoit de temps en temps les moyens de persuader.

Quoique la logique admette une multitude d'argumens dont les formes varient à l'infini, les stoïciens n'y admettoient que le syllogisme. Cet argument est composé de trois parties : la première est le principe; la seconde est l'assertion que l'on établit conformément à ce principe; et la troisième est la conséquence, qui réunit le principe et l'assertion. Par exemple :

Qui ne dit que des mots, ne dit rien.
Or une babillarde ne dit que des mots;
Donc une babillarde ne dit rien.

Ce syllogisme est juste, parce que le principe étant une vérité d'expérience, et l'assertion étant de notoriété publique et particulière, la

conséquence qui émane de ces deux vérités est malheureusement incontestable.

La fausseté du syllogisme dérive presque toujours de l'équivoque du principe sur lequel il est établi. Alors cet argument dégénère en sophisme. La manière la plus sûre de le réfuter, c'est de distinguer le principe. Ainsi, supposé qu'un sophiste de vingt ans dît à une jeune personne :

L'amour est un don du ciel.
Or on doit accueillir les dons du ciel :
Donc vous devez accueillir l'amour.

Si la logicienne un peu novice se laissoit séduire par cet argument, voici la distinction par laquelle sa mère le réfuteroit.

« L'amour est un don du ciel, quand il nous « est offert par la vertu ; mais c'est un don per- « nicieux quand la séduction nous le présente.

« Or nous devons accueillir les dons du ciel, « mais rejeter les dons pernicieux.

« Donc ma fille doit accueillir l'amour que « lui offre la vertu, et rejeter celui que lui « présente la séduction. — Adieu, monsieur. »

Telle étoit la forme ordinaire que les stoïciens donnoient à leurs raisonnemens. Mais, pour raisonner, il faut des idées. Or les idées naissent, suivant eux, des impressions faites

sur l'imagination. Les unes, qu'ils appellent *sensibles*, sont les impressions faites par un objet physique sur nos sens ; c'est ce qu'on appelle *sensations*. Les autres, produites par un objet idéal, ne frappent que notre entendement ; c'est ce que l'on entend aujourd'hui par les idées *métaphysiques*, dont la discussion est réservée plus particulièrement aux hommes Je vous engage donc, mesdemoiselles, à confier à l'amitié paternelle l'analyse de vos idées métaphysiques, et à la tendresse maternelle le résultat de vos sensations.

Mais pour ces confidences délicates, employez toujours le *discours*, et jamais la *parole* ; car, selon les stoïciens, le *discours* est l'expression du sentiment ou de la pensée, et la *parole* n'est qu'un son articulé. Le *discours* signifie quelque chose. La *parole* en elle-même ne signifie rien. Voilà pourquoi tant de gens ont le don de parler, et si peu le talent de discourir ; talent bien rare en effet, puisqu'il doit réunir la *clarté*, la *briéveté*, la *pureté*, la *convenance* et la *grace*.

La clarté résulte nécessairement d'une idée bien conçue.

Ce que l'on conçoit bien s'exprime clairement.

Mais au milieu d'un cercle bruyant, où la

vanité brille, où l'orgueil tranche, où l'esprit du jour étincelle, où l'amour-propre guette l'intervalle de deux épigrammes pour y glisser un bon mot; où les traits multipliés volent, se croisent, frappent ou se perdent au hasard, a-t-on le sang-froid de réfléchir dans la mêlée, et de méditer, comme César, des commentaires sur le champ de bataille? La *parole* part si rapidement, que la pensée peut à peine la suivre. Mais ne devroit-elle pas l'attendre? Chose impossible, car votre auditoire n'épie qu'un silence pour vous couper la phrase. Aussi, tous vos mots s'entrelacent-ils si étroitement, qu'on n'y peut appercevoir ni point ni virgule. Les solécismes se faufilent dans la foule, et adieu la *pureté*. Pour relever un peu le tour de la conversation, vous l'entremêlez de termes techniques; mais ils s'y trouvent déplacés, et adieu la *convenance*. Plusieurs mots arrivent tronqués, défigurés; vous-même en rougissez.... Eh! vîte! couvrez-vous du voile des *Graces*, et sauvez-vous par la *briéveté*.

Ce qui vous égare dans ce labyrinthe, c'est quelquefois la surabondance des mots et la disette des idées. Cependant ce n'est point par le défaut d'idées que les femmes pèchent ordinairement; c'est plutôt par la multiplicité

de leurs pensées, dont la succession rapide leur cause nécessairement un peu d'embarras et de confusion. De là ces discours vivement commencés et subitement interrompus; cette activité puérilement infatigable, qui voltigeant sur tous les détails, ne s'arrête jamais à l'ensemble; qui tourbillonne autour du but sans l'atteindre, qui parle de tout, ne dit rien; regarde tout, ne voit rien; arrange tout, ne met ordre à rien; commence tout, ne finit rien; qui va, revient, retouche, brouille, brise, bouleverse; c'est ce que l'on appelle vulgairement *tatillonner*. « Ah! madame, s'écrie « Bélise, vous êtes mise en perfection! Cepen« dant ce voile, cette robe seroient encore « mieux de cette façon; ou bien de celle-ci.... « ou plutôt de celle-là. » Et vous voilà déshabillée. « Quoi! monsieur, votre ami vous « boude pour un propos équivoque! Puérilité, « mal-adresse! Laissez-moi faire: je m'en « charge. » Elle dit, part malgré vous, vole et revient triomphante: « Elle n'a dit qu'un mot, « qu'une syllabe; il s'est rendu; voici sa let« tre; il va venir lui-même. » Vous ouvrez le billet: c'est un cartel.

Vous le voyez, mesdames; c'est bien moins la surabondance que la solidité des idées, qui contribue à la justesse du raisonnement. Cette

justesse, quant au principe, dépend surtout de l'exactitude de la *définition*. La *définition* est pour le moral, ce que la *description* est pour le physique. Par exemple, si je veux décrire ou peindre une femme aimable, je dirai :

Lèvres de rose, haleine de Zéphyre,
Trésors d'albâtre et modeste maintien,
Charmes, qui font sentir ce qu'on n'ose lui dire,
A ses genoux un regard vous attire,
Un soupir vous égare, un coup-d'œil vous retient.

Mais si je veux la définir, j'ajouterai :

Son esprit, sa candeur, sa bonté, son langage,
Vous pénètrent d'un sentiment
Qui vous attache uniquement,
Et sans réserve et sans partage.
On ne peut l'estimer ni l'aimer à demi:
Qui n'est que son ami, veut être davantage;
Qui n'est que son amant, veut être son ami.

Les stoïciens employoient toutes ces formes de raisonnemens à discuter sur la vertu. La vertu se prend en général pour la *perfection*. Ainsi chaque vertu particulière est un degré de plus qui nous élève vers cet état auquel l'homme vise si rarement, et toujours sans l'atteindre.

Les disciples de Zénon distinguent deux

espèces de vertus : celles que nous devons à la nature, comme la candeur et la bonté ; celles qui sont le fruit de l'étude ou de la réflexion, telles que la prudence et la justice. Ils ajoutent qu'il y a des *vertus-mères*, comme la prudence, la justice, la force, la tempérance, qui renferment en elles les vertus dont se compose, pour ainsi dire, leur famille, telles que la grandeur d'ame, la continence, la patience, etc.

D'après ce principe, pourvu que vous possédiez quelques qualités primitives, ils en feront éclore toutes celles qui peuvent leur devoir leur origine. Mais si, comme ils le prétendent, une perfection ne peut naître que d'une autre perfection, à quel art auront-ils recours pour perfectionner tous ces êtres nuls qui n'ont ni vice ni vertu ? Il me semble que, dans ces occasions, si fréquentes de nos jours, la philosophie stoïcienne seroit prise au dépourvu.

Eh bien ! je serai plus hardi que les disciples de Zénon. Quand toutes les vertus sont absentes, je soutiens qu'on peut se servir même d'un défaut, pour développer le germe des qualités que nous apportons tous en naissant. Supposons une jeune personne dont l'esprit et le cœur, fermés à l'idée et au senti-

ment de toute vertu, n'auroient d'autre mobile que la coquetterie ;

« Je lui dirois : Lise, vous êtes belle. »
A ces mots, Lise souriroit. —
« Mais les hommes discrets ne vous trouvent pas telle.
« Vous levez trop les yeux. » Lise les baisseroit. —
« Votre parure est bien, et c'est vraiment dommage
« Que demain vous changiez de taille et de visage.—
« Je n'en changerai point — Oh! vous en changerez;
« La nouveauté l'exige et vous obéirez :
« Vous avez, m'a-t-on dit, si peu de caractère,
« Qu'une mode nouvelle est pour vous un arrêt,
« Et qu'il vous est plus doux de changer que de plaire.
« — On a tort. — Prouvez-le. » Lise se fixeroit. —
« Vous inspirez d'ailleurs la pitié la plus tendre. —
« Pitié ! moi ? — Vous. » Et Lise rougiroit. —
« Chacun parle de vous avec tant d'intérêt,
« Qu'entre nous, je voudrois que vous pussiez l'entendre.
« Que ces regards, dit-on, ces traits pleins de douceur,
« Exprimeroient bien la tendresse !
« Qu'elle est à plaindre, hélas! de passer sa jeunesse
« Sans se douter qu'elle ait un cœur !
« Faut-il qu'un si beau fruit soit séché dans sa fleur !
« Quoi ! dans cette ame virginale
« La céleste amitié n'a jamais pénétré !
« Jamais cette jeune vestale
« N'allumera le feu sacré !
« Que son malheur nous intéresse ! »
Soudain, soit desir, soit regret,

Un soupir brûlant de tendresse
De son ame s'échapperoit. —
« Encore, ajoute-t-on, si de sa destinée,
« Pour charmer la froideur et les mornes ennuis,
« Des pleurs pouvoient couler de ses yeux attendris;
« Une femme qui pleure est moins infortunée;
« Son sort, de temps en temps, auroit quelques douceurs.
Lise, en se détournant, me cacheroit ses pleurs. —
« Quoi! Lise! vous versez des larmes!
« Souffrez-vous?—Au contraire. — Ah! vous reconnoissez
« Que pour vous il n'est point de plaisirs dont les charmes
« Valent les premiers pleurs que vous avez versés.
« Tandis que vous goûtez le bonheur d'en répandre,
« Je vais essuyer en secret
« Ceux d'un infortuné : j'y cours, il doit m'attendre;
« Adieu. » — Vous devinez que Lise me suivroit.

Sous l'appareil de la misère,
La douleur se présente à ses regards confus :
« Quoi! tandis que le luxe et l'orgueil sur la terre
« Prodiguent vainement tant de biens superflus,
« Il est donc des mortels de secours dépourvus,
« Qui demandent le nécessaire,
« Et meurent sans être entendus! »
A ces mots, de la bienfaisance
Prodiguant les trésors et les plus tendres soins,
Sa jeune vanité, qui n'a pas de témoins,
Brûle d'en faire confidence.
Je l'arrête et lui dis : « Apprenez qu'un bienfait,
« Ainsi qu'une faveur, n'est rien sans le mystère;

« Qu'on cesse de jouir du bien que l'on a fait ;
« Dès que l'on cesse de le taire. »
Je crois que Lise se tairoit.

Pensive et renfermant dans son ame attendrie,
Et son bonheur et ses secrets,
A demi-voix alors je lui dirois,
La tirant de sa rêverie :
« On vous demande. — Qui ? sont-ce des malheureux ?
« — Non ; ce sont des modes nouvelles,
« Et des adorateurs. — Je n'y suis plus pour eux.
« Le bonheur est bien loin de celles
« Que leur hommage peut charmer ;
« En moi, je sens un nouvel être ;
« Je végétois, je vis ; on ne commence à naître
« Que de l'instant qu'on commence d'aimer. »

Ainsi du sein d'une foiblesse
Qui tient à la froideur, à la légèreté,
J'ai par degrés fait naître la tendresse,
L'amitié, la raison, la générosité,
La modestie et la docilité.

Des rigueurs de la sagesse
L'orgueil se fût révolté ;
Mais avec une caresse,
J'ai soumis la vanité.

Au reste, il est bien rare, mesdames, d'être réduit à se servir d'un de vos défauts pour

développer le germe de vos vertus. La nature vous a douées, en naissant, de plusieurs *vertus-mères* qui vous portent à remplir, comme par instinct et sans aucune peine, la plupart de ces devoirs, dont les stoïciens ont fait le point capital et le complément de leur doctrine. *Devoir!* mot sacré qui, dans la bouche de Zénon, comprenoit tout ce que les hommes se doivent entre eux, tout ce qu'ils doivent à leur auteur, à quelle valeur t'avons-nous réduit ! Pourquoi te rencontre-t-on sans cesse sur les lèvres de ces êtres froids et légers, qui te profanent en te prêtant le vide de leur pensée, la frivolité de leur existence et l'insignifiance de leur caractère !

Si vous réfléchissiez, mesdames, sur ce qu'entre vous vous appelez *Devoirs de société*, je doute que souvent vous pussiez vous saluer sans rire, et que livrées à vos réflexions, après une journée stérilement laborieuse, vous n'éprouvassiez pour vous-mêmes un sentiment voisin de la pitié.

Vos parens sont âgés et infirmes ; vos amis accablés de revers, votre époux surchargé de travaux et des soins de votre fortune, vos enfans foibles encore et peu avancés pour leur âge. L'amour filial vous commande, l'amitié vous implore, votre maison appelle l'œil du

maître, votre époux réclame vos conseils, votre jeune famille attend vos secours et vos leçons. Que de *Devoirs* pour un jour ! Aussi êtes-vous déterminée à vous y livrer toute entière, dès que vous aurez rempli vos devoirs de société : et déjà un essaim de jeunes désœuvrés tourbillonne dans votre anti-chambre et assiége les portes du sanctuaire. Les audiences particulières se prolongent, au point qu'il faut les terminer par une audience générale, que vous brusquez par un déjeuner, auquel vous vous arrachez pour une correspondance interminable, que vous dictez à quatre en même temps, car l'heure presse; on vous attend au bois de Boulogne, et c'est un *Devoir* de n'y pas manquer ; une voiture délicieuse ; et des chevaux !.... C'est le char de l'Aurore traîné par les Zéphyrs. A peine avez-vous le loisir de vous informer de monsieur et des enfans, de signer vos mémoires sans les lire, de donner l'argent sans compter ; le char vous prend et vous emporte. Il étoit temps : vous n'arriviez point ; le scandale devenoit public ; il faut le réparer. On dîne à Bagatelle, on vous y desire ; vous cédez ; c'est un *Devoir* de circonstance. Encore est-il interrompu par mille autres qui sont de rigueur. Un ambassadeur, deux ministres et trois femmes de province

vous ont rendu visite, il y a précisément huit jours. Le terme fatal expire. Il est près de huit heures; on sera sorti; et vous courez partout vous faire écrire. Jamais vous n'arriverez à la pièce nouvelle. Les amis de l'auteur vous attendent; le parterre balance; vous paroissez, l'ouvrage se relève, la pièce est aux nues, et vous prenez la route du Lycée pour y entrer, quand on en sort; n'importe, c'étoit un *Devoir* d'y paroître, moins rigoureux néanmoins que celui d'assister au concert où la jeune virtuose va débuter sous vos auspices. C'est un *Devoir* de protéger les arts, et vous y volez. La débutante échoue; mais en vérité ce n'est nullement votre faute. Aussi tout le monde vous rend-il cette justice dans un thé brillant que vous donne une très-grande dame, et auquel le *Devoir* vous défend de manquer. Cependant la nuit s'avance; mais on va danser, et vous dansez si parfaitement! les jeunes personnes vous demandent une leçon. Allons, c'est un *Devoir* que d'instruire la jeunesse. Sera-ce le dernier? Non. Vous jouâtes hier d'un bonheur incroyable, et vous devez une revanche. Le jour approche, mais votre fortune obstinée vous fait un *Devoir* de prolonger la séance jusqu'au moment où perdant la somme gagnée, et le double sur parole, le

Devoir vous permet enfin de regagner en bâillant votre demeure, que vous trouvez moitié déserte, moitié au pillage. Votre mère vous a vainement demandée ; votre père est venu deux fois ; vos amis vous cherchent ; votre époux est parti ; vos enfans sont malades. Depuis un jour, vous n'avez été amie, fille, épouse, ni mère ; mais vous avez rempli les *Devoirs de la société.*

Ah ! vos devoirs, s'écrieroit Zénon, ne consistent point dans les occupations frivoles que vous impose la vanité, mais dans l'accomplis sement des vœux de la nature, et dans l'exercice modeste des vertus domestiques. Mais à cette maxime un peu surannée, peut-être chacune de vous répondroit-elle au philosophe :

« Excusez-moi, monsieur, je n'entends pas le grec. »

Alors j'essayerois de vous traduire ainsi celui de Zénon :

« Honorez ceux à qui vous devez la lumière ;
« De leurs ans prolongez le cours ;
« Et de l'éclat de vos beaux jours
» Embellissez la fin de leur carrière.
« Veillez sans cesse auprès de ces êtres charmans
« Que vous ont confiés l'Hymen et la Nature.

« Mères, voilà vos ornemens;
« Ne quittez point votre parure.

« Dirigez, nuit et jour, de chaque nourrisson
« Les forces, le repos, et les jeux et les veilles.
« Une mère est dans sa maison,
« Ce qu'est la reine des abeilles.

« Le dépôt du bonheur est remis dans vos mains;
« Sachez le dispenser : adoucissez nos peines,
« Ranimez les vertus, conciliez les haines,
« Rendez nos cœurs plus purs et nos jours plus sereins.
« Tel est l'ordre du Ciel : il a formé vos ames
« Pour donner l'amitié; nous, pour la recevoir;
« Et le bonheur est, pour les femmes,
« Inséparable du *Devoir.* »

L'unique difficulté qui arrêtât Zénon et ses disciples, c'étoit l'accord de nos devoirs et de nos *passions.* Ils prétendoient, pour la résoudre ou pour l'éluder, que *les passions sont des émotions contraires à la nature de l'ame*, et qu'il faut étouffer dès leur origine. Je serois plutôt tenté de croire que les passions sont les émanations naturelles de notre ame, dont l'activité excite le feu des desirs et alimente l'ambition du génie. De là naisssent le courage, le travail et la constance, qui renversent ou minent les obstacles semés sur le chemin de la gloire, des talens et de la fortune.

Heureux donc l'homme qui dirige ses passions, et les alimente d'une substance céleste! Mais malheur à celui qui, en les étouffant dans son sein, annulle pour jamais le principe de ses vertus! Tous ces philosophes dont la triste prévoyance prévient l'embrasement des *passions* en éteignant leur étincelle divine, sont les tyrans de notre ame.

Aglaé de son cœur n'a point banni l'amour.
L'excès en est fatal; mais de sa douce flamme
Naissent tous les trésors qui parent une femme.
La tranquille Aglaé l'éprouve chaque jour.
Elle orne son esprit, forme son caractère,
Associe, en riant, la raison au plaisir,
Y joint la modestie, et s'applique à saisir
Tous ces dons fugitifs qui forment l'art de plaire.
Ainsi d'un doux penchant embellissant le cours,
Toujours prête à céder, mais résistant toujours,
Et gardant sa raison dans un juste équilibre,
Aglaé sert l'Amour, sans cesser d'être libre.

Ainsi, quand les stoïciens prétendent que le sage soit sans passions, ils veulent dire sans doute, qu'il doit savoir se garantir de l'excès des passions.

Si l'on excepte cette erreur, rien n'est plus parfait ni plus heureux que leur *sage*, et la plupart des traits qui le caractérisent sont

également applicables à la perfection et au bonheur des femmes.

Le sage, disent-ils, est calme, mais sensible; car le calme de l'indifférence dégénère en apathie. Alliez donc, si vous le pouvez, mesdames, la paix et la sensibilité; mais celle-ci, dût-elle vous coûter des larmes, gardez-vous bien d'en guérir, et n'oubliez pas qu'il vaut encore mieux souffrir que tomber en léthargie.

La gloire n'est l'objet ni des desirs ni des mépris du sage; car le sage est exempt d'orgueil; or s'il y a de l'orgueil à rechercher la gloire, il n'y en a pas moins à la mépriser, et telle femme qui méprise la beauté est souvent plus orgueilleuse que celle qui s'enorgueillit d'être belle.

Le sage a toujours de la sévérité dans les mœurs, et de l'indulgence dans le caractère. Quelques détracteurs prétendent, mesdames, que, dans ce partage, vous faites quelquefois une transposition. Je crois cette opinion trop exagérée pour oser l'adopter. Cependant j'ai remarqué souvent qu'une figure modeste, un ton réservé, une mise décente, annonçoient un esprit indulgent; tandis qu'un regard assuré, un ton tranchant, un costume

hasardé, décéloient le fiel de la médisance et même de la calomnie.

Mais ce qui caractérise particulièrement le sage, c'est le soin scrupuleux qu'il apporte à ne jamais paroître meilleur qu'il n'est en effet.

Si vous saviez, mesdames, combien vous gagneriez à imiter cette franchise, vous vous réconcilieriez toutes avec la sincérité. L'art qui voile légèrement vos défauts vous donne, il est vrai, la jouissance passagère de la perfection du moment. Mais c'est de cette perfection même que naissent vos chagrins et notre inconstance. Quand nous croyons adorer un être parfait, la moindre imperfection attiédit notre hommage. A mesure que nous découvrons un défaut, nous retirons un grain de notre encens. Bientôt, faute d'aliment, la flamme du sacrifice s'évapore, et nous abandonnons l'autel du faux dieu avant d'avoir achevé notre offrande. Mais si vos qualités s'offrent à nos premiers regards, accompagnées des défauts qui leur sont naturels, d'abord les beautés du tableau nous en font supporter les ombres; puis nous trouvons que les ombres font ressortir les beautés, de sorte qu'elles contribuent au charme de l'ensemble, et qu'elles font partie de sa perfection. Ainsi, de

l'indulgence nous passons insensiblement à l'habitude, à l'attachement, à l'estime; ainsi, moins vous nous abusez sur vos défauts, plus nous nous abusons nous-mêmes, plus votre cœur y gagne, et moins le nôtre y perd.

Le sage ne s'afflige point, car l'affliction est foiblesse. Mais n'y a-t-il point des foiblesses qui font partie des vertus d'un bon cœur? Si c'est une foiblesse de s'affliger des misères de l'humanité, cette foiblesse n'est-elle pas quelquefois le plus saint des devoirs, et ne devons-nous pas de la compassion à l'infortune, des larmes à la douleur, des regrets à l'amitié; et ne vaut-il pas mieux être foible par sa bonté, que fort de son indifférence?

Le sage jouit seul d'une parfaite liberté. Non-seulement il est libre, mais encore il est roi, puisque la royauté est un empire indépendant.

Reines de l'univers, c'est en perdant la sagesse que vous perdez votre empire. Tant que la renommée, en publiant vos charmes, proclame aussi vos vertus, vous régnez par l'estime sur les hommes qui vous connoissent, et par l'opinion sur ceux qui ne vous connoissent pas. Le respect, qui partout ailleurs semble exclure l'amour, lui sert auprès de vous de guide et d'interprète. On se fait gloire

de vous respecter, parce qu'on s'honore de savoir vous apprécier. On rougiroit de ne pas vous aimer, et l'on ne rougit pas de vous aimer sans espoir. L'amour vous sacrifie ses plaisirs, et la vanité ses triomphes. D'autant plus indépendantes de vos sujets, que votre pouvoir se fonde sur leur dépendance volontaire, vous maîtrisez leurs pensées et subjuguez leurs passions tant que la sagesse règne sur les vôtres. Mais dès qu'elle abandonne les rênes de votre empire, votre condition devient pareille à celle d'un prince foible qui a perdu son premier ministre : soudain ceux qui rampoient sous son autorité, s'en disputent les débris et siégent insolemment sur les degrés du trône. La moindre faveur accordée à un seul devient un titre pour tous les autres. Ce qu'ils n'eussent osé espérer hier, ils le demandent aujourd'hui, et leur audace exige ce qu'ils demandent. Craignant l'influence de vos favoris, cédant à l'importunité de ceux qui prétendent l'être, redoutant les prétentions de ceux qui le seront un jour, tyrannisées par le soupçon, la foiblesse et la crainte, et du pouvoir suprême précipitées dans une honteuse servitude, vous éprouvez qu'il est plus difficile de régner sans la sagesse, que de servir avec elle.

Enfin, le plus noble et le plus respectable privilége du sage, c'est que Dieu est toujours présent pour lui; bien différent de l'athée qui s'éloigne sans cesse de la divinité, soit par sa conduite, soit par ses opinions. Heureusement l'athéisme est un délire peu commun parmi les femmes. Il a je ne sais quoi d'audacieux et de sauvage, qui répugne à leur candeur et à leur urbanité naturelle. Leurs attraits même portent une empreinte divine, qui combat victorieusement cette grossière erreur; et quand j'entends ces lèvres vermeilles nier l'existence du Dieu qui les a formées, il me semble voir les roses s'animer pour blasphémer le nom de Flore, et désavouer son culte.

Pour moi, je l'avoûrai, soit raison, soit foiblesse,
J'aime à déifier tout ce qui m'intéresse;
Et dès qu'un plaisir pur vient m'animer, mon cœur,
Enivré du bienfait, cherche le bienfaiteur.
Je le trouve partout: l'Olympe est la nature.
J'adore le printemps qui nous rend la verdure.
J'invoque les zéphyrs, dont l'aimable retour
Pare de fleurs le temple et l'autel de l'Amour:
De l'automne en cueillant la récolte vermeille,
Je rends graces au dieu qui remplit ma corbeille.
Je salue, en entrant chez l'humble laboureur,
Et le dieu de la paix et le dieu du bonheur.

J'adore l'Amitié, dont la main tutélaire
Protège mes amis et conserve ma mère.
Je sens qu'il est un dieu qui donne les plaisirs,
Et qu'il en existe un, même pour les desirs,
Et crois, en remontant de l'effet à la cause,
Qu'au sein du créateur le vrai bonheur repose.

Mères, c'est votre cœur qu'il faudroit écouter.
Caresser ses enfans, ce n'est point les gâter.
Mais par une conduite à contretemps sévère,
Etouffer leur tendresse, aigrir leur caractère,
Par les privations exciter leurs desirs,
En les leur défendant les porter aux plaisirs,
En feignant avec eux leur enseigner à feindre,
En ne les aimant pas les forcer à nous craindre,
Enfin se refuser à leurs bras caressans,
Ou leur fermer les siens, c'est gâter ses enfans.

La défiance instruit la jeunesse au mystère;
Eh! sans la confiance, est-ce un bien d'être mère!
Tout vous blesse les yeux, tout vous devient suspect.
Vos enfans veulent-ils vous parler? le respect
Étouffe dans leur sein l'accent de la nature.
Je vous plains d'ignorer cette volupté pure
Dont s'enivre une mère, alors que ses enfans,
Comptant sur sa tendresse et ses soins indulgens,
Lui confessent tout bas, au milieu des caresses,
De leur cœur ingénu les naissantes foiblesses,
Et qu'avec un seul mot dans ce cœur agité
Elle porte le calme et la sérénité.

Mais dans les plus beaux jours de son adolescence,
Un être aimable, aimant, pur comme l'innocence,
Ne respirant qu'amour, que douceur, qu'amitié,
Peut-il être sans cesse heurté, contrarié,
Sans que des passions, qu'en secret il renferme,
La haine, en fermentant, ne féconde le germe,
Et qu'il ne brise enfin votre joug et ses fers ?....

Cependant opposez aux maux qu'il a soufferts
L'heureuse égalité d'une amitié durable,
Bientôt il reprendra son naturel aimable ;
C'est un ruisseau qu'on a détourné de son cours,
Par une douce pente il y revient toujours.

Ces ames ardentes et sensibles, glacées par votre froideur, ou aigries par votre austérité, auroient besoin, pour les ranimer ou les adoucir, d'un Dieu tendre et consolateur, et souvent vous ne leur présentez qu'un Dieu terrible et menaçant.

ÉPICURE.

Je vais vous parler du philosophe de l'antiquité que l'on a le plus calomnié, parce qu'il fut l'homme peut-être le plus sage, et assurément le plus aimable de son siècle.

Il fit le premier apprécier aux hommes ce sentiment sublime, cette pure émanation du ciel, qui descendant sur la terre, pénètre nos sens, enivre notre cœur, gonfle notre poitrine oppressée d'un bonheur qu'elle ne peut contenir, et qui transpire en larmes ou s'exhale en soupirs. A ces traits vous vous rappelez peut-être la volupté, et la volupté vous rappelle Épicure.

Ce philosophe naquit à la Gargette, bourg de l'Attique, l'an troisième de la cent neuvième olympiade.

A l'âge de quatorze ans, peu satisfait des leçons de ses maîtres, au-delà desquelles son imagination lui présentoit confusément une multitude de connoissances nouvelles, il s'élança seul dans la carrière qui s'ouvroit devant lui, et commença par cultiver son cœur, pour préparer la culture de son esprit.

Avant d'être un savant illustre, il fut bon fils et bon ami. Il aima sincèrement sa patrie, observa fidèlement la religion de ses pères, et regarda toujours en pitié ces prétendus philosophes, qui détruisant cet échange de bienfaits et d'offrande que l'amour et l'espérance établissent entre le ciel et la terre, renversent le premier soutien de l'état et la dernière consolation des malheureux.

Il approfondit les mystères de la nature, et suivit d'un œil observateur la marche des corps célestes. Il puisa, dit-on, dans les ouvrages de Démocrite, une multitude de connoissances qu'il anima du feu de son génie et embellit des graces de son imagination. Ce fut elle qui créa pour lui les atomes, les fit nager dans le vide, et de leur rencontre fortuite composa l'ensemble harmonieux de l'univers. Malheureusement il s'avisa d'en composer aussi notre ame; et dès-lors, la soumettant à une décomposition prochaine, il lui ravit l'immortalité. Cependant, averti par sa conscience, il avoue qu'elle est immortelle; puis rappelé par la vanité, il revient à son premier système, et finit par nager, comme ses atomes, dans le vague de ses opinions.

Mais qui ne pardonne pas aux brillantes erreurs de son esprit, en puisant dans son cœur

cette morale pure et solide, qui éterniseroit le bonheur sur la terre, si les hommes, aveuglés par leurs sens, ne confondoient pas le plaisir avec le bonheur !

Joie, innocence et pureté : c'étoit là sa maxime favorite pour la volupté de l'ame. Il l'inscrivoit au dessus de ses lettres, au lieu des souhaits usités de *salut, fortune* ou *plaisir*.

Sobriété, santé, c'étoit là toute sa philosophie pour la volupté des sens. « Envoyez-moi, écri« voit-il à un ami, un peu de fromage lydien, « pour faire de temps en temps un repas plus « délicat. » Ses repas ordinaires étoient composés d'eau pure et de pain bis ; mais épuisé par un long travail, il savouroit avec la volupté du repos, celle d'appaiser lentement sa faim, d'éteindre sa soif par degrés, et faisoit sentir à ses disciples,

Qu'il n'est de vrais plaisirs qu'avec de vrais besoins.

Si quelquefois la douleur venoit troubler ses innocentes jouissances, il ne s'avisoit pas comme les stoïciens, de nier l'existence de la douleur, ou de soutenir qu'elle n'est point un mal ; mais, au lieu d'appercevoir dans ses traits altérés la contraction de l'orgueil et de l'opiniâtreté, on voyoit sur son front la sérénité de la résignation, et sur ses lèvres le sourire

de la patience. La pratique de cette vertu est d'autant plus pénible pour les hommes, qu'elle semble appartenir exclusivement à un sexe que le ciel n'a créé que pour aimer et pour souffrir.

Le tableau le plus sublime du véritable héroïsme, c'est une femme souffrante et malheureuse, n'opposant au malheur que sa constance, aux souffrances que sa résignation. Elle ne fatigue point ses amis des confidences de sa peine secrète, elle garde ses chagrins pour elle seule, et ne réserve pour eux que son amabilité. Les tourmens les plus aigus s'émoussent contre son inaltérable douceur; ses regards timides font rougir l'injustice et pâlir la méchanceté. Sa longue patience fatigue la douleur même. Sa soumission désarme la tyrannie, sa dignité l'humilie, sa fermeté l'asservit. Si, dans un instant de solitude, elle se permet furtivement quelques pleurs, qu'un ami se présente, soudain la tristesse a disparu, et sur son teint les larmes de la douleur ressemblent à la rosée du plaisir.

Être intéressant et magnanime, que sont près de toi tous les héros de la terre? Ce n'est qu'à leur vanité qu'ils sacrifient; et le moindre de tes sacrifices est celui de ta vanité. Ils chargent la Renommée du récit de leurs exploits;

tu ne confies qu'au mystère le secret de tes victoires. Ils montrent leurs lauriers que le sang baigne encore; tu caches ceux qu'ont arrosés tes larmes. Ils ne sont grands que pour les autres ; tu n'es sublime que pour toi : et si les aveugles humains avoient des yeux pour t'appercevoir, où trouveroient-ils assez d'encens à t'offrir ? Ah ! ne leur décèle point les trésors de ton ame; ils ne sont pas dignes de les apprécier. Renferme-toi dans ton cœur avec toutes ses richesses ; ou bien si tes regards pénétrans découvrent un être assez pur pour mériter ta confiance, donne-la lui toute entière; pénètre-le de ta félicité, et bravez ensemble les persécutions de la terre, puisque votre bonheur est fondé sur l'indépendance de la vertu.

Persuadé que la nature porte toujours un germe de fécondité qui n'attend que l'occasion de se développer, Épicure assuroit qu'il n'y a point de caractère si âpre que l'éducation ne puisse adoucir, point d'esprit si stérile où la patience ne puisse faire germer quelques connoissances, point de cœur si froid où la morale ne puisse faire éclore au moins une vertu. Il appliquoit cette maxime aux plantes, aux arbres, aux campagnes, et regardoit la culture

de toutes les choses créées comme leur seconde création.

Au milieu des champs fertiles de Mytilène, s'élevoit une chaîne de rochers arides et de collines hérissées de buissons et d'antiques cyprès. Au fond de cette enceinte silencieuse, couloit lentement, sur un lit fangeux, un ruisseau qui, se perdant parmi les pierres, les ronces et les roseaux, formoit un lac dont les froides exhalaisons répandoient sur ses rives la mort et la stérilité. Là, jamais les amans ni les époux ne venoient chercher la solitude; jamais l'homme vertueux n'y venoit respirer le calme ou méditer des bienfaits. On n'y rencontroit que le malheureux abandonné de la nature, ou le scélérat poursuivi par les remords.

Tout à coup le Génie d'Épicure plane au dessus de cette morne enceinte. Son souffle en chasse les noires vapeurs. Il descend entouré des Arts et des Plaisirs. Le Goût les précède, l'Activité les accompagne, et la Fécondité les suit. Flore sourit à leurs travaux. Elle émaille les vastes tapis de verdure qu'ils étendent sur les sables arides, elle distribue ses corbeilles sur la pointe des rochers et le penchant des collines dont ils ont fécondé la stérilité, elle suspend ses guirlandes aux arbres, dont ils

étendent les rameaux et arrondissent les ombrages.

La Nayade, si long-temps exilée de sa grotte fangeuse, sourit de loin en la voyant se tapisser de mousse et de lierre. Elle accourt et reprend avec joie son urne argentée. L'onde limpide s'échappe, serpente et murmure en caressant les fleurs inclinées sur sa rive. Les oiseaux de la nuit disparoissent; ceux du jour ramènent dans ces bocages le plaisir et la gaîté; la colombe y rappelle les amours, et Philomèle la mélancolie.

Il ne manque plus dans cet heureux séjour que des amans et des amis. Épicure y rassemble ses disciples, et la Vertu s'y établit sous les auspices de l'Amitié.

Assis sur l'herbe naissante, tous les élèves s'empressent autour de leur aimable maître. La leçon va commencer; mais avant de parler il fait placer les hommes d'un côté et les femmes de l'autre.

« Asseyez-vous, dit-il, séparément : quand « on jouit de loin, on jouit doublement. » Puis s'adressant aux femmes, il ajoute :

Apprenez-moi, de grace, à quel point nous en sommes....
Au plaisir : près de vous, on en est toujours là. —
Mais... — Demandez à tous les hommes ;
Pas un d'eux n'en disconviendra.

Alors promenant autour de lui un regard paternel, il commence en ces mots :

Tout est plaisir dans la nature,
Tant qu'on veut s'en tenir à sa simplicité.
Oui, la plus simple volupté
Est la volupté la plus pure.

L'homme le plus voluptueux
N'est point ce poteutat, de qui l'art somptueux
Réunit à grands frais les biens dont il abuse ;
Mais l'homme qui jouit avec sobriété,
Qui n'épuise jamais les plaisirs dont il use ;
Car la mort du plaisir, c'est la satiété.

Mais, lui répond une jeune épouse,
N'est-il pas des plaisirs dont on jouit sans cesse,
Et que l'on desire toujours,
Tel que celui de voir l'objet de sa tendresse? —

Oui, tant que la décence épure vos amours.
La pudeur est l'aimant qui fixe la constance ;
Voilà votre trésor, craignez de l'épuiser.
Étudiez l'art d'économiser
Alternativement la crainte et l'espérance.
Même au sein du bonheur, laissez-nous desirer :
L'amour meurt aussitôt qu'il cesse d'espérer.
Les autres voluptés qui captivent nos cœurs,
Au même destin sont sujettes.
La vie est un chemin tout parsemé de fleurs :

Cueillons d'abord les violettes :
En avançant, à chaque pas,
Cueillons quelque fleur moins commune ;
Mais à la fois n'en cueillons qu'une.
Glanons, mais ne moissonnons pas.

A ces mots, un disciple l'interrompt et lui dit :

Mais si, même en glanant, on trouve quelque épine,
Comment s'en garantir ? — En évitant l'orgueil.
L'ambition, du bonheur est l'écueil.
Qui marche à la grandeur, marche vers sa ruine.
Notre vie est pareille au cours
De cette onde naissante et pure :
Comparons-les ; j'aime à puiser toujours
Mes exemples dans la nature.

Voyez dans mon champêtre asyle
Serpenter ce jeune ruisseau.
Entre la fleur et le roseau
Il poursuit sa course tranquille.
Bientôt par cent détours divers,
Égaré, loin de sa patrie
Il va traverser des déserts :
Voilà l'image de la vie.

Tantôt sous un ciel sans nuage,
Paisible et pur comme un beau jour,
Des champs et des bois d'alentour
Son sein réfléchira l'image.

Tantôt l'aquilon irrité
Viendra sur sa rive fleurie
Rider son cristal argenté :
Voilà l'image de la vie.

Plus loin, son onde ambitieuse,
Fuyant des rivages obscurs,
D'Athènes va baigner les murs.
Elle en sort livide et fangeuse.
Dans une heureuse obscurité
Tant qu'elle fut ensevelie,
Rien n'altéroit sa pureté :
Voilà l'image de la vie.

Enrichi du tribut limpide
Que lui portent mille ruisseaux,
Il devient fleuve, et de ses eaux
Il étend la marche rapide.
Son cours étonne l'univers,
Amphitrite lui porte envie....
Il disparoît au sein des mers !
Voilà l'image de la vie.

Avant qu'Épicure professât cette morale douce et naturelle, la figure austère et les oracles sévères de la philosophie avoient éloigné la jeunesse et effarouché la beauté; mais dès qu'il eut adouci ses traits et humanisé son langage, les jeunes gens briguèrent ses faveurs, et les femmes lui demandèrent ses avis.

Son aimable interprète conseilloit aux adolescens d'étudier la morale pour accélérer la force de leur esprit ; aux vieillards de l'approfondir, pour ranimer la vigueur de leur ame : ainsi, disoit-il, le jeune homme ne meurt point avant d'avoir connu la vertu ; le vieillard ne l'oublie point avant de mourir.

Quant aux femmes, il distinguoit pour elles une morale publique et une morale privée. Il faisoit consister celle-ci dans l'accomplissement des devoirs auxquels les ont destinées la nature et la société ; et l'autre, dans l'hommage qu'elles doivent rendre publiquement aux mœurs et aux préjugés. Ces préjugés respectables, dont quelques philosophes modernes prétendent affranchir la vertu, lui serviront toujours de limites et de remparts. Car, qu'est-ce que le préjugé ? C'est le jugement que l'on porte d'avance sur telle action ou telle démarche, dont les suites doivent naturellement compromettre l'honnêteté. Le mal, me dira-t-on, ne se présume pas. J'en conviens ; mais quand nous suivons le sentier du mal, peut-on présumer que nous tendons vers le bien ? L'inexpérience peut en ignorer le chemin ; l'erreur peut l'oublier un moment : mais au premier pas, les préjugés s'élèvent et présentent leur barrière ; et toute femme qui la

franchit pour parcourir la carrière du vice, n'a sûrement pas dessein d'arriver à la vertu.

Mais, ajoute-t-on, rien ne rétrécit l'esprit comme les préjugés. Quand cette fausse assertion seroit vraie, elle n'en seroit pas plus concluante. En effet, qu'en résulteroit-il ? Votre esprit y perdroit, mais votre cœur s'enrichiroit de ses pertes. Or, n'est-ce pas gagner que de perdre ainsi ?

Mais je soutiens que votre esprit y gagne autant que votre cœur. En effet, la raison aimable et la gaîté décente d'une femme soumise sans affectation aux convenances de la vertu, plaît aux hommes qui sont vertueux, et même à ceux qui ont cessé de l'être. Mais l'amabilité suspecte d'une femme supérieure aux préjugés ne séduit que les hommes qui lui ont donné la main pour franchir la barrière.

Respectez donc et conservez précieusement ces préjugés utiles, qui circonscrivent le champ de l'honneur pour celles qui n'en connoissent pas l'étendue; qui vous entourent exclusivement de l'estime publique, et vous distinguent honorablement de celles dont la honte et le désespoir sont de ne pouvoir se confondre avec vous.

Il vient un âge où l'opinion publique, déga-

gée des prestiges qui environnent la beauté, récapitule froidement l'existence des femmes, et leur imprime le sceau ineffaçable du blâme ou de la considération. C'est alors qu'éprouvant le besoin de l'estime, plus impérieux peut-être que celui du plaisir, elles s'efforcent de rendre un hommage tardif à ces préjugés qu'elles ont méprisés, et dont la violation est vengée par le mépris universel.

Pour rendre moins redoutable l'époque de cette récapitulation, Épicure exhortoit ses jeunes élèves à récapituler chaque soir la conduite de la journée, afin d'être toujours prêtes à rendre un compte détaillé de leur vie entière.

Avec cette morale aimable et facile, vous concevez aisément combien il dut avoir de disciples. Quand on sait se faire aimer, on est sûr de se faire entendre.

La simplicité de sa doctrine lui fit des prosélytes parmi les hommes les moins éclairés. Plusieurs même de ses esclaves profitèrent de ses leçons; et parmi ces derniers, le célèbre *Mus* devint dans la suite un de ses plus illustres sectateurs. Cet homme, que la nature avoit doué d'un cœur sensible et d'une imagination ardente, ayant entendu quelques discours de son maître, se sentit tourmenté du besoin de s'instruire et d'étendre ses idées au

delà de la sphère dans laquelle l'avoient resserré l'esclavage et l'ignorance.

Épicure l'appercevant un jour l'air sombre et rêveur, lui dit avec ce sourire qui console le malheur et rassure la timidité :

Qu'avez-vous, mon ami? — Votre ami? tant d'honneur...
— Tous les hommes sont nés pour se chérir l'un l'autre.
— Mais la distance... — Est nulle pour le cœur.
Si dans mon amitié vous trouvez le bonheur,
Ne puis-je pas le trouver dans la vôtre ? —
Non. — Pourquoi ? — Je n'ai pas d'esprit. —
Mais votre cœur est bon ? — Oui. — La bonté suffit. —
Cependant, si j'étois riche, ou savant, je pense
Que je n'y perdrois pas. — Mon ami, l'opulence
N'est pas en nous ; on peut nous l'enlever :
Tous les soins qu'il faudroit pour vous la conserver,
Vous feroient regretter la paix de l'indigence.
Avec le vrai bonheur le pauvre est de niveau :
Le riche est au dessus. L'un n'a donc qu'à descendre,
L'autre qu'à marcher droit, pour le trouver bientôt.
Mais la cupidité nous le montre plus haut;
Et pour atteindre là, nous fait tout entreprendre.
Ce n'est qu'en arrivant sur le bord du tombeau,
Que de la vérité la voix se fait entendre,
Et du parfait bonheur enfin
Nous enseigne le vrai chemin,
Quand il n'est plus temps de l'apprendre. —
Mais enfin, si j'avois l'espoir
D'être instruit comme vous... — Je vous plaindrois d'avance.

Pour étendre votre savoir,
Sur des livres, matin et soir,
Vous useriez votre heureuse existence.
Peu d'esprit, peu d'argent, et bonne conscience,
Vous donne en un seul jour plus de félicité,
Que cent ans de richesse et mille de science.
Laissez au faux bonheur son éclat emprunté:
Il brille pour la vanité,
Et ne séduit que l'ignorance.
Vous avez la réalité;
Plaignez le sort de ceux qui n'ont que l'apparence.—
Vous me persuadez tout ce que vous voulez.
J'éprouve, quand vous me parlez,
L'ascendant de votre génie;
Car vous avez un démon familier
Qui change les objets et qui les modifie. —
Moi? —Vous! quand vous mangez un pain noir et grossier,
Qui lui donne pour vous le goût de l'ambroisie? —
La faim.—Qui change l'onde en un nectar si doux?—
La soif. — Et ces roseaux, qui leur prête pour vous
D'un coussin de duvet la flexible mollesse? —
La fatigue, ou bien la paresse,
Car je suis paresseux beaucoup plus que sorcier. —
Mais quand on est votre écolier:
Quels secrets apprend-on?—Ceux que je viens de dire.
Voulez-vous l'être?—Moi?...Mais je ne sais pas lire!—
Tant mieux! je rends grace au hasard
Qui me fait rencontrer une ame neuve et pure!
Je trouve, à chaque pas, l'homme gâté par l'art;
Et je cherche partout l'homme de la nature.

Bientôt l'esclave du philosophe mérita d'être mis au rang de ses premiers disciples, et dans la suite il devint un des plus zélés défenseurs de sa morale.

Mais de tous les élèves d'Épicure, celui dont le génie et l'assiduité secondèrent le plus utilement les travaux du maître, fut le célèbre Métrodore. Épicure le regardoit comme un autre lui-même. A l'association de leurs lumières avoit succédé celle de leurs sentimens ; et c'étoit sur cette base solide qu'ils avoient fondé la promesse et l'espérance d'une éternelle amitié.

Hélas ! les projets les plus chers à nos cœurs sont soumis aux loix de notre fragilité. L'amitié ne meurt pas, dit-on, mais les amis sont mortels. Épicure eut à peine le temps d'aimer et de regretter Métrodore ; car pour pleurer un ami véritable, on lui survit toujours trop peu. La seule consolation qui put adoucir ses regrets, fut le plaisir d'adopter ses enfans, et de retrouver ses vertus rajeunies et ses traits adoucis dans le caractère ingénu et sur le front timide de sa fille. A la douleur d'avoir perdu son père, se joignoit en elle une mélancolie secrète, dont elle ignoroit la cause. Quelquefois, suivant au hasard l'incertitude de ses pensées, elle promenoit dans les bosquets

enchantés d'Épicure cette langueur inquiète et cette fièvre enivrante, sur lesquelles ses regards sembloient consulter toute la nature.

Épicure, qui l'apperçut de loin, crut qu'il étoit temps de lui répondre. Il s'approche d'elle, lui prend doucement la main, la fait asseoir près de lui au pied d'un jeune myrte, et lui dit avec un sourire paternel :

Te voici dans cet âge, où l'aimable folie
Éveille les plaisirs au matin de la vie,
Age où l'illusion, l'espoir et la gaîté
Déguisent, en riant, la triste vérité.
Des jours de ton adolescence
Mets à profit chaque moment ;
Tout le cours de notre existence
Dépend de son commencement.
Flore fait le sort de Pomone ;
Les boutons sont des fruits naissans,
Et la richesse de l'automne
Dépend des trésors du printemps.

On vante ta beauté. De ce premier hommage
Ne prise pas trop la valeur :
On est toujours bien à ton âge ;
C'est encor la fraîcheur, le fini de l'ouvrage
Qui sort des mains de son auteur.

Garde-toi d'abuser du pouvoir de tes charmes ;
Ils sont formés pour le bonheur.

Dans les yeux du plaisir fais éclore des larmes ;
Mais ne mouille jamais les yeux de la douleur.
Les pleurs, qu'en triomphant fait répandre un vainqueur,
Ternissent l'éclat de ses armes.

Éloigne le desir fatal
De multiplier tes conquêtes :
L'amitié même a tant de mal
A garder celles qu'elle a faites !

Par le choix de ton cœur ennoblis tes amours.
Dédaigne le moyen vulgaire
De la séduction ; séduire n'est pas plaire :
On séduit pour un temps, et l'on plaît pour toujours.
Tes yeux ont vu briller l'éclat du météore :
Il éclipse en naissant les astres de la nuit ;
De ses feux ondoyans tout le ciel se colore ;
On l'admire.... il s'évanouit :
Vénus brille toujours, et Phœbé luit encore.

Si la coquetterie, un jour, peut t'éblouir
Par ses triomphes éphémères ;
Pour dissiper ses brillantes chimères,
Que tes regards percent dans l'avenir
Au terme heureux, où les yeux d'une mère
Tranquillement aiment à parcourir
Tous les travaux de sa noble carrière ;
Lorsque, pressant ses enfans dans ses bras,
A leur aspect, son cœur lui dit tout bas

Qu'elle a payé sa dette à la patrie ;
Quand, de leur père admirée et chérie,
Par ses vertus elle fait chaque jour
Régner l'estime à côté de l'amour.

Vois, mon enfant, quelle est la destinée
D'une coquette, à trente ans surannée.
Plus de beauté, plus d'amans sur ses pas ;
Son cœur ne tient à rien : l'amour s'envole
En lui laissant son carquois épuisé.
En vain le fard, de son teint effacé
Ranime encor les fleurs ; c'est une idole
Qu'on adoroit ; mais son culte est passé.

De l'âge qui s'envole et du sort qui varie
Pour fixer l'inconstance et la rapidité,
Cultive tous les arts ; ils feront, mon amie,
La consolation, le charme de ta vie.
Mais tremble que la vanité
Ne produise au grand jour les fruits de ton génie ;
A ton sexe surtout la malice et l'envie
Font payer cher l'éclat de la célébrité.
Les hommes prisent moins l'amitié d'une femme,
Même en aimant ce qu'elle écrit ;
Ils pensent que ce n'est qu'aux dépens de son ame
Qu'elle fait briller son esprit.
Ce jugement sans doute est un peu trop sévère :
Mais c'est dans sa maison qu'une femme doit plaire.
Pour ses nombreux devoirs elle a si peu d'instans,
Qu'on est toujours tenté de croire

Qu'elle vole à l'époux, ou dérobe aux enfans
Le temps qu'elle donne à la gloire.
Sa gloire est la félicité
De son époux, de sa famille,
Le talent de son fils, la pudeur de sa fille.

Dans une vertueuse et douce obscurité,
Cultive, sans orgueil, les fleurs de ta jeunesse,
Jouis modestement des fruits de ton été;
Recueille-les, sans bruit, dans leur maturité;
Et du temps qui s'enfuit ne crains pas la vîtesse.
De l'art, si recherché, d'éluder la vieillesse,
En quatre mots, voici tous les secrets:
Sois bonne, tu seras aimée;
Sage, tu seras estimée;
L'estime et l'amitié ne vieillissent jamais.

Épicure avoit rendu la volupté tellement inséparable des mœurs et de la vertu, que la licence elle-même, au milieu de ses égaremens, s'adressoit à lui pour retrouver le chemin du bonheur.

Il existoit à Athènes une femme célèbre qui, réunissant les talens les plus aimables aux dons les plus parfaits de la nature, avoit rendu tous les Athéniens esclaves et tributaires de ses charmes. On la nommoit *Leontium*. Ce nom rappeloit aux jeunes gens l'espérance, aux vieillards le souvenir de ce que la beauté a de

plus céleste, le plaisir de plus vif, la langueur de plus tendre, la galanterie de plus séduisant. Cependant cette femme, dépositaire de ce que les hommes appellent le bonheur, ne pouvoit parvenir à le posséder. Elle en avoit pourtant une idée confuse, car elle avoit été vertueuse; mais l'image paisible de ces temps heureux étoit sans cesse troublée par les tourmens de l'intrigue et le tumulte des plaisirs. Lasse enfin de demander vainement le bonheur aux amours, *Leontium*, pour l'obtenir, eut recours à la philosophie. Elle écrivit à Épicure qu'elle desiroit se rendre chez lui. Épicure se rendit chez elle.

Il la trouve seule, dans un cabinet foiblement éclairé. Elle étoit à demi couchée sur le bord d'un lit en désordre. D'une main elle soutenoit foiblement sa tête abattue, de l'autre elle effeuilloit, par distraction, une fleur de sa guirlande. Ses yeux, inclinés vers la terre, fixoient tour à tour chaque objet, et n'en voyoient aucun. Ses lèvres entr'ouvertes, brûlantes de ses soupirs, ressembloient aux feuilles de la rose prête à se dessécher. Ses cheveux blonds tomboient de tous côtés jusqu'à sa ceinture dénouée, et dissimuloient des charmes que son voile négligeoit de couvrir. L'un de ses pieds étoit nu, et sa chaussure

détachée étoit tombée entre les ouvrages de Sapho et d'Anacréon, épars sur un coussin près de son miroir renversé et de sa lyre détendue.

A cette vue le philosophe s'arrête, la considère en souriant, et lui dit avec l'accent d'une tendre compassion : « Je trouve ici l'opulence, « le goût, la beauté, mais je n'y découvre « point le bonheur. — Ah ! lui répondit-elle, « on peut espérer de l'y voir désormais, puis- « que vous daignez y porter vos pas. Je n'avois « point prétendu à cette faveur. Trop heu- « reuse d'être attendue chez vous, je n'osois « vous attendre chez moi. — Vous aviez tort. « La philosophie est une bonne mère. Dès « que ses enfans, foibles encore, marchent « péniblement vers elle, elle court à eux pour « leur épargner la fatigue du chemin. Que lui « demandez-vous ? — Le voici.

« Je ne compte pas encore quatre lustres « accomplis. Mes amans disent que je suis « belle : mon miroir me l'avoit dit avant eux. « Je sens ma poitrine agitée par cette ivresse « tumultueuse, qui trouble si doucement le « printemps de la vie. Ma voix flexible ex- « prime avec langueur l'incertitude de mes de- « sirs, et ma lyre harmonieuse ajoute au charme « de ma voix. Sous ma main l'aiguille et le pin-

« ceau retracent l'azur des cieux, le contour « des fleurs et l'émail des prairies. Souvent « j'ai réussi à peindre les Graces, quelquefois « même j'ai commencé l'Amour; mais ne le con- « cevant pas bien, je n'ai jamais pu l'achever.

« Au milieu des danses athéniennes, quand « mes pas cadencés, mes mouvemens agiles et « mes traits animés expriment un plaisir que « je ne sens pas, les plus beaux des enfans « d'Athènes se disputent ma main avec ardeur; « leurs regards brûlans cherchent et rencon- « trent mes yeux. On prétend que les yeux et « la main répondent au cœur. Hélas! je le « desire, mais je l'ignore.

« Eucharis étoit la plus jolie. Je m'ap- « prochai d'elle, on ne vit plus que moi. Aspa- « sie étoit la plus belle, j'osai lui disputer, et « sus lui ravir le sceptre de la Beauté. Depuis « ce temps le luxe et la vanité m'ont entourée « de leurs prestiges.

« Ma table est couverte des mets les plus « délicieux. Le nectar de Samos et de Corinthe « remplit mes coupes dorées. Les prémices de « Pomone et de Flore couronnent mes festins : « l'esprit les assaisonne, la gaîté les anime; les « parfums de Colchos embaument l'air reten- « tissant de nos concerts d'alégresse, et voilent « d'un nuage les caresses furtives que Bacchus

« dérobe à la beauté. Après ces brillantes soi- « rées, la Volupté m'invite au sommeil, la « Mollesse me berce dans son sein, et le Mys- « tère veille à mon repos.

« Vous le voyez, la nature m'a comblée de « ses dons, la fortune de ses trésors. Tous les « arts président à ma parure et décorent à « l'envi mon asyle. Les plaisirs l'habitent, les « desirs l'environnent, les amours l'assiégent; « le bonheur seul dédaigne d'y paroître, et « l'amitié n'en connoît pas même le chemin. »

Épicure lui répondit : « Tout le bonheur « de la vie est fondé sur la justice, la prudence « et l'honnêteté. La justice assiste rarement « aux conseils de l'amour; la prudence n'est « pas toujours l'attribut du bel âge; et pour « compromettre l'honnêteté, il ne faut qu'une « imprudence.

« Si vous eussiez été juste envers vos amans, « vous posséderiez au moins un ami. Mais « vous n'avez pas distingué de ceux que le « desir attiroit sur vos pas, celui que l'estime « y conduisoit. Vous avez préféré les adora- « teurs de vos charmes à l'amant secret de « votre cœur, et vous avez accordé à la vanité « ce que vous deviez au sentiment. Les plai- « sirs satisfaits se sont éloignés, l'amitié mé- « contente les a suivis. —

« Il est vrai. Mais j'étois entraînée par « l'attrait de la volupté. —

« De la volupté ? quelle erreur ! Il n'y a de « volupté que celle qui nous procure ces plai- « sirs purs, dont un souvenir paisible pro- « longe la jouissance jusqu'au dernier soupir. « Mais la volupté qui nous prépare des regrets, « n'est que la douleur cachée sous les traits « du plaisir. — Mais, à vingt ans, comment « voulez-vous qu'on les distingue ? — En con- « sultant la prudence. — Où la trouver ? — « Descendez dans votre ame, vous y trouverez « le sentiment de la pudeur : la pudeur est « naturellement timide ; la timidité inspire la « défiance ; la défiance mène à l'observation ; « l'observation éclaire la prudence, et la pru- « dence sauve l'honnêteté. — Vous avez rai- « son. Mais en réfléchissant pour l'avenir, « je tremble toujours de laisser échapper la « jouissance fugitive du moment présent ; la « vie est un songe !.... — Eh bien ! quand on « est persuadé que l'on dort, pourquoi s'ex- « poser à redouter le moment du réveil ? Vous « bravez les préjugés ; mais que sert-il de ne « pas craindre les hommes, si l'on ignore ce « qui se passe chez les dieux et dans l'immen- « sité du grand tout dont nous faisons par- « tie ? L'unique certitude que nous procurent

« l'expérience et la raison, c'est que la vertu « ne peut mener qu'au bien, tandis que le vice « conduit nécessairement au mal. Suivons la « vertu, cueillons gaîment les fleurs qui nais- « sent sous ses pas, et semons-en notre chemin, « sans craindre, desirer, ni prévoir le terme « du voyage. —

« Vous m'étonnez. Je savois bien que sur les « traces des plaisirs et de la beauté on cueilloit « des fleurs.... — artificielles et passagères. — « Mais j'avoue que celles qui naissent sous les « pas de la vertu.... — Sont naturelles et dura- « bles. Le calme du passé, le repos du présent, « la sérénité de l'avenir.... — Et vous appelez « cela des jouissances. Quoi donc ! ne pas souf- « frir, est-ce jouir ? — Oui. Le bien, ici bas, « n'est, pour ainsi dire, que l'absence du mal. « — Quoi ! vous me réduiriez au bonheur « négatif ? — Pas tout-à-fait ; je sais qu'à votre « âge il a besoin d'activité. Sortez des lan- « gueurs de la mollesse et de la léthargie des « plaisirs, éveillez-vous à la voix de l'honneur, « et retournez à lui, il en est toujours temps. « L'estime reconquise honore peut-être plus « une femme qu'une estime paisiblement con- « servée. Méritez l'amour des malheureux, « l'amitié de vos amans, le respect de vos amis,

« votre propre suffrage, et vous connoîtrez « l'activité du bonheur. »

A ces mots, portant sur le philosophe un regard plein de courage et de douceur, Leontium se lève, lui présente la main, et lui dit : « Conduisez-moi ; » puis tout à coup, s'arrêtant par réflexion, elle ajoute en rougissant : « Mais si l'on me voit avec vous, ne craignez-« vous pas que votre réputation n'y perde ? — « Si la vôtre y gagne, la mienne n'aura rien « perdu. » Et ils prirent ensemble le chemin des jardins.

Tandis qu'ils traversoient les rues d'Athènes, les hommes corrompus s'écrioient : « Épicure « est perverti. » Les hommes vertueux disoient en souriant : « Leontium est convertie. »

La nouvelle prosélyte en entrant dans l'école de son maître, crut arriver dans sa famille. Ce fut là qu'elle fit connoissance avec la paix et l'amitié. Elle ne pouvoit voir sans admiration le parfait accord qui régnoit au milieu de cette multitude d'êtres, différens de naissance, de sexe, d'âge, d'humeurs et de préjugés. Là, les entretiens étoient animés mais paisibles ; la forme en étoit agréable, et le fond toujours utile, quelquefois même sévère ; mais l'austérité du sujet disparoissoit sous l'aménité du style et les graces de l'enjouement. C'étoit le

rire de la folie et le langage de la raison. On ne se quittoit pas sans s'être mutuellement instruit, et l'on ne s'instruisoit jamais sans s'amuser. Aussi desiroit-on sincèrement de se revoir; car on espéroit, de part et d'autre, échanger de nouvelles connoissances, et c'étoit se promettre de nouveaux plaisirs.

Comment comparer, sans rougir, la solidité de ces entretiens si simplement aimables, avec la nullité de nos brillans soupers et de nos soirées à la mode?

Vous arrivez avec un sourire apprêté.
Autour de vous froidement on s'empresse.
On se lève par politesse;
Eh bien! dit-on, comment vous êtes-vous portée? —
Horriblement: je prends du thé. —
Moi, les bains.—Moi, les eaux.—Et moi, le lait d'ânesse.
— Car rien n'est plus bourgeois que la bonne santé.
On soupe sans manger. Tout le premier service
Se passe en complimens: on renvoie à l'office
L'appétit et la liberté.
On trouve tout délicieux;
On laisse tout sur son assiette.
On applaudit aux ennuyeux;
Et l'on bâille dans sa serviette.
On parle de loix, de bonnets,
D'habits nouveaux, d'opéras, de gazettes,
D'actrices, de chevaux anglais.

On révèle au grand jour les intrigues secrètes.
On trouve les fripons des gens universels,
Les honnêtes gens incroyables,
Les riches parens immortels,
Et les créanciers impayables.

En général, rien ne décolore l'esprit et n'attiédit le plaisir comme ce qu'on appelle l'usage ou la politesse. Ces puérilités de convention consistent dans quelques gestes affectés, quelques syllabes insignifiantes, et surtout dans une abnégation de nos propres idées, qui nous font renoncer à nous-mêmes, pour devenir *tels* et *tels* qui ne sont rien, et qui, s'identifiant poliment les uns avec les autres, composent, par leur réunion, le néant de la société.

Aussi Épicure, en réunissant ses disciples, s'étoit bien gardé de polir leurs caractères, de peur d'en effacer l'empreinte de la nature. On les voyoit généralement animés d'un même esprit; mais chacun suivoit son humeur particulière : aucun d'eux ne ressembloit aux autres; mais tous avoient un air de famille.

Le philosophe parcourant ce tableau d'un regard, dit à sa nouvelle élève : « Ceux qui « sont assez heureux pour vivre avec des « hommes de même caractère et de même opi- « nion, trouvent la sûreté dans leur société.

« Cette disposition réciproque d'humeurs et « d'esprits, est le gage solide de leur union, « et fait la félicité de leur vie. Ils se voyent sans « défiance, se parlent sans contrainte, s'aiment « sans réserve, et attendent sans foiblesse le « moment inévitable de leur séparation. »

O femmes ! cet esprit conciliateur est un don particulier que vous tenez de la nature, et dont vous ne sentez pas assez le prix. A chaque instant, les moindres circonstances de la vie découvrent en vous la force de cet instinct harmonieux. S'agit-il de rapprocher des amis divisés, de négocier une affaire délicate, de solliciter une faveur, de réunir une société de talens, ou une assemblée de plaisirs ? vous parlez ; soudain les difficultés s'applanissent, la haine s'apprivoise, l'orgueil s'humanise, toutes les vanités se taisent, et les rapports s'établissent entre des hommes étonnés de se voir, de se convenir, de s'estimer, et de ne se quitter qu'avec le desir, l'espoir de se réunir. Ah ! ne vous lassez jamais de rejoindre, de resserrer, d'entrelacer les nœuds fragiles de la société ; et souvenez-vous souvent que cet art aimable qui prépare la jouissance d'un moment, ou les agrémens d'une soirée, si vous l'exerciez tous les jours, éterniseroit le bonheur de la vie.

Ce fut dans ce long calme de la paix et de l'amitié, qu'Épicure vit s'écouler ses rapides années. Jamais l'ambition n'en troubla la tranquillité. Cependant, comme l'amitié fait naître l'estime, et l'estime la confiance, les Athéniens lui offrirent les premiers emplois de la république. Il leur répondit en philosophe et en citoyen : « Je hais les grandeurs, car j'aime mon repos ; mais j'aime encore plus ma patrie. Je refuse les emplois dont vous voulez m'honorer, parce qu'ils sont confiés à des hommes dignes de les exercer. Un temps viendra peut-être où les orages de l'anarchie submergeant l'honneur, et faisant surnager l'impudence, l'esclave qui nettoie ma chaussure ou raccommode mon manteau, voudra s'emparer de la tribune ou siéger au milieu de l'Aréopage. Alors fuyant les ombrages de la paix, foulant aux pieds les roses du plaisir, négligeant les études de la philosophie, et peut-être même les conseils de l'amitié, vous me verrez, au milieu du peuple assemblé, réclamer à haute voix les droits de la raison, de la science et de la probité, contre la stupidité, l'intrigue, l'ignorance, et périr s'il le faut en disputant le gouvernail sacré de l'État à des mains indignes ou incapables de le diriger. Mais tant

qu'il sera confié à des pilotes respectables, laissez-moi vivre sur le navire comme simple passager. Je m'endors au souffle des zéphyrs ; comptez sur mon réveil au premier bruit de la tempête. »

Jamais il n'eut besoin de se réveiller. Chacun de ses jours fut un passage du bonheur de la veille au bonheur du lendemain. Il avança vers la mort, sans la desirer ni la craindre. « La présence de la mort, disoit-il, n'est rien « pour nous, puisque nous ne la voyons pas. « Elle ne nous effraie qu'en perspective ; ap- « prochons, et le fantôme disparoît. Elle n'est « rien, tant que dure la vie : dès qu'elle arrive, « la vie n'est plus. Ainsi elle n'a d'empire ni « sur les morts ni sur les vivans : ceux-ci ne « la sentent pas encore, ceux-là ne la sentent « plus. Le plaisir ou la douleur dépendent du « sentiment ; or la mort n'est que la privation « du sentiment ; donc la mort n'est rien. »

O Épicure, quel oubli de votre cœur ! Quoi ! vous aviez des amis, et pour vous la mort n'étoit rien ! Ah ! vous l'avez dit peut-être, mais vous ne l'avez jamais pensé : ou bien vous avez confondu :

Oui, la mort pour nos sens n'est rien en elle-même.
Mais mettons de nos cœurs les intérêts à part.

N'est-ce rien pour le cœur que l'instant du départ,
Quand il a séjourné près des êtres qu'il aime?
L'aveugle, en expirant, caresse encor son chien.
Pour mourir sans regret, il faudroit n'aimer rien.
Eh! quel est l'indigent, quel est le solitaire,
Au moment où la mort entre dans sa chaumière,
Qui, les yeux élevés et les bras étendus
Vers le ciel, les oiseaux, les arbres du bocage,
Dont il aimoit l'azur et les chants et l'ombrage,
Ne soupire en disant : Je ne vous verrai plus!

Ce philosophe étoit mieux d'accord avec le sentiment et la raison, quand il ajoutoit : « La vie la plus longue n'est pas toujours la « plus desirable. Il en est de l'existence comme « des mets, dont l'abondance ne vaut pas la « délicatesse. Notre bonheur ne dépend pas « du nombre de nos années, mais des voluptés « pures dont nous les remplissons. La vie, « comme on le prétend, n'est point un mal; « il ne tient qu'à nous qu'elle soit un bien. »

Pardonnez, mesdames, si dans le sentier sévère de la morale, ma pensée, à chaque pas, a semblé décliner vers vous. Dès qu'il s'agit de félicité ou de consolation, c'est à vous que le cœur s'adresse; et le cœur conduit la pensée. Oui, femmes, vous êtes responsables du bonheur de la terre, soit que vous exer-

ciez l'empire de la vertu, ou le pouvoir de la beauté. Tel caprice de femme, en irritant l'homme puissant soumis à ses loix, a fait couler le sang d'un peuple de malheureux. Tel mot, sorti d'une bouche enchanteresse, a désarmé le bras de la fureur, et donné la paix à la moitié de l'univers.

Épicure qui regardoit le bonheur des hommes comme l'affaire la plus délicate et la plus importante dont le sage dût s'occuper, toléroit les préjugés qui sembloient le favoriser, et combattoit ouvertement toutes les erreurs qui pouvoient lui nuire. Il repoussoit surtout le systême de la fatalité, qui excuse le méchant et désespère le malheureux. « Il est, disoit-il, « quelques événemens, qu'on ne peut ni pré- « voir, ni maîtriser; mais il vaut mieux être « infortuné et vertueux, que de parvenir hon- « teusement au comble de la prospérité. » Le plus heureux alors n'est pas toujours celui dont le sort paroît être le plus desirable; et l'épouse orgueilleuse d'un nouveau favori de la fortune, qui, environnée d'une scandaleuse profusion, dissipe sans plaisir des trésors extorqués sans pudeur, s'entoure d'un peuple d'intrigans qui l'adulent et la diffament, néglige des enfans qui l'oublient, trompe un mari qui la dédaigne, enrichit des valets qu

la méprisent, se ruine en fêtes brillantes dont on profite en la décriant, et promène dans un char doré une parure étincelante dont elle doit le travail à vingt artisans, et l'or à cent malheureux; qui, tourmentée par les desirs insatiables et la fièvre irritante de la vanité, troque effrontément ses immenses richesses pour des ridicules et du scandale; une telle femme ne donneroit-elle pas une année de son existence pour un seul jour de la mère de famille, supportant avec son époux une injuste adversité qu'adoucit leur tendresse, et que leur courage ennoblit, adorant ses enfans qui la chérissent, ménageant pour eux les débris de sa fortune, la retrouvant au sein de l'économie, servie par l'attachement et la fidélité, consolée par de vieux amis qui l'apprécient et la respectent, ne sortant qu'avec sa famille, qu'entourée des louanges des mères qui la montrent à leurs enfans, cachant sous une parure modeste son front où brille l'empreinte de la vertu, et ne levant son voile que pour sourire aux honnêtes gens qui l'admirent, aux malheureux qui la bénissent, au Ciel dont elle est digne et qui l'envie à la terre.

Tel fut, pendant quarante ans, le sort d'Épicure, lorsqu'au milieu des dons de la fortune, il se soumettoit aux loix les plus sévères de la

simplicité et de la frugalité. Ces deux vertus lui paroissoient être deux trésors inappréciables. Réunissons-les; elles nous rendent insensibles à la perte de notre fortune, puisqu'elles nous font riches sans profusion. Exerçons-les séparément. La simplicité, en éloignant les regards de l'envie, lui dérobe nos défauts, lui dissimule nos bonnes actions, et nous ménage les moyens de les multiplier. De la frugalité naît la force du corps, et de celle-ci la force de l'ame. Or point de volupté, si le corps n'est exempt de souffrance et l'esprit d'agitation. Aussi la volupté pure est sœur de la frugalité et de la simplicité : et n'oublions pas que ces trois sœurs sont inséparables.

O quel tableau charmant, que celui de ces jeunes épicuriennes, recevant leurs vêtemens des mains de la modestie, et leur nourriture des mains de la tempérance; l'esprit naturel comme leur parure, le cœur pur comme l'onde qui les désaltéroit, étendant leur bienfaisance en restreignant leur nécessaire, riches du superflu dont elles se privoient pour les malheureux, et se privant sans cesse pour s'enrichir tous les jours !

En parcourant les diverses saisons de la vie, leur ame n'en éprouvoit point les variations. Si quelquefois un sentiment plus vif éveilloit

dans leur sein le feu sacré de la volupté, ce n'étoit point cette flamme dévorante qui desséche et tarit le plaisir ; c'étoit la chaleur vivifiante du printemps, dont leur figure offroit la fraîcheur et l'image. Aussi, jouissant paisiblement des songes du passé, de la réalité du présent, et des illusions de l'avenir, saisissant encore les sensations fugitives du bel âge, sentant vivement tout le prix d'une parole consolante, d'une larme essuyée, d'un desir prévenu, d'un regard de la reconnoissance, d'un mot de la confiance, d'un sourire de l'amitié, elles arrivoient au terme de la vie, tenant encore par la main la jeunesse; car on est jeune, tant que le cœur n'a point vieilli.

Ce fut au milieu de cette heureuse famille que la mort vint frapper, à soixante-douze ans, le père aimable, aussi jeune que ses enfans. Pendant quatorze jours, Épicure éprouva des souffances aiguës, qui ne purent altérer sa sérénité. Il ne se masquoit point, comme Zénon, d'un rire orgueilleux; il trouvoit, ainsi que Montaigne, que le rire d'un mourant a toujours mauvaise grace; mais la douceur de ses regards tempéroit sur son visage l'expression de la douleur, comme un rayon pur éclaircit les nuages d'un ciel nébuleux.

Enfin, sentant ses forces s'épuiser, il se fit

mettre dans un bain tiède ; et prenant un peu de vin, il le but avec ses amis, en leur disant : « Adieu, jouissez de la vie, et gardez mes pré-« ceptes. » A ces mots, il ferma les yeux, et son trépas ressembla moins au dernier moment de la douleur, qu'au premier instant du sommeil.

Le lendemain de sa mort, Idoménée, l'un de ses disciples absens, reçut de lui un billet conçu en ces termes : « Je vous écrivois le plus « heureux jour de ma vie, puisque c'étoit le « dernier. Le souvenir de mes progrès dans « la philosophie charmoit mes douleurs. Les « jouissances de l'ame sont les remèdes des « maux du corps. Cultivez donc vos heureuses « dispositions ; vivez sage, vous mourrez heu-« reux. »

Le seul chagrin réel qu'Épicure éprouva dans toute sa vie, fut celui de voir plusieurs de ses disciples, qui matérialisant sa morale, en firent le système du libertinage. Cette secte se grossit, en peu de temps, d'une foule de partisans ; car il y avoit à Athènes assez de nouveaux riches, quelques anciens débauchés, et beaucoup d'ignorans. Ce faux culte de la volupté remplaça long-temps le véritable, et les Grecs abandonnèrent l'adoration de la vertu pour l'idolâtrie des plaisirs. En vain le

philosophe les rappeloit à la sévérité de ses principes ; ils convinrent du texte de sa morale ; mais ils se réservèrent la liberté des commentaires ; et pour leur usage particulier, ils mirent le texte en écrit, et les commentaires en action.

Cependant, parmi ses commentateurs, quelques-uns ne commirent que d'heureuses infidélités.

Horace fut un des zélateurs de cette secte un peu trop indulgente. Il en pratiquoit la morale dans les bosquets de Tibur, et la chantoit dans le palais de Mécène.

Lucrèce, un peu avant Horace, la célébra, l'étendit, et mélangea sa substance céleste d'un poison, que le charme de l'harmonie insinua dans le cœur de ses contemporains. La corruption universelle suivit de près ce prestige ; et la pratique de tous les vices fut le fruit des préceptes de la vertu.

D'où vient la source intarissable de tant de malheurs ? de la volupté mal définie. Cet abus de mots est plus pernicieux que l'on ne pense ; et pour n'en citer ici qu'un exemple, quand un homme se déclare l'*ami* d'une femme, j'engage celle-ci à le prier, avant tout, de lui définir son amitié, et à se défier d'autant plus du nouvel ami, que sa définition sera plus

embarrassée : car le sentiment le plus dangereux est celui qui peut le moins se définir.

Le vrai culte, ainsi que les hérésies des épicuriens furent long-temps ensevelis sous le règne de la barbarie ; mais Gassendi en rétablit parmi nous la doctrine dans toute sa pureté; et les hommes, dont le génie honora le plus le siècle dernier et celui où nous vivons, se firent honneur de marcher sur les traces d'Épicure.

Voyons maintenant de quelle manière Épicure détourna les calomnies et les fausses interprétations des ennemis et des hérésiarques de sa doctrine : car il est bien difficile de se concilier l'amitié générale, sans s'exposer aux traits de la haine.

Les stoïciens, en prêtant à la Sagesse un maintien sévère, un regard farouche, un langage sentencieux et mordant, repoussoient de son temple ceux qui s'approchoient pour lui rendre hommage. Les voluptueux, tels que les sybarites, en la privant de son énergie et soulevant le voile qui couvre sa tête auguste, faisoient rougir son front et celui de ses adorateurs Épicure seul, lui conservant sa grace et sa dignité, la présentoit aux humains telle qu'ils la desirent, et c'étoit chez lui seul qu'ils venoient l'adorer.

Épicure avoit donc pour ennemis ces deux partis, entre lesquels il suivoit le sentier de la raison. Ces hommes, divisés par l'intérêt et l'opinion, mais rapprochés par l'envie, se réunirent pour conjurer sa perte; et le rencontrant au milieu de l'assemblée du peuple, un stoïcien s'écria le premier :

Citoyens, je dénonce à votre tribunal
Un homme qui se fait aimer de la jeunesse,
Un homme dangereux, qui, par son art fatal,
Captive en un moment l'estime et la tendresse,
Exempt de préjugés, de crainte, de regrets,
Du sort défiant les caprices,
Veillant au milieu des délices,
Et dormant au sein de la paix.

A ces mots, Épicure transporté de joie s'écria :

Me reconnoît-on à ces mots ? —
Oui. — Puisque ce portrait a quelque ressemblance,
Puisqu'en m'y comparant vous m'avez reconnu,
Je vous demande à tous la juste récompense
Que vous devez à la vertu. —
A la vertu ? — Je suis l'ami de la jeunesse !
Je fais naître à la fois l'estime et la tendresse !
Je brave les destins et les opinions !
J'impose un joug aux passions !
Le bonheur, jour par jour, file ma vie entière !
Et la paix, chaque soir, vient fermer ma paupière !

Hélas ! s'il étoit vrai ! si parmi les mortels
Un tel homme eût jamais habité sur la terre ,
Qui de vous lui pourroit refuser des autels ?

A cet argument imprévu , les suffrages du peuple se réunissent en faveur d'Épicure. Un sybarite les suspend, en s'écriant d'une voix un peu foible :

J'invoque ici les loix et leur sévérité ,
Pour punir la doctrine et l'immoralité
D'un homme dont tout le mérite
Est de chercher la volupté ,
Et de l'enseigner. — Sybarite ,
En nommant ma divinité ,
Tu profanes son nom. Ta langueur , ta paresse ,
Ta stupide inutilité ,
Sont les crimes de la mollesse ,
Mais ne sont pas la volupté.
Apprends que la volupté pure
N'accorde ses faveurs qu'aux mortels vertueux ;
Qu'elle est fille de la nature ,
Dont elle a conservé les traits majestueux ;
Qu'une ame forte et magnanime
Peut seule goûter ses bienfaits ,
Et qu'elle n'habita jamais
Dans un cœur souillé par le crime.
Ce fut elle , en naissant , qui dirigea mes pas ,
M'enseigna mes devoirs, fut mon guide et mon maître.
Vous qui ne la connoissez pas ,
Sachez du moins comment j'appris à la connoître.

Dès que je connus le plaisir,
  La peine ou l'espérance,
Mon cœur éprouva le desir
  D'en faire confidence.
Partageant ma félicité,
  J'en doublai la mesure,
Et je me dis : La volupté
  Est dans l'amitié pure.

Mais l'amitié pour le bonheur
  Ne suffit pas encore.
L'amour fermentoit dans mon cœur,
  Daphné l'y fit éclore.
Dédaignant toute autre beauté,
  Je n'idolâtrai qu'elle,
Et je me dis : La volupté
  Est dans l'amour fidèle.

Je vis pleurer des malheureux.
  Sensible à leurs alarmes,
Je pleurai d'abord avec eux,
  Puis j'essuyai leurs larmes.
Jamais mon cœur n'avoit goûté
  Si douce jouissance,
Et je me dis : La volupté
  Est dans la bienfaisance.

Ainsi, simple dans mes discours
  Et dans mon caractère,

Je jouis en faisant toujours
  Le bien que je peux faire,
Et de tout plaisir apprêté
  Dédaignant l'imposture,
Je ne trouve la volupté
  Qu'au sein de la nature.

A ces mots, une acclamation universelle, un murmure d'attendrissement et de plaisir fit triompher le philosophe, et confondit ses accusateurs. Tandis qu'ils se retiroient la rage dans le cœur et la rougeur sur le front, tout le peuple reconduisoit Épicure en répétant avec ivresse :

Il nous a dit la vérité :
  Quand on a l'ame pure,
On ne trouve la volupté
  Qu'au sein de la nature.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE.

COURS DE MORALE.

SECONDE PARTIE.

FIN DE LA TABLE.

ŒUVRES

DE

C. A. DEMOUSTIER.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

Deux exemplaires ont été remis à la Bibliothèque nationale.

LES CONSOLATIONS ET OPUSCULES

EN VERS ET EN PROSE,

par C. A. Demoustier, auteur des Lettres à Émilie sur la Mythologie.



A PARIS,

CHEZ ANT. AUG. RENOUARD.

XII — 1804.

AVERTISSEMENT.

Je n'ai pas entrepris d'écrire un Traité, mais un Tableau des Consolations. Le sentiment doit être peint et non pas discuté. Le cœur ne raisonne pas ; et dès qu'on veut le faire raisonner, l'esprit prend sa place, et le sentiment disparoît. Je desire, non pas que l'on approuve, mais que l'on sente ce que j'écris. Ce ne sont point des éloges, ce sont des pleurs que je demande.

Les Consolations s'étendent à tous les maux de la vie ; mais il n'y a de pertes réelles que les pertes du cœur, et c'est à celles-ci que j'ai borné mes Consolations.

J'ai choisi un ami, un amant jeune et sensible. Je l'ai pris dans mes bras au moment affreux où il perdoit, dans un seul objet, tout ce qui l'attachoit à la vie; et j'ai entrepris de le faire passer de l'anéantissement à l'explosion de la douleur, du désespoir à l'attendrissement, de l'attendrissement aux larmes, des

larmes à la tristesse, de la tristesse à la mélancolie. Alors j'ai fait renaître peu à peu le sourire sur ses lèvres ; j'ai rouvert par degrés son cœur à la tendresse, et ne lui ai plus laissé de ses malheurs qu'un souvenir doux et tendre, mêlé d'amertume et de plaisir.

LES
CONSOLATIONS.

CHAPITRE PREMIER.

Le premier jour.

Elle n'est plus. Tes yeux ont vu les siens se fermer. Amour, amitié, charmes de la vie, tout s'est évanoui. Elle étoit tout pour toi ; te voilà seul au monde.

Ce coup mortel a glacé tes sens, et ton cœur oppressé ne peut pas même exhaler un soupir. Ton œil est fixe, ta paupière sèche, ta bouche muette. Tu vis cependant ; mais tu as reçu le contre-coup de la mort. Heureux, si elle t'eût frappé toi-même ! Ah ! le malheureux, c'est celui qui survit.

Ne crains pas que je blâme ta douleur ; comme toi j'ai souffert ; je la connois, je la partage. Je pourrois te dire : Tu es homme, résiste et combats. Mais hélas ! comment combattrois-tu ! ce n'est plus toi.

Infortuné, tu as besoin d'un appui : je veux être le tien ; j'étois l'ami de ton amie ; en te sauvant, je conserverai d'elle la moitié qui lui fut la plus chère.

Hélas ! son dernier soupir est encore sur tes lèvres. Son ame est passée dans la tienne, elle vit dans toi. Ah ! conserve tes jours pour qu'elle ne meure pas toute entière.

Tu me regardes ?.... eh bien ! la sens-tu dans ton cœur ? Ton œil s'attendrit, tu soupires enfin !.... embrasse-moi. Eh quoi ! tu ne sentois pas qu'elle vivoit encore ?

Oui, mon ami, oui, elle vit, ta Julie : tu la retrouveras chez tous ceux qui l'ont connue. Va, l'on ne meurt qu'avec le dernier de ses amis. Tes yeux cependant parcourent tristement ces lieux où tu la vis tant de fois. Tu la demandes à tout ce que tu vois. Mon ami, que me demandes-tu ? ici tout est plein d'elle. Ses vertus t'environnent ; son esprit est dans l'air que tu respires, tu n'as perdu que son image ; encore tout la rappelle-t-il à tes yeux : cette glace qui la réfléchissoit, ce rideau mystérieux qui la voiloit de son ombre, ces vêtemens modestes qu'elle paroit de sa beauté, ces fleurs dont tu couronnois hier sa tête...... tout cela n'est qu'un songe, dis-tu ! eh ! mon

ami, pour qui le bonheur n'est-il pas un songe ?

Et moi aussi, j'ai rêvé le bonheur. Tu le sais, j'aimois Caroline. Notre amitié étoit née avec nous ; elle ne finira qu'avec moi. Caroline n'étoit pas belle, mais elle avoit ce charme secret plus attrayant que la beauté. Son regard étoit si doux avec ses amis, si modeste avec ses amans, si tendre avec les malheureux ! Hélas ! elle ne pleuroit que les malheurs des autres. Son cœur timide se défioit de l'amour, et lui donnoit le change par les délices de l'amitié ! Tu connoissois son sourire : c'en est fait ; jamais l'amitié ne sourira comme elle.

Mon ami, mon cœur se soulage en te parlant de Caroline. Et toi, parle-moi de Julie. Rappelons les beaux jours de notre vie ; le souvenir est la ressource des infortunés.

Je le vois, tu t'efforces en vain de parler ; ta douleur est muette. Eh bien ! je vais parler pour toi.

Julie n'avoit pas quinze ans lorsqu'elle te vit pour la première fois. Les cœurs sensibles se devinent d'abord, et s'aiment dès qu'ils se sont devinés. Peines, plaisirs, penchans, tout vous rapprochoit ; et la nature, en vous formant, sembloit n'avoir créé qu'un seul être, dont chaque moitié cherchoit à se réunir à

l'autre ; aussi votre union fut-elle inséparable.

Je me rappelle ces premiers temps, ces prémices d'une amitié si tendre ; ces vertus toujours plus pures, ces soupirs toujours plus ardens, cette harmonie touchante de sentimens, de desirs et de pensées, et ces heures fugitives, et ces jours sereins couverts de légers nuages, et ces soirées paisibles, et ces craintes passagères, et ces douces espérances si doucement réalisées. Je la vois, ta Julie, à l'autel de l'hyménée ; c'étoit la candeur, l'innocence elle-même. Le lendemain, je la revis sortant des bras de son époux, sa figure étoit vierge encore.

Tu soupires à cette image ? l'amertume s'insinue dans ton ame ; elle réveille, elle aigrit tes douleurs ; enfin tu commences à sentir que tu souffres. Ton regard s'anime, tes sanglots s'échappent, la douleur sillonne ton front pâlissant. Tout ton corps se roidit ; mon ami, écoute-moi !....

Il ne m'entend plus. Je l'appelle ; ses cris seuls me répondent : Julie ! ma chère Julie ! Ah ! malheureux ! j'ai tout perdu, tout !.... Hier je la voyois, je lui parlois, elle étoit là... où est-elle aujourd'hui ? Grands dieux ! suis-je donc le seul qui ne mourrai point ?... qui ne mourrai point !

Il dit, et le délire l'emporte; il se jette avec fureur sur ce lit, théâtre de la mort. Il saisit avec transport les vêtemens de Julie, et les presse de ses lèvres brûlantes. Pas un soupir, pas une larme; le silence de la mort, la pâleur du désespoir.

Ce moment est affreux, mais il est nécessaire. La fièvre se dévore elle-même. Elle va s'épuiser avec ses forces. J'attends le dernier accès : pour l'attendrir, j'ai besoin de sa foiblesse.

Cependant sa poitrine s'agite, son œil étincelle, son geste m'ordonne de sortir. Tu me chasses ! quoi ! parce que tu perds ton amie, ai-je donc perdu mon ami, et veux-tu faire deux malheureux ! Ne l'espère pas, je te suivrai par-tout. Je m'attache à toi, et ne te quitte plus... Tu me repousses, tu t'arraches de mes bras ! hélas ! ils soutenoient Julie à son dernier moment. Là, son cœur s'appuyoit contre le mien pour me parler de toi.

A ces mots il s'écrie, se retourne et se précipite dans mon sein. Je sens sa poitrine serrer fortement la mienne, et cette pénible étreinte est le dernier effort de la douleur abattue.

C'en est fait, il a cessé de souffrir. Placé maintenant entre le sommeil et la mort, il peut s'éteindre paisiblement, et le calme dont il

jouit peut devenir éternel. Hélas ! dois-je lui souhaiter des jours, et la vie est-elle encore un bien pour lui ? Oui sans doute, la douleur même a ses jouissances. Je veux lui en faire goûter la douce amertume ; il connoîtra la volupté de pleurer.

Repose, infortuné, repose dans les bras de l'amitié : ses larmes attendent ton réveil.

CHAPITRE II.

Le lendemain.

Précieuses larmes, amère et douce rosée, qui ranimez le cœur que la douleur a flétri, humectez sa paupière brûlante, et tombez à son réveil comme la fraîcheur du matin

Hélas ! son sommeil ressemble plutôt à l'anéantissement qu'au repos de la nature. Cependant le calme semble renaître peu à peu sur son front abattu. Ses songes paroissent paisibles et rians. Il n'a de malheur à craindre que celui de s'éveiller.

Cet instant fatal approche. Déjà sa paupière s'entr'ouvre, il me regarde ; je lui souris, un sourire lui échappe.... L'infortuné ! il s'oublie encore ! A cette idée mes pleurs coulent malgré moi. Il les voit..... C'en est fait, il est réveillé.

Mon ami, me dit-il, que ce jour est sombre, que cette lumière est pâle et lugubre ! que ne suis-je endormi pour toujours ! Je la voyois, mon ami ! elle me parloit !.... A ces mots son cœur se gonfle, ses yeux rougissent. O ! s'il

pouvoit pleurer !.... Je le prends dans mes bras, je le presse contre mon cœur. Il sent mes pleurs inonder son visage. Les larmes attirent les larmes : les siennes s'échappent enfin, et sa douleur sèche et cuisante se change en cette amertume délicieuse dont les malheureux se plaisent à s'enivrer.

Le moment des larmes est un moment de foiblesse et d'abandon. J'en profite pour lui faire prendre quelque nourriture. Il me refuse, mais d'une voix foible. Il veut encore mourir, mais il ne déteste plus la vie. Enfin lui présentant un mets que Julie lui servoit souvent ; mon ami, lui dis-je, ne me refuse point : tu connois ce mets-là. Le malheureux, avec un regard douloureux et tendre, accepte ce que je lui présente ; mais il essaye en vain de manger. Chaque souvenir est suivi d'un sanglot, qui lui ôte même la respiration. Je vais le distraire : pour qu'il acceptât j'avois besoin de Julie, pour qu'il mange, il faut l'éloigner.

« Tu connois, lui dis-je, Melcourt et Lucile, « mariés depuis trois mois ! — Oui. — Eh bien, « ils sont dans une situation !..... — Que leur « est-il donc arrivé ? — Hélas ! je l'ignore en- « core. — Mais enfin ? — Enfin, mange, et « écoute-moi. Tu sais que Lucile étoit recher-

« chée par deux officiers, Melcourt et Derville. « Tu sais combien Melcourt est aimable, com- « bien Derville est bouillant et emporté. Tu « sais encore.... mais tu ne manges pas? — Je « mange et je t'écoute; continue.—Tu sais enfin « qu'au moment où Lucile donna la préférence « à Melcourt, Derville voulut tuer et Mel- « court, et Lucile et lui-même, et qu'il finit par « aller à cinquante lieues se consoler au milieu « de sa famille. Tout-à-coup hier, sur le rem- « part, Lucile et son époux.... Mon ami, si « nous buvions?.... » Occupé de mon récit, il me présente son verre, et je continue en le servant.— « Lucile et son époux voient accou- « rir Derville. Ils étoient l'un et l'autre envi- « ronnés d'une nombreuse société... A ta santé, « mon ami.... » Et tandis qu'il boit, je lui sers un autre mets. Il veut me refuser; mais au lieu d'insister je reprends mon récit, et plus l'événement l'intéresse, plus il mange en m'écoutant.— « Derville approche, l'air égaré, « l'œil étincelant. Il heurte Lucile avec vio- « lence, et insulte Melcourt. Celui-ci met « l'épée à la main; c'est ce que Derville de- « mandoit. Mais Lucile se précipite au devant « de son époux, arrête son épée, et s'oppose à « celle de son adversaire. Voilà Melcourt par- « tagé entre l'amour et l'honneur. Les uns

« veulent qu'il se venge, ou qu'il se mesure : « la publicité de l'injure, le préjugé de son « état, tout semble l'exiger. Les autres, au « contraire.... Mon ami, tu manges, et tu ne « bois pas. — Les autres ? me dit-il en accep- « tant. — Les autres prétendent que Melcourt « ne doit point se sacrifier, lui et son épouse, « à la rage d'un rival insensé.... Bois donc ?.... « Celle que je plains le plus, en cas d'événe- « ment, c'est cette pauvre Lucile. — Ah ! oui, « reprend-il ; si elle survit à Melcourt, elle est « bien à plaindre ! » A ces mots il cesse de manger, et un profond soupir m'annonce de nouvelles larmes. Mais enfin il a pris quel-qu'aliment. Qu'il pleure, il ne mourra point : je l'ai sauvé, je suis tranquille.

CHAPITRE III.

Huit jours après.

Dans le premier accès de la douleur, la solitude est affreuse. Il semble au malheureux solitaire que la nature entière l'abandonne. Une voix secrète lui répète alors cette maxime désolante : Les malheureux n'ont point d'amis.

Mais quand la douleur cuisante dégénère en mélancolie, quand le cœur se dilate, quand les pleurs commencent à couler, les malheureux cherchent la solitude. Seuls, ils sont plus entiers à l'objet qu'ils regrettent ; ils se rassasient plus librement de leurs larmes. Leur imagination étend son deuil sur tout ce qui les environne. A leurs yeux le jour est plus pâle, la verdure plus sombre, et la nature entière semble pleurer avec eux.

Il me cherchoit avant de pleurer ; depuis qu'il pleure il me fuit. Si, dans les environs de sa demeure, il est une grotte retirée, un détour solitaire, un rocher ombragé d'ifs ou de cyprès, c'est-là que je suis sûr de le ren-

contrer. Je le trouve assis sur un tronc d'arbre, la tête penchée, la bouche entr'ouverte, les yeux cernés et baignés de pleurs. Dans sa douleur immobile, il paroît anéanti.

J'approche, je m'assieds près de lui, je le presse dans mes bras. — « Eh bien, mon ami?...
« — Eh bien! je sens plus que jamais que j'ai
« tout perdu. — Perdu? Eh quoi! perd-on
« ses amis, parce qu'ils sont en voyage? —
« Non. — Eh bien! elle est en voyage aussi. —
« Je ne tarderai pas à la rejoindre, je la suis.
— Arrête! elle ne t'a point quitté. Crois-tu
« que cette ame si tendrement unie à la tienne,
« puisse jamais s'en séparer? Ne sens-tu pas
« au contraire que depuis qu'elle est libre,
« elle s'est attachée à toi, qu'elle te suit par-
« tout, qu'elle plane sans cesse sur ta tête
« comme un ange conservateur? Si tu n'étois
« plus sur la terre, si ta Julie te regrettoit
« comme tu la regrettes en ce moment, si ton
« ame enfin se trouvoit libre la première, en
« faveur de qui useroit-elle de sa liberté? Ne
« seroit-ce pas en faveur de Julie? ne voleroit-
« elle pas sur son sein, sur ses yeux, sur sa
« bouche, comme le zéphyr sur les fleurs?
« Crois-moi, mon ami, les ames de nos amis
« peuplent l'air qui nous environne; en les
« pleurant, nous les respirons; elles descen-

« dent au fond de nos cœurs ; elles nous pénè-
« trent et se confondent avec notre ame, jus-
« qu'au moment où celle-ci, dégagée de ses
« liens, va rejoindre avec elles ce principe
« immense de vie et de lumière, dont nous
« sommes autant d'émanations passagères. Eh!
« mon ami, ne vois-tu pas que tout vit, que
« tout aime, que tout s'unit dans la nature ?
« Le parfum si doux de ces fleurs n'est autre
« chose que l'émanation de leur amour. Ces
« arbres majestueux qui nous ombragent se
« tendent de loin leurs rameaux, et s'unissent
« malgré la distance qui les sépare ; les vents
« sont les messagers de leurs hyménées. Ce
« ruisseau porte aux plantes qui se baignent
« sur sa rive, l'amour des plantes qui fleuris-
« sent à sa source. Oui, tout vit, tout aime,
« tout participe à ce foyer de vie éternelle,
« d'où jaillissent nos ames comme des milliers
« d'étincelles. Qui sait même si, confondus un
« jour avec nos amis, nous n'animerons pas
« avec eux l'herbe, les arbres et les fleurs ?
« Qui sait si nos amitiés ne renaîtront pas sous
« ces formes nouvelles ? Qui sait enfin si, lis
« ou roses, nous ne formerons point des liai-
« sons aussi pures que la rosée qui les fécon-
« dera ?

« Nos pères se forgeoient un élysée éternel

« et monotone. Le mien est plus passager, « mais aussi plus intéressant et plus naturel. « Si, dans un vallon solitaire, je rencontre « deux fleurs isolées, je me dis : Ici peut-être « sont renfermées les étincelles de deux jeunes « époux : affranchis des chagrins de la vie hu- « maine, ils croissent paisiblement ensemble « dans cet élysée champêtre ; ils y renouvellent « leurs doux épanchemens, ils s'épanouissent « au même rayon de l'aurore, et se nourrissent « de la même rosée. Ils ne finiront demain « qu'avec leurs amours, ou mourront ensem- « ble aujourd'hui sur le sein pur d'une ber- « gère. Voilà, mon ami, voilà notre véritable « élysée ; voilà l'élysée des vrais amis. Va, « nous vivrons toujours, et toujours nous « vivrons pour nous aimer. »

Ces rêveries consolantes repaissent son imagination. A mesure qu'il se livre à leur illusion, ses pleurs tarissent, son front se calme ; on diroit que sa bouche va sourire. Dans cet état je le ramène lentement, sans le distraire. Après un léger repas, je le conduis jusqu'à son lit, et je l'embrasse tendrement. Alors, tout plein du bonheur idéal que je lui ai présenté, il me serre dans ses bras avec un doux transport : « Oui, mon ami, s'écrie-t-il, oui, je « sens que nous ne nous séparerons jamais. —

« Ah ! sans doute, lui dis-je, nous nous quit-
« tons ce soir pour sommeiller, demain nous
« nous éveillerons pour nous réunir : voilà,
« mon ami, l'image de notre existence éter-
« nelle. A demain. »

CHAPITRE IV.

Quinze jours après.

Si les larmes font les délices des malheureux, s'il faut d'abord leur laisser un libre cours, il est à craindre qu'au bout d'un temps ce triste plaisir ne leur devienne funeste. L'excès de la douleur est redoutable autant que l'excès de la volupté. Le malheureux, qui ne se plaît qu'avec sa douleur, évite d'abord les hommes, puis il les fuit, et finit par les craindre. De la crainte à la haine, le pas n'est que trop glissant; et c'est ainsi que le chagrin habituel dégénère en misanthropie.

Malheur à l'homme qui franchit ce pas fatal! les doux épanchemens de l'amitié ne sont plus rien pour lui. Ses larmes retombent lentement sur son cœur; il s'abreuve douloureusement de sa propre amertume. Son front se sillonne, ses yeux se creusent et s'obscurcissent. Un nuage de tristesse s'élève entre la nature et lui, et l'infortuné voit s'éteindre peu à peu le flambeau de la vie.

Je prévois ce malheur, je dois le prévenir.

« Mon ami, lui dis-je un matin, nous dînons « aujourd'hui chez Ariste. — Qu'il ne compte « pas sur moi. — Mais tu l'estimes. — J'en « conviens. — Tu l'aimes. — Je l'aimois. — « Et tu l'aimes encore. — Hélas ! mon cœur est « épuisé de douleur.— Il a donc besoin d'ami- « tié. » A ces mots, je le prends doucement par le bras ; mais il me résiste avec humeur. « Que « veux-tu que j'aille faire chez Ariste ? la gaîté « m'est odieuse. — Ariste n'est pas gai. — Eh « bien, tant pis ; la tristesse des autres aug- « mente la mienne. — Ariste n'est pas triste. « D'ailleurs j'ai fait avec lui tes conditions : tu « resteras s'il te plaît ; s'il te déplaît, tu sorti- « ras. » En parlant ainsi, je l'emmène. Il ré- siste encore, mais il se laisse emmener.

En suivant le corridor qui conduit à l'escalier, nous passons devant la chambre qu'occupoit Julie, et dont la porte se trouve par hasard entr'ouverte. A cette vue il me quitte brusquement, pousse la porte, entre précipitamment dans la chambre, la parcourt d'un coup-d'œil ; et soudain, avec un geste d'horreur et d'effroi, il recule, referme la porte, vole dans mes bras ; et me pressant dans les siens, il m'entraîne jusques dans la rue, et ne semble respirer que quand nous n'appercevons plus la maison.

Effrayé de ce départ, je tremble pour le retour, et durant le chemin, je m'occupe des moyens d'en prévenir les dangers.

Nous arrivons chez Ariste. Il nous reçoit, non pas avec cette joie factice et cet empressement exagéré qui masquent les gens qu'on dit être du bon ton, mais avec cette affabilité douce qui attire l'honnête homme, et ce tendre intérêt qui pénètre le cœur des malheureux. Durant le repas, l'entretien, dicté par la confiance, est mêlé par intervalle de cet enjouement paisible qui plaît à la gaîté sans blesser la douleur.

Pamphile (*) s'y livre insensiblement. Il parle peu, mais il écoute. Prolongez-vous, heureuse distraction ! tandis qu'il est à nos discours, il n'est pas à ses peines.

Après le repas, je m'échappe sous quelques prétextes. Je cours à notre demeure. J'ordonne, et en moins de deux heures on détend l'appartement de Julie. Le lit fatal est enlevé; tout le meuble disparoît. Je fais fermer l'alcove par une légère cloison. Une tapisserie plus gaie, des meubles d'une couleur plus riante, des glaces et des tableaux placés avec art au-

---

(*) C'est ainsi que je nommerai l'homme dont j'ai fait l'objet de mes Consolations.

tour de cet appartement funèbre, le changent tout à coup en un boudoir voluptueux.

Après cette métamorphose je vais le rejoindre, et le ramène vers le soir. Nous rentrons, et suivant mon attente, il s'arrête encore devant la chambre dont j'ai laissé la porte plus ouverte qu'au matin. Il avance, il entre, s'arrête au premier pas, et me lançant un regard sévère : « Où suis-je, me dit-il, ce n'est plus « ici.... Cruel ! pourquoi m'ôtez-vous jusqu'à « mes souvenirs ? Il n'y avoit pas ici une seule « place qui ne me rappelât sa tendresse et mon « bonheur. Là, étoit sa toilette, devant la- « quelle elle me sourioit dans son miroir. Ici « étoit cette bergère, sur laquelle elle m'appela « pour la première fois son cher époux. A la « place de ce tableau, j'avois mis un bouquet « de lis et de pensées qu'elle avoit elle-même « dessiné. Dans cette embrâsure couverte « d'une froide tapisserie, j'avois placé le cadre « qui attendoit son portrait. Je ne vois plus « cette alcove où tant de fois !.... Ah ! mon ami, « au nom de l'amour et de l'amitié, rouvre « cette alcove, remets ce cadre, replace ces « fleurs, cette bergère, cette toilette, ces meu- « bles, enfin tout, tout ce qui fut à elle. Julie ! « ma chere Julie ! ils voudroient m'enlever « jusqu'à ta mémoire ! C'en est fait, je reste ici

« pour n'en plus sortir : je prétends coucher
« dans cette alcove, et manger sur cette table.
« Je n'y mangeois pas seul autrefois !.... Mon
« ami, tu tiendras sa place, et nous parlerons
« d'elle. Mais au nom de tout ce qui t'est cher,
« ne diffère plus la grace que je demande ! —
« Suis-moi, lui dis-je ; dans un moment tu
« seras satisfait. »

Aussitôt je l'éloigne, et fais rétablir l'appartement de Julie avec toute la promptitude possible. Moi-même je mets la main à l'ouvrage pour l'accélérer. Cependant, impatient de voir le changement qu'il desire, il s'avance furtivement pour observer nos travaux, et m'appercevant un fauteuil à la main, il pousse un cri, s'élance, saute mon col, et m'embrassant avec ravissement : « Ah ! mon ami, mon
« tendre ami, que je la reconnois bien, ton
« amitié ! Est-il possible que toi-même !.... Et
« moi, moi seul, je ne fais rien !.... » Il dit, et d'un bras vigoureux saisissant plusieurs meubles à la fois, il les porte, il les range dans l'appartement. Puis, d'un coup-d'œil rapide, parcourant tout ce que nous venons de faire :
« Ah ! qu'on voit bien, dit-il, que vous
« ne l'aimiez pas ! Sa toilette étoit placée à
« deux carreaux plus loin. Ce miroir étoit jus-
« tement au-dessus, et légèrement incliné, de

« sorte que, quand elle s'asseyoit vis-à-vis, « je la voyois écrivant sur ce secrétaire, que « vous avez trop éloigné. Ce tableau de fleurs « que vous avez cloué, étoit attaché avec un « ruban bleu qu'elle avoit porté. Ce cadre étoit « plus au jour, pour mieux éclairer ce qu'il « renfermeroit. Cette bergère étoit plus près « de ce canapé, il n'y avoit qu'un pas de l'un « à l'autre. O que vous sentez peu tout cela ! « que l'indifférence est mal-adroite ! » En parlant ainsi, il rétablit lui-même tous ces détails; puis les considérant d'un œil satisfait : « Oui, « se dit-il, oui, c'est bien cela ; à la fin mon « cœur s'y retrouve. »

La douleur extrême a ses contradictions. La vue seule de cette chambre le faisoit frémir : je l'en délivre. Il la redemande, je la lui rends ; il en jouit avec transport. Nous y soupons. Il y couche dans ce lit même, théâtre de sa douleur. Si je lui fermois le tombeau de Julie, il voudroit y descendre. Voilà le cœur de l'homme.

CHAPITRE V.

Un mois après.

Ce n'est point à la ville que l'on trouve les véritables consolations. L'homme profondément affligé ne se console qu'avec la nature. La nature est l'élément du cœur. Si quelquefois la prospérité nous éloigne d'elle, l'adversité nous y ramène toujours; car plus notre cœur est affecté, plus il soupire après son élément.

Dans le premier accès du désespoir, tous les lieux, il est vrai, sont indifférens pour nous. Peu nous importe où nous sommes, quand la douleur est partout. Mais dès que le temps amène les jours de la consolation, c'est aux champs qu'il faut la voir éclore. C'est là qu'avec la fraîcheur des bois, le parfum des prairies et le baume de la rosée, le malheureux respire librement l'oubli de ses peines.

Nous partons. A mesure que nous nous éloignons de la ville, l'air et la lumière s'épurent autour de nous. Nous quittons la route ordinaire, et nous nous égarons à plaisir dans

les sentiers tortueux des vallées. Le contraste de ce calme silencieux avec le tourbillon bruyant d'où nous sortons, nous jette d'abord dans une douce rêverie, et peu à peu nous porte à la contemplation. Les tableaux imposans que la nature nous présente nous élèvent vers son auteur : notre ame semble planer au-dessus de ce vaste amphithéâtre de fleurs, de fruits et de verdure ; mais trop foible pour soutenir ce vol sublime, du ravissement elle tombe par degrés vers la mélancolie. Le souffle du zéphyr qui caresse le feuillage, le murmure des ondes qui roulent et tombent en cascades, les ombrages silencieux, les accens tendres et plaintifs des oiseaux, tout se répète au fond de notre cœur : il semble qu'il soit l'écho des ruisseaux et des tourterelles, et le miroir de toute la nature. Les fleurs surtout attachent nos regards. Si, pour une ame sensible et contemplative, il existe un objet de réflexion touchante, c'est une fleur qui vient d'éclore ; sa fraîcheur, son coloris, sa frêle et courte existence, tout nous prédit ou nous rappelle le sort des objets que nous chérissons. Le cours de ce ruisseau, qui en baigne la tige, a nourri sa première enfance; il fait briller sa jeunesse; il entretiendra quelque temps sa fraîcheur, puis il emportera vers l'Océan ses

feuilles dispersées. D'autres ondes couleront à la place de ses ondes, et arroseront d'autres fleurs, qu'elles entraîneront à leur tour.

Ainsi le cours du temps fait naître, fleurir et périr la beauté. Ses jours rapides disparoissent ; elle disparoît avec eux. D'autres jours leur succèdent pour d'autres belles, qui brillent et s'éclipsent aussitôt. Où sont les fleurs, les ondes, les beaux jours et les belles qui ont passé sur ce rivage ? Nous le demandons aujourd'hui, demain nos neveux le demanderont après nous. Cette réflexion quoique triste, a je ne sais quel charme consolant : le malheur commun nous résigne à supporter le nôtre.

Livrés à ces idées mélancoliques, nous suivons au hasard les détours de la vallée. Cependant le jour commence à baisser. L'air est calme, le ciel pur et tranquille. Le soleil étincelle à l'horizon. Le chant des oiseaux s'affoiblit à mesure que les ombres s'étendent, et le repos descend sur la nature entière. Ce silence est interrompu par les sons de quelques musettes, qui viennent d'un hameau où nous allons passer la nuit. Il est situé sur le penchant d'une colline, et ses chaumières paroissent dorées des derniers rayons du soleil. En

approchant nous appercevons des danses, nous entendons des chants d'alégresse.

A cette vue, il me regarde, soupire et se détourne. Je conçois ce qui le repousse; là, on danse, on aime encore. « Elle n'y est plus ! « mon ami, me dit-il, prenons d'un autre « côté. » Je lui donne la main, et me détourne avec lui du hameau ; mais je l'y ramènerai.

Peu à peu le son monotone et lointain des musettes le jette dans une rêverie profonde. Il marche la tête inclinée ; ses yeux baissés sont mouillés de larmes. Il oublie où il est, il s'oublie lui-même. Heureux oubli ! je me garde bien de l'en distraire : mais je le ramène insensiblement à notre premier sentier. Il marche avec plus d'activité à mesure que ses idées se succèdent plus rapidement, et ne s'éveille du songe de sa mélancolie qu'au milieu de la fête du hameau. Ce spectacle, loin de le révolter, arrête le cours de ses larmes. La joie fausse et turbulente des villes est insupportable à la douleur ; mais la joie innocente et la gaîté naïve s'insinuent dans l'ame du malheureux qui les contemple.

La fête se célèbre devant la métairie, dont l'entrée est ombragée d'ormes et de peupliers. Sous leur dôme de verdure est assise une femme de vingt-cinq ans, tenant dans ses bras

un enfant qu'elle allaite. La tendresse maternelle se peint dans ses yeux languissans, et ranime de temps en temps la pâleur de son visage. On voit qu'elle a beaucoup souffert, mais regarde-t-elle son fils, les traces de la douleur disparoissent, et l'on prendroit alors sa langueur pour la langueur de l'amour. Son époux, assis derrière elle, la tient dans ses bras, et quelquefois elle appuie sa tête contre sa poitrine, soit pour la soutenir, soit pour recevoir un baiser qui l'attend.

Près d'elle paroissent deux nouveaux mariés, couronnés de fleurs. Ils se montrent l'enfant qui presse le sein de sa mère. La jeune épouse rougit et embrasse cet enfant; le jeune époux s'élance et l'embrasse à son tour, comme pour lui reprendre le baiser de son épouse.

Au milieu de ce groupe intéressant, s'élève la tête vénérable du pasteur, en cheveux blancs. Son front chauve, son regard tranquille, sa bouche riante, inspirent la confiance et l'amitié. Il semble, dès qu'on l'a vu, qu'on ait quelque chose à lui dire; et déjà, sans nous en appercevoir, nous nous trouvons auprès de lui.

Son premier regard se porte sur moi, le second s'arrête sur Pamphile : on regarde l'homme paisible, on examine l'homme mal-

heureux. J'aborde le pasteur, et je lui demande quel est le sujet de la fête. « Vous voyez, me « dit-il, le bonheur et les plaisirs où, peu « de jours avant, vous n'eussiez vu que la « douleur et le désespoir : tel est le sort des « choses humaines ; jouir et souffrir, voilà la « vie de l'homme. Celui qui n'a réellement ni « joui ni souffert, meurt sans avoir vécu. » Puis, en regardant Pamphile, il ajoute avec intérêt : « Cette alternative continuelle de bon« heur et d'infortune doit abaisser l'orgueil de « l'homme heureux, et relever le courage de « l'homme abattu par la douleur. »

Je le presse alors de nous expliquer le tableau touchant que nous avons sous les yeux. « Ces détails, me dit-il, seroient trop longs ; « le jour qui baisse m'avertit de me retirer. « Mais si vous n'avez destiné à aucun ami la « faveur de vous reposer chez lui, je vous « offre un souper frugal. Tandis que ma nièce « en fera les honneurs, je vous raconterai ce « que vous desirez d'apprendre. »

Nous acceptons. Il prend congé de l'heureuse famille, et nous conduit à sa demeure. Nous traversons une cour tapissée de gazons, qui croissent entre les pavés. Les fenêtres de la maison sont couronnées de longs ceps de vigne qui serpentent sur les murs. Un large

platane ombrage à la fois et la maison et la cour. On diroit que la paix habite sous son ombre et qu'elle garde l'asyle de l'innocence. Nous croyons l'appercevoir elle-même sur les degrés du vestibule : les yeux baissés et le front incliné, elle vient nous recevoir; c'est Emira, nièce du pasteur. Un léger sourire anime sa bouche vermeille; mais à peine ses yeux ont-ils rencontré les yeux de Pamphile, que le sourire disparoît. Son visage s'attriste par degrés. Pamphile qui s'apperçoit de sa tristesse, en est attendri; il soupire. Emira le remarque, et soupire aussi. Les cœurs tendres devinent les cœurs malheureux.

Le repas est frugal, mais il est présenté par l'amitié; et la confiance, dès le premier moment, unit les convives. Le pasteur s'informe du motif de notre voyage. Je lui réponds en peu de mots. Mais à peine ai-je parlé du malheur de Pamphile, qu'involontairement Emira s'écrie : « Je le savois ! — Vous le saviez ? re-
« prend gravement le pasteur ; eh ! comment ?
« — Mon oncle, c'est que je me l'étois dit. »
A ces mots elle détourne son charmant visage, et nous devinons qu'elle rougit.

Notre hôte alors, s'adressant à Pamphile, lui dit : « Vous souffrez, je le vois ; mais la
« douleur diminue quand elle est partagée.

« Vous avez un ami, il ne tiendra pas à moi « que vous n'en ayez deux; et vos larmes, « essuyées par leurs mains, deviendront peut-« être moins amères. D'ailleurs le temps en « tarira peu à peu la source; et quand vous « aurez vu subir à tous les hommes les épreuves « cruelles que vous subissez aujourd'hui, la « résignation vous affermira contre les atteintes « de la douleur. Vous reconnoîtrez que la vie « la plus heureuse est une alternative à peu « près égale de jouissances et de peines; que « l'homme qui souffre a l'espérance devant les « yeux, tandis que l'homme qui jouit doit « avoir devant lui la crainte de voir s'évanouir « son bonheur.

« Mais dans ce moment vous souffrez, et la « douleur n'admet point le raisonnement. Je « le réserve pour un temps moins orageux. « Ainsi, au lieu de vous prouver que vous « devez espérer, je vais vous citer l'exemple « de la famille dont vous avez vu le bonheur et « la joie : les raisonnemens ne parlent qu'à « l'esprit, les exemples parlent au cœur. »

CONSTANCE ET VALMONT.

Constance et Valmont, amans dès leur tendre jeunesse, époux depuis près d'un an, jouissoient de ce bonheur pur et paisible que l'amour réserve à la vertu. Ils s'étoient établis dans cette agréable métairie, devant laquelle vous les avez vus réunis. A trois lieues de cette retraite habitoit la mère de Constance. Le père de Valmont demeuroit à une distance à peu près égale. Tous les jours de fête on se réunissoit, tantôt chez le père de Valmont, tantôt chez la mère de Constance, plus souvent chez les jeunes époux.

Comme le père de Valmont étoit veuf, Valmont avoit amené chez lui sa jeune sœur Agathe, dont Constance achevoit l'éducation. Agathe avoit quinze ans. Jusqu'à quatorze elle avoit aimé les fleurs et les oiseaux du voisinage; mais depuis six mois elle les oublioit pour Albert, frère de Constance.

Le jeune Albert avoit quitté sa mère pour venir apprendre l'agriculture sous les yeux de Valmont. A dix-neuf ans, vivre auprès d'Agathe, lui inspirer de la tendresse, et ne pas l'aimer, eût été chose bien difficile. D'ailleurs, Agathe et Albert avoient sans cesse

sous les yeux le bonheur de Constance et de Valmont ; le bonheur d'autrui nous fait rêver le nôtre : souvent cette douce rêverie s'emparoit du cœur de nos jeunes amis. Témoins des caresses des deux époux, ils se mettoient en idée à leur place ; et quand leurs yeux se rencontroient, ils sembloient se dire : Et nous, quand serons-nous heureux ?

Souvent j'ai vu ce tableau charmant ; souvent j'ai senti couler mes larmes au milieu du silence touchant de l'amour et de l'espérance.

Le ciel, qui se plaît dans le bonheur de la vertu, combla bientôt celui de Constance et de Valmont. Constance s'apperçut qu'elle devenoit mère, et son cœur s'ouvrit à de nouveaux plaisirs. Valmont ne pouvoit plus l'embrasser qu'avec un sentiment de tendresse et de respect. Une épouse, une mère, quel être pour son époux ! et quel spectacle pour nos jeunes amis ! Agathe se plaisoit à démêler dans les traits d'Albert les sentimens d'un bon père. Albert entrevoyoit déjà dans les yeux d'Agathe je ne sais quoi de maternel.

Ainsi vivoient ces deux couples fortunés ; l'un goûtant les plaisirs de la paternité, l'autre se promettant le bonheur qui les précède.

Déjà Constance approchoit du terme desiré,

lorsque Valmont apprend que son père est dangereusement malade. Il vole auprès de lui, le trouve mourant, et l'espérance prochaine de devenir père cède à la crainte de perdre le sien.

Cependant Constance ressentoit les premières douleurs de l'enfantement. Dans ces momens pénibles où la souffrance a besoin d'amitié, Constance appeloit sans cesse son cher Valmont. « Mon ami, s'écrioit-elle, que « n'es-tu là ! j'oublierois que je souffre. » Enfin, après une nuit laborieuse, son enfant voit le jour. D'un œil mourant de douleur et d'amour, elle le regarde : c'est un fils ! ses bras maternels le soutiennent en tremblant. D'un regard avide elle considère ses traits : c'est Valmont ! le voilà, c'est lui qu'elle embrasse. Cher époux, j'ignorois qu'il y eût encore une nouvelle manière de t'aimer !

Je ne vous dirai pas que Constance nourrit son fils. Elle sentoit trop vivement les devoirs et les plaisirs de mère, pour n'être mère qu'à moitié.

Au milieu de ces soins touchans, sa fidèle Alix lui présente une lettre de son époux. Le cachet lui annonce la triste nouvelle qu'elle va lire ; le père de Valmont n'est plus, et dans ce premier moment Valmont succombant à sa

douleur, et oubliant qu'il est père lui-même, veut suivre le sien au tombeau. Cette cruelle résolution, retracée à chaque ligne de sa lettre, fait couler des yeux de Constance des larmes amères. « L'ingrat ! disoit-elle d'une « voix entrecoupée de sanglots, il m'oublie ! « Et toi, mon pauvre enfant, il t'oublie aussi. » A tout moment elle relisoit cette lettre, et pleuroit en embrassant son fils.

Alix lui rapportoit chaque jour des nouvelles de Valmont, qui peu à peu surmontant sa douleur, sentoit ses forces se rétablir.

Un matin, Alix arrive plutôt qu'à l'ordinaire, et dit à Constance : « Ma chère maî« tresse, monsieur est sur le point d'arriver. « Ce matin, dès le point du jour, je l'ai vu « partir seul à pied. Je l'ai suivi quelque « temps, et après m'être assurée qu'il venoit « ici, j'ai pris un chemin détourné pour venir « vous l'annoncer. Comme il marche lentement, « et que j'ai couru de toutes mes forces, je crois « l'avoir devancé de plus d'une lieue. »

A cette nouvelle, Constance embrasse Alix avec transport. Elle prend son fils dans ses bras; et foible encore, elle se traîne vers un petit bois situé le long du chemin, à un quart de lieue du village. Là, attachant sur la poitrine de son enfant une inscription de sa main,

elle le couche doucement sur le gazon, à l'ombre d'un tilleul dont les branches s'étendent sur la route; puis elle se cache derrière un arbre voisin, et porte tour à tour ses regards inquiets sur son fils, et sur le chemin par lequel doit arriver son époux.

Elle l'apperçoit enfin, marchant lentement, la tête penchée, les cheveux en désordre, et paroissant absorbé dans sa douleur. A mesure qu'il approche, Constance sent son cœur frémir et palpiter. Déjà il n'est plus qu'à vingt pas d'elle. Ses yeux fixés vers la terre rencontrent l'enfant qui lui tend les bras. Soudain il s'arrête, le considère avec attendrissement, et levant les mains au ciel : « Infortuné, s'écrie-t-il, as-tu perdu ton père aussi? » Il dit et vole à lui. Mais en se courbant, quel saisissement, quelle surprise, lorsque d'un œil troublé il lit ces mots tracés d'une main que son cœur ne peut méconnoître ! « Tu n'es plus « fils, mais tu es père ! — Cher enfant, dit-il, « seroit-ce toi? — Oui, mon ami, s'écrie sa « mère, oui, c'est ton fils; c'est ta femme : » et elle est dans ses bras.

Après un moment de ce silence dont le ciel a permis à l'homme de sentir, mais non d'exprimer les délices, Constance soulevant son fils et le présentant à son époux : « Mon ami,

« dit-elle, voici les mains qui te caresseront, et « la bouche qui te donnera le nom de père que « la tienne ne peut plus donner à personne ! « Quand tu m'as quittée, je te pleurois ; mon « enfant m'a rendu ton image : tu pleures ton « père, voilà ton fils. Ainsi, mon tendre ami, « les peines et les consolations de la vie renais- « sent tour à tour du sein de l'amour et de l'ami- « tié. Heureuse ton épouse, si les plaisirs et « les chagrins qu'elle te fera peut-être éprou- « ver, ne doivent jamais naître que de ces deux « sentimens ! »

A ces mots, de nouvelles caresses firent couler de nouvelles larmes, et répandirent peu à peu dans l'ame de Valmont cette pure sérénité et ce calme attendrissant, premiers symptômes de la convalescence du cœur. Il marchoit lentement, tenant d'un bras son épouse, de l'autre caressant son fils, et s'arrêtant à chaque pas, ou pour les embrasser, ou pour recevoir leurs embrassemens. Son cœur, loin de s'épuiser dans ces tendres épanchemens, y puisoit une force nouvelle ; et pour réparer la tendresse qu'il avoit perdue, il sembloit se rassasier d'un nouvel amour.

Cependant Agathe et Albert se préparoient à recevoir leur frère. « Mon ami, disoit Aga- « the, il faudra nous réunir pour le consoler.

« — Hélas, lui répondoit Albert, croyez-vous « qu'il ne sera pas consolé avant de nous re- « voir ? N'aura-t-il pas vu sa femme et son fils ? « Ma chère Agathe, quand on possède une « épouse telle que Constance ou telle que vous, « ne doit-on pas braver tous les chagrins, ex- « cepté celui de la perdre ? — Et croyez-vous, « Albert, que l'amitié ne suffise pas quelque- « fois pour nous consoler ? Moi, par exemple, « n'ai-je pas perdu mon père aussi ? Mon cha- « grin n'est-il pas le même que celui de Val- « mont ? Eh bien ! qu'est-ce qui m'en console ? « C'est lui, c'est Constance, c'est vous. Quel « sentiment m'unit à Valmont ? l'amitié : à « Constance ? l'amitié : à vous, Albert ?.... — « Quoi ! l'amitié seulement ? — Eh ! mon ami, « qu'importe comment je vous aime, pourvu « que je vous aime toujours. »

Valmont, en arrivant chez lui, reçoit les embrassemens d'Albert et d'Agathe, qui d'une voix entrecoupée de sanglots, lui dit : « Hélas ! « mon frère, je n'ai plus que vous ! Votre « sœur vous doit des consolations, et c'est elle « qui vous en demande. — Ma chère sœur, « je te promets toutes celles qui peuvent naître « de l'amitié fraternelle ; mais il est un autre « sentiment qui seul peut nous dédommager « de la perte d'un père ! » En parlant ainsi

Valmont presse son fils et son épouse. « Hélas ! « reprend Agathe en soupirant, n'ai-je pas « perdu mon père comme vous ! » A ces mots, ses regards se tournent involontairement sur Albert, et se recueillent ensuite sous ses longues paupières.

Tandis qu'Agathe rougit de confusion, Albert de plaisir, Constance et Valmont, par un coup-d'œil d'intelligence, se communiquent leur pensée : et saisissant les mains des deux amans, ils les unissent, et leur font sceller par un baiser la promesse de leur alliance. Le terme en est différé jusqu'à l'année suivante, afin de laisser expirer le temps du deuil, et de mériter le bonheur conjugal en observant les devoirs sacrés de la piété filiale.

Depuis six mois, les époux et les amans jouissoient de cette volupté paisible, qui portant au fond de l'ame le calme et la félicité, en chasse peu à peu les noirs chagrins, que les plaisirs bruyans n'en chassèrent jamais. Constance alors soupçonna qu'elle devenoit mère pour la seconde fois. Bientôt elle en fut assurée ; et ce surcroît de bonheur combla de joie la famille que cet enfant alloit augmenter.

Oh ! qui de vous n'a jamais vu une jeune mère caressant le premier fruit de sa ten-

dresse, et sentant croître en elle celui qui va lui succéder ! Tous les sentimens du bonheur enivrent son ame. Épouse tendre, amante adorée, heureuse mère et bientôt mère encore, elle recommence avec délices ses premières amours. Dans son sein, sur son sein, tout est plaisir pour elle, et l'espérance du bonheur germe auprès de la réalité.

Mais les beaux jours de notre vie en sont comme la fleur : le moment où ils brillent annonce qu'ils ne brilleront pas long-temps.

Déjà le terme heureux approchoit où l'hymen devoit unir les jeunes amans. Albert pria Valmont de tenir sa promesse ; et Agathe baissant les yeux, feignit d'avoir oublié l'époque indiquée, afin que Constance se la rappelât pour elle.

Constance et Valmont connoissoient trop le prix du bonheur, pour différer celui qu'ils avoient promis ; et le mariage fut fixé au commencement du mois suivant.

Trois jours avant le jour desiré, Constance, quoiqu'elle achevât le septième mois de sa grossesse, va chercher elle-même sa mère dans son hameau situé à quatre lieues de ce village. Mais en arrivant, elle la trouve frappée d'une contagion qui depuis peu régnoit dans les habitations voisines. C'étoit une fièvre ardente,

qui attaquoit surtout les enfans et les vieillards, dont les organes plus foibles résistoient moins aux impressions d'un air infect et corrompu. Les accès de cette épidémie se renouveloient trois fois depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Si, durant cet intervalle, le malade avoit la force de résister, il étoit sauvé, et le second jour de la maladie amenoit ordinairement la convalescence ou la mort.

La mère de Constance, grace aux soins de sa fille, résista; et dès le lendemain se trouva hors de danger. Elle promit même d'assister au mariage d'Albert son fils, et ne voulut point qu'on en différât la cérémonie. « Je sais, « disoit-elle, je sais par expérience que l'at-« tente donne la fièvre aux jeunes amans; je « ne veux point que ma chère Agathe gagne « la mienne. Demain je sortirai, après-demain « je partirai pour la noce, et dans trois jours, « ma chère fille, je te promets que j'y dense-« rai. » Constance, les larmes aux yeux, quitte sa mère après l'avoir sauvée, revient avec ivresse embrasser son enfant, et lui souffle la contagion qu'elle respire depuis deux jours. Tandis qu'elle préside aux préparatifs du mariage, la fièvre fermente dans les veines de son fils. Ses cris annoncent le premier accès, et sa pâleur fait pâlir sa mère. Soudain Albert

vole à la ville prochaine, et en amène un médecin instruit par l'âge et l'expérience. Il arrive, approche du berceau de l'enfant, et l'examine attentivement. La mère, les yeux fixés sur les siens, espère et frémit tour à tour, sans oser l'interroger sur ce qu'elle tremble d'apprendre. Enfin, après un long silence, le médecin se tournant vers elle : « Eh bien ! « monsieur ? Eh bien ! madame. — Au nom « du ciel, parlez. — Je crains.... — Je vous « entends ; épargnez-moi le reste. — Calmez- « vous. Je crains le second accès ; mais si votre « fils le supporte, je réponds de sa guérison. « Et cet accès, monsieur, sera-t-il bien long ? « — Madame, il pourra durer deux heures au « plus. — Est-il encore bien éloigné ? — Non, « je crois qu'il approche. — Deux heures ! « grands dieux !..... et dans une heure peut- « être.... Ah ! monsieur, prenez pitié d'une « pauvre mère ; restez ici, ne m'abandonnez « pas, sauvez mon cher enfant, sauvez-moi ! « Oh ! si vous saviez combien je suis malheu- « reuse ! C'est moi, moi sa mère qui lui ai « donné la mort. Le ciel me préserve du mal- « heur de lui survivre ! Ah ! monsieur, mon cher « Valmont, Albert, Agathe, Alix, venez, venez « tous avec moi l'arracher à la mort !... Voyez- « vous ses yeux s'allumer ? comme la douleur

« se peint dans tous ses traits ? Ah ! calmez ses « transports, sauvez-le, sauvez sa mère ! » En parlant ainsi, elle embrassoit les genoux du médecin et les arrosoit de ses larmes. En vain il la conjuroit d'espérer et de songer au moins à sa situation. « Sauvez mon fils, s'écrioit-elle, « et je serai sauvée. Mon mal n'est point dans « mon sein, il est dans celui de mon enfant. « Je brûle de sa fièvre, et je ne guérirai qu'avec « lui. »

Cependant l'accès augmentoit, et le médecin, malgré tous ses soins, voyoit le mal s'accroître à chaque instant. Constance, tantôt anéantie, tantôt transportée de douleur, se levoit précipitamment, prenoit son fils dans ses bras, le pressoit sur son cœur, le ranimoit de son haleine ; et de ses lèvres brûlantes, sembloit aspirer le mal qui dévoroit ses entrailles. Puis tout à coup le reposant doucement sur son lit, le corps penché, l'œil fixe, les mains étendues, immobile d'incertitude, elle le considéroit d'un regard morne, et n'en détournoit la vue que pour surprendre les regards du médecin et y démêler son arrêt.

En ce moment l'enfant pousse un cri aigu, et sa mère croit entendre le cri de la mort. La fièvre dévorante circule et redouble dans les veines de son fils. Les soins les plus doux, les

plus tendres caresses, les remèdes que l'art ou l'amitié inventèrent pour calmer les souffrances , rien ne peut alléger la sienne. Il transit et frissonne dans les bras caressans de sa mère. Enfin la douleur, après avoir épuisé sa rage, s'éloigne et laisse peu à peu succéder le calme; mais ce calme doit être éternel. Le médecin qui s'en apperçoit, fait signe à Valmont d'emmener son épouse. L'œil d'une mère voit tout. « Que signifie ce geste , dit - elle ? Madame , « répond le médecin à demi-voix , vous voyez « que votre fils s'endort ; ce sommeil est déci- « sif ; vos pleurs ou vos caresses pourroient le « troubler. — Oh ! non , je vous jure ! — Une « mère, en ce cas, promet toujours plus qu'elle « ne sauroit tenir, il est plus prudent de sortir ; « je resterai seul auprès de votre fils , et vous « rappellerai dès qu'il en sera temps. — Quoi ! « monsieur , m'éloigner ! — Il ne faut, ma- « dame , qu'une seule personne auprès de lui. « Sortez , sinon je sortirai ... — Ah ! restez , « restez, je sors.... Mais au moins, croyez- « vous qu'il dorme long-temps ? — Madame , « je prévois que son sommeil sera long. — Et « tout ce temps sans le voir ! — Madame, vous « oubliez votre promesse. Si vous aimez votre « enfant , sortez. » Alors Valmont la prenant

par la main, l'emmène en silence dans une chambre voisine.

Valmont ne s'étoit point trompé sur le sommeil apparent de son fils. Son cœur paternel saignoit secrètement de la blessure profonde qu'il venoit de recevoir. Cependant il affectoit un air tranquille, et cette cruelle contrainte aigrissoit encore sa douleur; car le plus affreux supplice de l'homme malheureux, c'est d'être forcé de feindre l'espérance quand le désespoir est dans son cœur.

A tout moment, Constance s'approchoit de la porte, appuyoit l'oreille contre la serrure pour écouter le réveil de son fils. Souvent sa main saisissoit involontairement la clef. Mais Valmont l'arrêtant : « Ma chère amie, lui di-
« soit-il, que fais-tu ? Tu sais l'ordre du méde-
« cin; tu sais que cette porte ne peut s'ouvrir
« sans bruit; veux-tu réveiller ton enfant ?
« Hélas ! reprenoit-elle, il y a bien long-temps
« qu'il dort ! — A peine y a-t-il une heure. —
« Une heure ? et la nuit approche déjà ! — C'est
« qu'aujourd'hui le ciel est un peu sombre :
« allons, mon amie, de la patience; c'est moi,
« c'est ton ami qui t'en prie. »

Constance, agitée, parcouroit alors toute la maison. Elle arrêtoit, tour à tour, Albert, Agathe, Alix et tous les domestiques, et leur

disoit d'une voix craintive : « Est-il éveillé ? » Chacun lui répondoit, en détournant les yeux : « Pas encore. — Pas encore ! » reprenoit - elle, en levant les mains au ciel ; et elle revenoit sans cesse à cette porte fatale.

Déjà la nuit étoit close. Constance demeurée seule un moment, regarde à travers les fentes de la porte, et ne voit point de lumière dans la chambre de son fils. Un tremblement la saisit. Elle ouvre en frémissant ; un silence profond règne autour d'elle. Elle appelle à demi-voix le médecin ; point de réponse. Saisie d'un nouvel effroi, elle approche pas à pas du lit de son fils, le sent qui repose sous sa couverture, et palpite de joie ; mais en touchant sa main glacée, le froid mortel passe jusques dans son cœur. « Ah ! mon pauvre en« fant !.... » A ce cri l'on accourt ; Valmont la prend dans ses bras et veut l'arracher du lit funèbre ; mais s'attachant fortement au corps de son fils.... « Non, s'écrioit-elle, non ! vous « essayez en vain de m'en séparer ; » et elle appuyoit avec transport ses lèvres brûlantes sur sa bouche inanimée.

Valmont ne pouvant rien gagner sur son épouse, vient me chercher. J'arrive, et après une heure de prières et de larmes, j'obtiens d'elle qu'elle essayera de prendre quelque

repos. « J'y consens, me dit-elle, mais c'est à « condition que je coucherai dans ce lit, et que « ce berceau sera près de moi. »

Il fallut nous rendre à ses desirs. La nuit fut une alternative orageuse de plaintes, de transports et de sanglots. Heureuse quand elle pouvoit pleurer, elle nous disoit : « Il n'y « a que cela de bon ; » et de nouvelles larmes soulageant sa poitrine oppressée, ramenoient le calme pour un moment. Le médecin profitant d'un de ces intervalles, lui fit prendre un breuvage qui bientôt la plongea dans un profond assoupissement. Alors nous enlevâmes le corps de son fils, et l'on prépara ses funérailles.

Durant ces tristes apprêts, je ne pouvois retenir mes larmes en voyant cette maison, hier séjour du bonheur et de l'espérance, habitée aujourd'hui par le désespoir et la mort, et cette porte couronnée de guirlandes nuptiales, se couvrir de voiles funèbres. Au milieu de ces sombres pensées, un foible rayon d'espoir me faisoit pressentir le retour du bonheur. Le malheur de mes amis me sembloit trop extrême pour durer long-temps. Je vous l'ai déjà dit, l'homme heureux a devant lui la crainte, et le malheureux l'espérance.

Les funérailles venoient d'être achevées

lorsque Constance, vers le déclin du jour, sortit enfin de son assoupissement. Le sommeil avoit calmé la fièvre, et sa douleur étant devenue plus tendre, les pleurs recommencèrent à couler. Le médecin la trouvoit hors de danger, et attendoit sa guérison des pleurs qu'il lui voyoit répandre.

Nous étions rangés autour de son lit, et nous pleurions avec elle. Agathe rentre alors, suivie d'Albert. Elle voit les rideaux du lit entr'ouverts, s'approche doucement, et avance la main pour les soulever de son côté; mais Constance reconnoissant la main d'Agathe, la saisit avec vivacité, l'attire dans ses bras; et après une longue étreinte : « Ma chère Aga-
« the, lui dit-elle, ma bonne amie, ne songes-
« tu pas à demain ? — Ah ! ma sœur, quand
« vous souffrez, puis-je songer à mon bon-
« heur ! — Hélas, ma chère Agathe, je l'ai
« voulu ton bonheur; en te mariant j'ai cru te
« rendre heureuse : mais, grands dieux ! que
« je me suis trompée ! Agathe, crois-moi, ne
« t'expose pas au danger d'être mère. Tu ne
« conçois pas, non, tu ne peux concevoir les
« déchiremens affreux que ce bonheur passager
« nous prépare. Le ciel me préserve de t'y ex-
« poser ! Je vais mourir, Agathe; je suis déjà
« morte avec lui : mes forces m'abandonnent,

« mon cœur s'anéantit ; il ne sent plus même « les caresses de mon époux.... Ma chère Aga- « the, donne-moi ta main. » Agathe, en sanglotant, laisse tomber sa main dans celle de sa sœur. Alors celle-ci, la fixant d'un œil animé, lui dit : « Au nom de la tendresse que j'eus « toujours pour toi, ma chère Agathe, au nom « du ciel ! promets-moi que demain tu n'iras « pas à l'autel. — Ah ! ma sœur, ne vous l'ai-je « pas déjà dit ? Tant que vous souffrirez.... — « Ce n'est pas là ce que je te demande : pro- « mets-moi que jamais.... — Jamais ? s'écrie « Agathe ; et baissant les yeux, elle soupire et « se tait. — Quoi ! tu hésites ?.... Hélas ! mon « amie, regarde-moi Rappelle-toi ce temps « où je brillois, comme toi, de bonheur, de « jeunesse et d'amour. Compare à ces jours « sereins le jour affreux qui m'éclaire. Vois le « deuil qui m'environne ; vois la mort à la « porte de ma demeure et jusques dans mon « sein ; car je sens que ma douleur l'a tué. « Vois, ma chère Agathe, combien de fois il « faut mourir quand on est épouse et mère ! »

En ce moment, Albert qui se tenoit debout au pied du lit, ne pouvant plus arrêter ses sanglots, fut entendu de Constance. Elle se lève à moitié, avance la tête, et lui fait signe d'approcher. « Vous êtes homme, lui dit-elle,

« j'attends de vous plus de courage que de
« votre amie : faites-moi, mon frère, la pro-
« messe qu'elle n'ose prononcer. Je ne l'exige-
« rois pas si je vous connoissois moins ! —
« Hélas ! vous nous aimez et vous nous sépa-
« rez ! — Albert, avant de condamner mon
« amitié, considérez mon sort, et jugez-moi.
« — Ah ! je sens toutes vos douleurs ; mais je
« souffrirai tout pour Agathe. — Et si vous
« chérissez Agathe, voulez-vous l'exposer à
« souffrir pour vous ? »

A ces mots, Albert se détourne en soupirant ; et le médecin, craignant la suite d'une plus longue résistance, fait signe aux jeunes amans d'obéir à leur sœur : ils joignent leurs mains dans la sienne, et répètent tour à tour la promesse qu'elle leur dicte : mais leurs mains se pressant avec une nouvelle ardeur, démentent leur bouche à chaque mot ; et en les voyant promettre de ne s'unir jamais, on sent bien qu'ils se jurent de s'aimer pour la vie.

Cette scène, un peu vive, avoit rallumé la fièvre de Constance. L'accès n'en étoit pas violent ; mais le médecin, pour en prévenir les suites, dangereuses dans sa situation, crut devoir essayer de l'assoupir encore, comme il l'avoit fait la veille avec tant de succès. Il y

réussit pour la seconde fois. Constance tomba peu à peu dans un profond sommeil, et nous demeurâmes en silence auprès d'elle, espérant que cette nuit paisible amèneroit le lendemain sa convalescence.

Nous étions à la veille du jour destiné au mariage d'Agathe et d'Albert. Tous les préparatifs en avoient été suspendus; et dans le premier trouble de sa douleur, Valmont avoit oublié d'en prévenir sa belle-mère, qui, se trouvant parfaitement rétablie, se disposoit à venir le lendemain au mariage d'Albert son fils. Elle avoit rassemblé tous les hautbois et toutes les musettes de son hameau, et les avoit fait partir au déclin du jour, pour former durant la nuit un concert sous les fenêtres d'Agathe, et faire danser le lendemain toute la famille.

Durant le sommeil de Constance, je demandai à Valmont s'il avoit instruit de son malheur toutes les personnes invitées au mariage. « J'avoue, me dit-il, que j'ai oublié de les « en prévenir; mais nos parens et nos amis « demeurent dans le voisinage, et comme les « tristes nouvelles volent toujours plus vîte « que les bonnes, je les crois instruits de mon « malheur. »

Je lui observai cependant que la mère de

Constance habitoit, à quatre lieues de distance, un hameau isolé; qu'il étoit possible qu'en vingt-quatre heures elle n'eût pas appris cet événement, et qu'en arrivant le lendemain elle pouvoit éprouver une révolution dangereuse à son âge. Aussitôt Valmont envoya vers elle un ancien domestique, auquel il recommanda de lui apprendre la mort de son petit-fils avec tous les ménagemens qu'on doit à la vieillesse et à l'amitié.

Il étoit alors près de minuit, et Constance reposoit toujours paisiblement. Le médecin jugea que son assoupissement dureroit jusqu'au matin; et comme nous étions tous excédés de fatigue, il nous exhorta à nous retirer. Valmont refusa long-temps d'y consentir; mais la fidèle Alix lui ayant promis de l'avertir dès que sa maîtresse s'éveilleroit, il se laissa conduire dans son appartement. Agathe et Albert gagnèrent tristement leurs chambres séparées; et quand je vis régner dans toute la maison le silence et l'obscurité, je rentrai chez moi pour m'y livrer au repos.

La bonne Alix restée seule auprès de Constance, et fatiguée de la première nuit qu'elle avoit passée, cédoit par intervalles au sommeil qui l'accabloit. Dans cet état d'assoupissement elle croit entendre quelque bruit, se lève en

sursaut, saisit un flambeau, court à la porte; et par le bruit qu'elle fait en l'ouvrant, elle réveille sà maîtresse. Arrivée au bord de l'escalier, elle prête l'oreille et n'entend rien. Incertaine si c'est un songe ou une réalité, et voulant s'assurer du sujet de sa peur, elle s'assied sur les premières marches. Là, le corps penché, la tête avancée, la bouche béante, elle écoute long-temps, s'assoupit peu à peu, et tombe dans un profond sommeil.

Le ciel étoit sombre, la nuit profonde, l'air tranquille; tout reposoit sur la terre, Constance veilloit seule avec sa douleur. Le silence, la nuit, la solitude avoient rallumé son imagination ardente. Elle étoit assise sur son lit, les pieds nus et le sein découvert. Ses yeux enflammés rouloient des larmes amères, qui sillonnoient ses joues pâles et brûlantes. Le crépuscule d'une lampe nocturne éclairoit auprès d'elle des meubles en désordre, des vêtemens épars et le berceau vide de son fils. Elle croyoit voir errer son ombre à travers cette lueur incertaine. Tantôt elle lui tendoit ses bras languissans; tantôt se levant précipitamment, la poitrine oppressée et la bouche entr'ouverte, elle couroit à son berceau, y portoit une main tremblante, retournoit les coussins, les linges, les couvertures; puis les rejetant avec

fureur..... « Pauvre mère, s'écrioit-elle, où « vas-tu le chercher ?..... Hier, à cette même « heure il étoit là, il me pressoit, il me cares- « soit ; ma bouche et mes yeux le dévoroient. « Aujourd'hui je le cherche, là, à cette même « place.... Malheureuse ! ce n'est plus là qu'il « repose ; mes yeux ne le reverront jamais.... « Jamais ? Eh ! pourquoi ? n'est-il plus à sa « mère ? Les barbares, ils me l'ont ravi ; ils « m'ont caché même le lieu qui le recèle. Ils « veillent autour de moi.... Oh ! s'ils pouvoient « fermer les yeux ! si je pouvois leur arracher « leur proie. »

A ces mots, elle approche de la porte, et l'ouvre sans bruit. La lumière d'Alix s'étoit éteinte. Alix, accablée de lassitude, dormoit couchée en travers sur l'escalier. Constance, la main étendue, s'avance, saisit la rampe, descend, touche à peine les marches. Tout à coup son pied rencontre la tête d'Alix ; elle entend un cri perçant, tombe de frayeur, roule jusqu'au dernier degré, se relève, vole à la porte, la trouve fermée, s'élance à une fenêtre, saute dans la rue, et s'enfuit.

Alix, étourdie du coup, porte à sa tête une main tremblante, se relève en frissonnant, écoute, n'entend rien, écoute encore sans oser respirer. Ce morne silence, cette obscu-

rité profonde, le coup qui l'a frappée la glacent d'une nouvelle terreur. D'un pas chancelant elle se traîne dans la chambre de Constance; et, se jetant au pied de son lit: « Madame, s'écrie-t-elle, il y a ici quelque chose « d'extraordinaire ! Madame, réveillez-vous ! « Madame, m'entendez-vous? » A ces mots, avançant la main pour éveiller sa maîtresse: « Ciel ! elle est disparue ! » Elle dit, et saisit la lampe qui tremble dans sa main; le cabinet, le dessous du lit, de la table, des meubles, elle parcourt tout inutilement. « Grand dieu ! « qu'y a-t-il donc ici ?.... où est-elle !.... qui « m'a frappée ?..... Quel affreux silence !.... « Ah ! mon maître, mon cher maître, éveillez-« vous, accourez, mon dieu ! venez vîte ! « madame, ma pauvre maîtresse !.... »

Valmont accourt en désordre: « Eh bien?... « qu'y a-t-il ? ma femme.... — Elle n'est plus « ici. — Elle n'y est plus !.... Alix, je vous « l'avois confiée. — Ah ! monsieur, pardonnez-« moi ! que je suis malheureuse ! Je suis tom-« bée de lassitude; mais à peine le sommeil « m'avoit-il surprise qu'un coup terrible m'a « réveillée; je n'ai rien vu, rien entendu; « mais je suis blessée, et madame est disparue. »

A ce récit, Valmont poussant un cri de douleur et d'effroi, va, vient, court, appelle,

éveille toute la maison. « Qu'on la cherche, « dit-il, courez, partagez-vous, éclairez tout; « visitez la cour, le jardin, la rue, la campa- « gne; allez, ramenez-la, sinon vous m'en « répondrez tous. — Eh! qui donc, monsieur? « — Qui? elle, mon épouse, Constance, ma « chère Constance. Courez, vous dis-je; grands « dieux! où peut-elle être? Allez donc! venez, « suivez-moi. »

En un moment, tout paroît éclairé. Les uns visitent la maison, d'autres les jardins et la cour. Plusieurs se dispersent dans la campagne. Valmont les anime, les supplie, les menace et marche à leur tête.

Constance, les yeux égarés, les cheveux en désordre, les bras étendus, marchoit à grands pas au milieu des ténèbres. Elle arrive au lieu de la sépulture commune; et là, cherchant parmi les tombes celle de son fils, elle entrevoit un endroit où la terre amoncelée paroissoit remuée depuis peu. A cette vue elle frissonne, elle approche; et appercevant les fleurs encore nouvelles qu'on y avoit jetées: « Mon cher enfant, s'écrie-t-elle, enfin je te « retrouve! Les barbares! ils vouloient t'arra- « cher à ta mère! » Elle dit, se précipite sur la tombe, et d'une main animée par le désespoir,

s'efforce d'écarter la terre qui couvre son fils « Je le verrai.... et je mourrai ! »

En ce moment elle entend dans le lointain un concert champêtre et des champs d'alégresse. Elle se relève, elle écoute ; puis baissant les yeux sur la tombe : « Hélas ! tu n'es « plus ! et ils chantent ! »

Cependant la fête approche. Constance palpite de frayeur. S'ils alloient la découvrir !.... Elle prête une oreille craintive ; chaque accent la fait frémir, chaque pas la fait trembler. Le concert passe le long d'une haie qui environne l'enceinte consacrée à la sépulture. Constance, couchée sur la terre et tremblant d'être entendue, étouffe son indignation et dévore ses sanglots. « Souffrons leur joie, se dit-elle, pour « ne pas perdre ma douleur. » A mesure que la fête s'éloigne, elle commence à respirer et se relève peu à peu ; mais tout à coup, en tournant la tête d'un autre côté, elle apperçoit plusieurs flambeaux et reconnoît la voix de Valmont. « Ah ! s'écrie-t-elle, je suis perdue ! « je suis trahie ! » et elle retombe sur le tombeau de son fils. Sa première chute, sa fuite précipitée, les efforts de sa douleur et de son désespoir, ce combat terrible de crainte et d'indignation, cette alternative pénible d'espérance et de terreur, de cris aigus et de douleur

comprimée, en forçant, en épuisant la nature, ont accéléré le terme de la maternité.

Valmont, en approchant de l'enceinte funèbre, entend les foibles cris d'un enfant. Il y vole, et trouve son épouse, presque expirante, lui donnant un fils sur la tombe de celui qu'elle a perdu. Alix, qui accompagne Valmont, donne à sa maîtresse les premiers secours; on l'emporte ensuite privée de sentiment. Valmont la suit, tenant son fils dans ses bras, et semble rapporter du tombeau l'enfant que sa mère en vouloit arracher.

Après deux heures d'un mortel anéantissement, Constance se ranime par degrés; ses yeux s'entr'ouvrent au jour naissant. Long-temps elle nous regarde tour à tour, d'un air inquiet et stupide. Enfin appercevant Valmont qui lui présente son fils, elle pousse un cri perçant, étend ses bras, attire sur son cœur le père et l'enfant, les presse avec transport; et, après une longue et vive étreinte, dévorant son fils d'un œil avide, puis levant les mains au ciel : « C'est lui, s'écrie-t-elle; c'est lui !...
« Grand dieu ! tu me l'as rendu ! Hélas ! je
« voulois mourir, et j'étois mère encore ! Ah !
« cher enfant, pardonne-moi; j'avois oublié
« le prix des jours de ta mère; j'ignorois que
« la joie inexprimable de retrouver un fils sur-

« passe encore le désespoir de l'avoir perdu. »

Se tournant ensuite vers Agathe et Albert, qui la considéroient en se donnant la main, elle dit, en leur tendant la sienne : « Je me « souviens du chagrin que je vous ai causé. « Oubliez-le, mes bons amis. Hier, je voulois « vous épargner mes peines ; aujourd'hui je « veux vous procurer mon bonheur. — Mon- « sieur, poursuit-elle, en s'adressant à moi, « conduisez-les à l'autel, et ne différez pas d'un « instant leur union. »

A ces mots l'assemblée applaudit ; et Valmont décide que les deux amans seront unis dans six jours. Muets d'étonnement et de joie, ils voient approcher leur félicité sans oser la croire, et la sentent sans pouvoir l'exprimer.

En ce moment, la mère de Constance qui, à la nouvelle du malheur de sa fille, venoit partager sa douleur, arrive pour partager son ivresse. Le plaisir l'environne ; l'alégresse brille dans tous les yeux, et la joie fait couler autant de larmes que la douleur en avoit fait répandre ; car plus la joie est imprévue, plus elle est vivement sentie.

Au milieu de ce tableau touchant, je me rappelois mes réflexions de la veille, et j'en concluois que l'homme sage doit jouir modérément du bonheur sans trop prévoir la peine,

et supporter patiemment le chagrin en prévoyant le retour du bonheur.

Durant tout le cours de cette histoire, je n'avois pas perdu de vue l'infortuné Pamphile. Ses regards attachés sur le pasteur sembloient dévorer son récit. Je voyois se peindre dans ses traits toutes les nuances de la douleur, toutes les gradations de la joie. A l'abattement, au désespoir, succédoient peu à peu une résignation calme, un tendre abandon. Il étoit aisé de voir qu'il s'appliquoit involontairement l'exemple, et des malheurs qu'il venoit d'entendre, et du bonheur dont il avoit été le témoin. Il étoit triste encore; mais la douce espérance commençoit à dissiper son abattement. Toute sa physionomie nous présentoit l'expression la plus touchante, et nous le contemplions avec celle du plus vif intérêt. Le pasteur avoit cessé de parler, aucun de nous n'osoit élever la voix; mais Pamphile lisoit dans nos yeux les sentimens de nos cœurs. L'amitié provoque la confiance, et la douleur satisfaite aime à s'épancher. Tout à coup, rompant lui-même le silence, il s'écrie avec cet accent qui part de l'ame et qu'elle sait

si bien entendre : « Oui, je dois l'avouer, mes « amis ! la vie est une alternative continuelle « de peines et de plaisirs.... Oh ! que les peines « sont cruelles !..... Cependant je commence à « reconnoître que ce cœur même, où naissent « de si terribles afflictions, en renferme aussi « le remède, et que dans cette sensibilité, « source de tant de malheurs, on peut, avec « le temps et des amis tels que vous, puiser « enfin de bien douces consolations ! »



NOTICE

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES

DE MME DUBOCAGE.

NOTICE

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES

DE

MARIE-ANNE LEPAGE DUBOCAGE ;

lue le 20 avril 1796, à la séance publique du Lycée des Arts, où son buste fut couronné.

Marie-Anne Lepage Dubocage, des académies de Rome, Bologne, Padoue, Lyon et Rouen, est née dans cette dernière ville le 22 octobre 1710.

Elle fut élevée à Paris dans une maison d'éducation, où, pour se distraire de ses études, elle faisoit elle-même l'éducation de ses compagnes.

Dès l'âge de seize ans, elle publia plusieurs morceaux de poésie, mais sous le voile de l'anonyme ; car les grandes dames de ce temps-là, profondément occupées de bonnets, d'intrigues et de vapeurs, avoient décidé, pour

leur commodité particulière, que le ton de l'ignorance seroit le ton de la bonne compagnie.

Aujourd'hui les sciences et les arts sont devenus pour les femmes la parure de tous les âges. Les Muses et les Graces ont reconnu qu'elles étoient sœurs, et leur union nous donne l'exemple de la constance et de l'amour fraternel.

Madame Dubocage, aujourd'hui sœur aînée de toute la famille, remporta en 1746 le prix de l'académie de Rouen. Elle fut aussi couronnée par l'académie du Palinod, et eut un *accessit* à l'académie française, l'année où Marmontel obtint le prix.

Encouragée par ces premiers succès, elle entra publiquement dans la carrière poétique, et marcha sur les traces de Milton. Elle imita en partie ce poëme célèbre, dont les beautés gigantesques, tendres et sublimes, élèvent l'ame, captivent le cœur et subjuguent l'imagination.

Si quelque abeille, traversant un désert entrecoupé de bois, de torrens et de précipices, apperçoit le coin d'un rocher tapissé de fleurs et de verdure, c'est-là qu'elle s'arrête pour composer son miel; et ce fut dans l'Éden que s'arrêta la muse de madame

Dubocage pour composer son poëme du *Paradis terrestre*.

Les mœurs et le séjour de nos premiers aïeux y sont dépeints avec cette grace naïve que les hommes cherchent toute leur vie, et que les femmes possèdent en naissant.

La *Mort d'Abel* sert naturellement de suite au *Paradis perdu*. Aussi madame Dubocage crut-elle devoir ajouter à son poëme du *Paradis terrestre* une imitation du poëme d'*Abel*; et l'on soupçonne que pour copier ce fameux tableau de Gessner, elle lui avoit emprunté ses couleurs et ses pinceaux.

La tragédie des *Amazones* succéda à ces deux ouvrages, et parut en 1749. On applaudit avec justice une femme qui, prêtant à son sexe les vertus du nôtre, réunissoit tous les pouvoirs dans la main de ses héroïnes, terribles dans les combats, plus redoutables encore dans les négociations, changeant à leur gré d'armes et de victoires, et supérieures aux dieux mêmes, si, lorsque l'univers fléchit sous leurs loix, leur cœur ne se révoltoit pas secrètement contre elles.

Tel est le sort d'*Orythie* dans la tragédie des *Amazones*. Cette illustre guerrière, après mille exploits éclatans, victime d'un senti-

ment trop tendre que tout son courage ne peut surmonter, meurt en s'écriant :

Je cède à ces tyrans, que j'ai tant combattus :
Une foiblesse, hélas! ternit mille vertus!

Cette morale est belle sans doute, mais trop sévère peut-être. Il est des foiblesses légitimes, dont le devoir fait souvent des vertus pour les femmes ; et Madame Dubocage ne pouvoit l'ignorer, puisqu'elle fit quarante ans le bonheur de son époux.

Mais le plus considérable de tous ses ouvrages est la *Colombiade*, poëme épique en dix chants. Le sujet de ce poëme est la découverte du Nouveau-Monde par Christophe Colomb, expédition mémorable, dont le succès fut plus utile à notre ambition qu'au bonheur réel de l'humanité.

Nous allons suivre rapidement les traces de ce héros, dont madame Dubocage a souvent embelli la carrière.

A peine Colomb a-t-il quitté les côtes d'Espagne, que les génies protecteurs du Nouveau-Monde conjurent sa perte, et suscitent une tempête qui le fait aborder dans une isle gouvernée par un vieillard vénérable. Ce nouveau ciel, cette lumière pure, ces arbres chargés

de fruits et de fleurs éternelles, enchantent les regards des Européens.

« Sur ces bords l'oiseau-mouche a choisi sa retraite.
A grand bruit l'aloës chaque siècle y fleurit.
Le fruit du cotonnier y berce la mollesse.
Le cacao fournit le nectar des repas.
Le mangle, l'acajou, le cédrat, l'ananas,
Répandent leurs parfums dans l'air qu'on y respire,
Et sous mille autres noms, Flore y charme Zéphyre.»

A travers ce bocage enchanté, le vieillard conduit les voyageurs à sa grotte tranquille et toujours ouverte.

« Sa défense est la paix, la candeur, l'équité;
Et son seul ornement une jeune beauté
A qui l'heureux vieillard avoit donné naissance.
Comme Ève elle étoit nue... »

Zama, cette fille chérie, touchée des premiers discours de Colomb, l'engage à raconter ses aventures. Il satisfait sa curiosité.

« Et la voix du héros, pour son ame étonnée,
A l'attrait que Didon trouve aux récits d'Énée. »

Tandis qu'elle prête une oreille attentive à ces récits, les génies du Nouveau-Monde conspirent avec le dieu de Cythère, qui, pour dé-

tourner Colomb de son entreprise, perce d'un même trait son cœur et celui de Zama. Celle-ci ne peut parler au héros ni de ses craintes ni de son amour; mais elle dessine ses traits sur l'écorce des arbres; elle compose pour lui des guirlandes de fleurs avec les coquillages qu'elle sait assortir, et ses yeux disent ingénument tout ce que ses mains essayent de peindre.

C'est alors que l'honneur et la voix du ciel ordonnent à Colomb de quitter ces bords enchantés. Il souffre, mais il obéit.

« Dans le cœur d'un héros
L'honneur qui parle en maître est sûr de la victoire. »

Il part à l'insu de Zama. L'infortunée apperçoit de loin ses vaisseaux, s'élance à la mer et nage vers la flotte. En ce moment le vieillard accourt au rivage, lui tend les bras et la rappelle. L'amour filial et l'amour se disputent un instant le cœur de Zama. Mais ce perfide amour a tant d'éloquence! et surtout la première fois qu'il parle au cœur d'une femme! Zama pleure son père et suit son amant. Fiesqui, l'un des compagnons de Colomb, la reçoit sur son vaisseau. — Bientôt un brouillard épais sépare ce vaisseau de la flotte, dispersée

par une nouvelle tempête. Colomb aborde à une terre inconnue, où il retrouve et rallie une partie de son armée. Là règne la jeune et fière Wascona. Elle accueille le voyageur et le reçoit dans son palais. Cette reine ambitieuse emploie tour à tour les festins et les fêtes pour flatter et captiver l'étranger qu'elle croit fils des dieux. Les beautés les plus séduisantes de sa cour l'environnent de leurs danses légères.

« Sur des gazons fleuris animés par la danse,
Les Ris et les Amours folâtrent sans licence.
Comme on voit l'eau du ciel sur le cristal des eaux
Détruire et retracer des cercles inégaux;
Ainsi ce jeune essaim, dans une forme ovale,
En cadence se joint, se fuit par intervalle. »

C'est au milieu de cet enchantement que Wascona offre son trône à Colomb, qui, fidèle à Zama, refuse la main de sa rivale.

En ce moment le vaisseau de Fiesqui tombe avec Zama au pouvoir de Wascona outragée et jalouse. Cette reine, entourée d'une armée innombrable et d'une foule de souverains esclaves de sa beauté, envoie encore offrir sa main à Colomb, qui la refuse et disperse son armée. Les Indiens furieux égorgent Fiesqui et ses compagnons; et Wascona ne diffère la mort de Zama que pour prolonger son sup-

plice. Cette jeune infortunée, dévorée d'une soif brûlante, s'échappe à la faveur des ténèbres pour se désaltérer à la source d'un torrent. Là repose Colomb après sa victoire. Les accens plaintifs d'une femme le réveillent. Il se lève, il approche, et reconnoît Zama, qui s'élance dans ses bras en poussant un cri de surprise et de tendresse. Mais soudain le cri de la mort lui succède. Le poison préparé par sa rivale circule et fermente dans ses veines; elle pâlit, elle chancelle; et les yeux fixés sur le héros, elle exhale dans son sein son ame aussi pure que son amour.

C'est surtout ici que le poète possède le grand art d'intéresser, art sans lequel il n'y a point de véritable poésie. En suivant Colomb et Zama sur les mers, les rochers et les sables brûlans des déserts, le lecteur partage alternativement leurs peines, leurs plaisirs, leurs craintes et leurs espérances. On déteste et l'on plaint la féroce Wascona : soit qu'elle adore Colomb, soit qu'elle le trahisse, soit qu'en le provoquant au combat elle meure d'une atteinte imprévue, sa fureur laisse toujours entrevoir sa vertu; sa vertu n'appartient qu'à elle, et l'amour seul est coupable de son crime.

Mais quelle admiration inspire Colomb!

que de pleurs fait verser son amante ! En la voyant expirer victime des fureurs de sa rivale, il n'y a pas un seul homme qui ne voulût venger Zama ; pas une femme peut-être qui ne sourît à l'idée de consoler le héros.

Tels sont les trois poëmes qui assurent à madame Dubocage une place distinguée sur le Parnasse français. Sa muse se délasse de ces grands tableaux, tantôt par des dessins d'un goût pur et d'une composition spirituelle, tantôt par des esquisses d'une touche ferme et légère. Ici, c'est une Pastorale, une Églogue, un fragment d'Éloge ou d'Histoire ; là, ce sont des stances érotiques, ou des vers en l'honneur de la mère de Jésus, couronnés par une académie. Tous les tons semblent lui appartenir, depuis celui d'Anacréon jusqu'à celui de la vierge Marie. Elle joint à ces morceaux des traductions d'allégories ou de fables chinoises, auxquelles elle conserve cette morale pure et cette admirable simplicité qui caractérise le plus sage de tous les peuples. Elle parle avec la même grace la langue de Socrate, du Législateur hébreu, et du grand Confucius ; et sa muse n'est pas plus étrangère à Pékin que dans l'école d'Athènes ou sous les murs de Bethléem.

Mais bientôt, laissant les pinceaux poéti-

ques pour prendre la plume épistolaire, l'auteur nous fait parcourir la Hollande, l'Angleterre et l'Italie. Rien de plus pittoresque et de plus vrai que le fond et les figures de ses tableaux.

On reconnoît avec plaisir, au milieu de ses canaux, de ses digues et de ses marais, ce peuple sage et laborieux qui, disputant à la mer un terrein usurpé sur son empire, nourrit un sol ingrat et stérile de la substance de l'univers, et prouve, par son opulence artificielle, que l'industrie et la patience sont aussi fécondes que la nature. La rondeur, la bonhomie et l'adresse mercantile des hommes, la discrétion, la candeur et la dévote galanterie des femmes, la prodigalité d'appareil et l'économie intérieure, les désordres publics et les vertus privées, l'excessive propreté des rues, des maisons et des appartemens, où des figures, aussi vermeilles que les fleurs de Harlem, conservent leur fraîcheur au milieu de la vapeur des liqueurs fortes et de la fumée du tabac; toutes ces oppositions, présentées avec art, nous intéressent, nous attachent, nous entraînent, et nous font éprouver que nos plaisirs les plus piquans naissent de l'effet des contrastes. En quittant ce peuple estimable, l'intéressante voyageuse nous conduit au milieu

de cette nation voisine, et de tout temps rivale de la nôtre. Heureuse rivalité, quand les intérêts politiques ne la font pas dégénérer en inimitiés !

En effet, il en est de la rivalité de deux grands peuples, comme de l'émulation de deux grands talens. Chez ceux-ci, elle fait éclore les chefs-d'œuvre de l'art; chez ceux-là, elle multiplie les efforts et les prodiges de la vertu. Peut-être les Anglais doivent-ils à nos mœurs et à notre génie leur civilisation, et une partie des arts que leur patience a perfectionnés. Peut-être devons-nous à leur caractère profond et réfléchi, cette consistance que la philosophie a donnée depuis quelque temps à la légèreté française. C'est ainsi qu'en rivalisant de gloire et de talens, les nations éclairées parviennent réciproquement à conquérir leurs lumières mutuelles; trop heureuses désormais, si leur ambition pouvoit se borner à ces utiles et honorables conquêtes ! Telles sont les réflexions que fait naître le tableau rapide que madame Dubocage a tracé du pays et des mœurs de l'Angleterre.

Celui de l'Italie se présente sous un aspect plus riant, mais non moins philosophique. Ce beau ciel, ces villes florissantes, ces plaines fécondes, ces volcans vomissant des torrens

de lave et de fumée sur de vastes tapis de fleurs et de verdure ; Rome, cette reine antique du monde, dont les superbes monumens portent encore jusqu'au ciel l'orgueil d'un règne qui n'est plus ; ces foibles enfans de Romulus, de Scipion et de Paul Émile, qui n'offrent plus même à nos regards l'ombre des affranchis de leurs pères ; tout nous rappelle ce mot énergique du grand Corneille : *Rome n'est plus dans Rome.*

Ce fut dans ce voyage que madame Dubocage lia connoissance avec le célèbre cardinal Passionei. Cet illustre savant, ce fameux politique étoit arrivé à l'âge de cinquante ans sans concevoir que l'on pût aimer autre chose que la littérature et la diplomatie. Madame Dubocage, par ses attraits et ses vertus, lui apprit à étendre la sphère des affections humaines ; elle lui fit sentir que les plus douces négociations étoient celles du cœur, et que la conversation des savans qui peuplent l'autre monde ne valoit pas les entretiens des muses qui embellissent celui-ci : aussi le pape Benoît XIV ayant rencontré Passionei assis dans sa voiture auprès de madame Dubocage, leur donna, suivant l'usage, sa bénédiction, et dit au cardinal : « Je vous fais mon compliment, *et homo* « *factus est*, et il s'est fait homme. »

Tandis que la Hollande, l'Angleterre et l'Italie rendoient hommage aux charmes et aux talens de madame Dubocage, ses amis soupiroient en France après son retour. Elle y arriva enfin, enrichie de trésors, c'est-à-dire, des plus précieuses connoissances de tous les pays qu'elle avoit parcourus. Sa société devint le rendez-vous de l'esprit, du génie et des talens, réunis pour la première fois sous les loix de l'amitié. Voltaire, Montesquieu, Fontenelle, Hesnault, Macrai, Marivaux, Mably, Condillac, Crébillon, d'Argental, Barthelemy, Marmontel, Bernis, Barthe, Franklin, Helvétius, mesdames Duchâtelet, Du Deffant et Geoffrin, formèrent chez elle un cercle brillant, où la franchise et la modestie présidèrent trente ans, en dépit des auteurs et des belles.

C'est là que l'on retrouve encore les vestiges de cet atticisme charmant, de cette imposante tenue, de cette gaîté modeste, de cette conciliante philosophie, de cette galanterie décente et de cette urbanité française, auxquels ont succédé les calembours, les pasquinades, le jargon ridicule, le bégaiement puéril, le costume indécent et la nullité complète de tous ces êtres, que la dérision a qualifiés du titre d'*Incroyables* ou de *Merveilleux*.

En comparant ce que nous sommes aujourd'hui avec ce que furent si longtemps madame Dubocage et ses illustres amis ; en voyant à vingt-cinq ans la plupart de nos personnages du prétendu bon ton, vides d'idées, d'instruction, de sentiment et de raison ; tandis qu'à quatre-vingt-six ans, madame Dubocage conserve encore cette fraîcheur d'imagination, cette justesse de raisonnement, cette surabondance d'idées, et ce coloris de grace et d'enjouement qui sont les attributs du bel âge, on se rappelle involontairement ces vers d'un certain poète moderne.

Femme qui plaît à soixante ans
Par son aimable caractère,
Possède bien mieux l'art de plaire,
Qu'une belle dans son printemps.

Les prestiges de la jeunesse
Cachent mille défauts au jour ;
Mais le charme fuit : la vieillesse
Lève le bandeau de l'Amour.

Alors la Raison, qui s'éveille,
Cherche l'esprit. Si c'est en vain,
La beauté, dès le lendemain,
Pleure ses amans de la veille.

Mais si l'on trouve en vous les talens, les vertus,
L'amitié tous les jours ajoute à vos conquêtes ;

Et l'on vous aime encor, malgré l'âge où vous êtes,
Comme l'on vous aimoit à l'âge qui n'est plus.

On regrette le temps passé sans vous connoître :
Combien l'on eût joui d'un commerce si doux !
Il semble que plutôt on auroit voulu naître,
Pour avoir le bonheur de vieillir avec vous.

Lorsque vers son déclin le soleil nous éclaire,
L'éclat de ses rayons n'en est point affoibli.
On est vieux à vingt ans, si l'on cesse de plaire ;
Et qui plaît à cent ans, meurt sans avoir vieilli.

Le directoire du Lycée des Arts, après avoir entendu le rapport qui lui a été fait sur les ouvrages et les vertus de la doyenne des muses françaises, lui a décerné publiquement une couronne de lauriers et de roses, afin de rappeler aux femmes que les qualités de l'esprit et du cœur sont les seuls attraits qui ne vieillissent point, et que le génie et les talens éternisent les fleurs et le printemps de la vie.

LE

VOYAGE DE L'AMITIÉ.

FRAGMENT.

LE
VOYAGE DE L'AMITIÉ.
FRAGMENT.

PAR l'ordre du Destin, le dieu de la tendresse
De l'empire des cœurs posséda la moitié.
Le reste échut à l'Amitié,
Fille de la Raison et sœur de la Sagesse.

L'Amour se fit un jeu du tourment des mortels.
Mais c'étoit un enfant ; ses jeux les plus cruels
Furent traités de badinage.
On lui pardonna tout en faveur de son âge,
Et l'univers lui dressa des autels.

Toujours tendre, toujours égale,
L'Amitié, dans le cœur de ses heureux sujets
Conciliant les plaisirs et la paix,
Corrigea de l'Amour l'influence fatale.

Mais contre elle bientôt conjurant en secret,
L'Inconstance, l'Orgueil, l'Envie et l'Intérêt
La détrônèrent par cabale.
Elle voulut alors se fixer dans les cieux.
Mais l'Amour avoit pris les devants ; et les dieux,

Dès que chez Jupiter elle eut fait son entrée,
La reléguèrent au séjour
De Thémis, de Vesta, de Saturne et de Rhée,
Qui composoient la vieille cour.
En vain la prétendante, avec un air affable,
Revendiqua ses droits; son règne étoit passé:
De la liste des dieux son nom fut effacé,
Et n'est plus même dans la Fable.

Depuis plusieurs siècles, la déesse détrônée vivoit dans cet honorable exil, lorsqu'enfin la curiosité, naturelle à son sexe, lui fit concevoir le projet de revoir son empire. Peut-être espéroit-elle trouver l'occasion de remonter sur le trône; car on espère toujours un peu ce que l'on desire. Elle présumoit que ses loix n'étoient pas encore oubliées, se rappelant qu'à différentes époques, Oreste et Pylade, Nisus et Euryale, Gaston et Bayard, Henri IV et Sully, et plusieurs autres grands hommes les avoient remises en vigueur. Flattée de cette espérance, l'Amitié résolut d'entreprendre un voyage autour de notre globe, pour y sonder les dispositions des cœurs du dix-huitième siècle.

Cependant la déesse craignant, avec raison, d'être souvent mal accueillie, si elle étoit reconnue, prit le parti de se déguiser, et consulta le dieu Mercure sur le genre de déguise-

ment le plus sûr et le plus convenable. Mercure lui répondit :

Si vous voulez faire vingt fois le tour
De l'univers, avant qu'on vous soupçonne,
Prenez une robe de cour ;
Sous cet habillement, personne
N'a jamais soupçonné l'Amitié ni l'Amour.

La déesse, suivant ce conseil, se présente à la Cour sous le nom de la comtesse de..., veuve d'un colonel mort depuis peu en combattant pour la patrie. Elle avoit les graces animées et le coup-d'œil significatif d'une voyageuse qui connoît le chemin de Cythère, mais qui n'en a point encore battu les sentiers. En deux ours tous les hommes lui offrirent leur amitié, et lui demandèrent la sienne. Ces nombreux consolateurs, entrant dans sa douleur conjugale, lui disoient avec un tendre intérêt :

J'étois intime ami de monsieur votre époux.
L'avoir perdu si jeune ! oh ! la cruelle épreuve !
Avec un cœur si tendre, à vingt ans rester veuve,
Quel sort !... Ce cher ami !... Quand le remplacez-vous?

A ces mots, la fausse veuve répondoit qu'elle avoit résolu de garder sa liberté : mais sa résolution, loin d'éloigner ses amis, en augmen-

toit tous les jours le nombre. Ceux qui prétendoient à sa main, espéroient que, suivant la eoutume, ses projets de veuvage n'atteindroient pas la fin du deuil. Ceux qui n'aspiroient qu'à ses faveurs, la regardoient comme un bien appartenant à la nation galante, sur lequel ils avoient de justes prétentions. Enfin tous les hommes de la cour étoient à ses pieds; c'est dire que toutes les femmes la détestoient cordialement. A mesure que ceux-là faisoient son éloge, celles-ci y ajoutoient le correctif. L'Amitié, piquée de ce contraste de sentimens, s'en plaignit à Mercure, qui, comme on sait, vient souvent chez les demi-dieux pour ses affaires courantes. Voici la consultation que ce dieu lui donna :

Prenez un œil moins vif, un sourire moins tendre,
Laissez tomber vos trésors arrondis ;
Et permettez aux rides de s'étendre
Sur vos mains, sur vos bras maigris,
Sur vos lis desséchés, sur vos roses ternies :
Ayez la complaisance, en un mot, d'enlaidir;
Et je vous promets plus d'amies
Que votre appartement n'en pourra contenir.

A peine la déesse eut-elle suivi ce conseil, qu'elle en éprouva l'efficacité. Mais tandis que les amies accouroient par une porte, les amis

se sauvoient par une autre ; de sorte que tout ce grand changement se bornoit au revers de la médaille. Son éloge avoit passé dans la bouche des femmes, et le correctif dans celle des hommes ; et les deux partis chantoient ainsi la palinodie :

La pauvre petite comtesse
Est bien aimable ! — Oui, mais elle enlaidit. —
Ah ! sa laideur nous intéresse ! —
Bien plus que sa beauté. — Son cœur et son esprit...—
A vos attraits ne portent point ombrage. —
C'est bien la plus belle ame ! — Et le plus laid visage! —
C'est un ange ! — Qui n'a que les os et la peau. —
Jadis nous l'évitions. — Parce qu'elle étoit belle. —
Aujourd'hui l'amitié nous rassemble auprès d'elle.—
C'est qu'elle sert d'ombre au tableau.

Au milieu de la désertion générale des hommes, un cadet des rives de la Garonne étoit demeuré seul près de la veuve supposée, et sa constance sembloit être à l'épreuve de la laideur. La déesse se félicitoit d'avoir trouvé un ami qui la chérissoit pour elle-même, lorsqu'un beau matin, le chevalier, plus tendre que jamais, lui dit en baisant sa main sèche et décharnée :

Vous n'avez point d'enfans ? — Non. — Quel minois aimable!
Votre mari vous laisse un sort considérable ? —

J'ai reçu de lui quelque bien. —
Les beaux yeux ! le charmant sourire ! —
Mais j'ai tout perdu.—Tout ?—Il ne me reste rien!—
Seroit-il vrai ?—Trop vrai !—Hélas ! je le vois bien,
Vous n'avez point pitié de mon tendre martyre :
Vous me chassez, cruelle ! allons ! je me retire.

Éclipsée par les femmes, abandonnée des hommes, la déesse prit le parti de la retraite. Elle se lia avec la vieille Cour, espérant trouver parmi ces cœurs usés pour l'amour, les sentimens solides de l'amitié. Elle se présente donc chez la présidente de Balourdin.

C'étoit, à tous égards, une femme de poids.
Depuis trente ou quarante ans veuve,
Elle avoit conservé dans cette longue épreuve
La réputation d'une veuve d'un mois.
De son vaste embonpoint la plénitude épaisse
Trembloit à chaque pas, et la chair et la graisse
Flanquoient de ses trésors le quadruple contour ;
On eût dit qu'au milieu de cette forteresse
La vertu s'étoit mise à l'abri de l'amour.

La présidente avoit pour amies particulières, une dévote longue et maigre, une politique aux doubles lunettes, et une Agnès sexagénaire, enfant gâté de l'Amour et des Graces.

L'ami de la société étoit un courtisan émé-

rite, dont l'éthisie attestoit les longs services, et qui d'une voix cassée roucouloit encore l'histoire ancienne de ses galantes prouesses.

A peine la déesse fut-elle admise dans ce cercle d'intimes, qu'elle s'y vit accablée de caresses : car c'étoit la coutume, là comme ailleurs, de vous rassasier d'abord d'amitiés, une fois pour toutes. Au moment où les quatre amies s'étouffent de tendresses, on annonce l'ami de la maison, et tous les yeux se tournent vers la porte par laquelle il doit entrer.

Du sein d'une perruque artistement peignée,
S'avance en promontoire un nez de perroquet.
Le porteur gravement sourit à l'assemblée,
Et salue ; à l'instant son superbe toupet
Menace le plafond, et son nez le parquet.
La présidente, allant vers l'effigie,
Rougit, se pâme ; et sans plus de discours,
Lui tendant ses deux gros bras courts,
Elle l'embrasse, et mollement appuie
Sur son ampleur cette ostéologie.
Le squelette, incliné, s'exténue en saluts.
Sa Dulcinée, avec un air confus,
Lève en mourant sa prunelle roulante
Vers son héros, dont la tête branlante
Au négatif sur ses muscles perclus,
Semble répondre à notre Présidente :
« Madame, hélas ! le temps passé n'est plus ! »

A la vue de ces tendresses illusoires, la jalouse Dévote se mord les lèvres jusqu'au sang; l'Agnès déchire ses nœuds blancs et roses; et la Politique met en pièces la gazette de Hollande. L'Adonis s'enfonce voluptueusement dans le coussin d'une bergère. Les demi-mots, les soupirs, les coups-d'œil, les agaceries voltigent autour de lui; et la pauvre Amitié, réléguée en un coin, contemple à loisir le siége de ce château démantelé.

Lassée de dresser inutilement ses batteries, la Dévote prend son bréviaire, s'enveloppe d'un grand mantelet, et s'éclipse mystérieusement. Bientôt après, la Politique serre ses lunettes, ferme son portefeuille, et prend congé de la compagnie. Enfin la vieille Agnès, en riant du bout des lèvres, fait une révérence précieuse, et, pour *ne déranger personne*, disparoît comme un éclair.

Arrêtez donc, mon cœur, lui dit la Présidente...
Elle est partie ! En vérité
C'est un petit lutin; quelle vivacité !
Elle a vingt ans.... depuis quarante....
N'avez-vous pas remarqué sa rougeur ?
Que ce fard sied bien à son age ?
Mais je ne sais si c'est l'ouvrage
De ses pinceaux ou bien de la pudeur.
De plaisirs enfantins nuit et jour occupée,

Elle borne à ces jeux son innocent desir....
Si pourtant de joujoux elle avoit à choisir,
La dame choisiroit avec bien du plaisir
Un bon mari pour sa poupée.

Ici la déesse n'y pouvant plus tenir, se lève et fait ses adieux à la Présidente, qui lui serre les mains, l'embrasse avec tendresse, et lui dit affectueusement :

Quoi ! vous nous délaissez ? que vous êtes cruelle !
Avant de partir, jurez-nous
De revenir bientôt : songez qu'ici, ma belle,
On ne peut se passer de vous.

La déesse, payant ces empressemens apocryphes d'une promesse équivoque, gagne promptement la porte, la referme, s'arrête un instant, prête l'oreille, et entend prononcer distinctement ces paroles :

Nous en voilà débarrassés !
Quel froid, quelle monotonie !
Quelle prude assommante ! Enfin elle est partie ;
Il étoit temps ; car j'en avois assez.
Des momens qu'elle nous réserve
Je la tiens quitte de bon cœur :
Sa présence en ces lieux nous fait beaucoup d'honneur;
Mais que le ciel nous en préserve !

Ne craignez rien, reprit l'Amitié en elle-même; et réfléchissant sur son aventure, elle se disoit en sortant de cette maison :

Mes liens sont, dit-on, solides; mais je crois
Que dans ce pays-ci, mes chaînes les plus fortes
Ne résisteroient pas à l'épreuve d'un mois,
Si les amis absens écoutoient tous aux portes.

En vérité, songeoit-elle, j'ai eu grand tort d'aller chercher les purs sentimens de l'amitié dans des cœurs instruits par l'âge à jouer tous les sentimens sans en éprouver aucun. J'ai voulu fuir l'Amour. Il est vrai qu'il meurt avec la jeunesse; mais dans la vieillesse, la coquetterie lui survit chez les femmes; et j'aime encore mieux me trouver en concurrence avec l'amour qu'avec la coquetterie. L'amour peut m'ouvrir plus d'un cœur; la coquetterie ne peut que me les fermer tous. Retournons chez la jeunesse.

Le lendemain, pour tenter cette nouvelle épreuve, la veuve, un peu rajeunie, s'introduit chez la marquise de Frivolet, dans une de ces maisons connues où se rassembloient habituellement les êtres privilégiés, qui avoient la réputation exclusive d'être ce qu'on appelle aimable.

C'est là que l'aimable Folie
Voltige autour des tapis verts ;
C'est là que l'on parle de vers ,
De décrets , de galanterie ,
Et que , sans trop chercher l'esprit ,
Dans les nouvelles qu'on répète
On met de la grace , en dépit
Du journal et de la gazette.
Dans ce sémillant tourbillon ,
Les cœurs se poursuivent , s'attrapent ,
S'enchaînent , se croisent , s'échappent.
C'est une circulation ,
C'est un commerce de caresses ,
D'infidélités , de promesses
Qu'on tient suivant l'occasion.
Tout le monde s'aime à la rage ;
Chacun adore en général ,
Nul en détail; c'est trop d'ouvrage.
A-t-on supplanté son rival ?
On est supplanté : tout s'arrange.
La multiplicité du change
Donne du prix aux actions.
Faux sermens , noirceurs , trahisons ,
Tout passe ; autant d'affaires faites.
Les amitiés sont des bluettes ,
Les amours sont des papillons.

L'Amitié, dépaysée dans ce nouveau monde, se réfugia bientôt dans un coin , où elle fut longtemps délaissée. Tandis qu'elle y jouissoit

d'une solitude peu flatteuse pour une veuve de vingt ans, elle remarqua près d'une croisée une femme jeune et jolie, aussi solitaire et plus triste qu'elle. Elle s'en approche avec intérêt, et lui demande le sujet de sa tristesse apparente. « J'attends, répond la jeune femme, « j'attends mon amie intime, à laquelle j'ai « donné ici un rendez-vous essentiel. L'heure « est passée, et j'attends encore. Ce sont autant « de momens perdus pour l'amitié et pour le « plaisir; car ceux que l'on goûte autour de « moi ne me touchent guère, et je ne connois « de plaisirs véritables que ceux du cœur. — « Vous avez bien raison, reprit l'Amitié avec « attendrissement; et je vois que votre esprit « est d'une trempe plus solide que celui de « toutes ces élégantes dames. » Elle achevoit à peine ces mots; la porte s'ouvre, on annonce; c'est elle ! Pousser un cri, se précipiter l'une vers l'autre, et s'embrasser vingt fois tout cela est plus rapide que la pensée :

Eh ! viens donc, ma Clarisse ! à la fin je respire !
Tu ne paroissois pas ; j'étois au désespoir !

CLARISSE.

Chère Émilie ! et moi, je brûlois de te voir!
J'ai mille choses à te dire.
Où demeure ton parfumeur ?

ÉMILIE.

Chez ta marchande de dentelle.

CLARISSE.

Où prends-tu tes rubans, ma belle ?

ÉMILIE.

Au Palais-Royal.... Ah ! mon cœur,
Que je t'embrasse encore ! Quel bonheur !

CLARISSE.

Ah ! oui. Que nous sommes heureuses
De nous aimer!.... Parlons de choses sérieuses.
Je n'irai point au bal ce soir.

ÉMILIE.

Eh ! pourquoi donc ?

CLARISSE.

Ma tante est en paralysie.

ÉMILIE.

Bon !.... Et moi, mon Jacquot tombe d'épilepsie !

CLARISSE.

Se peut-il ?

ÉMILIE.

J'aime assez ton petit juste noir.

CLARISSE.

Combien donc t'a coûté ta gaze d'Italie ?...

A propos, sais-tu bien qu'on dit que la Russie
A déclaré la guerre à la Perse ?

ÉMILIE.

Ah ! bon Dieu !....
Parlant de guerre, la bouillotte,
Comment t'en tires-tn ?

CLARISSE.

Mal... Dis-moi donc un peu,
Tu sais sans doute l'anecdote
D'Églé ?

ÉMILIE.

Nullement.

CLARISSE.

Tout de bon ?
C'est ton amie.

ÉMILIE.

Oui certe !

CLARISSE.

Entre nous, elle est folle.

ÉMILIE.

Elle a bien, en effet, la tête un peu frivole :
Ce n'est pas comme nous. Mais enfin, qu'en dit-on ?

CLARISSE

Vraiment, c'est du tragique ! Aigreur, menace, injures...

ÉMILIE.

Conte-moi donc cela ; j'aime les aventures !
Je suis comme Doris.

CLARISSE.

Ah, ciel !

ÉMILIE.

Et qu'as-tu donc ?

CLARISSE.

Doris... hier...

ÉMILIE.

Eh bien ?

CLARISSE.

Est morte !

ÉMILIE.

Est-il possible ?

CLARISSE.

Et moi donc ! j'oubliois cela !...
Non, rien ne m'en consolera.
Ah ! qu'on est malheureux d'avoir un cœur sensible !

ÉMILIE.

Mon enfant, calme ces pleurs là !

CLARISSE.

Jamais !

ÉMILIE.

Que vois-je ?

CLARISSE.

Et quoi ?

ÉMILIE.

Sept heures !

CLARISSE.

Bon ! déjà ?

Partons donc vîte. Ah ! mon Dieu, c'est horrible !
Nous allons manquer l'Opéra !

Et soudain elles allèrent en loge grillée, déplorer le sort d'une amie si tendrement aimée !

. . . .

. . . .

FRAGMENS

DU

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.



MME. DE MAINTENON.

QUELQUES FRAGMENS

D'UN OUVRAGE

PRÉSENTANT LE TABLEAU DU XVIIIe SIÈCLE.

DIALOGUE

ENTRE MADAME DE MAINTENON ET NINON DE LENCLOS.

Comblé de gloire, attirant tous les vœux,
Libre, et pouvant dans l'empire amoureux
Fournir encore une carrière illustre,
Louis, à peine en son dixième lustre,
De Maintenon avoit fait sa moitié.
Las de l'amour, il cherchoit l'amitié.
S'il n'en obtint ces tendres confidences,
Cet abandon, et cette intimité,
Tributs du cœur et de l'égalité,
Il y trouva du moins les complaisances,
Les demi-soins, et ces *je ne sais quoi*
Qu'on nomme égards, procédés, convenances;
Toujours flatteurs, et même pour un roi.
Sa femme avoit, du sein de l'abstinence,

Porté ses vœux au trône de la France.
Tous les dévots ont de l'ambition ;
Et l'on distingue à cette différence
La piété de la dévotion.

Mais la dévote, hélas ! fut trop punie.
Qu'il est cruel de consumer sa vie
A réveiller les sentimens, les goûts,
Et les desirs d'un insensible époux !
Dieu vous préserve, ô sexe charitable !
De prodiguer vos soupirs généreux
Pour un sultan fatigué d'être heureux
Et d'amuser un homme *inamusable !*

Ainsi, pleurant sa stérile grandeur,
Languit trente ans Maintenon solitaire.
Je n'y tiens plus, disoit-elle à son frère,
Je veux mourir ! — Vous comptez donc, ma sœur,
En paradis épouser Dieu le père ?

Tu la tiras de ces ennuis affreux,
Plaisir des dieux, céleste bienfaisance.
Lassé du poids de sa triste existence,
On la supporte en faisant des heureux

Mille beautés, pauvres, quoiqu'héritières
De noms jadis illustrés par leurs pères,
Manquoient d'appui, de soins et de secours ;
Et sans espoir d'être épouses ni mères,
Dans la langueur coulant de tristes jours,
Voyoient, au sein d'une antique chaumière,
De leur printemps les roses se flétrir.
Jadis en proie à leur noble misère,
Maintenon sut sans peine y compatir ;

Vint à leur aide, et s'empressant d'offrir
A cet essaim la ruche hospitalière,
Le recueillit sous les murs de Saint-Cyr.
Là, nuit et jour, sur ses jeunes abeilles,
Par ses travaux, ses prières, ses veilles,
Elle attiroit l'influence du ciel;
Et pour former leur substance divine,
De ses parfums, la Muse de Racine
L'aidoit souvent à composer son miel.
O quel tableau, que ces vierges naissantes
Fixant déjà leurs timides regards
Sur la Morale, et l'Étude et les Arts;
Tantôt filant de leurs mains innocentes
Les vêtemens promis aux malheureux;
Tantôt suivant les Graces et les Jeux,
Ou modulant la tendre mélodie
Des chants d'Esther et des chœurs d'Athalie!
C'est dans le sein de cet heureux séjour,
Que, s'échappant du joug de la puissance,
Seule et pensive, au déclin d'un beau jour,
Elle venoit loin du bruit de la cour
S'environner de paix et d'innocence.
Dans les sentiers de ces bosquets naissans
Soudain paroît, passe et fuit une femme,
D'un pas léger portant le poids des ans.
De ses yeux noirs la pétillante flamme
Aiguise encor son regard agaçant;
Et son sourire et son air caressant
Peint sur son front la bonté de son ame.
En l'admirant, Maintenon dans son cœur

Sent le retour de ses jeunes pensées.
De ses beaux jours les heures éclipsées,
Ces temps heureux, si loin de la grandeur,
Semblent renaître à l'aspect enchanteur
De cette femme. Elle la suit, l'appelle,
La suit encor... — C'est elle ; c'est bien elle ;
Ninon !

NINON.

C'est toi, ma d'Aubigné !... Pardon;
Mon cœur, madame, auprès de vous s'oublie:
En revoyant l'illustre Maintenon,
Je crois encor, moi qui fus son amie,
Être au Marais chez ma bonne Scarron.

MAINTENON.

Ah ! béni soit le Ciel qui vous envoie,
Chère Ninon ! mon ame, ivre de joie,
Retrouve donc un cœur pour s'épancher !
M'aimeriez-vous ? que faut-il que j'en croie ?
Dans mon désert me veniez-vous chercher ?

NINON.

Non: de votre ame active et généreuse
Je ne voulois qu'admirer les bienfaits.
Je sais quels sont vos déplaisirs secrets,
Quelle est des grands la solitude affreuse.
Mais en voyant la famille nombreuse
De tant d'heureux qu'ici vous avez faits,
J'allois partir contente, et me disois :
Elle n'est pas tout-à-fait malheureuse !

MAINTENON.

Que le bonheur, Ninon, est loin de moi !
J'aime Louis, je l'estime et l'admire ;
Mais si j'avois, d'un pasteur ou d'un roi,
A préférer la houlette ou l'empire,
J'irois aux champs retrouver l'âge d'or.
C'est mon secret : et vous êtes encor
La seule au monde à qui j'ose le dire.

NINON.

Que je vous plains !

MAINTENON.

O ma chère Ninon !
Toi dont l'esprit, l'amitié, la raison,
Depuis longtemps dans mon cœur ont su lire,
Que de grandeur et que d'adversité
Ont tourmenté mon existence entière !
Aujourd'hui reine, hier dans la poussière !
Ah ! trop heureux qui, dans l'obscurité,
Libre d'honneurs, exempt de pauvreté,
D'un pas égal achève sa carrière !
Une prison jadis fut mon berceau :
(Car je suis née... et meurs dans l'esclavage,
Puisqu'aujourd'hui Versaille est mon tombeau !)
Trois ans après, sur un lointain rivage,
Seule, oubliée, un monstre de ces bords
Rampe vers moi, se dresse, et je m'endors
Prête à périr sous sa dent meurtrière.

De ses replis déjà les noirs contours
M'enveloppoient... On vole à mon secours,
Et je m'éveille en embrassant ma mère.
Je la perdis, hélas ! neuf ans après !
Elle suivit son époux de trop près :
Et me laissa, dès ma douzième année,
Seule, au milieu de ce climat lointain,
Où le soleil brûle l'Américain,
Suivre au hasard ma triste destinée.
Bientôt son cours me ramène à Paris ;
Je m'y retrouve au sein de ma famille.
Mais j'étois pauvre ; et d'une pauvre fille
Tous les parens ne sont pas les amis.
En affectant de plaindre ma ruine,
Une parente adopta l'orpheline,
Moins par pitié que par orgueil ; mon nom
La décoroit J'étois dans sa maison,
Sa complaisante ; en public, sa cousine.
  L'abbé Scarron, chargé d'infirmité,
Charmoit alors ses maux par sa gaîté.
Il demeuroit dans notre voisinage ;
Et de la cour pour dissiper l'ennui,
Les grands seigneurs venoient rire chez lui.
J'étois à peine au printemps de mon âge,
Quand par hasard seul un jour avec moi,
Scarron me dit ! Vous êtes, je le voi,
Pauvre, sensible, et malheureuse et sage :
Pour rester sage, il faut vous marier,
Ou, dans un cloître, à Dieu sacrifier
Tout ce qu'Amour vous remit en partage.

Mais, à Paris, la pauvreté souvent
Ne trouve, hélas ! ni mari ni couvent :
L'or seul fait tout. Du peu que j'en possède,
A vous sauver souffrez que je vous aide,
Et choisissez, ou le cloître, ou l'hymen,
Dieu pour époux, ou mon cœur et ma main...
Quoi ! vous pleurez ! Calmez ce trouble extrême.
Je suis infirme et je souffre : mais j'aime ;
Et de chez moi, la goutte et la douleur
N'ont pu bannir l'amour ni le bonheur...
Que dira-t-on de cet hymen bizarre ?
Scarron et vous ! Ah ! vous en rougissez,
Je le mérite ; et ce n'est pas assez
Que pour vous plaire un peu d'esprit répare
Mille défauts. Pourtant réfléchissez
Qu'un ami sûr est un époux bien rare...
Mais j'entrevois, dans vos regards baissés,
Le triste sort que l'Amour me prépare,
Et votre choix ne peut être indécis,
Le couvent ?.. —Non; c'est vous que je choisis. —
Cette union, par l'estime assortie,
Fit, sans amour, le bonheur de ma vie ;
Aucun chagrin n'en altéra le cours,
Et je lui dois les plus beaux de mes jours.
Chez mon époux, toujours bon, toujours tendre,
Toujours plaisant, on aimoit a se rendre.
C'étoit Grammont, Vivonne, Coligny ;
Voiture, Hénault, Pelisson, Marigny,
Tous habitans du Pinde et de Cythère,
Sachant penser, sentir, aimer et plaire.

Chère Ninon, où sont ces doux momens,
Ces entretiens et ces soupers charmans,
Où mille traits, voilés par la décence,
Piquoient l'amour sans blesser l'innocence;
Où tous joyeux, tous heureux de nous voir,
Jusqu'au matin nous prolongions le soir?
Mais veuve, hélas! dès mon cinquième lustre,
Le cœur sensible, ayant quelque beauté,
Il me fallut, avec la pauvreté,
Combattre encor plus d'un amant illustre.
Seule à Paris, délaissée à la cour,
J'allois enfin chez la jeune Némour,
Des Portugais aimable souveraine,
Chercher un sort; et les larmes aux yeux,
Prête à partir, j'adressois mes adieux
Aux lieux chéris où serpente la Seine.
Je vis alors l'altière Montespan,
Le front paré des fleurs de la jeunesse,
D'attraits, d'esprit, assemblage frappant,
Qui de Louis captivoit la tendresse.
Quoiqu'on ne pût se lasser d'admirer
Ses yeux charmans, sa beauté noble et fière,
Tant de trésors laissoient à desirer.
Qu'y manquoit-il? le cœur de La Vallière. —
Madame, avant de quitter pour jamais
L'heureux pays qu'habitent les Français,
J'en viens, lui dis-je, admirer la merveille. —
Elle sourit. — Reposez-vous sur moi;
Restez, dit-elle; attendez tout du roi. —
Et l'espérance en mon cœur se réveille.

Quoi ! dit Louis, me fatiguera-t-on
Toujours du nom de la veuve Scarron ?
Puisque ce nom, Sire, a pu vous déplaire,
Par vos bienfaits forcez-nous de le taire,
Dit la sultane. — Et l'importunité
Fléchit pour moi sa générosité.
Bientôt, cachée aux regards curieux,
De Montespan j'obtins la confiance,
Et cultivai dans un profond silence
De leurs amours les fruits mystérieux.

Au roi j'avois le malheur de déplaire.
Mais, chère au fils, on le devient au père.
Il me parla, m'écrivit, m'estima,
Me vit, se plut à me voir, et m'aima.
De Montespan les superbes caprices
Le fatiguoient. Dans la jeune saison,
Si de nos pleurs l'amour fait nos délices,
Dans notre automne, il faut à la raison
Plus de bonheur et moins de sacrifices.
Le roi ne peut se passer d'être aimé.
Son cœur au mien s'étoit accoutumé.
Il me voyoit tous les jours, à toute heure ;
Nous n'avions plus qu'une même demeure.
D'un chaste amour Dieu ne peut s'offenser ;
Mais le méchant peut se scandaliser.
Louis est pur, le scandale lui pèse ;
Il résolut enfin de m'épouser.
L'honneur, l'estime, et le père La Chaise
Surent unir par de sacrés liens....

NINON.

Les intérêts du ciel avec les tiens.

MAINTENON.

L'hymen enfin sur les degrés du trône
Me fit asseoir près du plus grand des rois ;
Et, sans régner, je l'aidai quelquefois
A supporter le poids de la couronne.
Celui qui tient notre sort dans ses mains,
Conduit ainsi les fragiles humains
De la misère à la haute fortune.
Las, fatigués d'une pompe importune,
Ne trouvant plus ni repos ni plaisir,
Nous voudrions vainement ressaisir
L'obscurité de cette paix profonde,
D'où l'homme heureux ne doit jamais sortir :
Et c'est alors que Dieu nous fait sentir
Que les vrais biens ne sont pas de ce monde !
Mais au milieu de tant de sorts divers,
Dans mes grandeurs comme dans mes revers,
De vous toujours je me suis souvenue,
J'ai toujours eu le besoin et l'espoir
De vous aimer, Ninon, de vous revoir.
Si loin de moi, qu'êtes-vous devenue ?

NINON.

Ce que j'étois. Telle vous m'avez vue,
Telle je suis ; sinon quelques appas
Un peu changés ; car tout change ici-bas.
Le plaisir est l'instinct de la nature :

Seul, de ma vie il a réglé le cours ;
En amitié toujours fidèle et sûre,
Toujours légère et volage en amours :
L'amour n'est rien qu'un plaisir peu durable ;
Mais c'est vertu que la sainte amitié.
Or le plaisir veut être varié ;
Et la vertu doit être invariable.
Lorsque j'aimai le jeune Coligny,
De bonne foi le soir nous nous jurâmes
Qu'au moins cent ans et nos cœurs et nos ames
Ne feroient qu'un, et.... nous nous le prouvâmes.
Le lendemain, de nos célestes flammes
Le siècle entier s'étoit évanoui.
Pensive alors, et pleurant la chimère
De ce bonheur qui n'est pas sur la terre,
N'y voyant plus qu'un caprice léger,
D'autant plus vif que plutôt il s'envole,
Je me promis désormais de changer ;
Et vous savez si je me tins parole.
Le grand Condé, bien moins grand chez Cypris
Que chez Bellone, et l'enjoué Gourville,
Et Villarceaux, l'idole de Paris,
Chaulieu si gai, si tendre, si facile,
L'ardent d'Albret, le tiède Sévigné,
Zéphir Pécourt (*) dont je fus idolâtre,
Le bon Chapelle, et mon pauvre La Châtre,
Saint-Évremond d'amours environné,
Et Charleval de myrtes couronné,

(*) Pécourt, célèbre danseur de ce temps.

Tout fut heureux : même je vous avoue
Que je tentai le père Bourdaloue ;
Il résista, non sans émotion,
Et me donna sa bénédiction.
Elle opéra ; bientôt je devins mère.
D'un œil malin, et la ville et la cour,
Du nouveau-né consultant tour à tour
Les traits charmans, cherchoient ceux de son père ;
Puis s'écrioient : C'est l'enfant de l'Amour !

O doux transports d'une volupté pure !
Jour de triomphe, où du sein des douleurs
Nous ranimant au cri de la nature,
Nous contemplons, en essuyant nos pleurs,
Cette innocente et douce créature,
Ce foible enfant que vient de déposer
Entre nos bras le dieu de la tendresse !
Ses yeux encor ne peuvent nous fixer ;
Sa main déjà nous cherche et nous caresse !
Céleste Amour, lorsque tu m'inspirois
Ces soins touchans, mêlés de tant de charmes,
Pouvois-je, hélas ! prévoir que tes bienfaits
Dussent un jour me coûter tant de larmes ?
Vous avez su d'un fils infortuné
L'erreur fatale et l'horrible aventure.
Par son honneur à périr condamné,
Il se punit des torts de la nature.
Dans mes bosquets je vis couler son sang,
Je vis l'inceste au sein de ma demeure :
Pâle et brûlant, même à sa dernière heure,
Il contemploit sa mère en frémissant !...

Ah ! je frémis moi-même en y pensant,
Et la rougeur couvre encor mon visage !

MAINTENON.

De ton esprit, chère Ninon, bannis
D'un tel tableau la trop funeste image.
Hélas ! combien, à ces affreux récits,
J'ai plaint tes maux, admiré ton courage !
Ainsi, souvent déployant sa rigueur,
Par les malheurs, Dieu vers lui nous ramène ;
Sans doute aussi, fortifiant ton cœur,
Lui seul t'a fait triompher de ta peine.

NINON.

Ah ! quel triomphe ! et qu'un cœur maternel
Se défend mal contre un coup si cruel !
Longtemps le mien saigna de sa blessure.
A tout moment, l'esprit frappé d'effroi,
Je croyois voir l'Amour et la Nature
S'unir ensemble, et s'armer contre moi,
Et dans mon sein j'entendois leur murmure.
D'un sombre ennui le poison destructeur
Vint altérer mes traits, mon caractère.
Ce n'étoit plus cette Ninon légère,
Vive, enjouée, aimant, cherchant à plaire.
Mon air pensif, mes yeux pleins de langueur,
Manifestoient ma secrète douleur.
Mais ici-bas tout passe, tout s'altère.
Un grand malheur vainement nous atterre ;
Et quoiqu'alors il grave en notre cœur

Ce trait profond que jamais rien n'efface,
Tel est du sort l'ordre sage et constant,
Que chaque jour en affoiblit la trace.
Les soins divers, la raison, le penchant,
Le temps enfin, qui sans cesse changeant,
Tandis qu'il fuit, et renaît et s'envole,
Frappe soudain, et lentement console,
Tout, par degrés, vint calmer mon tourment.
Le naturel reprenant quelque empire,
A l'amour même on vit Ninon sourire.
Mais l'amitié, plus qu'aucun sentiment,
Sut me charmer et régna dans mon ame.
Je chérissois sa douce et pure flamme.
Ceux que d'abord mes yeux avoient soumis,
Jadis amans, devinrent mes amis.
D'autres, bravant l'amour et ses alarmes,
Goûtant en moi de plus solides charmes,
Daignoient m'offrir un encens libre et pur;
Quelques vertus, un cœur fidèle et sûr
M'avoient acquis leur estime sincère.
A chacun d'eux empressée à complaire,
Je préférois ceux à qui le malheur
Donnoit des droits plus sacrés sur mon cœur.
Par ce penchant doucement entraînée,
Mon ame, un jour, plaignoit la destinée
De notre aimable et cher *Desyveteaux*,
Dont on m'avoit exagéré les maux.
Ce bon vieillard, au cœur simple et sincère,
Par le besoin relégué dans sa terre,
Étoit, dit-on, délaissé, malheureux,

Et j'y volai... Quelle surprise, ô dieux!
Au pied d'un myrte, au bord d'une onde claire,
Je le trouvai tranquille et solitaire,
Entre son chien, ses chèvres, ses moutons,
Nonchalamment couché sur la fougère,
Et sur son luth modulant des chansons,
Ou dépouillant les prés et les buissons
Pour couronner le sein de sa bergère.
« Eh! vous voilà, mon cher Anacréon!
« Quoi! vous, berger! Quel effort de raison!
« Las des amours, de la cour, de la ville,
« Pour rajeunir votre arrière saison,
« Vous égayez vos jours par une idylle!
« Heureux pasteur, entretenez longtemps
« Sous ces bosquets vos tendres rêveries;
« Chantez Phyllis, soignez vos bergeries;
« Et plaise aux dieux des bois et des prairies,
« Que sur vos pas je vienne, dans vingt ans,
« Cueillir encor les roses du printemps! »
De mes loisirs ainsi faisant usage,
Tranquille au port, à l'abri du naufrage,
Je retrouvois souvent d'heureux instans.
Des passions, des folles imprudences,
Regrettant peu l'orageuse saison,
Aux doux plaisirs d'une aimable raison
Mon cœur bornoit ses pures jouissances.
Dans ce sommeil des sens et du desir
Paisiblement j'achevois ma carrière;
Mes cheveux noirs commençoient à blanchir,
Et couronnant mon front octogénaire

Contre l'amour sembloient me prémunir ;
Quand un abbé, sortant du séminaire,
Me vit, voulut. . osa même obtenir...

MAINTENON.

Encor ?

NINON.

C'est tout. Pouvois-je mieux finir?
Je l'avoûrai, sans peine on peut m'en croire,
D'un tel amour la singularité
Me parut propre à compléter ma gloire,
Et par plaisir moins que par vanité
A mon galant je cédai la victoire.
En traits de flamme au temple de Mémoire
L'Amour grava le nom et les exploits
De ce héros, dont le mâle délire,
De la beauté multipliant les droits,
Du temps pour elle envahissoit l'empire.
Ce conquérant eut des admirateurs ;
Mais nul n'osa devenir son émule ;
Il effraya tous ses imitateurs,
Et posa seul les colonnes d'Hercule.

MAINTENON.

Crois-moi, ma chère, il faut te convertir,
Et renoncer au néant de ce monde.

NINON.

Y renoncer ? Pourquoi ? si le plaisir
De ce néant remplit la nuit profonde.

MAINTENON.

Ne sais-tu pas que tout est vanité ?

NINON.

Je sais bien mieux que tout est volupté.

MAINTENON.

Des vains plaisirs l'ombre fuit et s'efface.

NINON.

Le souvenir du moins nous les retrace.

MAINTENON.

Mais d'en jouir quand il n'est plus permis ?

NINON.

Il l'est toujours d'avoir de bons amis.
Parmi les miens, de fort illustres dames,
Dont on connoît les talens enchanteurs,
Viennent chez moi prouver aux détracteurs
Que l'amitié peut régner chez les femmes.
Dans le Marais, auprès des noirs créneaux
De ce palais, dout les sombres tourelles
Servent d'asyle aux amoureux oiseaux,
Et de remparts aux nids des tourterelles,
Est un salon bien commode et bien clos,
Où des amis dont je pleure l'absence,
Autour de moi la toile et les pinceaux
A mes regards retracent la présence.
Là, Sévigné vient souvent nous charmer.
Grignan s'assied près de sa tendre mère.

Ségrais conduit La Fayette, un peu fière,
Mais elle a tout ; les dieux pour la former
Ont épuré l'esprit et la matière.
Bouillon la suit avec La Sablière,
L'une apportant les fruits de la raison,
L'autre les fleurs de la belle saison.
Soudain paroît la brillante Coulanges,
Detorp modeste, au sourire enfantin ;
Charleval entre en leur donnant la main,
Et d'un regard, ce vieil esprit malin
Furtivement convoite les deux anges.
A pas tardifs suit La Rochefoucauld,
Goutteux charmant, qu'on aime et qu'on écoute,
Sentencieux, mais pas plus qu'il ne faut,
Ferme, mais bon, mais tendre, et qui sans doute
A vingt-cinq ans n'eut pas toujours la goutte.
Là, librement on pense, on parle, on rit.
Là, nous prenons tous les genres d'esprit,
Tous, excepté celui de la satire :
Les sots n'ayant de toute éternité
Pour tout esprit que la méchanceté ;
Le peu qu'ils ont doit être respecté ;
Nous leur laissons le bonheur de médire.
De rêve en rêve, et d'objet en objet,
Notre raison au hasard se promène :
S'éloigne-t-elle un peu trop du sujet ?
D'un mot piquant la gaîté la ramène.
Saint-Évremond de Londres nous écrit :
Nous chérissons les doux fruits de sa veine :
Dans les portraits que sa plume décrit,

De nos voisins en rapprochant sans peine
Les loix, les arts, et les mœurs et les goûts,
Nous comparons les sages et les fous
De la Tamise avec ceux de la Seine.
De ses plaisirs et de sa volupté
Chacun de nous peut jouir et se taire :
Nous savons tous que l'ombre et le mystère
Doublent le prix de la félicité.
Mais nos malheurs sont en communauté ;
Et si du sort l'un éprouve l'outrage,
Tous à l'instant sur son adversité
Nous réclamons notre droit de partage.
Ainsi chez nous, malgré le temps et l'âge,
Subdivisant le mal, jamais le bien,
Jouir est tout, souffrir n'est presque rien.
D'un pas égal, par cette pente unie,
Je m'achemine au terme de la vie.
Déjà mes yeux se ferment à moitié,
Un long sommeil pèse sur ma paupière,
Mais il est doux, en quittant la lumière,
De s'endormir au sein de l'amitié.

MAINTENON.

Si l'amitié seule a droit de vous plaire,
Je vous chéris, la cour vous considère ;
Demeurez-y, pour n'en jamais sortir.

NINON.

Moi, chez les grands ! eh ! qu'y viendrois-je faire ?
A les flatter pourquoi m'assujettir ?

Quatre-vingts ans je fus libre et sincère ;
Il est trop tard pour apprendre à mentir.

MAINTENON.

Si de la cour le ton vous effarouche,
Ninon, qu'au moins votre salut vous touche.
Fuyez Paris ; son air contagieux
Vaut-il l'air pur qu'on respire en ces lieux ?
Près de Louis, le cœur se sanctifie,
La chair se tait, la foi se vivifie.
Suivez le roi dans ses pieux travaux,
Et comme lui faites-vous Moliniste.

NINON.

Si j'embrassois le parti des dévots,
J'aimerois mieux me faire Janséniste.
La fermeté de leurs mâles vertus
Secrètement m'édifie et me tente.
J'aurois voulu damner Jansénius,
Si j'avois eu la grace suffisante ;
Mais mon cœur n'est, ne fut, ni ne sera
Jamais tenté du docteur Molina.

MAINTENON.

Sur votre erreur souffrez qu'on vous éclaire.

NINON.

Non, je ne puis, au nom de l'Éternel,
Haïr Pascal, ni proscrire Quesnel.
Ah ! puisqu'ils n'ont qu'un même Dieu pour père,

Puisqu'ils sont tous l'ouvrage de ses mains,
Pour leur repos quand pourront les humains
L'adorer tous de la même manière !

MAINTENON.

De quel parti vous rangez-vous enfin?
Car à votre âge il faut faire une fin.

NINON.

Si Dieu permet un jour que je revive,
Je marcherai par un autre chemin;
Mais d'en changer il n'est plus temps; j'arrive.

MAINTENON.

Vous mourrez donc sans foi, sans repentir?

NINON.

Se repent-on d'avoir eu du plaisir?

MAINTENON.

Ah! les dévots goûtent bien d'autres charmes!

NINON.

Je suis dévote autant que je le puis.

MAINTENON.

Pauvre Ninon, que j'ai versé de larmes
Sur vos plaisirs!

NINON.

Et moi sur tes ennuis!

MAINTENON.

Tu m'aimes donc, ma Ninon ?

NINON.

Si je t'aime !
Le temps peut-il altérer l'amitié ?

MAINTENON.

Eh bien ! pour moi si ton cœur est le même,
De mes grandeurs accepte la moitié.

NINON.

De tes grandeurs ? ah ! tu me fais pitié !
O de l'orgueil victime couronnée !
De temps en temps, d'Aubigné, près de toi
Je reviendrai pleurer ta destinée !...
Mais voici l'heure où le plaisir chez moi
Va rassembler tous mes amis fidèles ;
Et je revole aux oiseaux des Tournelles.

MAINTENON.

Un mot encor !

NINON.

Non, j'apperçois le roi ;
Sèche tes pleurs et souris, malheureuse !

MAINTENON.

Approche-t-il ?

NINON.

Regarde, le voici.



MME. DE MONTESPAN.

MAINTENON.

Adieu, Ninon; puissiez-vous être heureuse
Dans l'autre vie!

NINON.

Et toi, dans celle-ci!

MORT ET PORTRAIT

DE MADAME DE MONTESPAN.

Sous ces rochers profonds et solitaires,
Où de leurs feux les nymphes de Bourbon,
Pour le vieillard, pour l'enfant moribond,
Font bouillonner leurs ondes salutaires,
L'Amour fermoit les yeux de Montespan,
Dont tant d'amans adorèrent les charmes;
Et cependant la mort, en la frappant,
D'aucun ami ne fit couler les larmes.
D'un vain éclat son esprit revêtu
Erra toujours de caprice en caprice:
Mille agrémens, cent défauts, pas un vice,
Des qualités, mais pas une vertu.

Son cœur épris de la grandeur suprême,
Ivre d'orgueil plus que de volupté,
Chérit le roi moins que la royauté.
Ceux dont le front porte le diadême
Ne savent guère être aimés pour eux-même :
De la grandeur et du plaisir épris,
Vénus modeste a pour eux peu de prix ;
Junon moins belle, et moins tendre et plus fière,
Asservit mieux Jupiter et sa cour.
Ainsi l'orgueil l'emporte sur l'amour,
Et Montespan supplanta La Vallière...



M. DE LA VALLIERE.

MORT ET DISCOURS

DE MADAME DE LA VALLIÈRE.

Depuis trente ans, sous les austères loix
Qu'au mont Carmel dicta le grand Élie,
Par ses travaux La Vallière affoiblie
Offroit au Ciel, d'une mourante voix,
Le repentir des beaux jours de sa vie.
Enfin cédant à ses longues douleurs,
Elle pâlit, ferme les yeux, succombe.
Ses sœurs en deuil, la baignent de leurs pleurs :
Quand tout-à-coup, sur le bord de la tombe,
Levant encor d'un air calme et serein
Ce front jadis embelli par les Graces,
Mais où le temps et le sombre chagrin
Profondément ont imprimé leurs traces,
Elle leur dit avec l'accent flatteur
De cette voix qui sut aller au cœur :
Je vais finir ma pénible carrière ;
Dieu, de mes jours laisse échapper le fil,
Et me rappelle enfin de mon exil.
D'un jour plus pur j'entrevois la lumière :
Que de regrets ! que de crainte et d'espoir !

Vous qui plaignez le sort de La Vallière,
En vous quittant, qu'il m'est doux de pouvoir
Vous dévoiler son ame toute entière !

D'un père illustre et d'un sang généreux,
Pour mon malheur, le Ciel me fit descendre.
Je n'en reçus qu'un cœur sensible et tendre,
Présent bien rare et toujours dangereux !

Dès mon printemps à la cour transplantée,
Tout m'y surprit ; rien ne put m'y charmer,
Dans ma langueur je n'étois tourmentée
Que du desir, que du besoin d'aimer.
Louis étoit dans la fleur de son âge ;
Le plus charmant, le plus grand des mortels ;
Le monde entier lui dressoit des autels ;
Jusqu'à l'Amour, tout lui rendoit hommage.
A son aspect, de mes yeux éblouis
Furtivement quelques larmes coulèrent ;
Mes feux cachés vers lui seul s'exhalèrent.
Mais dans le roi je n'aimois que Louis.
J'aurois voulu qu'au sein de la misère
Le sort jaloux pût un jour le plonger;
Heureuse alors pour l'en dédommager,
De partager son cœur et sa chaumière !
Mais renfermant un sentiment si cher,
Avec le temps j'espérois le cacher
A tous les yeux et surtout à moi-même,
Lorsque du sein de sa grandeur suprême
Secrètement Louis vint me chercher.
Un roi voit tout : il lut dans ma pensée
Que dédaignant et fortune et grandeur,

L'ambition de posséder son cœur
Seule, en l'aimant, m'avoit intéressée.
Dès ce moment il célébra pour moi
Ces carrousels et ces fêtes brillantes,
Où, promenant leurs devises galantes,
Au champ d'honneur les jeunes chevaliers
Venoient unir les myrtes aux lauriers.
Objet caché de sa magnificence,
Je modérois ses augustes bienfaits.
Son cœur donné, quels présens m'eût-il faits !
N'avoit-il pas comblé mon espérance ?
Son amitié, son bonheur, sa constance,
Les fruits naissans de nos tendres amours
Me suffisoient ; et du moins mes beaux jours
N'ont point coûté de larmes à la France.
Aux courtisans, et même à mes amis,
Cachant ma fille et dérobant mon fils,
Je rougissois du bonheur d'être mère.
Mais le silence et l'ombre et le mystère
Assaisonnoient mes timides plaisirs.
Les pleurs furtifs de ma pudeur blessée,
Les souvenirs errant dans ma pensée,
Les remords même irritoient mes desirs.
Tu m'en punis ! Ta rigueur paternelle
Rendit, grand Dieu, mon amant infidèle !
Mais tel étoit l'excès de mon amour,
Que le pardon l'attendoit au retour !
La volupté d'un cœur qui s'abandonne
N'approche point de la félicité
D'un cœur trahi, dont la fidélité

Touche un ingrat, le ramène et pardonne.
Mais quel tourment de consumer ses jours,
Toujours trompée, à pardonner toujours!
Pour adoucir ma triste destinée,
Mille rivaux, au nom de l'hyménée,
Venoient m'offrir et fortune et grandeur;
Ils assiégeoient ma retraite profonde;
Mais vainement : Dieu devoit dans mon cœur
Succéder seul au plus grand roi du monde.
C'est dans ce lieu de paix, de charité,
Que, rencontrant le port pendant l'orage,
A l'amitié compatissante et sage
Je résignai ma foible volonté,
Dont j'avois fait un si mauvais usage!
Je vois encor ce temple, cet autel,
Cet appareil de la majesté sainte,
Et cette cour dans un deuil solemnel
Du tabernacle environnant l'enceinte,
Et prosternée aux pieds de l'Éternel.
Je crois encor, d'une voix attendrie,
Former ces vœux qu'animoit la ferveur,
Comme un banni prononce avec ardeur
Le vœu chéri de revoir sa patrie.
En ce moment jusqu'au fond de mon cœur
D'un jour nouveau les rayons pénétrèrent.
Mes yeux frappés soudain se dessillèrent.
Oh! sous l'éclat de cette auguste cour,
Sous l'appareil de ces dieux de la terre,
Que j'entrevis d'orgueil et de misère!
Fuyons, mon ame, au céleste séjour,

Source de vie et centre de lumière,
Loin de ce monde, où la gloire, où le rang
Vont s'éclipser dans la même poussière.
Foibles humains ! chez vous tout est néant ;
La grandeur même ; et Dieu lui seul est grand.
Qui le croiroit ? dans le sein des délices
Je n'ai connu que tribulations ;
Et sous la bure, au milieu des cilices,
Je n'ai trouvé que consolations.
Nos veilles même et nos privations,
Pour un cœur tendre ont souvent tant de charmes !
L'époux, auquel nous savons les offrir,
A notre amour tient compte d'un soupir ;
Et c'est chez nous qu'on sent le prix des larmes !
Mais, malgré moi, par un lien sacré
L'amour encor m'attachoit à la terre.
On aime à vivre, alors que l'on est mère ;
J'avois un fils !... tu me l'as retiré,
O Providence ! et j'en ai murmuré :
Mais l'oublier est-il en ma puissance ?
Pardonne-moi ; tu sais que j'ai pleuré
Sa mort, hélas ! bien moins que sa naissance !
Depuis ce temps, tous les soins de mon cœur
Tendent au ciel. Un auguste hyménée
Rend désormais ma fille fortunée.
Louis, instruit par l'âge et la douleur,
De tous côtés trahi par la victoire,
Si grand jadis au faîte de sa gloire,
Est devenu plus grand dans son malheur.
En sa faveur que ton bras se désarme ;

Rends-lui, grand Dieu ! le bonheur et la paix !
Je t'ai juré de n'en parler jamais,
Mais grace encor pour la dernière larme !
Grace et secours ! aide-moi ; soutiens-moi :
Je fais des vœux pour n'adorer que toi ;
Mais quels combats ! de ma cendre enflammée
Quelle étincelle encor s'est ranimée !
Si je l'aimai quand il put me trahir,
Quand je le plains pourrois-je le haïr ?
Non, la pitié ne sauroit être un crime.
Dieu ! laisse-lui partager ta victime ;
Reçois mes vœux, mes pleurs, mon repentir ;
Il n'aura plus que mon dernier soupir !



LOUIS XIV.

FIN DE LOUIS XIV.

QUAND le soleil, au bout de sa carrière,
Pâlit, décline et s'éteint par degrés,
De ses rayons les traits décolorés
Dardent au loin sa mourante lumière.
Tel, survivant à sa famille entière,
Sous ses lauriers par la douleur flétris,
Et de son trône étayant les débris,
Louis, avant de fermer la paupière,
Offroit aux yeux de l'univers surpris
Les souvenirs de sa splendeur première;
Et renonçant à ses vastes projets,
Après avoir ramené la victoire,
Il recueilloit, pour réparer sa gloire,
Quoiqu'un peu tard, l'olive de la paix;
De son crédit il ranimoit encore
L'heureux commerce à sa voix renaissant.
Des bords lointains, d'où s'élève l'aurore,
Il recevoit l'hommage du Persan.
Admiré, craint, même en s'affoiblissant,
Ses ennemis, dans la vigueur de l'âge,
Trembloient encor d'éveiller son courage,
Et respectoient le lion vieillissant.

Mais si son nom, son repos, sa vaillance,

Étoient au loin chéris et redoutés,
Dans son palais ses jours étoient comptés.
D'un foible enfant, seul espoir de la France,
Et du berceau sur le trône porté,
Les courtisans, briguant l'autorité,
Se disputoient le règne en espérance.

Déjà Philippe, issu du sang des rois,
Faisant valoir son génie et ses droits,
Saisit de loin le sceptre qu'il réclame.
Enfant proscrit d'une amoureuse flamme,
Le froid Du Maine invoquoit à la fois
Et la nature et la faveur des loix,
Et son épouse, adroite enchanteresse,
Dont l'art puissant déguisoit sa foiblesse.
Mais l'heure approche où l'arrêt du trépas
Va terminer ces illustres débats.
Le roi se meurt; soudain changeant d'idole,
Des courtisans l'essaim part et s'envole;
Chez Orléans tout court se prosterner.
À son lever, en pompeuse visite,
Guerriers, prélats, ministres et leur suite,
D'un deuil flatteur viennent l'environner;
Pour tout le jour le prince les invite...
Mais le monarque à midi ressuscite,
Et monseigneur reste seul à dîner.

Tendres amis, pauvres gens que nous sommes
Ce procédé nous eût fait frissonner;
Philippe en rit, il connoissoit les hommes
Le courtisan, dans ses mœurs, est pareil
À cette fleur qui, regardant l'aurore,

Puis le midi, puis le couchant encore,
Naît, vit et meurt en cherchant le soleil.

Tant que le calme en ses veines brûlantes
Règle le pas des artères plus lentes,
Et de son teint ranime la langueur,
Près du malade à l'envi se déploie
Sur tous les fronts un faux air de bonheur;
Mais il retombe; une fausse douleur
Laisse entrevoir une perfide joie.
De la régence en secret partisan,
Harlay renaît, et Le Tellier expire :
Le janséniste observe le présent,
Sur le passé le jésuite soupire;
Du Maine pleure, Orléans va sourire;
C'est dans les yeux de sa cour qu'il faut lire
Le bulletin d'un prince agonisant.

Mais de Louis l'heure fatale sonne!
Plus de retour; l'univers l'abandonne.
Maintenon fuit sous les murs de Saint-Cyr.
De ce héros, dont le moindre desir
Retentissoit aux deux pôles du monde,
La voix plaintive, à son dernier soupir,
Implore en vain un cœur qui lui réponde!
A ce silence, un long et morne effroi
Vient redoubler l'horreur qui l'environne :
Foible, expirant, il appelle... — Personne!... —
Et voilà donc le dernier jour d'un roi!
Ah! plus heureux sous le chaume paisible,
Le laboureur, patriarche des champs,
Environné des pleurs, des soins touchans

D'amis, d'enfans, d'une épouse sensible!
Lorsque sa main, avec un tendre effort,
En les quittant, presse leur main chérie,
Il ne meurt pas; il soupire et s'endort.
Près d'un ami, le terme de la vie
Est un sommeil : sans ami, c'est la mort.

POÉSIES DIVERSES.

POÉSIES DIVERSES.

DÉPART DES VACANCES (*).

POURQUOI vous quitter,
Aimable nature ?
Riante verdure,
Pourquoi vous quitter ?
Jeune et plaintive Philomèle,
Chaque fois que j'entends les échos de ces bois
Répéter tendrement les accens de ta voix,
Ma tristesse se renouvelle.
Mêle, mêle tes soupirs
Aux amertumes que me cause
Le terme de mes plaisirs.
Au sein de ma famille, hélas ! mon cœur repose :
Il faut m'en séparer ! ah ! mêle tes soupirs
Aux amertumes que me cause
Le terme de mes plaisirs.

(*) On présente au public cette pièce et la suivante, comme les premiers essais d'une Muse novice, dans lesquels on pourra entrevoir avec plaisir le talent naturel de M. DEMOUSTIER pour la poésie. Il étoit au collége, et avoit à peine quinze ans lorsqu'il composa ces opuscules, qui déjà portent l'empreinte de cette aimable sensibilité répandue dans tous ses ouvrages.

Sombres forêts, où règne le silence ;
Charmans vergers, séjour de l'abondance ;
Rians coteaux, où l'on voit chaque jour
Bacchus venir avec toute sa cour
Recueillir les présens que nous offre l'automne ;
Aimables prés, où Flore avec Pomone
S'empressent d'accorder aux vœux des laboureurs
Les fruits qu'ont mérités leurs utiles labeurs ;
Vous tous, lieux charmans, doux asyles,
Je ne verrai donc plus vos tableaux enchanteurs !

Habitans fortunés de ces rives tranquilles,
Goûtez dans le repos votre félicité.
Vous ne connoissez point tout le fracas des villes :
Que vous êtes heureux dans votre obscurité !

O quand pourrai-je, assis au bord de l'onde pure
Qui serpente dans ce vallon,
Venir peindre encor la nature,
Et jouir chez Cérès des plaisirs d'Apollon !

CARACTÈRE DE MA MUSE.

Ma Muse inconstante et légère
Cueille les fleurs du printemps,
Parcourt les vergers et les champs,
Et folâtre sur la fougère.

Ses plus doux amnsemens
Sont d'écouter les accens
De quelque flûte bergère.

Elle se plaît dans les vallons.
Là, sur le bord des fontaines
Elle voit bondir les moutons;
Elle voit flotter les moissons
Au milieu des riantes plaines.

Souvent à l'ombre d'un ormeau,
Elle entretient quelque ruisseau
Qui coule avec un doux murmure;
Et sur ses foibles chalumeaux
Elle célèbre des hameaux
La joie innocente et pure.

Mais dès que l'Aquilon fougueux,
Roulant du sommet des montagnes

Se déchaîne dans les campagnes,
Et d'un nuage épais enveloppe les cieux;
Ma Muse pâle et hors d'haleine,
Traverse promptement la plaine;
Et réduite aux abois,
Elle se sauve dans les bois.

ODE

SUR LA MORT DE MADEMOISELLE***,

âgée de 12 ans.

Muse, quitte ces prés et ces riantes plaines;
Abandonne aux bergers le séjour des hameaux,
Seconde ma douleur, et pour peindre mes peines,
Prends tes tristes pinceaux.

Pareille aux jeunes fleurs à peine encore écloses,
Doris embellissoit nos fertiles guérets.
L'impitoyable Mort vient mêler à ses roses
De lugubres cyprès.

Hélas! pourquoi couper une trame si belle!
Pourquoi de son printemps interrompre le cours!
Pourquoi nous l'arracher! la Parque pouvoit-elle
Filer de plus beaux jours?

Près de son urne encore on voit l'aimable Enfance ;
Les Graces et les Ris la couronnent de fleurs ;
Les Plaisirs affligés et la tendre Innocence
Y répandent des pleurs.

Le Temps trancha ses jours dans sa course rapide ;
Et dès qu'il vit sa faute, il voulut, mais en vain,
La rendre à la lumière ; et sa faulx homicide
Échappa de sa main.

Ainsi périt un lis coupé dans la prairie.
En vain le moissonneur, touché de ses attraits,
Voudroit le ranimer et le rendre à la vie :
Il est mort pour jamais !

ODE

SUR LE RETOUR DU PRINTEMPS.

Accourez, Nymphes, sur ces rives,
Ne craignez plus les Aquilons ;
Voyez les ondes fugitives
Qui serpentent dans ces vallons.
Assez et trop longtemps sur nos humides plaines
Nous avons vu régner le dieu des noirs frimas.
Mais enfin des Zéphyrs les tièdes haleines
Annoncent le Printemps qui marche sur leurs pas.

Demain, lorsque la jeune Aurore
Ouvrira les portes du jour,
Combien nous allons voir éclore
De fleurs pour orner son retour !
Dans quel noble appareil le Printemps va paroître !
Les Tritons, pour le voir, sortent du sein des eaux ;
Les Faunes, les Sylvains ont reconnu leur maître,
Et célèbrent sa gloire au son des chalumeaux.

Voyez sur ce léger nuage
S'avancer l'aimable Printemps ;
Sa cour est l'heureux assemblage
De tous les plaisirs renaissans.
Tandis que les Zéphyrs l'entourent de guirlandes,
Avec un doux sourire il regarde Cérès :
Les mortels à l'envi lui portent leurs offrandes,
Et pour lui l'encens fume au milieu des guérets.

Sur cette riante verdure
Je vois la déesse des fleurs
Embellir la jeune Nature
De ses plus brillantes couleurs.
Près d'elle j'apperçois la flatteuse Espérance,
Qui portant dans son sein les doux germes des fruits,
Déjà dans le lointain nous montre l'Abondance
Qui de nos longs travaux nous apporte le prix.

Venez dans ces gras pâturages,
Quittez l'asyle des hameaux ;

Auprès de ces tendres feuillages,
Bergers, conduisez vos troupeaux.
Au pied de ces ormeaux déposez vos houlettes ;
Hélas ! depuis longtemps Écho n'a plus de voix.
Sous vos agiles doigts animez vos musettes,
Et ramenez enfin les plaisirs dans nos bois.

Assemblez-vous sous cet ombrage,
Venez, embellissez nos champs,
Tendre jeunesse, de qui l'âge
Est une image du printemps.
Joignez à nos accords votre danse légère,
Je vois autour de vous voltiger les Desirs.
Amours, secondez-nous : cette molle fougère
Doit être, au mois de mai, le trône des Plaisirs.

SATIRE

DES BUVEURS DU XVIII[e] SIÈCLE.

Jupiter ! du haut de la nue,
De ce monde extermine enfin
Ces buveurs qui, sans retenue,
Mettent moitié d'eau dans leur vin.
Fais revivre ces premiers âges,
Où les Ris, l'Amour et Vénus
Enchaînoient les fous et les sages
Avec les pampres de Bacchus.

Après le gain de vingt batailles,
Les Duguesclins et les Bayards,
Trinquant à l'ombre des futailles,
S'excitoient aux travaux de Mars.
Pour de plus paisibles conquêtes,
Comme eux ranimons notre ardeur;
Les Graces seront toujours prêtes
A couronner l'heureux vainqueur.

Céladons, chantez vos Climènes;
Moi, je célèbre le bon vin :
Gémissez du poids de vos chaînes;
Je bois, et nargue du chagrin !

Mon amante n'est point rebelle,
Jamais je ne soupire en vain;
Mais je la trouve encor plus belle,
Lorsque je vois mon verre plein.

Va, cours, infortuné poète,
D'Hippocrène épuise les eaux;
Moi je n'embouche la trompette
Que sur le cul de mes tonneaux.
Apollon donne la colique
Aux cygnes du sacré vallon;
Pour moi, ma verve poétique
Réside au fond de mon flacon.

Vous qu'une soif aveugle entraîne,
Vous qui, laissant le vin d'Ay,
Allez boire l'eau de la Seine
Dans les bouteilles de Passy;
Puisse cette liqueur fatale
Vous mener bientôt chez Pluton,
Pour subir le sort de Tantale
Dans une tonne de Mâcon!

COUPLETS A MADAME G***.

« Ouvrez ; c'est moi qu'on nomme l'Amitié ;
« Moi, qui n'ai plus d'asyle sur la terre.
« Un frère ingrat m'exile sans pitié ;
« Mais j'aime encor l'auteur de ma misère. »

La porte s'ouvre. Un doux consolateur,
Au regard tendre, à la voix enfantine,
Lui tend la main : « Entrez, entrez, ma sœur,
« On vous attend tous les jours chez Justine. »

Bientôt Justine unit par sa douceur
Ces deux enfans qui la prirent pour mère.
Le lendemain je vins chercher la sœur,
Et m'apperçus que j'emmenois le frère.

A DEUX SŒURS;

l'une de 16 ans, l'autre de 18, qui me redemandoient des vers qu'elles avoient perdus.

Adélaïde, à votre âge
Perdre des vers, c'est un mauvais présage,
Qui peut avoir des suites quelque jour;
Et je vous gronderois pour vous rendre plus sage,
Si l'on pouvoit gronder l'Amour.
Mais écoutez ce que l'expérience
Peut-être vous confirmera.
Qui n'aime pas encor, quelque jour aimera:
Or pour aimer il faut de la prudence,
Il faut garder avec soin ces écrits,
Ces tendres riens, qui sont d'un si grand prix
Dans l'âge heureux qui suit l'adolescence,
Age charmant, où le bonheur commence,
Age où, guidé par les Jeux et les Ris,
Le cœur naïf écrit tout ce qu'il pense
Sous la dictée et les yeux de Cypris.
Que si l'Amour, toujours prompt à mal faire,
De la poche vient à soustraire
Quelqu'un de ces jolis poulets,
Et va le montrer à la mère;
Voyez quelle méchante affaire!

Adieu tous les plaisirs secrets,
Adieu les enfans du mystère;
Adieu les doux épanchemens
Si précieux aux belles ames;
Adieu tant de baisers de flammes
Si chéris des jeunes amans;
Adieu ces larcins pleins de charmes,
Qu'on pardonne en rendant les armes;
Adieu les amoureux soupirs,
Adieu.... adieu tous les plaisirs.
Qu'on s'en veut alors à soi-même!
Que de regrets, que d'amères douleurs,
Bien différentes de ces pleurs
Que l'on versoit au sein de ce qu'on aime!
Et puis, si la maman venoit, l'œil en courroux,
Vous sermonner sur ce chapitre,
Adélaïde, alors que deviendriez-vous?
Vous voyez donc qu'à plus d'un titre
La prudence vaut bien la peine d'y penser.
Pratiquez-la. Pour commencer,
Soigneusement conservez cette épître;
Elle est d'uu vieillard de vingt ans.
Je ne sais pas trop si cet âge
Plairoit aux yeux de bien des gens.
Pour moi, je crois que l'on peut être sage
Aux plus beaux jours de son printemps;
Et, n'en déplaise à la sagesse,
On suivroit beaucoup mieux ses loix
Si laissant là les traits de la vieillesse,
Elle prenoit votre minois.

Quant à vous, aimable Sophie,
Je vous ai déjà pardonné.
Vous êtes, dit-on, fort jolie :
Et bien ! gardez mieux, je vous prie,
Ce que Vénus vous a donné,
Que ce qu'Apollon vous confie.

ÉPITAPHE DE MADAME DUHAL,

morte à dix-neuf ans.

Des Graces, des Plaisirs, hier j'étois suivie ;
Hier l'Hymen et les Amours
Sous leurs chaînes de fleurs me tenoient asservie :
Hier, à mon bonheur chacun portoit envie ;
Aucun chagrin n'osoit en altérer le cours.
Que de liens charmans m'attachoient à la vie !
Mais celui dont la voix nous ouvre le tombeau,
N'a pas été touché des cris de ma tendresse.
Il a parlé ; l'Hymen, l'Amour et la jeunesse
Ont éteint leur flambeau !

COUPLETS

A MADEMOISELLE M. DU B.....

âgée de 17 ans, se disant déjà vieille.

Air : Femmes, voulez-vous éprouver, etc.

Aglaé, de vos dix-sept ans
Quoique le fardeau vous oppresse,
Je préfère aux fleurs du printemps
Les glaces de votre vieillesse.
J'aime vos antiques appas;
J'admire votre flétrissure.
Sur ces goûts ne disputez pas,
Tous les goûts sont dans la nature. *Bis.*

Vous avez peu de cheveux blancs;
Votre taille est encor mignonne.
Vous conservez toutes vos dents,
Et n'en gardez contre personne.
Le doux sourire de l'Amour
Anime encor votre figure :
Le ciel, au déclin d'un beau jour,
Sourit encore à la nature. *Bis.*

Si pourtant vous ne pouvez pas
Aller jusqu'au bois sans crossette,
Ma Bonne, donnez-moi le bras
Pour vous mener sous la coudrette.
Au doux murmure des ruisseaux
Nous essayerons sur la verdure,
De concert avec les oiseaux,
Le vieux refrein de la nature. *Bis.*

A MADEMOISELLE SÉDAINE.

AIR : Fournissez un canal au ruisseau.

JUSQU'ICI, j'avois cru qu'à quinze ans
Commençoit la saison de plaire :
Mais depuis huit jours, à mes dépens,
Suzon, vous m'apprenez le contraire.
Mon pauvre cœur qui bien souvent
Près de vous est à la torture,
Me rappelle, quand il murmure,
Que l'Amour est un enfant.

En naissant, vous avez apporté
Les titres de votre famille ;
Les charmes, les talens, la beauté,
Et ce feu qui dans vos yeux pétille.
Jeune Suzon, gardez-vous bien
D'en remercier la nature :
Elle ne vous rend, je vous jure,
Que ce qui vous appartient.

Pour moi, je vous crois depuis longtemps
L'enfant gâté de votre père ;
Car je vous vois tous les agrémens
De vos sœurs, dont sa Muse est la mère :
De Rose l'aimable candeur,
De Babet l'heureuse finesse,
De Nicolette la tendresse,
Et l'esprit de leur auteur.

Mais en vain votre père à son gré
Sait nous charmer quand il s'amuse ;
Car votre mère nous a montré
Qu'elle a plus de talent que sa Muse.
L'ouvrage qu'elle a mis au jour
Vaut mieux que tous ceux du génie.
Le bonheur d'en tirer copie
Est réservé pour l'Amour.

FRAGMENT

D'UN POËME SUR L'ART DE PLAIRE.

Gentil Bernard a chanté l'art d'aimer ;
Je vais chanter, après lui, l'art de plaire.
De tes regards, Cypris, viens m'animer,
Et d'un souris paye-moi mon salaire.

Tendres beautés, dont les trésors naissans
Sous le corset croissent et s'arrondissent ;
Aimables fleurs, vous que, depuis seize ans,
Amour cultive, et dont les doux présens,
Entre ses doigts déjà s'épanouissent :
Vous de qui l'art, l'esprit et les talens
Cachent aux yeux l'été qu'ils embellissent,
Et vous, hélas ! dont les attraits vieillissent,
Mais qui, trompant la vieillesse et le temps,
Les couronnez des roses du printemps,
Rassemblez-vous, que les Graces s'unissent
Et tour à tour président à mes chants.

Ame du monde et source de la vie,
Puissant auteur de cette tyrannie
Dont on se plaint... qu'on regrette pourtant !
Vole à ma voix, mon aimable tyran ;
Viens de tes feux embraser mon génie,
Et prête-moi ton langage touchant,

Simple, naïf, plein de douce harmonie :
Langage heureux, cent fois plus éloquent
Que les discours de Grèce et d'Italie,
Lorsque, sortant des lèvres d'une amie,
Il va chercher le cœur de son amant.

De tous les dons que la mère Nature
A ses enfans partage également,
Graces, génie, esprit, talens, figure ;
(Fleur passagère et frivole ornement
Lorsque c'est là notre seule parure)
De tous ces dons, le premier, selon moi,
C'est cet air simple et ce *je ne sais quoi*,
Qui doucement près de lui nous attire,
Nous y retient, nous y donne la loi,
Et sur nos cœurs s'acquiert certain empire
Qui fait plaisir sans qu'on sache pourquoi.

Ce don charmant qu'aux autres je préfère,
Ami lecteur, n'est-il pas l'*art de plaire ?*
S'il est un âge où la simplicité
Donne surtout un prix à la beauté,
C'est ce moment qui, n'étant plus l'enfance,
N'est pourtant pas encor l'adolescence.
Ce ton naïf de l'ingénuité,
Cette pudeur si rare et si touchante,
Ces yeux baissés, cette bouche charmante
Qui ne sait point trahir la vérité,
Cette blancheur et ce doux velouté,
Ce teint vermeil, cette santé riante,

Tout nous séduit, nous charme, nous enchante.
Telle à vingt ans bien moins à redouter,
Prenoit alors les cœurs sans s'en douter.

Jeunes beautés qui touchez à cet âge,
Dans ce tableau voyez-vous votre image?
Peintre novice, en traçant vos attraits,
Tantôt je crains d'altérer quelques traits,
Tantôt je crains, retouchant mon ouvrage,
D'être accusé de flatter mes portraits....

De les flatter? pardonnez à ma muse
Ce mouvement de pure vanité.
A ce tableau quand son pinceau s'amuse,
S'il lui paroît que sa main l'a flatté,
L'original doit lui servir d'excuse.
Eh! qui pourroit embellir la beauté,
Quand sur son front le fard de la parure
N'a point flétri la fleur de la nature!
Mais cette fleur, chez nous, depuis longtemps
Pour se flétrir n'attend plus le printemps.

. . . .
. . . .

STANCES

à une jeune femme qui, contente d'avoir un amant, refusoit d'avoir un ami.

Un jour la Violette éclose
Sous le gazon, dans un verger,
Humblement disoit à la Rose :
« Ma sœur, voudrois-tu m'obliger ?
« Hélas ! l'amitié la plus tendre
« Ne peut m'élever jusqu'à toi ;
« Mais si l'amitié peut descendre,
« Que ne descends-tu jusqu'à moi !

« Le sort, dit la fille de Flore,
« Sous le gazon t'a fait venir ;
« Dans les airs il m'a fait éclore,
« Ce n'étoit pas pour nous unir :
« Je ne puis quitter mon empire. »
La Violette ne dit rien ;
Mais elle eut recours à Zéphire,
Qui la servit dans son dessein.

Le dieu léger, du bout de l'aile,
Caressa la reine des fleurs ;
Celle-ci ne fut pas cruelle,
Et laissa voler des faveurs.

Son amant fit tant, que sa tête
Sous son haleine se baissa
Jusqu'à la tendre Violette,
Et que celle-ci l'embrassa.

L'Amour partage ainsi, Climène,
Son empire avec l'Amitié ;
Mais enfin d'un si beau domaine
Il lui céde l'autre moitié.
Par le temps courbée et flétrie,
Lorsque Zéphire la quitta,
La Rose eut besoin d'une amie ;
La Violette lui resta.

PÉTITION
D'UNE JEUNE INFORTUNÉE.

Si la raison ramène la justice,
Mettez un terme à ma captivité.
Quel criminel souffrit pareil supplice ?
Quel innocent l'avoit moins mérité ?

Mon existence est mon crime peut-être.
Ah ! si c'est moi que l'on en doit punir,
Pour expier l'instant qui me vit naître,
Lassez-vous donc de me faire mourir !

Si le Destin, qui régla ma naissance,
Sur mon état eût consulté mon choix,
J'aurois passé ma paisible existence
Sous la chaumière ou l'ombrage des bois.

Aux douces loix que la nature impose,
J'aurois borné ma gloire et mes plaisirs ;
A moins qu'un jour la couronne de rose,
A dix-huit ans n'eût tenté mes desirs.

A mes parens je serois encor chère,
Ma main peut-être auroit fermé leurs yeux :
Entre mes bras, mon respectable père
M'auroit souri dans ses derniers adieux.

Mais, en naissant, au trône condamnée,
J'ai vu mon front ceint du bandeau mortel :
Pour m'immoler le sort m'a couronnée,
Et mes parens ont consacré l'autel.

Ah! pénétrez dans ma sombre demeure!
Le jour, la nuit, dans ce morne désert,
Mon cœur flétri souffre seul, en une heure,
Ce qu'en cinq ans tous les miens ont souffert.

Mes bourreaux même, en voyant mes alarmes,
Sembloient me plaindre et presque s'attendrir ;
Mais la terreur leur défendoit des larmes,
Et me fermoit leurs cœurs prêts à s'ouvrir.

Je savois bien qu'aux princes de la terre
Le Ciel jaloux refusoit l'amitié ;
Mais j'ignorois qu'au sein de la misère
Il les privât même de la pitié.

Ah ! délivrez une tendre victime
Que la douleur va bientôt consumer.
J'irai chercher un asyle, où sans crime
On puisse encore et me plaindre et m'aimer !

LE CYGNE, LA COLOMBE ET LES TOURTERELLES,

ALLÉGORIE (*).

Le Cygne et la Colombe élevoient dans leur sein
Une innocente Tourterelle.
Bientôt un Tourtereau survint,
Qui sur des bords lointains fit son nid avec elle.

La Colombe et le Cygne alloient toujours priant
Pour le couple jeune et fidèle,
Qui chaque jour alloit multipliant.
Cependant survient un orage.
Le Cygne est menacé : la Colombe fuyant,
Avec lui se met en voyage,

(*) M. D...., ami de l'auteur, avoit épousé à Rambouillet une fort aimable personne, élevée par le curé et sa sœur, ses oncle et tante. Les jeunes époux vinrent demeurer à Paris en 1792. Le curé, menacé à Rambouillet, vint demeurer chez eux avec sa sœur. En 1795, les habitans redemandèrent leur curé. Les époux restèrent à Paris, retenus par leur état et leur jeune famille. Ce fut à cette occasion que, dans le souper d'adieux, M. Dem.... leur récita cette allégorie.

Et trouve au milieu des roseaux ;
Le nid hospitalier que les deux Tourtereaux
Avoient bâti sur le rivage.
Là, tandis que les noirs Autans
Répandoient l'effroi sur la terre,
Les bienfaiteurs, les époux, les enfans,
Oublioient, en s'aimant, la grêle et le tonnerre ;
Et lorsque le Zéphyr eut épuré le jour,
Les habitans du nid trouvèrent
Que l'orage avoit été court.

Mais l'absence du Cygne attristoit le séjour
Qu'animoit autrefois sa voix harmonieuse.
Bientôt les oiseaux d'alentour
Le prièrent de rendre à leur contrée heureuse
Ses accens de paix et d'amour.
Il cède à leurs desirs : la Colombe plaintive
Le suit de loin, et dit, en prenant son essor :
« Quoi ! mes enfans, faut-il nous séparer encor !
« Ah ! revolez sur l'autre rive,
« Et ne nous quittons qu'à la mort ! »

« Oui, reprirent les Tourterelles,
« Sur ce rivage attendez-nous :
« Nous vous jurons de revoler vers vous,
« Quand nos petits auront des ailes ».

COUPLETS

pour mademoiselle B E N E Z E C H, *fille du ministre de l'Intérieur, à sa sœur aînée, le jour de la Sainte-Catherine.*

AIR du Vaudeville de LA SOIRÉE ORAGEUSE.

Il existe entre nous, ma sœur,
Deux parentés bien différentes :
Les nœuds de l'esprit ou du cœur
Nous rendent plus ou moins parentes.
Par l'esprit et par l'agrément
Je suis tout au plus ta cousine ;
Mais par l'ame et le sentiment,
Je suis la sœur de Catherine.

A ce tendre penchant, je croi
Qu'un peu de vanité se mêle ;
Aussitôt qu'on parle de toi,
Mon trouble naissant la décèle.
Si quelqu'un vante tes appas,
Tes talens, ta grace enfantine,
Je rougis, et lui dis tout bas :
« Je suis la sœur de Catherine. »

Le Bonheur sons ses douces loix
Unit notre paisible enfance ;
Mais ce dieu léger quelquefois
S'enfuit, même avant l'innocence.
Je partage tous tes plaisirs :
Si jamais le sort te chagrine,
Viens ; pour partager tes soupirs,
Je suis la sœur de Catherine.

SUR UN IMPORTUN.

Lycidas voudroit entre nous
Établir un petit commerce ;
Pour y parvenir il me berce
De petits vers flatteurs et doux.
Moi qui goûte peu la louange,
Je lis ses vers, et tout est dit.
Savez-vous bien comme il se venge ?
A chaque instant il me récrit.

SUR LA MORT

D'UNE JEUNE FILLE DE CAMPAGNE.

GRACES, fraîcheur, fleur printanière,
La mort devroit vous respecter.
Ah ! pourquoi cesser d'exister,
Quand on n'a pas cessé de plaire ?
Aimer, être belle et mourir,
O la cruelle destinée !
Mon cœur ne peut, sans s'attendrir,
Concevoir cette affreuse idée.
Quoi ! ces lèvres, où tour à tour
Règnent le baiser, le sourire,
La douce haleine de Zéphyre,
Et l'éloquence de l'Amour,
Demain garderont le silence !
Sur ces yeux, qui lancent les traits
Du desir et de l'espérance,
La mort étendra pour jamais
Le sommeil de l'indifférence ;
Flétrira ces deux fruits naissans,
Couverts de fleurs à peine écloses,
Et ces deux boutons rougissans,
Qui sembloient promettre deux roses ?
Après avoir dit quelque temps,
Elle étoit jeune, elle étoit belle ;

On l'oubliera : l'herbe nouvelle
Couvrira sa tombe au printemps.
Ses compagnes dans la prairie ,
Viendront un jour cueillir des fleurs
Sur la cendre de leur amie ;
Et les Ris essuieront les pleurs.
Là, fixant sa course légère ,
Le jeune chasseur , vers le soir ,
Se reposera , sans savoir
Qu'il foule aux pieds une bergere.

Dieux jaloux ! pourquoi de la terre
Ravir l'ornement le plus beau ?
Pourquoi l'astre de la lumière ,
Qui s'est levé sur son berceau ,
A peine achevant sa carrière ,
Se couche-t-il sur son tombeau ?
Quand formant la femme si belle ,
Votre bonté créa pour elle
Tant d'attraits et tant de vertus ;
Que vous eût-il coûté de plus ,
Grands dieux ! pour la rendre immortelle ?

A. M. R**,

qui me demandoit des conseils sur la poésie.

Vous me demandez des leçons ?
Je fais des vers sans m'y connoître.
Que l'Amour seul soit notre maître ;
Quand le cœur uous dicte, écrivons.
Mais à cette charmante ivresse
Ne consacrons que peu d'instans.
Dès qu'on a perdu sa jeunesse,
On la regrette ; il n'est plus temps.
Souvent, en s'amusant sur les bords du Permesse,
Comme Énée on oublie et l'on perd sa maîtresse.
L'Hymen calculateur l'enlève au prix du cours.
Soudain, adieu le charme des beaux jours,
La gaîté fuit, le bonheur cesse
Avec l'illusion des premières amours.
De là cette mélancolie
Qui consume et flétrit la fin de mon printemps.
Ah ! croyez-moi, l'esprit, les succès, les talens
Ne valurent jamais la main de son amie.
Pour l'aimer c'est trop peu d'une ame, je le sens ;
Et pour la regretter c'est trop peu de la vie.
Dirigez donc vos travaux et vos vœux
Vers ce bonheur, le seul qui reste sur la terre.
Que Plutus vous présente à la cour de Cythère.
Chantez alors, et vous serez heureux.

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.



